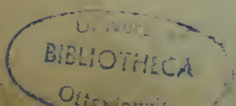

ex-libris
pce a. de Broglie
C.N.B.









Fenelon

AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

Ou, suite du quatriéme Livre de l'Odyssée d'Homere.

Derniere Edition plus ample & plus exacte que les précedentes.

TOME I.



A LA HAYE,
Chez Adrien Motjens, prés la Cour, à la Librairie Françoise.

M. DCC. XII.

AU LECTEUR.

L'Empreſſement que le Public a marqué pour le commencement de cet Ouvrage, m'en a fait chercher le reſte avec ſoin, & je puis dire avec ſuccés, puiſque cette impreſſion a été faite ſur une Copie ſans lacunes, tres-differente de celles qui ſont entre les mains de quelques particuliers. L'Ouvrage eſt preſentement complet & entier, tel que l'a fait ſon illuſtre Auteur, dont la beauté & le tour des penſées ne peuvent être remplacées que par luy-même. Il eſt d'ailleurs inutile de faire l'êloge de ce Livre : le Public en connoît le merite, & ſi le commencement lui a tant plû, il ſera charmé du reſte, & me ſçaura gré de mes ſoins.

On a trouvé à propos de diviſer cet Ouvrage en ſeize Livres, pour repoſer le Lecteur, & pour plus grande commodité, on a mis avant chaque Livre un Sommaire ou Argument.



PREFACE.

LES Avantures de Telemaque ont mérité il y a long-temps l'applaudissement de toutes les personnes de bon goût : & quoi qu'on en ait fait en moins d'un an plus de vingt Editions differentes, on peut dire neanmoins qu'il n'y en a point encore eu assez pour contenter l'avidité du public, qui ne peut se rassasier de la lecture d'un Livre si utile & si agréable. D'ailleurs l'empressement que les Imprimeurs ont témoigné pour satisfaire les curieux, fait qu'ils ont tellement précipité les Editions, qu'à peine en trouve-t-on une correcte & digne d'un Ouvrage aussi excellent que celui-ci: c'est ce qui a fait entreprendre cette nouvelle Edition, qu'on trouvera sans doute beaucoup plus parfaite que les precedentes. Il seroit à souhaiter que Mr. de Cambrai eût voulu lui-même prendre soin de l'Edition de son Livre. Sa modestie, & peut-être la crainte de déplaire à des Puissances, à qui il a eû le malheur de devenir suspect, l'en ont empéché jusques ici. Mais autant qu'il a marqué d'indifference pour le succés de son Livre, autant le Public a témoigné d'ardeur pour le faire valoir, & il

ne faut pas s'en étonner, les agrémens infinis qui y sont répandus, & qui servent à rehausser le prix de la Morale la plus pure qu'on puisse imaginer, l'ordre & l'économie de tout l'ouvrage, l'expression noble & vive, la narration agreable & aisée, la varieté, l'abondance, le sçavoir bien ménagé; en un mot le merite de l'Auteur, déja connu d'ailleurs, & enfin son malheur, dont presque personne ne l'a jugé digne; tout cela produit cette multitude de suffrages & d'approbations qu'on s'est empressé de donner aux Avantures de Telemaque. Plusieurs personnes même ont été ravies de trouver cette occasion de vanger Mr. de Cambrai de la persecution qu'on lui a suscitée.

Tout le monde sçait qu'il a été le Martyr de la Theologie Mystique, qu'il a défenduë dans son Livre des Maximes. L'histoire en est longue, & demanderoit un éclaircißement fort ample; mais les bornes que je me suis prescrit dans cette Préface, ne me permettent pas de m'étendre beaucoup.

Je dirai donc en peu de mots, que Mr. de Cambrai, tout grand esprit qu'il est, s'est mis dans la tête le dessein de soûtenir l'amour pur & desinteressé, tel que plusieurs Contemplatifs l'ont enseigné, & tel qu'il ne subsiste que dans l'imagination échauffée de quelques dévots de profession, qui croyent par-là se sequestrer du reste du monde, & qui regardent les autres

hommes comme des mercenaires, qui marchandent le Paradis avec Dieu, & qui ne le servent qu'en vûë de la récompense.

Cette idée, sans doute, est belle & digne de la grandeur de Dieu, qui merite d'être servi pour lui-même, sans aucune vûë d'innterêt. C'est dommage que la nature de l'homme soit trop foible pour atteindre à une si haute perfection, & que l'amour propre soit toûjours la base & le motif de toutes nos vertus. Toutefois plusieurs Mystiques approuvez de l'Eglise Romaine ont enseigné ces mêmes Maximes, & sont encore allez plus loin que Mr. de Cambrai, comme la plûpart en conviennent, & comme il me seroit fort aisé de le démontrer. C'est neanmoins sur cette doctrine qu'on a intenté le procés à Mr. de Cambrai. Je ne pretends point ici rapporter toutes les persecutions qu'on lui a suscitées, le Public en a été informé, & lui a rendu justice.

Personne n'ignore que Mr. de Meaux, autrefois son ami intime, a été le plus passionné de ses ennemis, qu'il s'est servi contre lui de l'autorité du Roi, & du zele que ce grand Prince témoigne pour la Religion; qu'il a engagé plusieurs Prelats dans sa querelle, qu'il a soûlevé une partie de la Sorbonne, qu'il a répandu plusieurs Libelles pour ternir la réputation de son ancien ami; & qu'enfin toutes ces démarches, où il a paru beaucoup de passion & d'emportement, ont plûtôt fait voir le grand credit de Mr. de Meaux, que la justice de sa cause.

Mais, dira-t-on, quelles sont les raisons qui ont si fort animé Mr. de Meaux contre son confrere & son ami, d'où a pû proceder un zele si amer? L'interêt de la Religion n'inspire point tant d'injures, tant d'intrigues, ni de cabales, sur tout contre un homme qui ne respire que la paix, qui ne demande que la justice & la raison, qui offre de se soûmettre à un Tribunal legitime, qui s'y soûmet sans reserve, & qui donne l'exemple d'une parfaite obéissance. Avoüons-le franchement, & rendons gloire à la verité. Mr. de Meaux avoit pour animer son zele d'autres motifs que ceux de la Religion. Il ne m'appartient pas de sonder les cœurs, mais puisque Mr. de Meaux s'est donné cette licence à l'égard de Mr. de Cambrai, il nous permettra d'en user de même à son égard. C'est lui qui nous en a donné l'exemple, & nous tâcherons de le suivre. Mais comme nous n'avons pas cet heureux talent qu'il a pour répandre des injures, nous nous dispenserons de l'imiter en ce point. Voici donc ce que quelques-uns, qui paroissent avoir mieux démêlé la verité, ont pensé de toute cette affaire, qui a fait tant de bruit dans le monde, & dont peu de gens ont penetré les veritables motifs.

Mr. de Meaux a recherché avec empressement la Charge de premier Aumônier de Madame la Duchesse de Bourgogne. Mr. de Cambrai a paru aussi la souhaiter, mais sans faire de brigues pour l'obtenir, & sans autre appui

que son seul merite. Le credit de Mr. de Meaux l'a emporté, il a eu la victoire entiere, mais il ne s'en est pas contenté, Mr. de Cambrai a cessé d'être son ami dés qu'il est devenu son rival, un concurrent d'un tel merite est toûjours à craindre, quelque malheureux qu'il soit. Voilà, si je ne me trompe, le nœud fatal: mais poussons encore plus loin nôtre recherche. Mr. de Cambrai en recevant l'Archevéché que le Roi lui a donné, se démit d'une Abbaye considerable, disant que le revenu de l'Archevêché de Cambrai lui suffisoit. Cet exemple de desinteressement, digne sans doute d'être admiré, condamnoit tacitement la conduite de Mr. de Meaux, qui possede seul plusieurs Benefices, & dont l'ambition n'est pas encore satisfaite. Ainsi ce n'étoit plus selon lui une action ni belle ni indifferente. D'ailleurs la reputation d'esprit, de sçavoir & de vertu, que Mr. de Cambrai s'est acquise, offusquoit en quelque façon la gloire de Mr. de Meaux, qui depuis long temps étoit l'Oracle des Prélats de France, & qui ne vouloit pas déchoir de cet honneur.

Ces raisons le rendoient son ennemi secret, mais elles ne lui permettoient pas encore de paroître, il falloit des pretextes specieux pour autoriser sa passion, & pour ne pas perdre sa réputation, en voulant détruire celle d'un autre. Le Livre des Maximes lui a fourni tout ce qu'il souhaitoit, il y a vû ou a crû y voir des consequences dangereuses. La bonne intention

de l'Auteur n'a pû l'excuser, sa droiture, sa soûmission, & toutes ses autres vertus n'ont pû arrêter le torrent d'injures qui étoit tout pret à se répandre, ce zele amer s'est fait sentir, & a ébloüi les simples. Les idées de perfection que Mr. de Cambrai a voulu donner dans son Livre n'ont été que des chimeres & des heresies, son nom dans les écrits de Mr. de Meaux, s'est trouvé accompagné des épithetes les plus odieuses, & comme sa conduite ne donnoit pas de prise, on a voulu le confondre avec Madame Guyon, & mettre un homme si sage dans les interêts d'une femme extravagante, il est devenu le Montan de la nouvelle Priscille. *En un mot, il n'y a point de voyes dont on ne se soit servi pour le rendre criminel. On a remué Ciel & Terre contre lui. Pendant ce temps de troubles & de persecutions, Mr. de Cambrai a conservé dans son cœur la paix & la tranquillité, & comme s'il eût été insensible aux injures & aux cabales qu'on faisoit contre lui, il ne répondoit qu'avec une moderation capable de desarmer toute la colere de ses ennemis. La force n'a paru que dans ses raisons & dans la victoire qu'il a remportée sur lui-même; aussi a-t-il gagné les suffrages de toutes les personnes desinteressées, & malgré la condamnation de Rome, il a esté justifié dans tous les cœurs.*

Chacun sçait que les intrigues de ses adversaires ont eu l'ascendant sur ses raisons, cela n'a pas empêché qu'il n'ait obéi aveuglément. Il

n'a pas plûtôt sçû l'arrêt prononcé contre lui, qu'il s'est soûmis sans aucune restriction; il a lui-même condamné son Livre, sans chercher ni pretexte ni excuse pour le defendre. On voit dans l'Histoire de l'Eglise beaucoup de Saints & de grands Prélats qui sont tombez dans l'erreur, mais on n'en voit aucun qui ait fait paroître une soûmission si parfaite, &, je l'ose dire, qui se soit défendu avec tant de force & de moderation.

Tout le monde a loüé Mr. de Cambrai de sa soûmission, je ne vois que Mr. Jurieu qui l'ait blâmé d'avoir procuré la paix de l'Eglise par une obéissance sans reserve, & qui ait traité de bassesse le courage qu'il a témoigné à se vaincre lui-même. Ce Ministre n'attribuë la soûmission de Mr. de Cambrai qu'à l'interêt & qu'aux motifs les plus indignes d'un honnête homme, en quoi il fait assez connoître le fonds de son ame, & les raisons qui le feroient agir en pareille occasion. Mais laissons-là ce Ministre s'applaudir de son erreur, & reprenons nôtre histoire.

Il n'y a personne jusqu'ici qui ne juge que Mr. de Meaux doit être content de la soûmission de son adversaire: en effet, si ce Prélat ne cherche que l'avantage de l'Eglise, le voilà satisfait; Rome a parlé, tout cede, son adversaire donne le premier l'exemple d'obéissance. La charité demande qu'on oublie le passé, qu'on louë hautement la conduite d'un ennemi si sage, si l'on peut traiter d'ennemi un homme qui ne cherche, &

qui ne veut que la verité. Cependant Mr. de Meaux vient encore à la charge, & attaque un homme qui ne se défend plus : il a réveillé tout nouvellement cette affaire dans l'Assemblée du Clergé de France qui s'est tenue à saint Germain en Laye, & a voulu qu'on travaillât à la revision du procés, qu'on en fit une ample Histoire pour justifier son zele à la posterité, & pour immortaliser sa gloire, en humiliant son adversaire qu'il ne croit pas encore assez abbatu. C'est en vain que l'Evêque de Rennes appuyé de plusieurs de ses Confreres lui a representé en pleine Assemblée qu'on ne devoit plus se souvenir de l'affaire de Mr. de Cambrai que pour admirer son obéïssance & sa soûmission, Mr. de Meaux n'a pas laissé de poursuivre, & dans un des Bureaux à la tête duquel ce Prélat s'est mis, on a fait de nouveau le procés à M. de Cambrai.

Une si cruelle persecution n'a point fait changer de conduite à Mr. de Cambrai, il n'a opposé que la moderation à tout cet emportement: mais il y auroit sujet de craindre que le Public qui rend volontiers justice, & qui s'irrite contre la faveur dont on abuse, ne s'élevât enfin pour un illustre malheureux. Je croi même que Mr. de Meaux, pour sa propre réputation, auroit bien fait de prendre le parti d'admirer avec tout le monde la sageße d'un Prélat si soûmis, & qui s'est acquis plus de réputation par son malheur, que lui-même par sa victoire.

Tout ce recit ne tend point à faire croire qu'on ait eu tort de condamner la doctrine de Mr. de Cambrai. A Dieu ne plaise qu'on s'oppose à un jugement aussi autentique que celui de la Cour de Rome : Mr. de Cambray s'y est soûmis, & il a bien fait, les vûës profanes qu'on peut avoir euës n'empêchent pas que le jugement ne soit équitable. On a pretendu seulement montrer la violence & l'injustice du procedé de quelques particuliers à son égard, qui le poursuivoient à toute outrance, lorsqu'il ne respiroit que la paix, & qu'il offroit de se soûmettre sans restriction. Voilà sur quoi le Public condamne ses adversaires & admire sa conduite, qui ne s'est jamais démentie.

Il y a encore une chose sur laquelle Mr. de Cambrai peut se plaindre avec raison: c'est que n'ayant rien avancé que sur la foi de tous les Mystiques les plus approuvez de saint François de Sales, entr'autres de sainte Therese, du bienheureux Jean de la Croix, de Balthazar Alvarez, &c. on n'a pourtant pas voulu les confondre avec lui, quoiqu'il ait été plus moderé qu'eux ; c'est vouloir que sa doctrine subsiste encore dans les Livres de ces Auteurs, quoi qu'elle soit condamnée dans le sien. Mais avoüons-le franchement, le malheur de Mr. de Cambrai vient d'avoir tiré cette doctrine de l'obscurité mysterieuse où elle étoit enfermée. Il l'a mise au grand jour, il a, pour ainsi dire, levé le voile qui la couvroit, & avec beaucoup

de netteté & de précision, il l'a montrée telle qu'elle étoit alors dévelopée du galimatias qui l'environnoit, elle a paru toute nouvelle; & voilà en quoi Mr. de Cambrai a choqué les esprits, il a parlé trop nettement pour des gens qui veulent étre trompez, il a dissipé ces nuages qu'on avoit si long-temps respectez, la lumiere les a éblouïs, & ils ont condamné dans lui ce qu'ils ont approuvé dans les autres.

Mais c'est aßez parler sur cette affaire, revenons à Telemaque. Ce nouvel ouvrage de Mr. de Cambrai n'a pas vû le jour du consentement de son Auteur. Il ne l'avoit composé que pour l'instruction de Monseigneur le Duc de Bourgogne, à qui il vouloit inspirer des sentimens nobles & desinteressez. Il se croyoit assez recompensé de son travail par le fruit qu'il en esperoit, & par l'avantage que tous les peuples en recevroient un jour, si ces maximes étoient suivies. Mais le bonheur a voulu que le Public ait profité malgré lui de la lecture d'un si excellent Livre. Un Valet dont il s'étoit servi pour écrire l'ouvrage, à mesure qu'il le composoit, en fit une double copie, & depuis étant sorti de chez Mr. de Cambrai pour des raisons que je n'ai pas sçûës, profita du manuscrit qu'il avoit, & le vendit à un Libraire de Paris. Ainsi Mr. de Cambrai a vû tout à coup son Livre qu'il croyoit bien enfermé dans sa cassette, courir toute la France, & ensuite tous les Païs étangers. Le Public l'a reçû avec applaudis-

ſement, & malgré le dégoût de quelques Critiques, l'a mis au deſſus des plus beaux ouvrages qui ayent paru depuis long-temps.

Je ne pretends pas ici juſtifier Telemaque contre les dégoûts injuſtes de quelques cenſeurs; le Public le juſtifie aßez, & par l'eſtime qu'il fait du Livre, & par le mépris qu'il témoigne pour la Critique. Ces Auteurs ſe décrient eux-mêmes en voulant ſe retirer de l'obſcurité où leur peu de merite les a reduits malgré eux: en effet leur plume ſeroit à jamais ignorée, s'ils n'avoient eu la hardieſſe de ſe faire un ſi noble adverſaire. Ce ſont proprement des Pygmées qui attaquent un Hercule.

Un de ces Auteurs qui a fait imprimer ſa Critique en Hollande, n'a donné au Public qu'un tiſſu de mauvaiſes plaiſanteries, en quoi il eſt tres-abondant; car il trouve moyen d'en debiter tous les mois contre tout ce qu'il y a de plus grand dans l'Europe. Je trouve Mr. de Cambrai bien-heureux d'être mis en ſi bonne compagnie, & de n'avoir pas l'approbation d'un ſi foible Ecrivain, puiſque pour la meriter il faudroit renoncer à celle des perſonnes de bon goût.

L'autre Auteur dont je parle, a compoſé une énorme Critique pour ſa longueur, & que l'on peut juſtement appeller l'effroi du Lecteur, horribilem & ſacrum Libellum, *Livre auſſi ennuyeux que celui de Mr. de Cambrai eſt agreable & divertiſſant. Ce ſont des citations Grecques & Latines entaßées ſans diſcernement*

& sans ordre, qu'il envoye à une Dame pour la divertir, comme il pense; mais en effet pour lui faire prendre tous les Livres en horreur. Il commence par une ample dissertation contre les Romans: ensuite de quoi il ajoûte que* le profond respect qu'il a pour le caractere & pour le merite personnel de Mr. de Cambrai, le fait rougir de honte pour lui, d'apprendre qu'un tel ouvrage soit sorti de sa plume, & que de la même main dont il offre tous les jours au Dieu vivant le Calice adorable qui contient le sang de Jesus-Christ, le prix de la redemption de l'Univers, il ait presenté à boire à ces mêmes ames, qui ont été rachetées, la coupe du vin empoisonné de la prostituée de Babylone. *Voilà du plus haut stile, & qui fait voir que l'Auteur aime les grands mots. Aprés ce debut, il cite Mr. de Cambrai devant tous les Peres de l'Eglise pour entendre sa condamnation; mais ce bon Critique ne sçait pas que saint Jean Damascene, qu'un Pape & que plusieurs Evêques ont composé des Romans, & que l'on dit communément que l'Histoire de Job a été inventée par Moyse pour exciter les Israëlites à la patience.*

Voilà donc les Romans autorisez par les plus grands hommes. Mais, ajoûte l'Auteur de la Critique, § les charmes de la vie champêtre, & les tendres amours des Bergers & des Bergeres d'Egypte dansans au son du chalumeau,

* Pag. 3. § Pag. 5.


&

& de la flûte sur le fougere, & la peinture qu'il fait de la beauté naturelle & sans fard des petites païsanes Egyptiennes, le bonheur des habitans de la Betique, &c. tout cela est décrit avec trop d'agrémens, & ne sert qu'à corrompre l'esprit de la jeunesse. *Voilà sans doute une Critique toute nouvelle, qui défend les graces & les ornemens du discours.*

S'il ne faut pour plaire qu'une narration pesante, & un style pedantesque, l'Auteur de la Telemacomanie *est incomparable. Cependant il veut quelquefois prendre le ton plaisant; mais cela lui sied aussi mal qu'à l'Asne de la Fable, de vouloir divertir son maître, & se rendre agreable: Il n'y a point de mauvaise turlupinade qu'il ne prenne pour des bons mots, & afin que l'on voye que je ne parle point en l'air, voici un échantillon de ses plaisanteries, par lequel on jugera du reste. Il dit pag. 35. qu'il est étonnant que Mr. de Cambrai* n'ait pas sçû, ou n'ait pas fait reflexion que le bon Homme Anchise ne mourut en Sicile qu'aprés que son fils Enée l'y eût apporté, non sur ses épaules, mais dans un bon vaisseau. *La remarque est curieuse & digne d'un grand Critique comme lui.*

Mais il y a dans cet endroit une faute encore plus pitoyable. Il reproche à Mr. de Cambrai d'avoir commis un Anachronisme le plus grossier qui soit dans son Livre, en faisant inspirer à Aceste le dessein d'immoler Telemaque sur le tombeau d'Anchise, avant que la flote

d'Enée, qui étoit ſur les côtes, fût arrivée. C'eſt ici qu'il triomphe. Il faut, *dit-il*, * qu'un menteur ait bonne memoire. Si Anchiſe eſt mort en Sicile, Enée y eſt donc arrivé, & ſa Flote n'eſt plus errante dans les Mers aux environs de cette Iſle.

L'Auteur de la Telemacomanie ſe ſeroit épargné tout ce diſcours, s'il avoit pris la peine de lire le premier & le cinquiéme Livre de l'Eneïde. Il auroit vû dans le premier Livre Enée partant de Sicile pour aller en Italie, & ce Heros jetté par la tempête ſur les côtes d'Afrique, où Didon le reçoit & lui fait conter ſes avantures depuis l'embraſement de Troye juſqu'à ſon arrivée dans la Sicile, & la mort de ſon pere Anchiſe, qui mourut à Drepane: il auroit vû dans le cinquiéme Livre le retour d'Enée en cette Iſle, où la tempête l'oblige d'aborder une ſeconde fois. Mr. de Cambrai feint que la même tempête pouſſa le Vaiſſeau de Telemaque ſur les côtes de Sicile, & qu'Aceſte eut alors deſſein de l'immoler ſur le tombeau d'Anchiſe, pour venger Enée des maux qu'Ulyſſe avoit faits devant Troye. Voilà cet Anachroniſme épouventable, *ou plûtôt l'ignorance du Cenſeur, qui n'a pas ſçû qu'Enée avoit été deux fois en Sicile.*

Pour achever de faire voir le peu de jugement de cet Auteur, j'ajoûterai une autre bévûë qu'il a faite dans l'Article de Pygmalion.

* Pag. 15.

*Il accuse Mr. de Cambrai d'avoir confondu la Chronologie, & il assure que Pygmalion Roi de Tyr ne vivoit point du tems de la guerre de Troye; il le prouve par l'autorité de plusieurs Auteurs Grecs & Latins, & employe cinq à six pages à démontrer cette verité. Il pouvoit s'épargner cette peine, car c'est un fait que personne n'ignore, & que Mr. de Cambrai sçait apparemment mieux que lui : en effet, qui doute que Didon, Sichée & Pygmalion n'ayent été plus de deux cens ans aprés la prise de Troye? Si Mr. de Cambrai ne l'a pas dit ainsi, c'est qu'il n'a pas voulu s'assujettir dans un Roman aux regles de l'exacte Chronologie, & qu'il a mieux aimé suivre la disposition de Virgile, qui place les avantures de Pygmalion au tems d'Enée & de la guerre de Troye. Il a crû qu'un tel garant l'autorisoit assez dans un point où il n'est pas question de débroüiller la Chronologie, mais de plaire & d'instruire par la vrai-semblance plûtôt que par la verité. Voilà ce que l'Auteur de la Critique auroit pensé s'il avoit eu le goût de la Poësie. Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il veut prouver que le Pygmalion de Telemaque vivoit long-temps aprés ce jeune Heros, en le confondant avec un autre de même nom, qui vivoit plusieurs siecles avant la guerre de Troye. C'est un plaisir de l'entendre parler lui-même.

* Page 156. & suiv.

* Les Poëtes de leur côté, *dit-il en parlant de Pygmalion*, aſſurent que Venus & l'Amour pour ſe venger de ce qu'ils n'avoient pû le réduire ſous leur Empire, le rendirent amoureux d'une ſtatuë, & que pour le châtier de l'horreur qu'il avoit pour les vivantes & animées Idoles de chair, ils le rendirent furieux & paſſionné pour une Idole de pierre. † *Il dit dans la page précedente :* Mr. de Cambrai nous dépeint Pygmalion comme un homme paſſionné pour les femmes, comme idolâtre de la beauté d'Aſtarbé, comme le plus grand débauché & le plus tranſporté de tous les hommes pour les plaiſirs ſenſuels, & comme un monſtre d'incontinence. Mais ce Prince n'étoit rien moins que cela, il avoit en horreur les femmes, & ne pouvoit les ſouffrir, &c. Venus eut le chagrin, auſſi bien que l'Amour ſon fils, de ne pouvoir jamais l'aſſervir ſous ſon Empire. *On ne pouvoit pas renfermer plus de bévûës en moins de paroles. L'Auteur de la Critique prétend ici nous prouver que Pygmalion Roi de Tyr n'étoit pas débauché, parce qu'il y a eu environ quatre cens ans avant lui un fameux Sculpteur dans l'Iſle de Chypre qui portoit le même nom, & qui étoit fort continent. En effet, ce Pygmalion dont il parle, & qu'il confond avec le Roi de Tyr, étoit un celebre Sculpteur de l'Iſle de Chypre, qui avoit fait lui-même la ſtatuë dont il devint amoureux.*

* Pag. 161. † Pag. 160.

Vénus touchée de ſa paſſion, metamorphoſa le marbre en une femme auſſi belle que l'étoit l'ouvrage de Pygmalion. Ce fut de cette femme qu'il eut Paphos, qui donna ſon nom au païs de ſa naiſſance. Paphos fut pere de Cyniras, & Cyniras eut de Myrrha, ſa propre fille, Adonis qui fut favori de Venus. Toute cette fable eſt ſi connuë, qu'on ne peut trop admirer l'ignorance de l'Auteur, qui ſe pique d'une grande érudition, d'avoir embroüillé des choſes ſi claires.

Cette erreur n'eſt pas la ſeule où il ſoit tombé au ſujet de Pygmalion. Il prétend que ce Prince, que Mr. de Cambrai nous dépeint comme un impie, étoit un homme tres-religieux, & que ſon avarice inſatiable, & l'aſſaſſinat qu'il commit dans la perſonne de Sichée, mari de ſa ſœur Didon, n'étoit qu'une bagatelle, & n'empêchoit pas qu'il ne fût honnête homme, & les délices de ſes amis.

Voilà de beaux ſentimens pour un homme qui nous veut faire un crime de la compoſition d'un Roman qui n'inſpire que la vertu. Je ne parle point des équivoques groſſieres qu'il dit à l'occaſion d'un entretien que Telemaque eut avec un Prêtre Egyptien, ni des loüanges fades qu'il donne à Mr. de Meaux. On ſçait bien que ce Prélat merite d'être loüé; mais je doute qu'il goûte des loüanges ſi mal aſſaiſonnées.

C'eſt trop s'arrêter, dira-t-on, à refuter un Livre que perſonne ne lira; d'ailleurs le Livre de Mr. de Cambrai eſt au-deſſus de la Criti-

que. Il est vrai, cependant comme il y a eu quelques gens de merite qui ont trouvé à dire à cet Ouvrage, & qui ont apporté des raisons plus plausibles, tâchons de leur répondre & de les satisfaire.

1. Ils disent que le style en est trop Poëtique, & traitent de verbiage ces endroits où l'Auteur s'égaye, & se répand dans des descriptions pompeuses, & dans des comparaisons un peu étenduës. Il est vrai que le style de Mr. de Cambrai est Poëtique, & que c'est même la plus belle Poësie qu'on ait vû depuis Homere; mais c'est justement faire l'éloge de l'Auteur, que de dire que son style ressent la Poësie ancienne, parce qu'il s'est proposé de l'imiter, en faisant une suite des avantures de Telemaque, qu'Homere conte dans son Odyssée. Il faut donc voir s'il a bien pris la maniere de ce Poëte, & s'il y a réussi, il faut avoüer que son ouvrage a toute la perfection qu'on peut demander.

Mais, disent quelques-uns, pourquoi choisir ce style, lors qu'on écrit en prose? La raison n'est pas difficile à trouver. Mr. de Cambrai écrit pour un jeune Prince à qui il est besoin de faire passer les préceptes sous un style qui lui plaise, & qui lui cache en quelque façon l'amertume du remede (pour me servir de la pensée du Tasse.) Or il n'y a point de style plus capable de plaire à la pensée d'un jeune Prince, & de lui insinuër la Morale, que celui qu'il a choisi. On se rebute des Maximes qui ont trop

l'air dogmatique; & il falloit inventer un stratagéme innocent, & Mr. de Cambrai l'a trouvé dans la facilité & dans l'abondance de sa plume, qui a si bien imité celle d'Homere, que les plus habiles doutent aujourd'hui si Homere est plus digne d'admiration que lui.

2. D'autres sont choquez de ce qu'il a choisi la Fable plûtôt que l'Histoire, & disent qu'une Morale aussi parfaite que celle-là devoit être appliquée à des sujets veritables, & non pas liée à des avantures chimeriques. Mais c'est se déclarer contre tout le genre humain, que de vouloir condamner la Fable; l'Ecriture Sainte ne l'a pas rebutée, & les plus severes l'ont permise; les enfans y ont du penchant, & il est bon d'en profiter pour leur inspirer par ce moyen les préceptes, qui autrement les dégoûteroient; il faut les déguiser en amusement & en badinage; presque tous les hommes ont besoin de cette précaution: Mr. de Cambrai est donc bien loüable de l'avoir suivie en instruisant un jeune Prince; on sçait que les Princes ont plus besoin de ces sortes de ménagemens que les autres.

Quelques-uns ont fait d'autres objections, mais elles sont si legeres, qu'il seroit inutile de les relever ici; le Livre se défend par lui-même, & le plaisir qu'il donne à ses Lecteurs est une preuve convaincante de son merite.

On y trouve partout de la noblesse dans les sentimens & dans les expressions, qui sont sans

contredit les plus fleuries, & les plus magnifiques que nôtre Langue puisse fournir. On y voit toutes les graces de la Poësie, tous les ornemens & toute la force de l'Eloquence, jointe à un sçavoir profond de l'Antiquité, que l'Auteur employe avec tant d'art, qu'il semble que les choses se soient presentées d'elles-mêmes. Rien ne sent le donneur de préceptes, tout y est riant, tout y engage, & tient un Lecteur attentif jusqu'à la fin, qui vient toûjours trop tôt à son gré.

J'aurois beaucoup d'autres choses à ajoûter sur la conduite sage & édifiante que Mr. de Cambrai garde dans son Diocese, où il gouverne avec une douceur & une force qu'on ne peut trop admirer. Je pourrois m'étendre sur les charitez qu'il fait, sur les instructions qu'il donne à tout son peuple, sur la facilité qu'il y a de l'aborder : mais il suffit de dire, pour faire son caractere en peu de mots, qu'il pratique exactement les maximes qu'il enseigne & qu'il ne parle dans ce Livre que de l'abondance de son cœur. Je ne doute point que tout ce qu'on a dit ici ne choque la modestie de Mr. de Cambrai; mais si l'on n'a pas son aveu dans les loüanges qu'on vient de lui donner, on est sûr au moins d'avoir celui du Public.

LE SERPENT ET LA LIME.

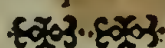
FABLE

DE MONSIEUR DE LA FONTAINE,

Adressée aux Auteurs qui ont critiqué les Avantures de Telemaque.

FABLE.

ON conte qu'un Serpent, voisin d'un Horloger
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa Boutique, & cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette Lime luy dit, sans se mettre en colere,
Pauvre ignorant, & que prétends-tu faire ?
Tu te prends à plus dur que toi.
Petit Serpent à tête fole,
Plûtôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents,
Je ne crains que celle du tems.



Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre ;
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux Ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

CONTRE L'AUTEUR DE LA TELEMACOMANIE.

EPIGRAMME.

QU'une ame tendre & pieuſe,
Dans l'excés de ſon zele un peu trop ſcrupuleuſe,
S'allarme ſans ſujet d'un fabuleux Ecrit;
Je pardonne à ce foible Eſprit.
Mais je ne puis ſouffrir le ſcrupule bizarre,
Que forme un Libertin d'un feint zele emporté,
Et dont on vient à Saint Lazare
De châtier l'impieté.
A peine en ſort-il, qu'il attaque
Le ſage Auteur de Telemaque,
Et fait ſi bien par ſes raiſons,
Qu'il va de Saint Lazare aux petites Maiſons.

Le different terminé entre les deux Auteurs qui ont critiqué Telemaque.

EPIGRAMME.

G*** & F*** ces Critiques fameux,
Qui contre Telemaque ont fait mainte ſatire,
Depuis naguere ont un debat entr'eux.
Vôtre ſtyle plaiſant, dit l'un, eſt ennuyeux,
Le vôtre, répond l'autre, eſt d'un pedant craſſeux.
Qui l'auroit jamais oſé dire?
Ils ont trouvé moyen d'avoir raiſon tous deux.

SOMMAIRE
DU PREMIER LIVRE.

Telemaque fils d'Ulysse, poussé par la tempête, accompagné de Minerve sous la figure de Mentor, arrive dans l'Isle de Calypso, & est tres-bien reçû. Calypso le prie de luy raconter ses avantures, ce qu'il fait, & commence par son départ d'Itaque. Telemaque évite la rencontre de la Flote des Troyens, & aborde en Sicile. Est presenté à Aceste, qui le veut faire immoler sur le tombeau d'Anchise. Mentor prédit à Aceste que dans trois jours il sera attaqué, & lui conseille de se tenir sur ses gardes : Cette prédiction sauve la vie à Telemaque & à Mentor; ils se rembarquent dans un Vaisseau Phenicien, qui est pris par des Egyptiens, & conduit en Egypte; ils sont presentez à Sesostris, qui conçoit de l'affection pour Telemaque. Ils sont trahis par Metophis favori du Roy, qui sépare Telemaque de Mentor, & les envoye en esclavage : Telemaque est réduit à garder les Troupeaux, & méne une vie tres-agréable avec les autres Bergers, qu'il instruit. Il combat un Lion, & le tuë : Le bruit de cette action le fait rappeller à la Cour. Il entre dans les bonnes graces du

Roy Sesostris, qui lui promet un Vaisseau pour continuer sa route. Mort de Sesostris. Telemaque est enfermé dans une Tour par Bocceris fils de Sesostris. Mort de Bocceris.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

CALYPSO ne pouvoit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe; dans ſa douleur elle ſe trouvoit malheureuſe d'être immortelle. Sa Grote ne raiſonnoit plus du doux chant de ſa voix; les Nymphes qui la ſervoient n'oſoient lui parler, elle ſe promenoit ſouvent ſeule ſur les gazons fleuris, dont un Printems éternel bordoit ſon Iſle: mais ces beaux lieux, loin de moderer ſa douleur, ne faiſoient que lui rappeller le triſte ſouvenir d'Ulyſſe qu'elle y avoit vû tant de fois auprés d'elle. Souvent elle demeuroit immobile ſur le rivage de la mer qu'elle arroſoit de ſes larmes: & elle étoit ſans ceſſe tournée vers le côté où le vaiſſeau d'Ulyſſe fendant les ondes avoit diſparu à ſes yeux. Tout à coup elle apperçût les débris d'un Navire qui venoit de faire

naufrage, des bancs, des rameurs mis en pieces, des rames écartées çà & là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flotans sur la côte : puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé, l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté, avec sa taille & sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Telemaque fils de ce Heros, mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne pût découvrir qui étoit cet homme venerable dont Telemaque étoit accompagné : C'est que les Dieux superieurs cachent aux inferieurs tout ce qu'il leur plaît; & que Minerve, qui accompagnoit Telemaque sous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connuë de Calypso. Cependant Calypso se réjoüissoit d'un naufrage qui mettoit dans son Isle le fils d'Ulysse, si semblable à son pere. Elle s'avance vers lui, & sans faire semblant de sçavoir qui il est : D'où vous vient, lui dit-elle, cette temerité d'aborder dans mon Isle ? Sçachez, jeune étranger, qu'on ne vient pas impunément dans mon Empire : elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joïe de son cœur, qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Telemaque lui répondit : O vous ! qui que vous soyez, mortelle, ou Déesse, (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité) seriez-vous insensible au

malheur d'un fils; qui cherchant ſon pere à la merci des vents & des flots, a vû briſer ſon Navire contre vos rochers ? Quel eſt donc vôtre pere que vous cherchez, reprit la Déeſſe ? Il ſe nomme Ulyſſe, dit Telemaque, c'eſt un des Rois qui aprés un ſiege de dix ans a renverſé la fameuſe Troye; ſon nom fut celebre dans toute la Grece & dans toute l'Aſie, par ſa valeur dans les combats, & plus encore par ſa ſageſſe dans les conſeils. Maintenant errant dans toute l'étenduë des mers, il a parcouru tous les écüeils les plus terribles. Sa patrie ſemble fuïr devant luy : Penelope ſa femme, & moi qui ſuis ſon fils, nous avons perdu l'eſperance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que luy pour apprendre où il eſt; mais, que dis-je ! peut-être qu'il eſt maintenant enſeveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs, & ſi vous ſçavez, ô Déeſſe ! ce que les deſtinées ont fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Telemaque.

Calypſo étonnée & attendrie de voir dans une ſi vive jeuneſſe, tant de ſageſſe & d'éloquence, ne pouvoit raſſaſier ſes yeux en le regardant, & elle demeuroit en ſilence. Enfin elle lui dit : Telemaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à vôtre pere, mais l'hiſtoire en eſt longue. Il eſt tems de vous délaſſer de tous vos travaux, venez dans ma de-

meure, où je vous recevrai comme mon fils, venez, vous serez m'a consolation dans cette solitude, & je feray vôtre bonheur, pourvû que vous sçachiez en joüir.

Telemaque suivoit la Déesse environnée d'une foule de jeunes Nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt éleve ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue & flotante, ses cheveux noüez par derriere negligemment, mais avec grace ; le feu qui sortoit de ses yeux, & la douceur qui temperoit cette vivacité. Mentor les yeux baissez, gardant un silence modeste, suivoit Telemaque.

On arrive à la porte de la Grotte de Calypso, où Telemaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. On n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colomnes, ni tableaux, ni statuës. Cette Grotte étoit taillée dans le roc en voûtes pleines de rocailles & de coquilles, elle étoit tapissée d'une jeune vigne, qui étendoit ses branches souples également de tous côtez : les doux Zephirs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du Soleil, une delicieuse fraîcheur ; des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prez semez d'amaranthes & de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs & aussi

clairs que le criſtal; mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis verds dont la Grotte étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur qui ſe renouvelle dans toutes les ſaiſons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois ſembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer; là on n'entendoit jamais que le chant des oiſeaux, ou le bruit d'un ruiſſeau, qui ſe précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros boüillons pleins d'écume, & s'enfuyoit à travers la prairie.

La Grotte de la Déeſſe étoit ſur le penchant d'une coline; de-là on découvroit la mer, quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle ſe briſoit en gémiſſant & élevant ſes vagues comme des montagnes: d'un autre côté on voyoit une riviere où ſe formoient des Iſles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes ſuperbes juſques dans les nuës. Les divers canaux qui formoient ces Iſles, ſembloient ſe joüer dans la campagne, les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité, d'autres avoient une eau paiſible & dormante, & d'autres par de longs détours revenoient ſur leurs pas, comme pour remonter vers leur ſource, & ſembloient ne pouvoir quitter ces

bords enchantez : on appercevoit de loin des colines & des montagnes qui ſe perdoient dans les nuës, & dont la figure bizarre formoit un horiſon à ſouhait pour le plaiſir des yeux. Les montagnes voiſines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en feſtons ; le raiſin plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit ſe cacher ſous les feüilles épaiſſes de la vigne accablée ſous ſon fruit. Le Figuier, l'Olivier, le Grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faiſoient un grand Jardin.

Calypſo ayant montré à Telemaque toutes ces beautez naturelles, luy dit : Repoſez-vous, vos habits ſont moüillez, il eſt tems que vous en changiez, enſuite nous nous reverrons, & je vous raconteray des hiſtoires dont vôtre cœur ſera touché : En même tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus ſecret & le plus reculé d'une Grote voiſine de celle où la Déeſſe demeuroit. Les Nymphes avoient eû ſoin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cedre, dont la bonne odeur ſe répandoit de tous côtez, & elles y avoient laiſſé des habits pour les nouveaux hôtes. Telemaque voyant qu'on lui avoit deſtiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaiſir qui eſt naturel à un jeune homme, en conſiderant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave & ſevere : Eſt-ce donc là, ô Telemaque ! les penſées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulyſſe? ſongéz plûtôt à ſoûtenir la réputation de vôtre pere, & à vaincre la fortune, qui vous perſecute. Un jeune homme qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe & de la gloire. La gloire n'eſt dûë qu'à un cœur qui ſçait ſouffrir la peine & fouler aux pieds les plaiſirs.

Telemaque répondit en ſoûpirant : Que les Dieux me faſſent perir plûtôt que de ſouffrir que la moleſſe & la volupté s'emparent de mon cœur : Non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & effeminée : mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver aprés nôtre naufrage cette Déeſſe ou cette mortelle qui nous comble de biens ?

Craignez, lui repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux, craignez ſes trompeuſes douceurs plus que les écüeils qui ont briſé vôtre Navire. Le naufrage & la mort ſont moins affreux que les plaiſirs qui attaquent la vertu; gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera : la jeuneſſe eſt préſomptueuſe, elle ſe promet tout d'elle-même : quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre ; elle ſe confie legerement & ſans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flateuſes de Ca-

lypso, qui se glisseront avec plaisir dans vôtre cœur: craignez le poison caché ; défiez-vous de vous-même, & attendez toûjours mes conseils.

Ensuite ils retournerent auprés de Calypso qui les attendoit. Les Nymphes avec leurs cheveux tressez & des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fléches à la chasse ; un vin plus doux que le Nectar, couloit des grands vases d'argent dans des tasses d'or couronnées de fleurs. On aporta dans des corbeilles tous les fruits que le Printems promet, & que l'Automne répand sur la terre. En même tems quatre jeunes Nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chanterent le combat des Dieux contre le Geants, puis les amours de Jupiter & Semelé ; la naissance de Bachus & son éducation conduite par le vieux Silene, la course d'Hippomene & d'Atalante, qui fut vaincuë par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Hesperides. Enfin la guerre de Troye fut aussi chantée, les combats d'Ulysse & sa sagesse furent élevez jusqu'aux Cieux. La premiere des Nymphes, qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de sa lyre à ces douces voix. Quand Telemaque entendit le nom de son pere, les larmes

qui coulerent le longs de ses joues, donnerent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso apperçût qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux Nymphes, & à l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapites, & la descente d'Orphée aux Enfers, pour en tirer sa chere Euridice. Quand le repas fut fini, la Déesse prit Telemaque, & lui parla ainsi.

Vous voyez, Fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois ici: Je suis immortelle. Nul mortel ne peut entrer dans cette Isle sans être puni de sa temerité, & vôtre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimois. Vôtre pere a eû le même bonheur que vous; mais helas! il n'a pas sçû en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette Isle, il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel; mais l'aveugle passion de revoir sa miserable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voïez tout ce qu'il a perdu pour revoir Itaque qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter, il partit, & je fus vengée par la tempête. Son Vaisseau, aprés avoir été le joüet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple, aprés son naufrage vous n'avez plus rien à esperer ni pour le revoir, ni pour regner jamais dans l'Isle d'Itaque aprés lui. Consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vou trouvez une Divinité prête à vous rendre

heureux, & un Royaume qu'elle vous offre. La Déesse ajouta à ces paroles de longs discours, pour raconter combien Ulysse avoit été heureux auprés d'elle ; elle raconta ses avantures dans la caverne du Cyclope Polipheme & chez Antiphates Roy des Lestrigons ; elle n'oublia point ce qui étoit arrivé dans l'Isle de Circé fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charibde. Elle representa la derniere tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprés d'elle ; elle voulut faire entendre qu'il étoit peri dans le naufrage, & elle supprima son arrivée dans l'Isle des Pheaciens.

Telemaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joye d'être si bien traité par Calypso, reconnut enfin son artifice, & la sagesse des conseils que Mentor venoit de luy donner. Il répondit en peu de mots : O Déesse ! pardonnez à ma douleur, maintenant je ne puis que m'affliger ; peut-être que dans la suite j'auray plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez, laissez-moy en ce moment pleurer mon pere, vous sçavez mieux que moi combien il merite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage, elle feignit même d'entrer dans sa douleur, & de s'attendrir pour Ulysse ; mais pour mieux connoître les moyens de toucher son cœur, elle luy demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles avantures il étoit

ſur ſes côtes. Le recit de mes malheurs, dit-il, ſeroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les ſçavoir, hâtez-vous de me les raconter, elle le preſſa long-tems. Enfin il ne put reſiſter, & il parla ainſi.

J'étois parti d'Itaque pour aller demander aux autres Rois revenus du ſiege de Troye, des nouvelles de mon Pere. Les Amans de ma mere Penelope furent ſurpris de mon départ, j'avois pris ſoin de le leur cacher, connoiſſant leur perfidie. Neſtor, que je vis à Pylos, ni Menelas, qui me reçût avec amitié dans Lacedemone, ne pûrent m'apprendre ſi mon pere étoit encore en vie. Laſſé de vivre toûjours en ſuſpens & dans l'incertitude, je me reſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois oüi dire que mon pere avoit été jetté par les vents. Mais le ſage Mentor que vous voïez ici preſens, s'oppoſoit à ce témeraire deſſein; il me repreſentoit d'un côté les Cyclopes, Geants monſtrueux qui devorent les hommes; de l'autre la Flote d'Enée & des Troyens qui étoient ſur ces côtes. Les Troyens, diſoit-il, ſont animez contre tous les Grecs; mais ſur tout ils répandroient avec plaiſir le ſang du fils d'Ulyſſe. Retournez, continuoit-il, en Itaque, peut-être que vôtre pere, aimé des Dieux, y ſera auſſi-tôt que vous; mais ſi les Dieux ont reſolu ſa perte, s'il ne doit jamais revoir ſa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer vôtre mere,

montrer vôtre ſageſſe à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Grece un Roy auſſi digne de regner que le fut jamais Ulyſſe lui-même. Ces paroles étoient ſalutaires, mais je n'étois pas aſſez prudent pour les écouter ; je n'écoutois que ma paſſion, & le ſage Mentor m'aima juſqu'à me ſuivre dans un voyage temeraire que j'entreprenois contre ſes conſeils.

Pendant qu'il parloit, Calypſo regardoit Mentor, elle étoit étonnée, elle croïoit ſentir en lui quelque choſe de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ſes penſées confuſes : ainſi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vûë de cet inconnu ; mais elle apprehende de laiſſer voir ſon trouble. Continüez, dit-elle à Telemaque, & ſatisfaites ma curioſité. Telemaque reprit ainſi.

Nous eûmes aſſez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais enſuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fûmes envelopez dans une profonde nuit : à la lueur des éclairs nous apperçûmes d'autres Vaiſſeaux expoſez au même peril, & nous reconnûmes bien-tôt que c'étoient les vaiſſeaux d'Enée, ils n'étoient pas moins à craindre pour nous, que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeuneſſe imprudente m'avoit empêché de conſiderer attentivement. Mentor parut dans ce danger non-ſeulement ferme &

intrepide, mais plus gay qu'à l'ordinaire, c'étoit lui qui m'encourageoit : je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible : il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui disois : Mon cher Mentor, pourquoy ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas bien malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni experience du passé, ni moderation pour ménager le present ? O ! si jamais nous échapons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi : C'est vous, Mentor, que je croiray toûjours. Mentor en soûriant me répondit : Je n'ay garde de vous reprocher la faute que vous avez faite, il suffit que vous la sentiez, & qu'elle vous serve à être une autrefois plus moderé dans vos desirs. Mais quand le peril sera passé, la présomption reviendra peut-être : maintenant il faut se soûtenir par le courage. Avant que de se jetter dans le peril il faut le prévoir & le craindre, mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent. La douceur & le courage du sage Mentor me charmerent ; mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra.

Dans le moment où le Ciel commençoit à

s'éclaircir, & que les Troyens nous voyant de prés, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs Vaiſſeaux que la tempête avoit écarté, & dont la pouppe étoit couronnée de certaines fleurs. Il ſe hâte de mettre ſur nôtre pouppe des couronnes de fleurs ſemblables, il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens. Il ordonna à tous nos Rameurs de ſe baiſſer le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis: en cet état nous paſſâmes au milieu de la Flote; ils pouſſerent de longs cris de joye en nous voyant, comme en revoyant les compagnons qu'ils avoient perdus: nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller aſſez long-temps avec eux: enfin nous demeurâmes un peu derriere: & pendant que les vents impetueux les pouſſoient vers l'Afrique, nous fiſmes les derniers efforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de la Sicile.

Nous y arrivâmes en effet, mais ce que nous cherchions n'étoit gueres moins funeſte que la Flote qui nous faiſoit fuïr. Nous trouvâmes ſur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs c'étoït là que regnoit le vieux Aceſte ſorti de Troye. A peines fûmes-nous arrivez ſur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'Iſle armez pour les ſurprendre, ou des étrangers

qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent nôtre Vaisseau dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne reservent que Mentor & moy pour nous presenter à Aceste, afin qu'il pût sçavoir de nous quels étoient nos desseins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derriere le dos; & nôtre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple si cruel, quand on sçauroit que nous étions Grecs.

On nous presenta d'abord à Aceste, qui tenant son Sceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton severe quel étoit nôtre pays, & le sujet de nôtre voyage? Mentor se hâta de répondre, & lui dit: Nous venons des côtes de la grande Hesperie, & nôtre patrie n'est pas loin de là, ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste sans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers, qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une Forêt voisine où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient les troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort; je m'écriay: O Roy! faites-nous mourir plûtôt que de nous traiter si indignement; sçachez que je suis Telemaque fils du sage Ulysse, Roy des Itaciens; je cherche mon pere dans toutes les mers: si je ne puis ni le trouver, ni retourner dans

ma patrie, ni éviter la ſervitude, ôtez-moy la vie que je ne ſçaurois ſupporter.

A peine eûs-je prononcé ces mots, que tout le peuple émû s'écria, qu'il falloit faire perir le fils de ce cruel Ulyſſe, dont les artifices avoient renverſé la ville de Troye. O fils d'Ulyſſe! me dit Aceſte, je ne puis refuſer vôtre ſang aux manes de tant de Troyens que vôtre pere a précipitez ſur le rivage du noir Cocyte. Vous & celui qui vous mene, vous perirez. En même tems un vieillard de la troupe propoſa au Roy de nous immoler ſur le tombeau d'Anchiſe. Leur ſang, diſoit-il, ſera agréable à l'ombre de ce Heros: Enée même quand il ſçaura un tel ſacrifice, ſera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le monde applaudit à ceete propoſition, & on ne ſongea plus qu'à nous immoler; déja on nous menoit ſur le tombeau d'Anchiſe, on avoit dreſſé deux Autels, où le feu ſacré étoit allumé: Le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux, on nous avoit couronné de fleurs, & nulle compaſſion ne pouvoit garantir nôtre vie, c'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au Roy, il lui dit: O Aceſte! ſi le malheur du jeune Telemaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne vous peut toucher, du moins que vôtre propre interêt vous touche. La ſcience que j'ai acquiſe des préſages & de

Tom. 1. pag. 16.





la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours soient écoulez, vous serez attaqué par des peuples Barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder vôtre Ville, & pour ravager tout vôtre païs : hâtez-vous de les prévenir, mettez vos peuples sous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne ; si ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours ; si au contraire elle est veritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les Dieux, qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prosperitez. En même tems il retarda le sacrifice, & donna avec diligence les ordres necessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé. On ne voïoit de tous côtez que des femmes tremblantes, des vieillards courbez, des petits enfans les larmes aux yeux, qui se retiroient dans la Ville. Les bœufs rugissans & les brebis bélantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert ; c'étoit de toutes

parts des bruits confus de gens qui se pouſſoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient ſans ſçavoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la Ville ſe croyans plus ſages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un impoſteur, qui avoit fait une fauſſe prédiction pour ſauver ſa vie. Avant la fin du troiſiéme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces penſées, on vit ſur le penchant des montagnes voiſines un tourbillon de pouſſiere; on apperçut une troupe inombrable de Barbares armez: ceux qui avoient mépriſé la ſage prédiction de Mentor, perdirent leurs eſclaves & leurs troupeaux. Le Roy dit à Mentor: J'oublie que vous êtes des Grecs. Nos ennemis deviennent nos amis fideles: les Dieux vous envoyent pour nous ſauver; je n'attends pas moins de vôtre valeur que de la ſageſſe de vos paroles, hâtez-vous de nous ſecourir.

Mentor montre dans ſes yeux une audace qui étonne les plus fiers combatans. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance: il range les ſoldats d'Aceſte: il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoi-que plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin: je le ſuis de plus prés, mais je ne puis égaler ſa valeur, ſa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide. La mort couroit de rang

en rang par tout sous ses coups, semblable à un Lion de Numidie que la cruelle faim devore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis ; il déchire, il égorge, il nage dans le sang, & les Bergers, loin de secourir le troupeau, fuyent tremblans pour se dérober à sa fureur.

Ces Barbares qui esperoient de surprendre la Ville, furent eux-mêmes surpris, & déconcertez. Les Sujets d'Aceste furent animez par l'exemple & par les paroles de Mentor, & eurent une vigueur dont ils ne se croyoient point capables : de ma lance je renversai le fils du Roy de ce peuple ennemi ; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d'une race de Geants qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi ; mais sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage & brútal, je poussai ma lance contre sa poitrine, & luy fit vomir avec des torrens de sang noir & fumant, son ame cruelle : en tombant il pensa m'écraser dans sa chûte : le bruit de ses armes retentit jusques aux montagnes, je pris ses dépoüilles, & je revins à Aceste avec les armes du mort que j'avois enlevées. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pieces, & poussa les fuyards jusques dans les forêts. Un succés si inesperé fit regarder Mentor comme un homme cheri & inspiré des Dieux.

Aceste touché de reconnoissance, nous dit qu'il craignoit tout pour nous si les Vaisseaux d'Enée venoient en Sicile, il nous en donna un pour retourner en nôtre païs, nous combla de presens, & nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs ; mais il ne voulut nous donner ni un Pilote, ni des Rameurs de sa Nation, de peur qu'ils ne fussent trop exposez sur les côtes de la Grece : il nous donna des Marchands Pheniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le Vaisseau à Aceste quand ils nous auroient laissez en Itaque. Mais les Dieux, qui se joüent des desseins des hommes, nous reservoient à d'autres dangers.

Les Tyriens par leur fierté avoient irrité contr'eux le Roi Sesostris qui regnoit én Egypte, & qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce, la force de l'imprenable Tyr, située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples : ils avoient refusé de payer à Sesostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes, & ils avoient fourni des troupes à son frere, qui avoit voulu à son retour le massacrer au milieu des réjoüissances d'un grand festin. Sesostris avoit résolu pour abatre leur orgueil, de ruïner leur commerce, & de les troubler dans toutes les mers. Ses Vaisseaux alloient de tous côtez, cher-

chant les Pheniciens. Une flote Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vûë les montagnes de la Sicile, le port & la terre sembloient fuïr derriere nous & se perdre dans les nuës. En meme temps nous voyons approcher les Navires des Egyptiens semblables à une Ville flotante. Les Pheniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner, mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres, le vent les favorisoit, leurs Rameurs étoient en plus grand nõbre; ils nous abordent, ils nous prennent, & nous emmenent prisonniers en Egypte. En vain je leur representai que je n'étois pas Phenicien, à peine daignerent-ils m'écouter, il nous regarderent comme des esclaves dont les Pheniciens trafiquoient, & ne songerent qu'au profit d'une telle prise. Nous arivons à l'Isle de Pharos, de là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis. Si la douleur de nôtre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmez de voir cette fertile terre d'Egypte, semblable à un jardin délicieux, arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des Isles opulentes, des Maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais: des praries pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient

accablez sous le poids des fruits qu'ils avoient semez ; des Bergers qui faisoient repeter les doux sons de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les Echos d'alentour.

Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage Roy ! Il est dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoûtoit-il, ô Telemaque, que vous devez regner, & faire la joye de vos peuples. Si jamais les Dieux vous font posseder le Royaume de vôtre pere, aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joye sans se ressouvenir que c'est un bon Roy qui leur a fait ces riches presens. Les Rois qui ne songent qu'à se faire craindre, & qu'à abbattre leurs Sujets pour les rendre plus soûmis, sont les fleaux du genre humain ; ils sont craints comme ils veulent l'être, mais ils sont haïs, détestez, & ils ont encore plus à craindre de leurs Sujets, que leurs Sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Helas ! il n'est pas question de songer aux maximes avec lesquelles on doit regner. Il n'y a plus d'Itaque pour nous, nous ne verrons jamais ni nôtre patrie ni Penelope, & quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son Royaume, il n'aura jamais la joye de m'y voir :

jamais je n'aurai celle de luy obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous est plus permise, mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous. En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne sçavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dés qu'ils étoient arrivez.

Indigne fils du sage Ulysse, s'écrioit-il ! Quoy donc ! vous vous laissez vaincre à vôtre malheur ? Sçachez que vous reverrez un jour l'Isle d'Itaque & Penelope. Vous verrez même dans sa premiere gloire celuy que vos yeux n'ont jamais vû, l'invincible Ulysse, que la fortune ne peut abattre, & qui dans ses malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais : O ! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que son fils ne sçait imiter ni sa patience, ni son courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & luy seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-temps.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joïe & l'abondance répanduë dans toute la Campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux-mille Villes : il admiroit la bonne police de ces Villes, la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne édu-

cation des enfans, qu'on accoûtumoit à l'obéïssance, au travail, à la sobrieté, à l'amour des arts ou des lettres; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Religion, le desinteressement, le desir de l'honneur, la fidelité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux que chaque pere inspiroit à ses enfans. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cesse, le peuple qu'un sage Roy conduit ainsi! mais encore plus heureux le Roy qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le sien dans sa vertu! il est plus que craint, car il est aimé; non-seulement on lui obéït, mais encore on aime à lui obéïr. Il est le Roy de tous les cœurs. Chacun bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit sa vie pour luy. Je remarquois ce que disoit Mentor, & je sentois renaître mon courage au fond de mon cœur à mesure que ce sage ami me parloit.

Aussi-tôt que nous fûmes arrivez à Memphis, ville opulente, riche & magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions jusqu'à Thebe pour être presentez au Roy Sesostris, qui vouloit examiner les choses par lui même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thebe à cent portes, où habitoit ce grand Roy. Cette Ville nous parut d'une étenduë immense

&

& plus peuplée que les plus floriſſantes Villes de la Grece. La police y eſt parfaite pour la propreté des ruës, pour le cours des eaux, pour la conduite des bains, pour la culture des Arts, pour la ſeureté publique: les places ſont ornées de fontaines & d'obeliſques, les Temples ſont de marbre, d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le Palais du Prince eſt luy ſeul comme une grande Ville, on n'y voit que colomnes de marbre, que piramides, que ſtatuës coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roy que nous avions été trouvez dans un Navire Phenicien. Il écoutoit tous les jours à certaines heures regleés, tous ceux de ſes Sujets qui avoient, ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne mépriſoit ni ne rebutoit perſonne; & ne croyoit être Roy que pour faire du bien à ſes Sujets, qu'il aimoit comme ſes enfans. Pour les Etrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croïoit, qu'on apprenoit toûjours quelque choſe d'utile, en s'inſtruiſant des mœurs & des maximes des autres peuples éloignez.

Cette curioſité du Roy fit qu'on nous preſenta à lui; quand il me vit, il étoit ſur un Trône d'yvoire, tenant en ſa main un Sceptre d'or; il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur & de majeſté; il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une ſa-

gesse qu'on admiroit sans flaterie : aprés avoir travaillé toute la journée à regler les affaires, & à rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter des hommes sçavans ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il sçavoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit luy reprocher dans toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ses Sujets que je vous dépeindray tout à l'heure. Il fut touché de ma jeunesse & de ma douleur, il me demanda ma patrie & mon nom. Nous fûmes étonnez de la sagesse qui parloit par sa bouche. Je luy répondis : O grand Roy ! vous n'ignorez pas le siege de Troye, qui a duré dix ans, & sa ruïne, qui a coûté tant de sang à toute la Grece : Ulysse mon pere a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette Ville ; il erre sur toutes les mers sans pouvoir trouver l'Isle d'Itaque, qui est son Royaume. Je le cherche, un malheur semblable au sien, fait que j'ay été pris, rendez-moy à mon pere & à ma patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfans, & leur faire sentir la joye de vivre sous si un si bon pere.

Sesostris continuoit à me regarder d'un œil de compassion ; mais voulant sçavoir si ce que je disois estoit vray, il nous renvoya à un de ses Officiers, qui fut chargé de sçavoir de ceux qui avoient pris nôtre Vaisseau, si

nous étions effectivement, ou Grecs, ou Pheniciens. S'ils sont Phenicien, dit le Roy, il faut doublement les punir, pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge : si au contraire ils sonr Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leur pays sur un de mes Vaisseaux ; car j'aime la Grece, plusieurs Egyptiens y ont donné des loix : je connois la vertu d'Hercule, la gloire d'Achille est parvenuë jusqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse : tout mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

L'Officier auquel le Roy renvoya l'examen de nôtre affaire, avoit l'ame aussi corrompuë & aussi artificieuse, que Sesostris étoit sincere & genereux : cet Officier se nommoit Metophis : il nous interrogea, pour tâcher de nous surprendre, & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moy, il le regarda avec aversion & avec défiance, car les méchans s'irritent contre les bons : il nous separa, & depuis ce temps-là je ne sçûs ce qu'étoit devenu Mentor. Cette separation fut un coup de foudre pour moy. Metophis esperoit toûjours qu'en nous questionnant separément, il pourroit nous faire dire des choses contraires ; sur tout il croyoit m'éblouïr par ses promesses flateuses, & me faire avoüer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cher-

choit pas de bonne foi la verité, mais il vouloit trouver quelque pretexte de dire au Roy que nous étions Pheniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet, malgré nôtre innocence, & malgré la sagesse du Roy, il trouva moyen de le tromper. Helas ! à quoy les Rois sont-ils exposez ? Les plus sages sont souvent surpris par des hommes artificieux & interessez qui les environnent ; les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni interessez, ni flateurs ; les bons attendent qu'on les cherche, & les Princes ne sçavent gueres les aller chercher ; au contraire, les méchans sont hardis, trompeurs, empressez à s'insinuer & à plaire, adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conscience pour contenter les passions de celuy qui regne. O qu'un Roy est malheureux, d'être exposé aux artifices des méchans ! il est perdu, il ne repousse la flaterie, & s'il n'aime ceux qui disent hardiment la verité. Voilà les reflexions que je faisois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois oüi dire à Mentor. Cependant Mesophis m'envoïa vers les montagnes du desert avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux.

En cet endroit Calypso interrompit Telemaque, disant : Eh bien ! que fites-vous alors, vous qui aviez preferé en Sicile la mort à la servitude ? Telemaque répondit : Mon malheur croissoit toûjours, je n'avois plus la

miserable consolation de choisir entre la servitude & la mort ; il fallut être esclave, & épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune ; il ne me restoit plus aucune esperance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des deserts affreux, on y voit des sables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un Hyver perpetuel sur le sommet des montagnes ; on trouve seulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi les rochers, vers le milieu de ces montagnes escarpées ; les vallées sont si profondes, qu'à peine le Soleil y peut faire luire ses rayons. Je ne trouvai d'autres hommes dans ce païs, que des Bergers aussi sauvages que le païs même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui esperant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son Maître son zele & son attachement à ses interêts. Cet esclave se nommoit Bussus : je devois succomber dans cette occasion. La douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis sur l'herbe auprés d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment,

je remarquay que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne, les vents retenoient leur haleine : une voix mugissante sortit de la caverne, & me fit entendre ces paroles : Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes comme luy, grand par la patience. Les Princes qui ont toûjours été heureux, ne sont gueres dignes de l'être, la molesse les corrompt, l'orgueil les enyvre. Que tu seras heureux, si tu surmonte ces malheurs, & si tu ne les oublie jamais ! Tu verras Itaque, & ta gloire montera jusqu'aux Astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toy que tu as été foible, pauvre & souffrant comme eux ; prends plaisirs à les soulager, aime ton peuple, déteste la flaterie, & sçache que tu ne seras grand, qu'autant que tu seras moderé & courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrerent jusqu'au fond de mon cœur, elles y firent renaître la joye & le courage ; je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête, & qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levay tranquille, j'adoray à genoux, les mains levées vers le Ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même temps je me trouvay un nouvel homme, la sagesse éclairoit mon esprit, je sentois une douce force pour

moderer toutes mes passions, & pour arrêter l'impetuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les Bergers du desert ; ma douceur, ma patience, mon exactitude, appaiserent enfin le cruel Bussus, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité & de la solitude, je cherchai des Livres, & j'étois accablé d'ennui, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit & le soûtenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, & qui sçavent se contenter d'une vie innocente ! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, & qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toûjours avec eux dequoy s'entretenir ; & l'ennuy qui devore les autres hommes au milieu des délices, est inconnu à ceux qui sçavent s'occuper par quelque lecture.

Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit, je m'enfonçay dans une sombre forêt, où j'apperçûs tout à coup un vieillard qui tenoit en sa main un Livre. Ce vieillard avoit un grand front chauve & un peu ridé, une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture, sa taille étoit haute & majestueuse, son teint étoit encore frais & vermeil, ses yeux vifs & perçans, sa voix douce, ses paroles

ſimples & aimables. Jamais je n'ai vû un ſi venerable vieillard, il s'appelloit Termoſiris, il étoit Piêtre d'Apollon, dans un Temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient conſacré au Dieu dans cette forêt. Le Livre qu'il tenoit étre un recueil d'Hymnes en l'honneur des Dieux.

Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenions; il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croyoit les voir; mais il les racontoit courtement, & jamais ſes hiſtoires ne m'ont laſſé: il prévoïoit l'avenir par ſa profonde ſageſſe, qui luy faiſoit connoître les hommes & les deſſeins dont ils ſont capables; avec tant de prudence, il étoit gay, complaiſant, & la jeuneſſe la plus enjoüée n'a pas tant de grace, qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée; auſſi aimoit-il les jeunes gens lorſqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu; bien-tôt il m'aima tendrement, & me donna des Livres pour me conſoler; il m'appelloit, Mon fils; je lui diſois ſouvent: Mon pere, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi, ils m'ont donné en vous un autre ſoûtien. Cet homme ſemblable à Orphée ou à Linus, étoit ſans doute inſpiré des Dieux.

Il me recitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux des plus excellens Poëtes favoriſez des Muſes. Lors qu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur,

& qu'il prenoit en sa main sa lyre d'or, les Tigres, les Ours, les Lions venoient le flater & lécher ses pieds. Les Satyres sortoient des forêts pour danser autour de luy, les arbres mêmes paroissoient émûs, & vous auriez crû que les rochers attendris alloient décendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens: il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Heros, & la sagesse des hommes qui preferent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin il m'enseigna que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux Bergers à cultiver les Muses.

Apollon, me disoit-il un jour, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ses fléches: aussi-tôt le Mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flâmes, on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui frappant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavernes de la terre, & les abîmes de la mer. Le fer & l'airain n'étans plus polis par les Cyclopes, commençoient à se roüiller. Vulcain furieux sort de sa fournaise embrasée, quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe, il arrive suant & couvert d'une noire poussiere dans l'assemblée des Dieux, il fait des plaintes ame-

res. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du Ciel, & le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de luy-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits, avec le changement regulier des saisons. Apollon dépoüillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire Berger, & de garder les troupeaux du Roi Admete : il joüoit de la flute, & tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons : jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale, ils ne sçavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages : toute la campagne étoit comme un desert affreux.

Bien-tôt aprés, Apollon montra à tous les Bergers les douceurs d'une vie rustique, il chantoit les fleurs dont le Printems se couronne, les parfums qu'il répand, & la verdure qui naît sous ses pas. Puis il chantoit les délicieuses nuits de l'Eté, où les Zephirs rafraîchissent les hommes, & où la rosée desaltere la rerre : il méloit aussi dans ses chansons, les fruits dorez dont l'Automne récompense les travaux des Laboureurs, & le repos de l'Hyver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprés du feu : tantôt il representoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes, & les creux vallons, ou les rivieres, qui font mille détours au milieu des

riantes prairies. Il apprit aussi aux Bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sçait goûter ce que la simple nature a de merveilleux. Bien-tôt les Bergers avec leurs fêtes se virent plus heureux que les Rois, & leurs cabanes attirerent en foule les plaisirs purs qui fuyent les Palais dorez. Les jeux, les ris & les graces, suivoient par tout les innocentes Bergeres.

Tous les jours étoient des jours de Fêtes: on n'entendoit plus que le gazoüillement des oiseaux, ou la douce haleine de Zephirs, qui se joüoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux Bergers qui suivoient Apollon: ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, & à percer de fléches les Dains & les Cerfs: les Dieux mêmes devinrent jaloux des Bergers, cette vie leur parut douce plus que toute leur gloire, & ils rappellerent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette Histoire doit vous instruire; puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon, défrichez cette terre sauvage, faites fleurir comme luy le desert, apprenez comme luy à tous les Bergers quels sont les charmes de l'harmonie; adoucissez les cœurs farouches, montrez-leur l'aimable vertu, faites-leur sentir combien il est doux de joüir dans la solitude des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux

Bergers. Un jour, mon fils, un jour les peines & les soucis cruels qui environnent les Rois, vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donne une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtez, attirerent bien-tôt autour de moy tous les Bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine; je me sentois émû & comme hors de moi-même, pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne; nous passions les jours entiers & une partie des nuits à chanter ensemble: tous les Bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient suspendus & immobiles autour de moy, pendant que je leur donnois des leçons; il sembloit que ces deserts n'eussent plus rien de sauvage; tout y étoit doux & riant: la politesse des habitans sembloit adoucir la terre, nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce Temple d'Apollon où Termosiris estoit Prêtre, les Bergers y alloient couronnez de Lauriers en l'honneur du Dieu. Nous faisions un festin champêtre, nos plus doux mets étoient le lait de nos chévres & de nos brebis que nous avions soin de traire nous-mêmes; avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raisins; nos sieges étoient les gazons; nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus

agréable que les lambris dorez des Palais des Rois. Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jetter sur mon troupeau ; déja il commençoit un carnage affreux ; je n'avois en main que ma houlette, je m'avance hardiment, le lion herisse sa criniere, me montre ses dents & ses griffes, ouvre une gueule séche & enflâmée, ses yeux paroissoient pleins de sang & de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queuë ; je le terrasse, la petite cotte de maille dont j'étois revêtu, selon la coûtume des Bergers d'Egypte, l'empécha de me déchirer ; trois fois il se releva ; il poussoit des rugissemens qui faisoient retentir toutes les forêts : toutefois je l'abatis ; enfin je l'étouffai entre mes bras, & les Bergers témoins de ma victoire voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celuy du beau changement de tous nos Bergers se répandit dans toute l'Egypte, il parvint même jusqu'aux oreilles de Sesostris. Il sçut qu'un de ces deux Captifs, qu'on avoit pris pour des Pheniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces deserts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muses, & tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, & découvrit que Metophis l'avoit trompé par avarice ; il le condamna à une prison perpe-

tuelle: & lui ôta toutes les richeſſes qu'il poſſedoit injuſtement : O qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au-deſſus du reſte des hommes ! ſouvent on ne peut voir la verité par ſes propres yeux;on eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celuy qui commande; chacun eſt intereſſé à le tromper: chaçun ſous une apparence de zele cache ſon ambition : on fait ſemblant d'aimer le Roy, & on n'aime que les richeſſes qu'il donne : on l'aime ſi peu, que pour obtenir ſes faveurs, on le flate, & on le trahit.

Enſuite Seſoſtris me traita avec une tendre amitié, & reſolut de me renvoyer en Itaque avec des Vaiſſeaux & des Troupes pour délivrer Penelope de ſes Amans. La Flote étoit déja prête, nous ne ſongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui releve tout à coup ceux qu'elle a le plus abaiſſez. Cette experience me faiſoit eſperer qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon Royaume aprés quelque longue ſouffrance; je penſois auſſi en moy-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les païs les plus inconnus de l'Ethiopie.

Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſçavoir des nouvelles, Seſoſtris, qui étoit fort âgé, mourut ſubitement, & ſa mort me replongea dans tous mes malheurs. Toute l'Egypte parut incon-

ſolable de cette perte ; chaque famille croyoit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon pere ; les vieillards levant les mains au Ciel, s'écrioient : Jamais l'Egypte n'eut un ſi bon Roy, jamais elle n'en aura de ſemblable. O Dieux ! il falloit ou ne le montrer jamais aux hommes, ou ne le leur jamais ôter. Pourquoy faut-il que nous ſurvivions au grand Seſoſtris ? Les jeunes gens diſoient : L'eſperance de l'Egypte eſt détruite ; nos peres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon Roy. Pendant quarante jours les peuples les plus reculez y accouroient en foule. Chacun vouloit en conſerver l'image. Pluſieurs vouloient être mis avec luy dans le tombeau. Mais ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Boccoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon pere avoit contribué à le rendre indigne de regner ; il avoit été nourri dans la moleſſe & dans une fierté brutale; il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour luy, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les tréſors immenſes que ſon pere avoit ménagez avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples, & qu'à ſuccer le ſang des malheureux; enfin qu'à ſuivre le conſeil flateur des jeunes foux qui

l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eû la confiance de ſon pere. C'étoit un monſtre, & non pas un Roy ; toute l'Egypre gemiſſoit : & quoique le nom de Seſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fit ſupporter la conduite lâche & cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte, & un Prince ſi indigne du Trône, ne pouvoit long-temps regner.

Il ne me fut plus permis d'eſperer mon retour en Itaque, je demeuray dans une Tour ſur le bord de la mer auprés de Peluſe, où nôtre embarquement ſe devoit faire, ſi Seſoſtris ne fût pas mort. Metophis avoit eu l'adreſſe de ſortir de priſon & de ſe rétablir auprés du nouveau Roy : il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour venger la diſgrace que je luy avois cauſée. Je paſſois les jours & les nuits dans une profonde triſteſſe ; tout ce que Termoſiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne ne me paroiſſoit plus qu'un ſonge. J'étois abîmé dans la plus amere douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la Tour où j'étois priſonnier. Souvent je m'occupois à conſiderer des Vaiſſeaux agitez par la tempête, qui étoient en danger d'être briſez contre les rochers ſur leſquels la Tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacez du naufrage, j'enviois leur ſort. Bien-tôt, diſois-je en moy-même, ils finiront les malheurs de leur vie,

vie, ou ils arriveront en leurs païs. Helas ! je ne puis esperer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutils, j'apperçus comme une forêt de mâts de Vaisseaux : la mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient. L'onde étoit écumante sous les coups des rames innombrables : j'entendois de toutes parts des cris confus ; j'appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayez qui couroient aux armes ; & d'autres qui sembloient aller au-devant de cette flote qu'on voyoit arriver. Bien-tôt je reconnus que ces Vaisseaux étrangers étoient les uns de Phenicie, & les autres de l'Isle de Chypre ; car mes malheurs commençoient à me rendre experimenté sur ce qui regarde la Navigation. Les Egyptiens me parurent divisez entr'eux. Je n'eus aucune peine de croire que l'insensé Roy Boccoris avoit par ses violences causé une révolte de ses Sujets & allumé la guerre civile, je fus du haut de cette Tour spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur décente, attaquerent les autres Egyptiens qui avoient le Roy en tête. Je voyois ce Roy qui animoit les siens par son exemple, il paroissoit comme le Dieu Mars, des ruisseaux de sang couloient autour de luy ; les roues de son Char étoient teintes d'un sang noir, épais

& écumant ; à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasez. Ce jeune Roy bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fiere, avoit dans ses yeux la fureur & le desespoir ; il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche. Son courage le poussoit au hazard, & la sagesse ne moderoit pas sa valeur ; il ne sçavoit ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin ; ce n'étoit pas qu'il manquât de genie, ses lumieres égaloient son courage, mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses Maîtres avoient empoisonné par la flâterie son beau naturel. Il étoit enyvré de sa puissance & de son bonheur, il croyoit que tout devoit ceder à ses desirs fougueux, la moindre resistance enflâmoit sa colere. Alors il ne raisonnoit plus, il étoit comme hors de luy-même, son orgueil furieux en faisoit une bête farouche ; sa bonté naturelle, & sa droite raison l'abandonnoient en un instant ; ses plus fideles serviteurs étoient réduits à s'enfuir ; il n'aimoit plus que ceux qui flâtoient ses passions. Ainsi il prenoit toûjours des partis extrêmes contre ses veritables interêts, & il forçoit tous les gens de bien à detester sa folle conduite. Long-temps sa valeur le soûtint dans le combat contre la multitude de ses ennemis, mais enfin il fut accablé, je le vis périr, le dard

d'un Phenicien perça ſa poitrine, il tomba de ſon Char, que les chevaux traînoient toûjours; & ne pouvant plus tenir les rênes, il fut renverſé ſous les pieds de ſes propres chevaux. Un Soldat de l'Iſle de Chypre luy coupa la tête, & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'Armée victorieuſe. Je me ſouviendrai toute ma vie d'avoir vû cette tête qui nageoit dans le ſang, ces yeux fermez & éteints, ce viſage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air ſuperbe & menaçant; que la mort même n'avoit pû effacer; toute ma vie il ſera peint devant mes yeux, & ſi jamais les Dieux me faiſoient regner, je n'oublierois point aprés un ſi funeſte exemple, qu'un Roi n'eſt digne de commander, & n'eſt heureux dans ſa puiſſance, qu'autant qu'il ſe ſoûmet à la raiſon. Eh! quel malheur pour un homme deſtiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux!

Calypſo écoutoit avec étonnement des paroles ſi ſages; ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que le jeune Telemaque racontoit ingénuëment les fautes qu'il avoit faites par précipitation & en manquant de docilité pour le ſage Mentor; elle trouvoit une nobleſſe & une grandeur étonnante dans ce Prince, qui s'accuſoit luy-même, & qui pa-

roiſſoit avoir ſi bien profité de ſes imprudences pour ſe rendre ſage, prévoyant & moderé. Continuez, dit-elle, mon cher Telemaque, il me tarde de ſçavoir comment vous ſortîtes de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le ſage Mentor, dont vous avez reſſenti la perte avec tant de raiſon.

SOMMAIRE

DU SECOND LIVRE.

Telemaque est mis en liberté par le Prince qui succede à Boccoris, & conduit à Tyr capitale de la Phenicie. Mœurs, commerce & gouvernement de Pheniciens, avec le portrait de Pygmalion Roy de Tyr. Description de la Ville & de la maniere de vivre des habitans. Telemaque aidé du conseil & de l'adresse de Narbal, évite la fureur & la méfiance de Pygmalion, & sort de Phenicie. Calypso charmée du recit des avantures de Telemaque, remet au lendemain le reste de son Histoire. Telemaque & Mentor se retirent. Instructions de Mentor à Telemaque sur le recit qu'il avoit fait à Calypso.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

TELEMAQUE reprit ainsi son discours : Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fideles au Roy, étant les plus foibles, & voyant le Roy mort, furent contraints de ceder aux autres. On établit un autre Roy. Les Pheniciens avec les Troupes de l'Isle de Chypre, se retirerent aprés avoir fait alliance avec le nouveau Roy : il rendit tous les prisonniers Pheniciens ; je fus compté comme étant de ce nombre, on me fit sortir de la Tour, je m'embarquay avec les autres, & l'esperance commença à renaître au fond de mon cœur. Un vent favorable remplissoit déja nos voiles, les Rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaste mer étoit couverte de Navires : les Mariniers poussoient des cris de joye, les ri-

vages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous, les collines & les montagnes s'aplanissoient peu à peu; nous commencions à ne voir plus que le Ciel & l'eau, pendant que le Soleil qui se levoit, sembloit faire sortir du sein de la mer ses feux étincelans, ses rayons doroient le sommet des montagnes, que nous découvrions encore un peu sur l'horison, & tout le Ciel d'un sombre azur, nous promettoit une heureuse navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phenicien, aucun des Pheniciens avec qui j'étois, ne me connoissoit. Narbal qui commandoit dans le Vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie : De quelle Ville de Phenicie êtes-vous, me dit-il? Je ne suis point de Phenicie, luy dis-je, mais les Egyptiens m'avoient pris sur mer dans un Vaisseau de Phenicie : j'ai demeuré longtemps captif en Egypte comme un Phenicien, c'est sous ce nom que j'ay long-temps souffert; c'est sous ce nom que l'on m'a délivré. De quel païs es-tu donc, reprit Narbal? Je luy parlai ainsi : Je suis Telemaque fils d'Ulysse, Roy d'Itaque en Grece; mon pere s'est rendu fameux entre tous les Rois qui ont assiegé la Ville de Troye; mais les Dieux ne luy ont pas accordé de revoir sa patrie, je l'ay cherché en plusieurs païs, la fortune me persecute comme luy, vous voyez un malheureux qui ne soûpire qu'aprés le bonheur de

retourner parmi les ſiens, & de trouver ſon pere. Narbal me regardoit avec étonnement, & il crût appercevoir en moy je ne ſçai quoy d'heureux qui vient des dons du Ciel, & qui n'eſt point dans le reſte des hommes. Il étoit naturellement ſincere & genereux, il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux luy inſpirerent pour me ſauver d'un grand peril.

Telemaque, je ne doute point, dit-il, de ce que vous me dites, & je ne ſçaurois en douter; la douleur & la vertu peintes ſur vôtre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous. Je ſens même que les Dieux que j'ay toûjours ſervis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils; je vous donneray un conſeil ſalutaire, & pour récompenſe, je ne vous demande que le ſecret: Ne craignez point, luy dis-je, que j'aye aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier. Quoy-que je ſois jeune, j'ay déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon ſecret, & encore de ne trahir jamais ſous aucun prétexte le ſecret d'autruy. Comment avez-vous pû, me dit-il, vous accoutumer au ſecret dans une ſi grande jeuneſſe? je ſeray ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui eſt le fondement de la plus ſage conduite, & ſans laquelle tous les talens ſont inutiles.

Quand

Quand Ulyſſe partit, lui dis je, pour aller au ſiege de Troye, il me prit ſur ſes genoux & entre ſes bras (c'eſt ainſi qu on me le raconte) aprés m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne puſſe les entendre. O mon fils! que les Dieux me préſervent de te revoir jamais, que plûtôt le cizeau de la Parque tranche le fil de tes jours lorſqu'il eſt à peine formé, de même que le moiſſonneur tranche de ſa faulx une tendre fleur qui commence à éclore; que mes ennemis te puiſſent écraſer aux yeux de ta mere & aux miens, ſi tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O mes amis! continua-t-il, je vous laiſſe ce fils qui m'eſt ſi cher, ayez ſoin de ſon enfance, ſi vous m'aimez: éloignez de lui la pernicieuſe flaterie; enſeignez-lui à ſe vaincre; qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre qu'on plie pour le redreſſer. Sur tout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bien-faiſant, ſincere & fidele à garder le ſecret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être compté au nombre des hommes, & quiconque ne ſçait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les repeter ſouvent à moi-même; les amis de mon pere eurent ſoin de m'exercer de bonne heure au ſecret, j'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient déja toutes les peines qu'ils reſſen-

toient, voyant ma mere exposée à un grand nombre de témeraires, qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dés-lors comme un homme raisonnable & sûr. On m'entretenoit secrettement des plus grandes affaires; on m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter les prétendans.

J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance; jamais je n'en ai abusé, jamais il ne m'a échapé une seule parole qui pût découvrir le moindre secret; souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, esperant qu'un enfant qui auroit vû ou entendu quelque chose d'important, ne sçauroit pas se retenir. Mais je sçavois bien leur répondre sans mentir, & sans leur apprendre ce que je ne devois point dire.

Alors Narbal me dit: Vous voyez, Telemaque, la puissance des Pheniciens, ils sont redoutables à toutes les nations voisines par leurs innombrables Vaisseaux. Le commerce qu'ils font jusqu'aux Colomnes d'Hercule, leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissans. Le grand Roi Sesostris, qui n'auroit jamais pû les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ses armées qui avoient conquis tout l'Orient; il nous imposa un tribut que nous n'avons pas long-temps payé. Les Pheniciens se trouvoient trop riches & trop puissans pour porter patiemment le joug de la servitude. La

mort ne laissa pas à Sesostris le temps de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse, encore plus que de sa puissance : mais sa puissance passant entre les mains de son fils dépourvû de toute sagesse, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans nôtre païs pour nous subjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur secours pour les délivrer d'un Roi impie & furieux. Nous avons été leurs liberateurs ; quelle gloire ajoûtée à la liberté & à l'opulence des Pheniciens !

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous sommes esclaves nous-mêmes. O Telemaque ! craignez de tomber dans les cruelles mains de Pygmalion nôtre Roi, il les a trempées dans le sang de Sichée mari de Didon sa sœur : Didon pleine d'horreur & de vengeance, s'est enfuye de Tyr avec plusieurs Vaisseaux. La plûpart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont suivie : elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe Ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend d plus en plus miserable & odieux à ses sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens, l'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel ; il persecute les riches, & il craint les pauvres. Tout l'agite, l'inquiete, le ronge,

il a peur de ſon ombre, il ne dort ni nuit, ni jour, les Dieux pour le confondre l'accablent de tréſors dont il n'oſe joüir. Ce qu'il cherche pour être heureux eſt préciſément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, & craint toûjours de perdre; il ſe tourmente pour gagner, on ne le voit preſque jamais, il eſt ſeul, triſte, abbatu au fond de ſon Palais; ſes amis même n'oſent l'aborder, de peur de lui devenir ſuſpects; une garde terrible tient toûjours des épées nuës, & des piques levées autour de ſa maiſon, trente chambres qui communiquent les unes aux autres, & dont chacune à une porte de fer avec ſix gros verroux, ſont le lieu où il ſe renferme, on ne ſçait jamais dans laquelle de ſes chambres il couche, & on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les plaiſirs, ni l'amitié; ſi on lui parle de chercher la joye, il ſent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur. Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre & farouche: ils ſont ſans ceſſe errans de tous côtez; il prête l'oreille au moindre bruit; il ſe ſent tout émû, il eſt pâle & défait, & les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toûjours ridé. Il ſe taît, il ſoûpire, il tire de ſon cœur de profonds gémiſſemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent, ſes enfans, loin d'être ſon

esperance, sont le sujet de sa terreur, il en a fait ses plus dangereux ennemis; il n'a eu en toute sa vie aucun moment d'assuré, il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé! qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie, le fera périr. Quelqu'un de ses domestiques aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre. Pour moi, je crains les Dieux; quoi qu'il m'en coûte, je serai fidele au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fit mourir que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Telemaque! gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse: il espereroit qu'Ulysse retournant à Itaque, lui payeroit quelque grande somme pour vous racheter, & il vous tiendroit en prison.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis son conseil, & je reconnus la verité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme se pût rendre aussi miserable que Pygmalion me le paroissoit. Surpris d'un spectacle si affreux & si nouveau pour moi, je disois en moi-même: Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux, il a crû y parvenir par les richesses & par une autorité absoluë; il fait tout ce qu'il peut, & cependant il est miserable par ses richesses, & par son autorité même. S'il étoit Berger, comme je l'étois n'agueres, il

feroit auſſi heureux que je l'ai été, il joüiroit des plaiſirs innocens de la campagne, & en joüiroit ſans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poiſon. Il aimeroit les hommes, & en ſeroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richeſſes, qui lui ſont auſſi inutiles que du ſable, puiſqu'il n'oſe y toucher; mais il joüiroit des fruits de la terre, & ne ſouffriroit aucun veritable beſoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut, mais il s'en faut bien qu'il le faſſe. Il fait tout ce que veulent ſes paſſions, il eſt toûjours entraîné par ſon avarice, par ſes ſoupçons; il paroît maître de tous les autres hommes, mais il n'eſt pas maître de lui-même, car il a autant de maîtres & de bourreaux qu'il a de deſirs violens.

Je raiſonnois ainſi de Pygmalion ſans le voir; car on ne le voyoit point, & on regardoit ſeulement avec crainte ces hautes Tours qui étoient jour & nuit entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en priſon, ſe renfermant avec ſes tréſors. Je comparois ce Roi inviſible avec Seſoſtris, ſi doux, ſi acceſſible, ſi affable, ſi curieux de voir les Etrangers, ſi attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la verité qu'on cache aux Rois. Seſoſtris, diſois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre, il ſe montroit à tous ſes Sujets comme à ſes propres enfans. Celui-ci craint tout, & a tout à craindre. Ce méchant Roi eſt toûjours expoſé à une mort

funeste, même dans son Palais inaccessible, au milieu de ses Gardes; au contraire le bon Roi Sesostris étoit en sureté au milieu de la foule de ses peuples, comme un bon pere dans sa maison environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'Isle de Chypre, qui étoient venuës secourir les siennes, à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté, il me fit passer en revûë parmi les soldats Chypriens; car le Roi étoit ombrageux jusques dans les moindres choses. Le défaut des Princes trop faciles & inappliquez, est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens; il ne sçavoit point discerner les hommes droits & simples qui agissent sans déguisement: aussi n'avoit-il jamais vû des gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un Roi si corrompu. D'ailleurs il avoit vû depuis qu'il étoit sur le Trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie & de vices affreux, déguisez sous les seules apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes sans exception comme s'ils eussent été masquez: il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sur la terre.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Chypriens, & j'échapai à la défiance pe-

netrante du Roi. Narbal trembloit dans la crainte que je ne fusse découvert, il lui en eût couté la vie & à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable, mais les vents contraires nous retinrent assez long-temps à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Pheniciens si celebres dans toutes les Nations connuës. J'admirois l'heureuse situation de cette grande Ville, qui est au milieu de la mer dans une Isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des Villes & des Villages qui se touchent presque : enfin par la douceur de son climat, car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du Midy. Elle est rafraîchie par le vent du Nord qui vient du côté de la mer. Le païs est au pied du Liban, dont le sommet fend les nuës, & va toucher les Astres. Une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au dessous on voit une vaste forêt de Cedres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantez, & qui portent leurs branches épaisses jusqu'aux nuës. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est-là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur

l'herbe fraîche. Là coulent mille divers ruisseaux qui distribuënt par tout une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin. Le Primtems & l'Automne y regnent ensemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le soufle empesté du Midy, qui seche & brûle tout, ni le rigoureux Aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin. C'est auprés de cette belle côte que s'éleve dans la mer l'Isle où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande Ville semble nager au-dessus des eaux, & être la Reine de toute la mer; les Marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux Marchands qu'il y ait dans l'Univers.

Quand on entre dans cette Ville, on croit d'abord que ce n'est pas une Ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la Ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce: elle a deux grands Moles qui sont comme deux bras qui s'avancent dans la Mer, & qui embrassent un vaste Port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce Port on voit comme une forêt de mâts de Navires, & ces Navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Citoyens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail necessaire pour les

augmenter. On y voit de tous côtez le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux, cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer ; on s'en sert pour une teinture de laine fine qu'on rehausse d'or & d'argent. Les Pheniciens ont le commerce de tous les peuples jusques au détroit de Gades, ils ont même penetré dans le vaste Ocean qui environne toute la terre, il ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans les Isles inconnuës, de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle de cette grande Ville, où tout étoit en mouvement ; je n'y voyois point comme dans les Villes de la Grece, des hommes oisifs & curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, pour regarder les étrangers qui arrivent sur le Port. Les hommes sont occupez à décharger leurs Vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, à ranger leurs magazins, à tenir un compte éxact de ce qui leur est dû par les negocians étrangers ; les femmes ne cessent jamais de filer les laines, ou de faire des desseins de broderie, ni de ployer les riches étoffes.

D'où vient, disois-je à Narbal, que les Pheniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichissent

ainſi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me dit-il, la ſituation de Tyr eſt heureuſe pour la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obſcure antiquité) qui oſerent ſe mettre dans un frêle vaiſſeau à la merci des vagues, qui dompterent l'orgueil de la mer, qui obſerverent les Aſtres loin de la terre, ſuivant la ſcience des Egyptiens & des Babyloniens, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit ſeparez. Les Tyriens ſont induſtrieux, patiens, laborieux, ſobres, ménagers, ils ont une exacte police, ils ſont parfaitement d'accord entr'eux; jamais peuple n'a été plus conſtant, plus ſincere, plus fidele, plus ſûr, plus commode à tous les étrangers. Voilà, ſans aller chercher d'autre cauſe, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un ſi utile commerce. Si la diviſion & la jalouſie ſe mettoient entr'eux, s'ils commençoient à s'amollir dans les délices & dans l'oiſiveté ; ſi les premiers d'entr'eux mépriſoient le travail & l'œconomie ; ſi les Arts ceſſoient d'être en honneur dans leur Ville, s'ils manquoient de bonne foi vers les Etrangers, s'ils alteroient tant ſoit peu les regles d'un commerce libre, vous verriez bien-tôt tomber cette puiſſance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui diſois-je, les moyens d'établir un jour un pareil commerce à Itaque : faites, me répondit-il, comme on

fait ici ; recevez bien & facilement tous les étrangers ; faites-leur trouver dans vos ports la sureté, la commodité, la liberté entiere ; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil ; le vray moyen de gagner beaucoup, est de ne vouloir jamais trop gagner, & de sçavoir perdre à propos ; faites-vous aimer par tous les étrangers, souffrez même quelque chose d'eux, craignez d'exciter leur jalousie par vôtre hauteur, soyez constant dans les regles du commerce, qu'elles soient simples & faciles, accoûtumez-vous à les suivre inviolablement, punissez severement la fraude, & même la negligence ou le faste des Marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font : sur tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vûës. Il faut que le Prince ne s'en mêle point ; de peur de le gâter, & qu'il en laisse tout le profit à ses Sujets qui en ont la peine ; autrement il les découragera : il en tirera assez davantage par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats : le commerce est comme certaines sources, si vous voulez détourner leur cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils se retirent insensiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de vôtre impru-

dence, les attirent chez eux, & les accoûtument à se passer de vous.

Il faut même vous avoüer que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O! si vous l'avez vû, mon cher Telemaque, avant le regne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr! en quelles mains es-tu tombée? Autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre. Pygmalion craint tout, & des Etrangers & de ses Sujets: au lieu d'ouvrir ses Ports à toutes les Nations les plus éloignées dans une entiere liberté, il veut sçavoir le nombre des Vaisseaux qui arrivent, leur païs, le nombre des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandises, & le temps qu'ils doivent demeurer ici: il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les Marchands, & pour confisquer leurs Marchandises. Il inquiéte les Marchands qu'il croit les plus opulens, il établit sous divers pretextes de nouveaux impôts, il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainsi le commerce languit, les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois si doux, & si Pygmalion ne change de conduite, nôtre gloire & nôtre puissance seront

bien-tôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur mer : car je ne voulois rien ignorer de tout ce qui sert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent le bois des Vaisseaux, & nous les réservons avec soin pour cet usage, l'on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des Vaisseaux nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui dis-je, avez-vous pû trouver ces ouvriers? Il me répondit: Ils se sont formez peu à peu dans le païs. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bien-tôt des hommes qui les menent à leur derniere perfection : car les hommes qui ont le plus de sagesse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts ausquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réüssissent dans les arts & dans les sciences utiles à la navigation: on considere un bon Geometre, on estime fort un habile Astrologue, on comble de bien un Pilote qui surpasse les autres dans sa fonction, on ne méprise point un bon Charpentier ; au contraire, il est bien payé & bien traité ; les bons rameurs même ont des recompenses sûres & proportionnées à leur ser-

vice, on les nourrit bien, on a ſoin d'eux quand ils ſont malades, en leur abſence on a ſoin de leurs femmes & de leurs enfans ; s'ils periſſent dans un naufrage, on dédommage leur famille, on renvoye chez eux ceux qui ont ſervi un certain tems ; ainſi on en a autant qu'on en veut, le pere eſt ravi d'élever ſon fils dans un ſi bon métier, & dés ſa plus tendre jeuneſſe il ſe hâte de lui montrer à manier la rame, les cordages, & à mépriſer les tempêtes. C'eſt ainſi qu'on méne les hommes ſans contrainte par la récompenſe & par le bon ordre ; l'autorité ſeule ne fait jamais bien, la ſoûmiſſion des inferieurs ne ſuffit pas, il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leurs avantages dans les choſes où l'on veut ſe ſervir de leur induſtrie.

Aprés ce diſcours, Narbal me mena viſiter tous les Magazins, les Arſenaux, & tous les Métiers qui ſervent à la conſtruction des Navires. Je demandois le détail des moindres choſes, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonſtance utile.

Cependant Narbal, qui connoiſſoit Pygmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fuſſe découvert par les eſpions du Roi qui alloient nuit & jour par toute la Ville. Mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions

occupez à visiter curieusement le Port, nous vîmes venir à nous un Officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le Roi vient d'apprendre d'un des Capitaines des Vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour Chyprien, le Roi veut qu'on l'arrête, & qu'on sçache certainement de quel païs il est : vous en répondrez sur vôtre tête.

Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus prés les proportions que les Tyriens avoient gardèes dans la construction d'un Vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vû dans le port, j'interrogeois l'ouvrier qui avoit reglé cette proportion. Narbal surpris & effrayé, répondit : Je chercherai cet étranger qui est de l'Isle de Chypre. Mais quand il eût perdu de vûë cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévû, me dit-il, mon cher Telemaque, nous sommes perdus : le Roy, que la défiance tourmente jour & nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'Isle de Chypre, il veut qu'on vous arrête, il me veut faire périr si je ne vous mets entre ses mains, que ferons-nous ? O Dieux ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce peril : il faudra, Telemaque, que je vous méne au Roi. Vous soûtiendrez

que

que vous êtes Chyprien de la Ville d'Amathonte, fils d'un Statuaire de Venus ; je déclareray que j'ay connu autrefois vôtre pere, & peut-être que le Roy, sans vouloir approfondir davantage, vous laissera partir ; je ne vois point d'autres moyens pour sauver vôtre vie & la mienne. Je répondis à Narbal : Laissez perir un malheureux que le destin veut perdre ; je sçai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur ; je ne puis me résoudre à mentir : Je ne suis point Chyprien, & je ne sçaurois dire que je le suis. Les Dieux voyent ma sincerité, c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance ; mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit : Mais ce mensonge, Telemaque, n'a rien qui ne soit innocent, les Dieux mêmes ne peuvent le condamner ; il ne fait aucun mal à personne, il sauve la vie à deux innocens, il ne trompe le Roy que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin, Telemaque, l'amour de la vertu, & la crainte de blesser la Religion. Il suffit, luy disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en la presence des Dieux, & qui doit tout à la verité. Celui qui blesse la verité, offense les Dieux, & se blesse soi même, car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de

vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils sçauront bien nous délivrer : s'ils veulent nous laisser perir, nous serons en mourant les victimes de la verité, & nous laisserons aux hommes l'exemple de préferer la vertu sans tache à une longue vie ; la mienne n'est déja que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit ; falloit-il que vôtre amitié pour un malheureux étranger vous fût si funeste ?

Nous demeurâmes long-temps dans cette espece de combat, mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un Officier du Roy qui venoit de la part d'Astarbé. Cette femme étoit belle comme une Déesse, elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit, elle étoit flateuse, enjouée, insinuante. Avec une apparence de douceur, elle avoit un cœur cruel & plein de malignité ; mais elle sçavoit cacher ses sentimens corrompus par un profond artifice ; elle avoit sçû gagner le cœur de Pygmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix, & par l'harmonie de sa lyre. Pygmalion aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Topha son épouse. Il ne songeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'amour de cette femme ne luy étoit gueres moins funeste que son infame avarice. Mais quoy-

qu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût ; elle cachoit ses vrais sentimens, & elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour luy, dans le temps même où elle ne pouvoit le souffrir. Il y avoit à Tyr un jeune Lydien d'une merveilleuse beauté, nommé Malachon ; mais mou, effeminé, noyé dans les plaisirs ; il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flotans sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux à sa robe, enfin qu'à chanter les amours sur sa lyre. Astarbé le vit, l'aima, & devint furieuse; il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme ; d'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du Roy. Astarbé se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment; dans son desespoir, elle s'imagina qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger que le Roy faisoit chercher, & qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal: en effet, elle le persuada à Pygmalion, & corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne sçavoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens interessez, artificieux, prompts à executer ses ordres injustes & sanguinaires : de telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, & ils lui aidoient à tromper le Roy, de peur de déplaire

à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance. Ainsi le jeune Malachon, quoyque connu pour Cretois dans toute la Ville, passe pour le jeune étranger que Narbal avoit amené d'Egypte ; il fut mis en prison: Astarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roy, & ne découvrît son imposture, lui envoya en diligence cet Officier, qui lui dit ces paroles : Astarbé vous défend de découvrir au Roy quel est vôtre étranger; elle ne vous demande que le silence, & elle sçaura bien faire en sorte que le Roy soit content de vous; cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Chypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la Ville. Narbal ravi de pouvoir sauver sa vie & la mienne, promit de se taire, & l'Officier satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission.

Narbal & moy nous admirâmes la bonté des Dieux, qui récompensoient nôtre sincerité, & qui avoient un soin si touchant de ceux qui hazardent tout pour la vertu; nous regardions avec horreur un Roy livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excés d'être trompé, disions-nous, merite de l'être, il l'est presque toûjours grossierement, il se défie des gens de bien, & il s'abandonne à des scelerats. Voyez Pygmalion, il est le joüet d'une femme sans pudeur : ce-

pendant les Dieux se servent du mensonge des méchans pour sauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir : en même temps nous apperçûmes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux Vaisseaux de Chypre.

Les Dieux se declarent, s'écria Narbal, ils veulent, mon cher Telemaque, vous mettre en sureté. Fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus ! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous ! mais un destin severe m'attache à cette malheureuse patrie. Il faut souffrir avec elle ; peut-être faudra-t-il être enseveli dans ses ruines ; n'importe, pourvû que je dise toûjours la verité, & que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Telemaque ! je prie les Dieux, qui nous conduisent comme par la main, de nous accorder les plus precieux de tous leurs dons, qui est la vertu pure & sans tache jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Itaque, consolez Penelope, délivrez-la de ses temeraires Amans ; que vos deux yeux puissent voir, que vos deux mains puissent embrasser le sage Ulysse, & qu'il trouve en vous un fils égal à sa sagesse. Mais dans vôtre bonheur, souvenez-vous du malheureux Narbal, & ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosois de mes larmes sans lui répondre, de pro-

fonds soûpirs m'empêchoient de parler ; nous nous embrassions en silence, il me mena jusqu'au Vaisseau ; il demeura sur le rivage, & quand le Vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder encore tandis que nous pûmes nous voir.

Calypso qui avoit été jusqu'à ce moment immobile, transportée de plaisir en écoutant les avantures de Telemaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il est temps, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil aprés tant de travaux : vous n'avez rien à craindre ici, tout vous est favorable, abandonnez-vous donc à la joye, à la paix, & à tous les autres dons des Dieux, dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ses doigts de roses entr'ouvrira les portes de l'Orient, & que les chevaux du Soleil sortant de l'onde amere, répandront les flâmes du jour pour chasser devant eux toutes les étoiles du Ciel, nous reprendrons, mon cher Telemaque, l'histoire de vos malheurs: jamais vôtre pere n'a égalé vôtre sagesse & vôtre courage. Ni Achille vainqueur d'Hector, ni Thesée revenu des Enfers, ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre des monstres, n'ont montré autant de force & de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil rende cette nuit courte pour vous. Mais helas ! qu'elle sera longue pour moy ! qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre,

de vous faire redire ce que je ſçai déja, & vous demander ce que je ne ſçai pas encore! Allez, mon cher Telemaque, avec le ſage Mentor que les Dieux vous ont rendu : allez dans cette Grotte, où tout eſt preparé pour vôtre repos. Je prie Morphée de répandre ſes plus doux charmes ſur vos paupieres appeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatiguez, & de vous envoyer des ſonges legers qui voltigeans autour de vous, flatent vos ſens par les images les plus riantes, & repouſſent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déeſſe conduiſit elle-même Telemaque dans cette Grote ſeparée de la ſienne; elle n'étoit ni moins ruſtique, ni moins agreable. Une fontaine qui couloit dans un coin y faiſoit un doux murmure qui appelloit le Sommeil; les Nymphes y avoient preparé deux lits d'une molle verdure, ſur leſquelles elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de Lion pour Telemaque, & l'autre d'Ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer ſes yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Telemaque : Le plaiſir de raconter vos hiſtoires vous a entraîné, vous avez charmé la Déeſſe en lui racontant les dangers dont vôtre courage & vôtre induſtrie vous ont tiré. Par-là vous n'avez fait qu'enflâmer davantage ſon cœur, & que vous préparer une plus dangereuſe capti-

vité. Comment eſperez-vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon Iſle, vous qui l'avez enchantée par le recit de vos avantures ? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler ſans prudence. Quand eſt-ce, ô Telemaque ! que vous ſerez aſſez ſage pour ne parler jamais par vanité, & que vous ſçaurez taire tout ce qui vous eſt avantageux, quand il n'eſt pas utile à dire ? Les autres admirent vôtre ſageſſe dans un âge où il eſt pardonnable d'en manquer. Pour moy, je ne puis rien vous pardonner ; je ſuis le ſeul qui vous connoît, & qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la ſageſſe de vôtre pere ? Mais quoi donc, répondit Telemaque, pouvois-je refuſer à Calypſo de luy raconter nos malheurs ? Non reprit Mentor, il falloit les lui raconter, mais vous deviez le faire en ne lui diſant que ce qui lui pouvoit donner de la compaſſion ; vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, & puis en Egypte ; c'étoit lui en dire aſſez, & tout le reſte n'a ſervi qu'à augmenter le poiſon qui brûle déja ſon cœur: Plaiſe aux Dieux que le vôtre puiſſe s'en préſerver. Mais que ferai-je donc, continua Telemaque d'un ton moderé & docile ? Il n'eſt plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reſte de vos avantures ; elle en ſçait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'elle

ne

ne ſçait pas encore, vôtre reſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en vôtre faveur, & apprenez une autre fois à parler plus ſobremenr de tout ce qui peut vous attirer quelque loüange. Telemaque reçut avec amitié un ſi bon conſeil, & ils ſe coucherent.

SOMMAIRE
DU TROISIE'ME LIVRE.

SUite du recit des Avantures de Telemaque. Tempête sur Mer dans son voyage en Chypre. Mœurs effeminées des Chypriens. Telemaque arrive dans l'Isle de Chypre. Description du Temple de Venus & de ses Sacrifices. Il retrouve Mentor, qui lui raconte ses avantures & son esclavage. Hazaël à qui Mentor avoit été vendu, prend Telemaque en affection, le fait embarquer dans son Vaisseau, & sortir de l'Isle de Chypre. Triomphe d'Amphitrite.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIE'ME.

AUSSI-TÔT que Phœbus eût répandu ſes premiers rayons ſur la terre, Mentor entendant la voix de la Déeſſe qui appelloit ſes Nymphes dans les bois, éveilla Telemaque. Il eſt tems, lui dit-il, de vaincre le ſommeil : allons retrouver Calypſo, mais défiez-vous de ſes douces paroles. Ne luy ouvrez jamais vôtre cœur, craignez le poiſon flateur de ſes loüanges. Hier elle vous élevoit au deſſus de vôtre ſage pere, de l'invincible Achille, du fameux Theſée, d'Hercule devenu immortel. Sentites-vous combien cette loüange eſt exceſſive ? Crûtes-vous ce qu'elle diſoit ? Sçachez qu'elle ne le croit pas elle-même : elle ne vous louë, que parce qu'elle vous croit foible & aſſez vain pour vous laiſſer tromper par des loüanges diſproportionnées à vos actions.

Aprés ces paroles, ils allerent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle soûrit en les voyant, & cacha sous une apparence de joye la crainte & l'inquietude qui troubloient son cœur; car elle prévoyoit que Telemaque, conduit par Mentor, lui échaperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Telemaque, de satisfaire ma curiosité, j'ai crû pendant toute la nuit vous voir partir de Phenicie, & chercher une nouvelle destinée dans l'Isle de Chypre. Dites-nous donc quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais. Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter sans cesse des regards tendres & passionnez sur Telemaque, & de voir avec indignation que Mentor observoit jusques au moindre mouvement de ses yeux. Cependant les Nymphes en silence se panchoient pour prêter l'oreille, & faisoient un demi cercle pour mieux voir & pour mieux écouter. Les yeux de l'assemblée étoient immobiles & attachez sur le jeune homme. Telemaque baissant les yeux, & rougissant avec beaucoup de grace, reprit ainsi le fil de son discours.

A peine le doux soufle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phenicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Chypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout &

d'obſerver toutes les regles de la diſcretion pour gagner leur eſtime. Mais pendant mon ſilence un ſommeil doux & puiſſant vint me ſaiſir, mes ſens étoient liez & ſuſpendus, je goûtois une joye & une paix profonde qui enyvroit mon cœur. Tout à coup je crûs voir Venus qui fendoit les nuës dans ſon Char volant, conduit par deux Colombes ; elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeuneſſe, ces graces tendres qui parurent en elle, quand elle ſortit de l'écume de l'Ocean, & qu'elle ébloüit les yeux de Jupiter même. Elle deſcendit tout d'un coup d'un vol rapide juſqu'auprés de moi, me mit en ſoûriant la main ſur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire, tu arriveras bien-tôt dans cette Iſle fortunée, où les plaiſirs, les jeux & les ris folâtres naiſſent ſous mes pas ; là tu brûleras des parfums ſur mes autels ; là je te plongerai dans un fleuve de délices : ouvre ton cœur aux plus douces eſperances, & garde-toi bien de reſiſter à la plus puiſſantes de toutes les Déeſſes qui veut te rendre heureux.

En même temps j'apperçûs l'Enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant, le faiſoient voler autour de ſa mere : quoiqu'il eût ſur ſon viſage la tendreſſe, les graces, & l'enjoüement de l'enfance, il avoit je ne ſçai quoi dans ſes yeux perçans qui me faiſoit peur ; il rioit en me regardant, ſon ris étoit malin,

mocqueur, & cruel, il tira de ſon carquois d'or la plus aiguë de ſes fléches, il banda ſon arc, & alloit me percer, quand Minerve ſe montra ſoudainement pour me couvrir de ſon Egide.

Le viſage de cette Déeſſe n'avoit point cette beauté molle & cette langueur paſſionnée, que j'avois remarquée dans le viſage & dans la poſture de Venus. C'étoit au contraire une beauté ſimple, negligée, modeſte, tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majeſté. La fléche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre : Cupidon indigné en ſoûpira amerement, & eut honte de ſe voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, temeraire enfant, tu ne vaincras jamais que des ames lâches qui aiment mieux les honteux plaiſirs que la ſageſſe, la vertu & la gloire.

A ces mots l'Amour irrité s'envola, & Venus remonta vers l'Olympe ; je vis long-tems ſon Char avec ſes Colombes dans une nuée d'or & d'azur, puis elle diſparut. En rebaiſſant les yeux vers la terre, je ne trouvai plus Minerve ; il me ſembla que j'étois tranſporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs Eliſées. Je reconnus Mentor, qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette Iſle empeſtée, où l'on ne reſpire que la volupté : la vertu la plus courageuſe y doit trembler, & ne ſe peut ſauver qu'en fuyant. Dés que

je le vis, je me voulus jetter à ſon cou pour l'embraſſer, mais je ſentois que mes pieds ne pouvoient ſe mouvoir, que mes genoux ſe déroboient ſous moi, & que mes mains s'efforçant de ſentir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échapoit toûjours.

Dans cet effort je m'éveillai, & je ſentis que ce ſonge myſterieux étoit un avertiſſement divin : je me ſentis plein de courage contre les plaiſirs, & de défiance contre moi-même pour déteſter la vie molle des Chypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crûs que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant paſſé les ondes du Stix, il habitoit l'heureux ſéjour des ames juſtes. Cette penſée me fit répandre un torrent de larmes : on me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui eſt ſans eſperance de revoir ſa patrie : cependant tous les Chypriens qui étoient dans le Vaiſſeau, s'abandonnoient à une folle joye, les rameurs ennemis du travail s'endormoient ſur leurs rames: le Pilote couronné de fleurs laiſſoit le gouvernail, & tenoit en ſa main une grande cruche de vin qu'il avoit preſque vuidée. Lui & tous les autres troublez par la fureur de Bachus, chantoient à l'honneur de Venus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainſi les dangers

de la mer une ſoudaine tempête troubla le Ciel & l'eau, les vents déchaînez mugiſſoient avec fureur dans les voiles, les ondes noires battoient les flancs du Navire, qui gémiſſoit ſous leurs coups : tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées, tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le Navire, & nous précipiter dans l'abîme ; nous appercevions auprés de nous des rochers, contre leſquels les flots irritez ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par experience ce que j'avois oüi dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnez aux plaiſirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Chypriens abbatus pleuroient comme des femmes ; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux pour leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au Port. Perſonne ne conſervoit aſſez de preſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour travailler ; il me parut que je devois en ſauvant ma vie ſauver celle des autres ; je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote ſemblable à une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du Vaiſſeau ; j'encourageai les Matelots effrayez, je leur fis abbaiſſer les voiles, ils ramerent vigoureuſement ; nous paſſâmes au travers des écueils, & nous vîmes de prés toutes les horreurs de la mort. Enfin nous arrivâmes dans l'Iſle de Chypre.

Cette avanture parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervation de leurs vies : ils me regardoient avec étonnement : nous arrivâmes dans le mois d'Avril conſacré à Venus. Cette ſaiſon, diſent les Chypriens, convient à cette Déeſſe ; car elle ſemble ranimer toute la nature, & faire naître les plaiſirs comme les fleurs. En arrivant dans l'Iſle je ſentis un air doux, qui rendoit les corps lâches & pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjoüée & folâtre. Je remarquai que la campagne naturellement fertile & agreable, étoit preſque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail : je vis de tous côtez des femmes & des filles vainement parées, qui alloient en chantant les loüanges de Venus, ſe dévoüer à ſon Temple : la beauté, les graces, la joye, les plaiſirs, éclatoient également ſur leurs viſages : mais les graces y étoient affectées : on n'y voyoit point une noble ſimplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de molleſſe, l'art de compoſer leurs viſages, leur parure vaine, leur démarche languiſſante, leurs regards qui ſembloient chercher ceux des hommes, leur jalouſie entr'elles pour allumer de grandes paſſions : en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes, me ſembloit vil & mépriſable : à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduisit au Temple de la Déesse. Ce Temple est tout de marbre, c'est un parfait Peristille, les colomnes sont d'une grosseur & d'une hauteur qui rendent cet édifice tres-majestueux : au-dessus de l'architrave & de la frise, sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas reliefs toutes les plus agréables avantures de la Déesse. A la porte du Temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'y égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré, aucune Victime ; on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des Genisses & des Taureaux : on ne répand jamais leur sang: on presente seulement devant l'Autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut & sans tache ; on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or, leurs cornes sont ornées de bouquets de fleurs odoriferentes : aprés qu'elles ont été presentées devant l'Autel, on les renvoye dans un lieu écarté où elles sont égorgées pour les festins des Prêtres de la Déesse. On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar : les Prêtres sont revêtus de grandes robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes ; on brûle nuit & jour sur les Autels les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une espece de nuage qui monte vers

le Ciel. Toutes les colomnes de marbre ſont ornées de feſtons pendans, tous les vaſes, qui ſervent au Sacrifice, ſont d'or, un bois ſacré de Myrthe environne le bâtiment : il n'y a que des jeunes garçons & des jeunes filles d'une rare beauté qui puiſſent preſenter les Victimes aux Prêtres, & qui oſent allumer le feu des Autels : mais l'impudence & la diſſolution deshonorent un Temple ſi magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois, mais inſenſiblement je commençois à m'y accoûtumer ; le vice ne me faiſoit plus aucune peine, toutes les compagnies inſpiroient je ne ſçai quelle inclination pour le deſordre : on ſe mocquoit de mon innocence : ma retenuë & ma pudeur ſervoient de joüet à ces peuples effrontez. On n'oublioit rien pour exciter mes paſſions, pour me tendre des pieges, & pour réveiller en moi le goût des plaiſirs. Je me ſentois affoiblir tous les jours, la bonne éducation que j'avois reçûë ne me ſoûtenoit preſque plus, toutes mes bonnes reſolutions s'évanoüiſſoient ; je ne me ſentois plus la force de réſiſter au mal qui me preſſoit de tous côtez ; j'avois même une mauvaiſe honte de la vertu ; j'étois comme un homme qui nage dans une riviere profonde & rapide, d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent ; mais ſi les bords ſont eſcarpez, & s'il ne peut ſe repoſer ſur

le rivage, il se lasse enfin peu à peu, sa force l'abandonne, ses membres épuisez s'engourdissent, & le cours du fleuve l'entraîne ; ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rappeller ma raison, ni le souvenir des malheurs de mon pere : le songe où je croyois avoir vû le sage Mentor descendu aux Champs Elizées, achevoit de me décourager ; une secrette & douce langueur s'emparoit de moi, j'aimois déja le poison flateur qui se glissoit de veine en veine, & qui penetroit jusques dans la moëlle de mes os. Je poussois neanmoins encore de profonds soûpirs, je versois des larmes ameres, je rugissois comme un Lion dans ma fureur. O malheureuse jeunesse, disois-je ! ô Dieux qui vous joüez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge, qui est un tems de folie ou de fievre ardente ? O ! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon ayeul ? la mort me seroit plus douce que la foiblesse honteuse où je me vois.

A peine avois-je ainsi parlé, que ma douleur s'adoucissoit, & que mon cœur enyvré d'une folle passion, secoüoit presque toute pudeur, puis je me voyois plongé dans un abîme de remords: pendant ce trouble je courois çà & là dans le sacré bocage, semblable à une biche qu'un chasseur a blessée, elle

court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur; mais la fléche qui l'a percée dans le flanc, la suit par tout; elle porte par tout le trait meurtrier : ainsi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adoucissoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'apperçûs assez loin de moi dans l'ombre épaisse de ce bois la figure du sage Mentor : mais son visage me parut si pâle, si triste & austere, que je n'en pûs ressentir aucune joye : Est-ce vous donc, ô mon cher ami, mon unique esperance ? Est-ce vous ? Quoi donc, est-ce vous-même ? Une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux ? Est-ce vous, ô Mentor ? N'est-ce point vôtre ombre encore sensible à mes maux ? N'êtes-vous point au rang des ames bienheureuses qui joüissent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux Champs Elizées ? Mentor, vivez-vous encore ? Suis-je assez heureux pour vous posseder, ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami ? En disant ces paroles, je courois vers lui tout transporté jusqu'à perdre la respiration, il m'attendoit tranquillement, sans faire aucun pas vers moi. O Dieux! vous le sçavez, quelle fut ma joye, quand je sentis que mes bras le touchoient. Non, ce n'est pas une vaine ombre, je le tiens, je l'embrasse, mon cher Mentor : c'est ainsi que je m'écriai ; j'arrosai son visage d'un torrent de

larmes; je demeurois attaché à ſon col ſans pouvoir parler. Il me regarde triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compaſſion. Enfin je lui dis : Helas ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant vôtre abſence, & que ferois-je maintenant ſans vous ? Mais ſans répondre à mes queſtions : Fuyez, me dit-il d'un ton terrible, fuyez, hâtez-vous de fuir : ici la terre ne porte pour fruit que du poiſon, l'air qu'on reſpire eſt empeſté, les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel ; la volupté lâche & infame, qui eſt le plus horrible des maux ſorti de la boëte de Pandore, amolit tous les cœurs, & ne ſouffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous ? ne regardez pas même derriere vous en fuyant, effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette Iſle execrable.

Il dit, & auſſi-tôt je ſentis comme un nuage épais qui ſe diſſipoit ſur mes yeux, & qui me laiſſoit voir la pure lumiere ; une joye douce & pleine d'un ferme courage renaiſſoit dans mon cœur. Cette joye étoit bien differente de cette joye molle & folâtre dont mes ſens avoient été empoiſonnez ; l'une eſt une joye d'yvreſſe & de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes, de cuiſans remords ; l'autre eſt une joye de raiſon, qui a quelque choſe de bien-heureux & de celeſte : elle eſt toûjours pure & égale, rien ne peut l'épuiſer,

plus on s'y plonge, plus elle eſt douce ; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joye, & je trouvai que rien n'étoit ſi doux que de pleurer ainſi. Heureux, diſois-je, les hommes à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté ! Peut-on la voir ſans l'aimer, peut-on l'aimer ſans être heureux ?

Mentor me dit ; Il faut que je vous quitte, je pars dans ce moment, il ne m'eſt pas permis de m'arrêter : Où allez-vous donc, lui répondis-je? en quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échaper, je mourrai plûtôt ſur vos pas. En diſant ces paroles, je le tenois ſerré de toute ma force : C'eſt en vain, me dit-il, que vous eſperez de me retenir. Le cruel Metophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes, ceux-cy étant allez à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moi, & croïant en tirer une grande ſomme, ils me vendirent à un nommé Hazaël, qui cherchoit un eſclave Grec pour connoître les mœurs de la Grece, & pour s'inſtruire de nos ſciences. En effet, Hazaël m'acheta cherement : Ce que je lui ai appris de nos mœurs lui a donné la curioſité de paſſer dans l'Iſle de Crete pour étudier les ſages loix de Minos. Pendant nôtre navigation, les vents nous ont contraints de relâcher dans l'Iſle de Chypre, en attendant un vent favorable, il eſt venu faire ſes offrandes au Temple, le voilà qu'il en ſort;

les vents nous appellent ; déja nos voiles s'enflent; Adieu, mon cher Telemaque, un esclave qui craint les Dieux doit suivre fidelement son Maître, les Dieux ne me permettent plus d'être à moi ; si j'étois à moi, ils le sçavent, je ne serois qu'à vous seul. Adieu, souvenez-vous des travaux d'Ulysse & des larmes de Penelope, souvenez-vous des justes Dieux. O Dieux, protecteurs de l'innocence ! en quelle terre suis-je contraint de laisser Telemaque ?

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici ? Plûtôt mourir que de vous voir partir sans moi. Ce maître Syrien est-il si impitoyable ? Est-ce une Tygresse dont il a succé les mammelles dans son enfance ? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras ? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive ; vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuïe en suivant vos pas : je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeunesse & de mes larmes ! Puisqu'il aime la sagesse, & qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur feroce & insensible ; je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller qu'il ne m'ait accordé de vous suivre : mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous, je lui offrirai de me donner à lui ; s'il me refuse, c'est fait, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor: je

je me prosternai devant lui, il fut surpris de voir un inconnu dans cette posture : Que voulez-vous, me dit-il ? La vie, lui répondis-je; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse, le plus sage des Rois de la Grece, qui ont renversé la superbe Ville de Troye, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me vancter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere dans toutes les mers, ayant avec moy cet homme, qui étoit pour moy un autre pere; la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait vôtre esclave, souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimiez la justice, & que vous alliez en Crete pour apprendre les Loix du bon Roy Minos, n'endurcissez point vôtre cœur contre mes soûpirs & mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage, mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune, maintenant je crains de ne pouvoir pas être reçû parmi vos esclaves. O Dieux! voyez mes maux; ô Hazaël, souvenez-vous de Minos dont vous admirez la sagesse, & qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton.

Hazaël me regardant avec un visage doux & humain, me tendit la main & me releva :

Je n'ignore pas, dit-il, la ſageſſe & la vertu d'Ulyſſe. Mentor m'a raconté ſouvent quelle gloire il a acquiſe parmi les Grecs, & d'ailleurs la prompte Renommée a fait entendre ſon nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moy, fils d'Ulyſſe, je ſerai vôtre pere juſqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pas touché de la gloire d'Ulyſſe, de ſes malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre ſoin de vous: il eſt vrai que je l'ai acheté comme eſclave, mais je le regarde comme un ami fidele, l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aye ſur la terre; j'ai trouvé en lui la ſageſſe, je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dés ce moment il eſt libre, vous le ſerez auſſi, je ne vous demande à l'un & à l'autre que vôtre cœur.

En un inſtant je paſſai de la plus amere douleur à la plus vive joye que les hommes peuvent ſentir. Je me voyois ſauvé d'un horrible danger, je m'approchois de mon païs, je trouvois un ſecours pour y retourner, je goûtois la conſolation d'être auprés d'un homme qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu; enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter. Hazaël s'avance ſur le ſable du rivage, nous le ſuivons, on entre dans le Vaiſſeau, les rameurs fendent les ondes paiſibles, un Zephir leger

ſe jouë de nos Voiles, & anime tout le Vaiſſeau, & lui donne un doux mouvement, l'Iſle de Chypre diſparoît bien-tôt.

Hazaël qui avoit impatience de connoître mes ſentimens, me demanda ce que je penſois des mœurs de cette Iſle. Je luis dis ingénuëment en quels dangers ma jeuneſſe avoit été expoſée, & le combat que j'avois ſouffert au dedans de moy. Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles: O Venus, je reconnois vôtre puiſſance & celle de vôtre fils. J'ai brûlé de l'encens ſur vos Autels : mais ſouffrez que je déteſte l'infame moleſſe des habitans de vôtre Iſle, & l'impudence brutale avec laquelle ils celebrent vos Fêtes.

Enſuite il s'entretenoit avec Mentor de cette premiere Puiſſance qui a formé le Ciel & la terre, de cette Lumiere ſimple, infinie, immuable, qui ſe donne à tous ſans ſe partager; de cette Verité ſouveraine & univerſelle, qui éclaire tous les eſprits comme le Soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoûtoit-il, qui n'a jamais vû cette Lumiere pure, eſt aveugle comme un aveugle né; il paſſe ſa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant pluſieurs mois de l'année. Il croit être ſage, & il eſt fou : il croit voir, & il ne voit rien: il meurt n'ayant jamais rien vû, tout au plus il n'apperçoit que de ſombres & fauſſes lueurs,

que de vaines ombres, que des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînez par le plaisir des sens, & par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de veritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle : c'est elle qui nous inspire, quand nous pensons bien : c'est elle qui nous reprend, quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme un grand ocean de lumiere ; nos esprits sont comme des petits ruisseaux qui en sortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours; je ne laissois pas d'y goûter je ne sçai quoi de pur & de sublime : mon cœur en étoit échauffé, & la verité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuerent à parler de l'origine des Dieux, des Heros, des Poëtes, de l'âge d'or, du Déluge, des premieres Histoires du genre humain, du fleuve d'oubli où se plongent les ames des morts, des peines éternelles preparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, & de cette heureuse paix dont joüissent les Justes dans les Champs Elisées, sans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçûmes des Dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or & d'azur, les-

quels en ſe joüant ſoûlevoient les flots avec beaucoup d'écume. Aprés eux venoient des Tritons qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le Char d'Amphitrite traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde ſalée, laiſſoient loin derriere eux un vaſte ſillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflâmez, & leurs bouches fumantes: Le Char de la Déeſſe étoit une conque d'une merveilleuſe figure, elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'yvoire, & les roües étoient d'or. Ce Char ſembloit voler ſur la face des eaux. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derriere le Char; leurs beaux cheveux nageoient ſur leurs épaules, & flotoient au gré des vents. La Déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or pour commander au vagues, de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit Dieu Palemon, ſon fils, pendant à ſa mammelle: elle avoit un viſage ſerein & une douce majeſté qui faiſoit enfuir les vents ſéditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduiſoient les chevaux, & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flotoit dans l'air au-deſſus du Char, elle étoit à demi enſiée par le ſoufle d'une multitude de petits Zephirs, qui s'efforçoient de la pouſſer par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empreſſé, inquiet & ardent, ſon viſage

ridé & chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais & pendans, ses yeux pleins d'un feu sombre & austere, tenoient en silence les fiers Aquilons, & repoussoient tous les nuages. Les immenses Baleines & tous les Monstres marins faisans avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amere, sortoient à la hâte des Grotes profondes pour voir la Déesse.

SOMMAIRE
DU QUATRIE'ME LIVRE.

ARrivée en Crete avec ſa deſcription. Hiſtoire tragique d'Idomenée, Roi de Crete, qui tuë ſon propre fils & abandonne ſon Royaume. Le peuple s'aſſemble pour en élire un autre. On propoſe des jeux, & le Victorieux doit avoir la Couronne. Deſcription des jeux de Lutte, de Ceſte, & de courſe de chariots. Telemaque combat par curioſité ſeulement, & pour éprouver ſon adreſſe; il emporte le prix dans tous les jeux. On l'introduit dans l'aſſemblée des Vieillards qui doivent élire le Roi ſuivant les Loix: ils lui propoſent trois queſtions. Quel eſt le plus libre de tous les hommes: Qui eſt le plus malheureux de tous les hommes: Lequel eſt préferable d'un Roi conquerant, ou d'un pacifique: Il y répond ſuivant l'eſprit & le ſentiment des Loix de Minos. On veut le faire Roy, mais Mentor luy remontre qu'il a une patrie: & que c'eſt à elle qu'il ſe doit, qu'il doit revoir Ulyſſe & Penelope. Il cede aux remontrances de Mentor. Les Cretois luy demandent un Roi de ſon choix: il leur montre Mentor, qui refuſe & explique les dangers de la Royauté. On propoſe la Couronne à Hazaël, qui la refuſe auſſi. Mentor leur in-

dique un d'entre eux nommé Aristodeme, qui accepte sous des conditions. Le nouveau Roi donne à Mentor & à Telemaque un Vaisseau pour retourner dans leur païs. Ils s'embarquent & quittent la Crete : Sur la mer, nouvelle tempête qui brise le Vaisseau. Telemaque & Mentor se sauvent sur un morceau du mats brisé, & abordent à l'Isle de Calypso. Là finit le recit de Telemaque, & l'Historien continue. Inquietude de Calypso pour découvrir qui étoit Mentor.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIE'ME.

APRE'S que nous eûmes admiré ce ſpectacle, nous commençâmes à découvrir les Montagnes de Crete que nous avions encore aſſez de peine à diſtinguer des nuées du Ciel & des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le ſommet du Mont Ida, qui s'éleve audeſſus des autres Montagnes de l'Iſle, comme un vieux Cerf dans une forêt porte ſes bois rameux audeſſus des têtes des jeunes Faons dont il eſt ſuivi. Peu à peu nous vîmes diſtinctement les Côtes de cette Iſle, qui ſe preſentoient à nos yeux comme un Amphitheatre. Autant que la terre de Chypre nous avoit paru negligée & inculte, autant celle de Crete ſe montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ſes Habitans.

De tous côtez nous remarquions des Vil-

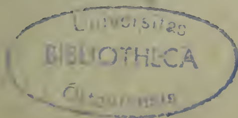
lages bien bâtis, des Bourgs qui égaloient des Villes, & des Villes ſuperbes ; nous ne trouvions ni Vallées ni Montagnes où la main du diligent Laboureur ne fût imprimée. Par tout la charuë avoit laiſſé de creux ſillons : les ronces, les épines, & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, ſont inconnuës en ce païs. Nous conſiderions avec plaiſir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugiſſent dans les gras pâturages le long des ruiſſeaux ; les moutons paiſſans ſur le penchant d'une colline ; les vaſtes campagnes couvertes de jeunes épics, riches dons de la féconde Cerés ; enfin les Montagnes ornées de pampres & de grapes d'un raiſin déja coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux preſens de Bachus qui charment les ſoucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crete, & il nous expliqua ce qu'il en connoiſſoit. Cette Iſle, diſoit-il, admirée de tous les Etrangers, & fameuſe par ſes cent Villes, nourrit ſans peine tous ſes habitans, quoiqu'ils ſoient innombrables ; c'eſt que la terre ne ceſſe jamais de répandre ſes biens ſur ceux qui la cultivent. Son ſein fécond ne peut s'épuiſer. Plus il y a d'hommes dans un païs, pourvû qu'ils ſoient laborieux, plus ils joüiſſent de l'abondance. Ils n'ont jamais beſoin d'être jaloux les uns des autres ; la terre, cette bonne mere, multiplie ſes dons ſelon

le nombre de ſes enfans, qui meritent ſes fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes ſont les ſeules ſources de leurs malheurs. Les hommes veulent tout avoir, & ils ſe rendent malheureux par le deſir du ſuperflu; s'ils vouloient vivre ſimplement, & ſe contenter de ſatisfaire aux vrais beſoins, on verroit par tout l'abondance, la joye, l'union & la paix. C'eſt ce que Minos, le plus ſage & le meilleur de tous les Rois, avoit compris; tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette Iſle, eſt le fruit de ſes loix.

L'éducation qu'il faiſoit donner aux enfans rend les corps ſains & robuſtes. On les accoûtume d'abord à une vie ſimple, frugale, laborieuſe; on ſuppoſe que toute volupté amollit le corps & l'eſprit. On ne leur propoſe jamais d'autre plaiſir que celui d'être invincibles par la vertu, & d'acquerir beaucoup de gloire. On ne met pas ſeulement ici le courage à mépriſer la mort dans les dangers de la guerre, mais à fouler aux pieds les grandes richeſſes & les plaiſirs honteux. Ici on punit trois vices qui ſont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la diſſimulation, l'avarice.

Pour le faſte & la moleſſe, on n'a jamais beſoin de les réprimer, car ils ſont inconnus en Crete, tout le monde y travaille, & perſonne ne ſonge à s'y enrichir. Chacun ſe



croit assez payé de son travail par une vie douce & reglée, où on joüit en paix & avec abondance de tout ce qui est veritablement necessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles precieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni Palais dorez. Les habits sont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & sans broderie; les repas y sont sóbres, on y boit peu de vin, le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de grosses viandes sans ragoût, encore même a-t-on soin de reserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornemens; la superbe architecture n'y est pas ignorée, mais elle est reservée pour les Temples des Dieux, & les hommes n'oseroient avoir de maisons semblables à celles des Immortels. Les grands biens des Cretois sont la santé, la force, le courage, la paix, l'union des familles, la liberté de tous les Citoyens, l'abondance des choses necessaires, le mépris des superfluës, l'habitude du travail & l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soûmission aux loix, & la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du Roy, & il me répondit: Il peut tout

ſur les peuples, mais les Loix peuvent tout ſur lui, il a une puiſſance abſoluë pour faire le bien, & les mains liées dés qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus precieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le pere de ſes ſujets. Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe & par ſa moderation, à la felicité de tant d'hommes, & non pas que tant d'hommes ſervent par leur miſere & par leur ſervitude lâche, à flater l'orgueil & la molleſſe d'un ſeul homme. Le Roy ne doit rien avoir au-deſſus des autres, excepté ce qui eſt neceſſaire, ou pour le ſoulager dans ſes penibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit ſoûtenir les loix. D'ailleurs le Roy doit être plus ſobre, plus ennemi de la molleſſe, plus exempt de faſte & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes & de plaiſirs, mais plus de ſageſſe, de vertu & de gloire que le reſte des hommes. Il doit être au dehors le défenſeur de la patrie; en commandant les armées, & au dedans le Juge des peuples, pour les rendre bons, ſages & heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roy, il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples. C'eſt aux peuples qu'il doit tout ſon temps, tous ſes ſoins, toute ſon affection, & il n'eſt digne de la Royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que

ſes enfans regnaſſent aprés lui, qu'à condition qu'ils regneroient ſuivant ces maximes. Il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille. C'eſt par une telle ſageſſe qu'il a rendu la Crete ſi puiſſante & ſi heureuſe. C'eſt par cette moderation qu'il a effacé la gloire de tous les Conquerans, qui veulent faire ſervir les peuples à leur propre gandeur, c'eſt-à-dire, à leur vanité. Enfin c'eſt par la juſtice, qu'il a merité d'être aux enfers le ſouverain Juge des morts.

Mentor faiſoit encore ce diſcours quand nous abordâmes dans l'Iſle; nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingenieux Dédale, & qui étoit une imitation du grand labyrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous conſiderions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, & qui accouroit en foule dans un lieu aſſez voiſin du bord de la mer. Nous demandâmes la cauſe de leur empreſſement, & voici ce qu'un Cretois nommé Nauſicrate nous raconta.

Idomenée fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, étoit allé comme les autres Rois de la Grece au ſiege de Troye. Aprés la ruine de cette Ville, il fit voile pour revenir en Crete; mais la tempête fut ſi violente, que le Pilote de ſon Vaiſſeau & tous les autres qui étoient experimentez dans la Navigation, crûrent que leur naufrage étoit inévitable.

Chacun avoit la mort devant les yeux, chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir, chacun déploroit ſon malheur, n'eſperant pas même le triſte repos des ombres, qui traverſent le Styx aprés avoir reçû la ſepulture. Idomenée levant les yeux & les mains vers le Ciel, invoquoit Neptune. O puiſſant Dieu ! s'écrioit-il, toy qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux ; ſi tu me fais revoir l'Iſle de Crete malgré la fureur des vents, je t'immolerai la premiere tête qui ſe preſentera à mes yeux.

Cependant ſon fils impatient de le revoir, ſe hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embraſſer ; malheureux qui ne ſçavoit pas que c'étoit aller à ſa perte. Le pere échapé à la tempête, arrivoit dans le Port deſiré. Il remercioit Neptune d'avoir écouté ſes vœux, mais bien-tôt il ſentit combien ces vœux lui étoient funeſtes : un preſſentiment de ſon malheur lui donnoit un cuiſant repentir de ſon vœu indiſcret : il craignoit d'arriver parmi les ſiens, il baiſſoit les yeux, il apprehendoit de voir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Nemeſis, Déeſſe impitoïable, qui veille pour punir les hommes, & ſur tout les Rois orgueilleux, pouſſoit d'une main fatale & invincible Idomenée. Il arrive, à peine oſe-t-il lever les yeux, il voit ſon fils, il recule ſaiſi d'horreur : ſes yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête qui puiſſe lui ſervir de victime.

Cependant le fils se jette à son cou, & est tout étonné que son pere répond si mal à sa tendresse, il le voit fondant en larmes. O mon pere! dit-il, d'où vient cette tristesse, aprés une si longue absence? Estes-vous fâché de vous revoir dans vôtre Royaume, & de faire la joye de vôtre fils? Qu'ai-je fait? Vous détournez les yeux de peur de me voir.

Le pere accablé de douleur ne répondoit rien. Enfin, aprés de profonds soûpirs, il dit: Ah! Neptune, que t'ai-je promis! A quel prix m'as-tu garanti du naufrage? Rends-moi aux vagues & aux rochers qui devoient en me brisant finir ma triste vie. Laisse vivre mon fils, ô Dieu cruel, tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer; mais tous ceux qui étoient auprés de lui arrêterent sa main. Le vieillard Sophronyme, interprete des volontez des Dieux, lui assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils: Vôtre promesse disoit-il, a été imprudente, les Dieux ne veulent point être honorez par la cruauté: gardez-vous bien d'ajoûter à la faute de vôtre promesse celle de l'accomplir contre les Loix de la nature; offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune; faites couler leur sang autour de son Autel couronné de fleurs, faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idomenée écoutoit ce discours la tête baiss-

ſée & ſans répondre, la fureur étoit allumée dans ſes yeux, ſon viſage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur, on voyoit ſes membres tremblans; cependant ſon fils lui diſoit: Me voici, mon pere, vôtre fils eſt prêt à mourir pour appaiſer le Dieu. J'e meurs content, puiſque ma mort vous aura garanti de la vôtre: Frapez, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui apprehende de mourir.

En ce moment Idomenée tout hors de lui, & comme déchiré par les Furies infernales, ſurprend tous ceux qui l'obſervoient de prés. Il enfonce ſon épée dans le cœur de cet enfant, il la retire toute fumante & toute pleine de ſang pour la plonger dans ſes propres entrailles; il eſt encore une fois retenu par ceux qui l'environnent: l'enfant tombe dans ſon ſang, ſes yeux ſe couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumiere, mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la ſupporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs coupé dans ſa racine par le tranchant de la charuë, languit & ne ſe ſoûtient plus, il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux; mais la terre ne le nourrit plus, & ſa vie eſt éteinte. Ainſi le fils d'Idomenée, comme une jeune & tendre fleur, eſt cruellement moiſſonné dés ſon premier âge. Le pere dans l'excés de ſa douleur devient inſenſible, il ne ſçait où il eſt, ni

ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire, il marche chancelant vers la Ville, & demande son fils. Cependant le peuple touché de compassion pour l'enfant & d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux furies : la fureur leur fournit des armes : ils prennent des bâtons & des pierres. La discorde soufle dans tous les cœurs un venin mortel ; les Cretois, les sages Cretois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idomenée ne trouvent plus d'autre salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses Vaisseaux. Ils s'embarquent avec lui, ils fuïent à la merci des ondes. Idomenée revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, & qu'il ne sçauroit plus habiter. Les vents le conduisent vers l'Hesperie, & ils vont fonder un nouveau Royaume dans le païs des Salentins.

Cependant les Cretois n'ayant plus de Roy pour les gouverner, ont resolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix : Tous les principaux Citoyens des cent Villes sont assemblez : on a déja commencé par des sacrifices : on a assemblé tous les Sages les plus fameux des païs voisins pour examiner la sagesse de ceux que paroîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics où tous les prétendans combattent ;

car on veut donner la Royauté pour prix, à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'eſprit & pour le corps. On veut un Roy dont le corps ſoit fort & adroit, & dont l'ame ſoit ornée de ſageſſe & de vertu : on appelle ici tous les Etrangers.

Aprés nous avoir raconté toute cette Hiſtoire étonnante, Nauſicrate nous dit: Hâtez-vous donc, ô Etrangers, de venir dans nôtre aſſemblée, vous combattrez avec les autres, & ſi les Dieux deſtinent la victoire à l'un de vous deux, il regnera en paix. Nous le ſuivîmes ſans aucun deſir de vaincre, mais dans la ſeule curioſité de voir une choſe ſi extraordinaire.

Nous arrivâmes à une eſpece de Cirque tres-vaſte, environné d'une épaiſſe forêt : le milieu du Cirque étoit une arene préparée pour les Combatans : elle étoit bordée par un grand Amphitheatre d'un gazon frais, ſur lequel étoit aſſis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur : car les Cretois ſont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec plus de religion l'hoſpitalité. On nous fit aſſeoir, & on nous invita à combattre. Mentor s'en excuſa ſur ſon âge, & Hazaël ſur ſa foible ſanté : ma jeuneſſe & ma vigueur m'ôtoient toute excuſe. Je jettai neanmoins un coup d'œil ſur Mentor pour découvrir ſa penſée, & j'apperçûs qu'il ſou-

haitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit ; je me dépoüillai de mes habits: on fit couler des flots d'huile douce & luisante sur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtez que c'étoit le fils d'Ulysse qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; & plusieurs Cretois qui avoient été à Itaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans, surmonta tous les autres qui oserent se presenter à lui ; il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse ; ses bras étoient nerveux & bien nourris, au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles ; il étoit également souple & fort ; je ne lui parus pas digne d'être vaincu, & regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer ; mais je me presentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre, nous nous serrâmes à perdre la respiration, nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus, & les bras entrelassez comme des serpens, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi ; tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pancher du côté gauche ; pendant qu'il me tenoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plierent : il

tomba ſur l'arene, il m'entraîna ſur lui ; en vain il tâcha de me mettre deſſous, je le tins immobile ſous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulyſſe ! Et j'aidai au Rhodien confus à ſe relever.

Le combat du Ceſte fut plus difficile ; le fils d'un riche Citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat ; tous les autres lui cederent, il n'y eut que moi qui eſperai la victoire : d'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'eſtomac, des coups qui me firent vomir le ſang, & qui répandirent ſur mes yeux un épais nuage : je chancelai, il me preſſoit, & je ne pouvois plus reſpirer : mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : O fils d'Ulyſſe ! ſeriez-vous vaincu ? La colere me donna de nouvelles forces, j'évitai pluſieurs coups dont j'aurois été accablé ; auſſi tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que ſon bras s'alongeoit en vain, je le ſurprenois dans cette poſture panchée : déja il reculoit, quand je hauſſai mon Ceſte pour tomber ſur lui avec plus de force : il voulut eſquiver, & pendant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverſer. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever : il ſe redreſſa lui-même couvert de pouſſiere & de ſang : ſa honte fut extrême, mais il n'oſa renouveller le combat.

Auſſi-tôt on commença les courſes de

Chariots que l'on diſtribua au ſort : le mien ſe trouva le moindre pour la legereté des roues, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons, un nuage de pouſſiere vole & couvre le Ciel : au commencement je laiſſai les autres paſſer devant moy : un jeune Lacedemonien, nommé Crantor, laiſſoit d'abord tous les autres derriere lui. Un Cretois nommé Polyclete, le ſuivoit de prés. Hyppomaque parent d'Idomenée, qui aſpiroit à lui ſucceder, lâchoit les rênes à ſes chevaux fumans de ſueur, il étoit panché ſur leurs crins flotans, & le mouvement des roües de ſon Chariot étoit ſi rapide, qu'elles paroiſſent immobiles comme les aîles d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent, & ſe mirent peu à peu en haleine : je laiſſai loin derriere moi preſque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque parent d'Idomenée, pouſſant trop ſes chevaux, le plus vigoureux s'abbatit, & ôta par ſa chûte à ſon maître l'eſperance de regner. Polyclete ſe penchant trop ſur ſes chevaux, ne pût ſe tenir ferme, d'une ſecouſſe il tomba, les rênes lui échaperent, & il fut trop heureux de pouvoir en tombant éviter la mort. Piſiſtrate voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprés de lui, redoubla ſon ardeur, tantôt il invoquoit les Dieux, & leur promettoit de riches offrandes, tantôt il parloit à ſes chevaux pour les animer : il

craignoit que je ne paſſaſſe entre la borne & lui : car mes chevaux mieux ménagez que les ſiens, étoient en état de le devancer ; il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource, que celle de me boucher le paſſage. Pour le boucher, il hazarda de ſe briſer contre la borne : il y briſa effectivement ſa rouë, je ne ſongeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans ſon deſordre ; & il me vit un moment aprés au bout de la carriere. Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au fils d'Ulyſſe ! C'eſt lui que les Dieux deſtinent à regner ſur nous.

Cependant les plus illuſtres & les plus ſages d'entre les Cretois nous conduiſirent dans un bois antique & ſacré, reculé de la vûë des hommes profanes, où les Vieillards que Minos avoit établis Juges du peuple, & gardes des Loix, nous aſſemblerent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux; nul autre ne fut admis ; les ſages ouvrirent les Livres où toutes les Loix de Minos ſont recueillies ; je me ſentis ſaiſi de reſpect & de honte quand j'approchai de ces Vieillards que l'âge rendoit venerables, ſans leur ôter la vigueur de l'eſprit ; ils étoient aſſis avec ordre, & immobiles dans leurs places, leurs cheveux étoient blancs, pluſieurs n'en avoient preſque plus, on voyoit reluire ſur leurs viſages graves une ſageſſe douce & tranquille ; ils ne ſe preſſoient point de parler, ils ne di-

ſoient que ce qu'ils avoient reſolu de dire ; quand ils étoient d'avis differens, ils étoient ſi moderez à ſoûtenir ce qu'ils penſoient de part & d'autre, qu'on auroit crû qu'ils étoient tous d'une même opinion : la longue experience des choſes paſſées, & l'habitude du travail leur donnoit de grandes vûës ſur toutes choſes : mais ce qui perfectionnoit le plus leurs raiſons, étoit le calme de leurs eſprits délivrez des folles paſſions & des caprices de la jeuneſſe : la ſageſſe toute ſeule agiſſoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir ſi bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient ſans peine le doux & noble plaiſir de la raiſon. En les admirant, je ſouhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une ſi eſtimable vieilleſſe ; je trouvois la jeuneſſe malheureuſe, & ſi éloignée de cette vertu, ſi éclairée & ſi tranquille.

Le premier d'entre ces Vieillards ouvrit le Livre des Loix de Minos ; c'étoit un grand Livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une caſſette d'or avec des parfums. Tous ces Vieillards le baiſerent avec reſpect : car ils diſoient qu'aprés les Dieux, de qui les bonnes Loix viennent, rien ne doit être ſi ſacré aux hommes que les Loix deſtinées à les rendre bons, ſages & heureux : ceux qui ont dans leurs mains les Loix pour gouverner les peuples, doivent toûjours ſe laiſſer gouverner eux-

eux-mêmes par les Loix ; c'eſt la Loi, & non pas l'homme qui doit regner. Tel étoit le diſcours de ces ſages.

Enſuite celui qui préſidoit propoſa trois queſtions qui devoient être décidées par les maximes de Minos: la premiere queſtion eſt de ſçavoir quel eſt le plus libre de tous les hommes ; les uns répondirent que c'étoit un Roi qui avoit ſur ſon peuple un empire abſolu, & qui étoit victorieux de tous ſes ennemis ; d'autres ſoûtinrent que c'étoit un homme qui ne ſe marioit point, & qui voyageoit pendant toute ſa vie en divers païs, ſans être jamais aſſujetti aux loix d'aucune Nation: d'autres s'imaginerent que c'étoit un Barbare, qui vivant de ſa chaſſe au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout beſoin : d'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en ſortant des rigueurs de la ſervitude, il joüiſſoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté, d'autres enfin s'aviſerent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes enſemble n'avoient plus aucun pouvoir ſur lui. Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit ſouvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, eſt celui qui peut être libre dans l'eſclavage même, en quelques païs & en quel-

que condition qu'il ſoit, on eſt trés-libre pourvû qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux ; en un mot, l'homme veritablement libre eſt celui qui dégagé de toute crainte & de tout deſir, n'eſt ſoûmis qu'aux Dieux, & à la raiſon. Les Vieillards s'entre-regarderent en ſoûriant, & furent ſurpris de voir que ma réponſe étoit préciſement celle de Minos.

Enſuite on propoſa la ſeconde queſtion en ces termes : Qui eſt le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun diſoit ce qui lui venoit dans l'eſprit ; l'un diſoit. c'eſt un homme qui n'a ni biens ni ſanté, ni honneur ; un autre diſoit : C'eſt un homme qui n'a aucun ami ; d'autres ſoûtenoient que c'eſt un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un ſage de l'Iſle de Leſbos, qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes eſt celui qui croit l'être : car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſouffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur. A ces mots toute l'aſſemblée ſe récria, on applaudit, & chacun crut que ce ſage Leſbien remporteroit le prix ſur cette queſtion ; mais on me demanda ma penſée, & je répondis ſuivant les maximes de Mentor. Le plus malheureux de tous les hommes eſt un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes miſerables : il eſt doublement malheureux par ſon aveuglement, ne connoiſ-

ſant pas ſon malheur ; il ne peut s'en guérir, il craint même de le connoître : la verité ne peut percer la foule des flateurs pour aller juſqu'à lui : il eſt tyranniſé par ſes paſſions, il ne connoît point ſes devoirs : il n'a jamais goûté le plaiſir de faire le bien, ni ſenti les charmes de la pure vertu : il eſt malheureux & digne de l'être, ſon malheur augmente tous les jours, il court à ſa perte, & les Dieux ſe préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'aſſemblée avoüa que j'avois vaincu le ſage Leſbien, & les Vieillards declarerent que j'avois rencontré le vrai ſens de Minos.

Pour la troiſiéme queſtion, on demanda lequel des deux eſt préferable, d'un côté un Roi conquerant & invincible dans la guerre, de l'autre un Roi ſans experience de la guerre, mais propre à policer ſagement les peuples dans la paix. La plûpart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préferable. A quoi ſert, diſoient-ils, d'avoir un Roi qui ſçait bien gouverner en paix, s'il ne ſçait pas défendre le païs quand la guerre vient ? Ses ennemis le vaincront, & réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoûtenoient au contraire, que le Roi pacifique étoit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ſes ſoins ; d'autres diſoient qu'un Roi conquerant travailleroit à la gloire de ſon peuple auſſi bien qu'à la ſien-

ne, & qu'il rendroit ſes Sujets maîtres des autres Nations, au lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuſe lâcheté.

On voulut ſçavoir mon ſentiment. Je répondis ainſi : Un Roi qui ne ſçait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'eſt pas capable de conduire ſon peuple dans ces deux états, n'eſt qu'à demi Roi ; mais ſi vous comparez un Roi qui ne ſçait que la guerre, à un Roi ſage, qui ſans ſçavoir la guerre, eſt capable de la ſoûtenir dans un beſoin par ſes Generaux, je trouve ce dernier préferable à l'autre. Un Roi entierement tourné la guerre, voudroit toûjours la faire pour étendre ſa domination & ſa gloire propre ; il ruineroit ſes peuples. A quoi ſert à un peuple que ſon Roi ſubjugue d'autres Nations, ſi on eſt malheureux ſous ſon regne? D'ailleurs les longues guerres entraînent toûjours aprés elles beaucoup de deſordres, les victorieux même ſe dereglent pendant ces tems de confuſion : voyez ce qu'il coûte à la Grece pour avoir triomphé de Troye ; elle a été privée de ſes Rois pendant plus de dix ans. Pendant que tout eſt en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languiſſent ; les meilleurs Princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à ſoûtenir, ſont contraints de faire le plus grand des maux, qui eſt de tolerer la licence, & de ſe ſervir des méchans. Combien y a-t-il de ſcelerats qu'on puniroit pen-

dant la paix, & dont on a besoin de récompenser l'audace dans les desordes de la guerre ? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquerant sans avoir eu beaucoup à souffrir de son ambition. Un Conquerant enyvré de sa gloire ruine presque autant sa Nation victorieuse que les Nations vaincuës. Un Prince qui n'a point les qualitez necessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses Sujets les fruits d'une guerre heureusement finie ; il est comme un homme qui défendroit son champ contre son voisin, & usurperoit celui du voisin même, mais qui ne sçauroit ni labourer ni semer pour recueillir aucune moisson : un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, & non pour rendre un peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique : il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes, c'est-à-dire, qu'il n'est pas né pour troubler le bonheur de son peuple en voulant vaincre les autres peuples, que la justice ne lui a pas soûmis : mais s'il est veritablement propre à gouverner en pere, il a toutes les qualitez propres & necessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis : voici comment: Il est juste, moderé, & commode à l'égard de ses voisins : il n'entreprend jamais contr'eux aucun dessein qui puisse troubler la paix, il est fidele dans les alliances, les Alliez

l'aiment, ne le craignent point, & ont une entiere confiance en lui. S'il y a quelque voiſin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres Rois voiſins craignent le voiſin inquiet, & n'ont aucune jalouſie contre le Roi pacifique ; ils ſe joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être opprimé ; ſa probité, ſa bonne foi, ſa moderation le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le ſien, pendant que le Roi entreprenant eſt odieux à tous les autres Rois. Tels ſont les avantages qu'il a au dehors. Ceux dont il joüit au dedans, ſont encore plus merveilleux. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en pere, je dois ſuppoſer qu'il gouverne ſelon les plus ſages Loix, il retranche le faſte, la moleſſe & tous les arts qui ne ſervent qu'aux vices ; il fait fleurir les autres arts qui ſont utiles aux veritables beſoins de la vie ; ſur tout il applique ſes Sujets à l'agriculture : par-là il les met dans l'abondance des choſes neceſſaires. Le peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, accoûtumé à vivre de peu, gagnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini : voilà dans ce Royaume un peuple innombrable, mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amoli par les voluptez, qui eſt exercé à la vertu, qui ne ſe tient point aux douceurs d'une vie lâche & délicieuſe, qui ſçait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte ſous un ſage Roi, qui ne regne

que pour faire regner la raiſon. Qu'un Conquerant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas aſſez accoûtumé à camper, à ſe ranger, ou à aſſieger une Ville ; mais il le trouvera invincible par ſa multitude; par ſon courage, par ſa patience dans les fatigues, par ſon habitude à ſouffrir la pauvreté, par ſa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais ſuccez même ne peuvent abatre : d'ailleurs ſi ce Roi n'eſt point aſſez experimenté ppour commander lui-même ſes armées, il les fera commander par des gens qui en ſeront capables, & il ſçaura s'en ſervir ſans perdre ſon autorité : cependant il tirera du ſecours de ſes Alliez, ſes Sujets aimeront mieux mourir que de paſſer ſous la domination d'un autre Roi violent & injuſte, les Dieux même combattront pour lui. Voyez quelle reſſource il aura au milieu des plus grands perils : Je conclus donc que le Roi pacifique qui ignore la guerre, eſt un Roi tres-imparfait, puiſqu'il ne ſçait point remplir une de ſes plus grandes fonctions, qui eſt de vaincre ſes ennemis ; mais j'ajoûte qu'il eſt neanmoins infiniment ſuperieur au Roi conquerant qui manque de qualitez neceſſaires dans la Paix, & qui n'eſt propre qu'à la guerre.

J'apperçûs dans l'aſſemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis, mais tous les Vieillards declarerent que j'avoir parlé comme Minos. Le premier de ces Vieillards

s'écria. Je vois l'accomplissement d'un Oracle d'Appollon connu dans toute nôtre Isle. Minos avoit consulté les Dieux pour sçavoir combien de tems sa race regneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : Les tiens cesseront de regner, quand un Etranger entrera dans ton Isle pour y faire regner les loix. Nous avons craint que quelque Etranger ne vînt faire la conquête de l'Isle de Crete; mais le malheur d'Idomenée & la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous a montré le sens de l'Oracle? Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour Roi? Aussi-tôt les Vieillards sortirent de l'enceinte du bois sacré, & le premier me prenant par la main, annonça au peuple déja impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus dans toute l'assemblée, chacun pousse des cris de joye, tout le rivage & toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulysse semblable à Minos regne sur les Cretois.

J'attendis un moment, & je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât : cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à vôtre patrie ? L'ambition de regner vous fera-t-elle oublier Penelope, qui vous attend comme sa derniere esperance, & le grand Ulysse que les Dieux avoient resolu

de

de vous rendre ! Ces paroles percerent mon cœur, & me soûtinrent contre le desir de regner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi.

O illustres Cretois ! je ne merite point de vous commander, l'Oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos cessera de regner quand un Etranger entrera dans cette Isle, & y fera régner les loix de ce sage Roi ; mais il n'est pas dit que cet Etranger régnera ; je veux croire que je suis cet Etranger marqué par l'Oracle, j'ai accompli la prédiction, je suis venu dans cette Isle, j'ai découvert le vrai sens des loix, & je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez ; pour moi, je préfere ma patrie, la petite Isle d'Itaque aux cent Villes de Crete, à la gloire & à l'opulence de ce beau Royaume : souffrez que je suive ce que les destins ont marqué : si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'esperance de regner ici, c'étoit pour meriter vôtre estime & vôtre compassion, c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance : j'aime mieux obéïr à mon pere Ulysse, & consoler ma mere Penelope, que de regner sur tous les peuples de l'Univers. O Cretois ! vous voyez le fond de mon cœur, il faut que je vous quitte: mais

la mort seule pourra finir ma reconnoissance ; oüi, jusqu'au dernier soûpir, Telemaque aimera les Cretois, & s'interessera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé, qu'il s'éleva dans toute l'assemblée un bruit sourd semblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête : les uns disoient ; Est-ce quelque Divinité sous une figure humaine? D'autres soûtenoient qu'ils m'avoient vû en d'autres païs, & qu'ils me reconnoissoient ; d'autres s'écrioient, il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris la parole, & chacun se hâta de se taire, ne sçachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis.

Souffrez, ô Cretois! que je vous dise ce que je pense : vous êtes les plus sages de tous les peuples ; mais la sagesse demande, ce me semble une précaution qui vous échape; vous devez vôtre choix, non pas à l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais à celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi, je suis jeune, par consequent sans experience, exposé à la violence des passions, & plus en état de m'instruire en obéïssant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit & de corps, mais

qui se soit vaincu lui-même ; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fonds de son cœur, & dont toute la vie soit la pratique de vos loix ; que ses actions plûtôt que ses paroles, vous le fassent choisir.

Tous les Vieillards charmez de ce discours, & voyant toûjours croître les applaudissemens de l'assemblée, me dirent : Puisque les Dieux nous ôtent l'esperance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi qui fasse régner nos loix, connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette moderation ? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous avez estimé en moi, c'est sa sagesse & non pas la mienne, qui vient de parler, & il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même temps toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor, que je montrois, le tenant par la main ; je racontois les soins qu'il avoit eûs de mon enfance ; les perils dont il m'avoit délivré, les malheurs qui etoient venus fondre sur moi, dés que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples & négligez, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid & réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sçai quoy de ferme & d'élevé, on remarqua la

vivacité de ses yeux & la vigueur avec laquelle il faisoit jusques aux moindres actions: on le questionna, il fut admiré, on resolut de le faire Roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir, il dit qu'il préferoit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté, que les meilleurs Rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faisoient presque jamais le bien qu'ils vouloient faire, & qu'ils faisoient souvent par la surprise des flateurs les maux qu'ils ne vouloient pas; il ajoûta que si la servitude est miserable, la Royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est Roi, disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obeïr. Heureux celui qui n'est point obligé de commander! on ne doit qu'à la seule Patrie quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de sa liberté pour travailler au bien public.

Alors les Cretois ne pouvant revenir de leur surprise, lui demanderent quel homme ils devoient choisir? Un homme, répondit-il, que vous connoissiez bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner: celui qui desire la Royauté ne la connoît pas, & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point: il la cherche pour lui, & vous devez desirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Cretois furent dans un étrange

étonnement de voir deux étrangers qui refusoient la Royauté recherchée par tant d'autres ; ils voulurent sçavoir avec qui ils étoient venus : Nausicrates qui les avoit conduits depuis le Port jusques au Cirque, où l'on celebroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'Isle de Chypre ; mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils sçûrent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël, qu'Hazaël touché de la sagesse & de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseil & son meilleur ami ; que cet esclave mis en liberté, étoit le même qui venoit de refuser d'être Roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas pour s'instruire des loix de Minos, tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur.

Les Vieillards dirent à Hazaël : Nous n'osons vous prier de nous gouverner, car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor, vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire ; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses & de l'éclat de la Royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples.

Hazaël répondit : Ne croyez-pas, ô Cretois ! que je méprise les hommes. Non, non, je sçai combien il est grand de travailler à les rendre bons & heureux ; mais ce travail est rempli de peines & de dangers, l'éclat qui y

eſt attaché eſt faux & ne peut ébloüir que des ames vaines. La vie eſt courte, les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter ; c'eſt pour apprendre à me paſſer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je ne ſonge qu'à retourner dans une vie paiſible & retirée, où la ſageſſe nourriſſe mon cœur & où les eſperances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie aprés la mort, me conſolent dans les chagrins de la vieilleſſe. Si j'avois quelque choſe à ſouhaiter, ce ne ſeroit pas d'être Roi, ce ſeroit de ne me ſéparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin, les Cretois s'écrierent, parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus ſage & le plus grand de tous les Mortels ! dites-nous donc qui nous pouvons choiſir pour nôtre Roi ? Nous ne vous laiſſerons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire.

Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des ſpectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empreſſement, c'eſt un Vieillard aſſez vigoureux ; j'ai demandé quel homme c'étoit ; on m'a répondu qu'il s'appelloit Ariſtodeme. Enſuite j'ai entendu qu'on lui diſoit que ſes deux enfans étoient au nombre de ceux qui combatoient ; il a paru n'en avoir aucune joye ; il a dit que pour un, il ne lui ſouhaitoit point les perils

de la Royauté ; qu'il aimoit trop la patrie pour consentir que l'autre regnât jamais. Par-là j'ai compris que ce pere aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flâtoit point l'autre dans ses dereglemens. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce Vieillard. Un de vos Citoyens m'a répondu : Il a longtems porté les armes, & il est couvert de blessures ; mais sa vertu sincere & ennemie de la flâterie, l'avoit rendu incommode à Idomenée, c'est ce qui empêcha ce Roi de s'en servir dans le siege de Troye : il craignit un homme qui luy donneroit de sages conseils qu'il ne pouvoit se resoudre à suivre ; il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquerir bien-tôt; il oublia tous ses services ; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes lâches, qui n'estiment que les richesses : mais content dans sa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'Isle, où il cultive son champ de ses propres mains, un de ses fils travaille avec lui, ils s'aiment tendrement, ils sont heureux par leur frugalité & par leur travail, ils se sont mis dans l'abondance des choses necessaires à une vie simple. Ce sage Vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui luy reste au-delà de ses besoins & de ceux de son fils, il fait travailler tous les jeunes gens, il les exhorte, il les instruit, il juge tous les

differends de son voisinage. Il est le pere de toutes les familles, le malheur de la sienne est d'avoir un second fils, qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le pere aprés l'avoir long-tems souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé, il s'est abandonné à une folle ambition & à tous ses plaisirs. Voilà, ô Cretois! ce qu'on m'a raconté : vous devez sçavoir si ce recit est veritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoy faire des jeux ? Pourquoi assembler tant d'inconnus ? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît, & que vous connoissez, qui sçait la guerre, qui a montré son courage, non-seulement contre les fléches & contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté ; qui a mérisé les richesses acquises par la flaterie, qui aime le travail, qui sçait combien l'agriculture est utile à un peuple qui déteste le faste, qui ne se laisse point amolir par un amour aveugle de ses enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre : en un mot, un homme qui est déja le pere du peuple. Voilà vôtre Roi, s'il est vrai que vous desiriez de faire régner chez vous les loix du sage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il est vrai, Aristodeme est tel que vous le dites, c'est lui qui est digne de régner. Les Vieillards le firent appeller, on le chercha dans la foule où

il étoit confondu avec les derniers du peuple, il parut tranquille, on luy déclara qu'on le faisoit Roi : Il répondit ; Je n'y puis consentir qu'à trois conditions ; la premiere, que je quitterai la Royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & si vous resistez aux loix ; la seconde, que je serai libre de continuer une vie simple & frugale ; la troisiéme, que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'aprés ma mort on les traitera sans distinction selon leur merite comme le reste des Citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joye. Le diadême fut mis par le chef des Vieillards garde des Loix, sur la tête d'Aristodeme, on fit des sacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Aristodeme nous fit des presens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble simplicité, il donna à Hazaël les Loix de Minos écrites de la main de Minos même, il lui donna aussi un recueil de toute l'Histoire de Crete depuis Saturne & l'âge d'or ; il fit mettre dans son vaisseaux des fruits de toutes especes, & lui offrir les secours dont il pouvoit avoir besoin. Comme nous pressions nôtre départ, il nous fit préparer un Vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armez, il y fit mettre des habits pour nous & des provisions.

A l'instant il s'éleva un vent favorable pour

aller à Itaque, ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre, il nous vit partir, il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux sont justes, disoit-il, ils voyent une amitié qui n'est fondée que sur la vertu, un joür ils nous réüniront en ces Champs fortunez, où l'on dit que les Justes joüissent aprés la mort d'une éternelle paix. Nous verrons nos Ames se rejoindre pour ne se séparer jamais. O! si mes cendres pouvoient aussi être recueillies avec les vôtres! en prononçant ces mots, il versoit des torrens de larmes, & les soûpirs étouffoient sa voïx: nous ne pleurions pas moins que lui, & il nous conduisit au Vaisseau.

Pour Aristodeme, il nous dit: C'est vous qui venez de me faire Roi, souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis, demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraye sagesse, & que je surpasse autant en moderation les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureusement dans vôtre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chére Penelope: Telemaque, je vous donne un Vaisseau plein de rameurs & d'hommes armez, ils pourront vous servir contre ces hommes injustes que persecutent vôtre Mere. O Mentor! vôtre sagesse qui n'a besoin de rien,

ne me laiſſe rien à deſirer pour vous ; allez tous deux, vivez heureux enſemble, ſouvenez-vous d'Ariſtodeme, & ſi jamais les Itaciens ont beſoin des Cretois, comptez ſur moi juſqu'au dernier ſoûpir de ma vie. Il nous embraſſa, & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles nous promettoit une douce navigation : déja le Mont-Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une coline : tous les rivages diſparoiſſoient, les Côtes du Peloponeſe ſembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous, tout-à-coup une noire tempête envelopa le Ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour ſe changea en nuit, & la mort ſe preſenta à nous. O Neptune ! c'eſt vous qui excitâtes par vôtre ſuperbe Trident toutes les eaux de vôtre empire ! Vénus pour ſe venger de ce que nous l'avions mépriſée juſques dans ſon Temple, alla trouver ce Dieu ; elle lui parla avec douleur, ſes beaux yeux étoient baignez de larmes ; du moins c'eſt ainſi que Mentor inſtruit des choſes divines me l'a aſſuré : Souffrez-vous, Neptune, diſoit-elle, que ces impies ſe joüent impunément de ma puiſſance ? Les Dieux mêmes la ſentent, & ces temeraires mortels ont oſé condamner tout ce qui ſe fait dans mon Iſle. Ils ſe piquent d'une ſageſſe à toute épreuve, & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je ſuis née

dans vôtre empire ? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis souffrir ?

A peine avoit-elle parlé, que Neptune soûleva des flots jusqu'au Ciel. Venus rit, croïant nôtre naufrage inévitable : nôtre Pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous poussoient avec violence vers des rochers : un coup de vent rompit nôtre mât, & un moment aprés nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fonds du Navire. L'eau entre de tous côtez, le Navire s'enfonce ; tous nos Rameurs poussent de lamentables cris vers le Ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis : Voici la mort, il faut la recevoir avec courage : les Dieux ne nous ont délivrez de tant de perils, que pour nous faire perir aujourd'huy. Mourons, Mentor, mourons, c'est une consolation pour moi de mourir avec vous ; il seroit inutile de disputer nôtre vie contre la tempête. Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toûjours quelque ressource : ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut sans la craindre faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons vous & moi un de ces grands bancs de Rameurs, tandis que cette multitude d'hommes timides & troublez regrettent la vie, sans chercher le moyen de la conserver : ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussi-tôt il prend une hache, il acheve

de couper le mât qui étoit déja rompu, & qui penchant dans la mer avoit mis le Vaisseau sur le côté; il jette le mât hors du Vaisseau, & s'élance dessus au milieu des ondes furieuses; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le suivre: Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurez attaquent, & qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feüilles; de même Mentor non-seulement ferme & courageux, mais doux & tranquille, sembloit commander aux vents & à la mer. Je le suis. Et qui auroit pû ne le pas suivre, étant encouragé par lui? Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flotant; c'étoit un grand secours pour nous: car nous pouvions nous asseoir dessus; & s'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bien-tôt épuisées; mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande piece de bois, & nous nous trouvions enfoncez dans la mer: alors nous bûvions l'onde amere qui couloit de nôtre bouche, de nos narines, & de nos oreilles, & nous étions contraints de disputer contre les flots pour rattraper le dessus de ce mât: quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous, & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente secousse le mât, qui étoit nôtre unique esperance, ne nous échapât. Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor aussi

paiſible qu'il eſt maintenant ſur ce ſiege de gazon, me diſoit : Croyez-vous, Telemaque, que vôtre vie ſoit abandonnée aux vents & aux flots ? Croyez-vous qu'ils puiſſent vous faire perir ſans l'ordre des Dieux ? Non, non, les Dieux dècident de tout : C'eſt donc les Dieux, & non pas la mer, qu'il faut craindre. Fuſſiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fuſſiez-vous dans l'Olympe, voyant les Aſtres ſous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fonds de l'abîme, ou vous precipiter dans les flâmes du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce diſcours qui me conſoloit un peu : mais je n'avois pas l'eſprit aſſez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point. Je ne pouvois le voir. Nous paſſâmes toute la nuit tremblans de froid & demy morts, ſans ſçavoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencerent à s'appaiſer, & la mer mugiſſant reſſembloit à une perſonne qui ayant été long-temps irritée, n'a plus qu'un reſte de trouble & d'émotion, étant laſſée de ſe mettre en fureur; elle grondoit ſourdement, & ſes flots n'étoient preſque plus que comme les ſillons qu'on trouve dans un champ labouré. Cependant l'aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, & nous annonça un beau jour. Tout l'Orient étoit en feu, & les Etoiles qui avoient été ſi long-temps cachées, reparurent & s'enfuïrent à l'arrivée de Phœbus. Nous apper-

çûmes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Je sentis l'esperance renaître dans mon cœur, mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons, selon les apparences ils perdirent courage, & la tempête les submergea avec le Vaisseau. Quand nous fûmes auprés de la terre, la mer nous poussoit contre les pointes des rochers, qui nous eussent brisez, mais nous tâchions de leur presenter le bout de nôtre mât : Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage Pilote fait du meilleur gouvernail ; ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une Côte douce & unie, en nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est-là que vous nous vîtes, ô grande Déesse, qui habitez cette Isle ! C'est-là que vous daignâtes nous recevoir.

Quand Telemaque eût achevé ce discours, toutes les Nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachez sur lui, se regarderent les unes les autres ; elles se disoient avec étonnement : Quels sont donc ces deux hommes si cheris des Dieux ? A-t-on jamais oüi parler d'avantures si merveilleuses ? Le fils d'Ulysse le surpasse déja en éloquence, en sagesse & en valeur ; quelle mine ! quelle beauté ! quelle douceur ! quelle modestie ! mais quelle noblesse & quelle grandeur ! Si nous ne sçavions qu'il est le fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bachus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon : mais quel est ce

Mentor qui paroît un homme ſimple, obſcur & d'une mediocre condition: Quand on le regarde de prés, on trouve en lui je ne ſçai quoy au-deſſus de l'homme.

Calypſo écoutoit ces diſcours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher; ſes yeux errans alloient ſans ceſſe de Mentor à Telemaque, & de Telemaque à Mentor; quelquefois elle vouloit que Telemaque recommençât cette longue hiſtoire de ſes avantures, puis tout-à-coup elle l'interrompoit elle-même; enfin ſe levant bruſquement, elle mena Telemaque ſeul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour ſçavoir de lui ſi Mentor n'étoit point une Divinité cachée ſour la forme d'un homme. Telemaque ne pouvoit le lui dire: car Minerve en l'accompagnant ſous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui à cauſe de ſa grande jeuneſſe; elle ne ſe fioit point encore aſſez à ſon ſecret pour lui confier ſes deſſeins; d'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers, & s'il eût ſçû que Minerve étoit avec lui, un tel ſecours l'eût trop ſoûtenu, il n'auroit eu aucune peine à mépriſer les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypſo furent inutiles pour découvrir ce qu'elle deſiroit ſçavoir.

Cependant toutes les Nymphes aſſemblées autour de Mentor prenoient plaiſir à le queſtionner; l'une lui demandoit les circonſtan-

ces de ſon voyage d'Ethiopie ; l'autre vouloit ſçavoir ce qu'il avoit vû à Damas : une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulyſſe avant le ſiege de Troye. Il répondit à toutes avec douceur, & ſes paroles, quoique ſimples, étoient pleines de grace. Calypſo ne les laiſſa pas long-tems dans cette converſation : elle revint, & pendant que les Nymphes ſe mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuſer Telemaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du ſommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appeſantis, & dans tous les membres fatiguez d'un homme abbatu, que les paroles flateuſes de la Déeſſe s'inſinuoient pour enchanter le cœur de Mentor ; mais elle ſentoit toûjours je ne ſçay quoy qui repouſſoit tous ſes efforts, & qui ſe joüoit de ſes charmes. Semblable à un rocher eſcarpé qui cache ſon front dans les nuës, & qui ſe joüe de la rage des vens, Mentor immobile dans ſes ſages deſſeins, ſe laiſſoit preſſer par Calypſo, quelquefois même il lui laiſſoit eſperer qu'elle l'embaraſſeroit par ſes queſtions, & qu'elle tireroit la verité du fond de ſon cœur ; mais au moment où elle croyoit ſatisfaire ſa curioſité, ſes eſperances s'évanoüiſſoient, tout ce qu'elle s'imaginoit tenir s'évanoüiſſoit tout-à-coup, & une réponſe courte de Mentor la replongeoit dans ſes incertitudes. Elle paſſoit ainſi les journées, tantôt flatant Telemaque,

tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'esperoit plus de faire parler ; elle employoit les plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Telemaque, & une Divinité plus puissante qu'elle, vint à son secours pour y réüssir.

SOMMAIRE
DU CINQUIE'ME LIVRE.

VEnus toûjours irritée contre Telemaque & Mentor, voulant se vanger du mépris qu'ils avoient fait de ses Sacrifices dans l'Isle de Chypre, fait descendre l'Amour dans l'Isle de Calypso, sous la figure d'un jeune Enfant. Il joüe avec Telemaque, avec Calypso, avec ses Nymphes, & les blesse toutes. Calypso aime Telemaque, & devient furieuse. Telemaque ne l'aime point, & aime Eucharis une de ses Nymphes, fille sage, modeste, vertueuse, & plus belle que les autres. Mentor remontre à Telemaque le danger où l'amour d'Eucharis l'expose, & Telemaque se défend par la sagesse d'Eucharis. Calypso devenuë jalouse, donne moyen à Mentor de bâtir un Vaisseau. Telemaque prêt de s'embarquer, veut dire adieu à Eucharis. Dans cet entre-temps les Nymphes excitées par l'amour mettent le feu au Vaisseau. Mentor mene Telemaque sur le bord de la mer au haut d'un rocher, d'où il voit de loin un Vaisseau. Comme il ne peut tirer Telemaque de l'Isle de Calypso, il le jette à la mer, & s'y retire aprés luy.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIE'ME.

VENUS toûjours pleine de ressentiment du mépris que Mentor & Telemaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'Isle de Chypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux temeraires Mortels eussent échapé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune : elle en fit des plaintes ameres à Jupiter ; mais le pere des Dieux souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Venus de chercher les moyens de se vanger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe, elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses Autels à Paphos, à Cythere & à Idalie ; elle vole dans son Char attelé de Colombes, elle appelle son fils ; & la douleur répandant sur





ſon viſage encore de nouvelles graces, elle lui parla ainſi : Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui mépriſent ta puiſſance & la mienne ? Qui voudra déſormais nous adorer ? Va percer de tes fléches ces deux cœurs inſenſibles, deſcends avec moy dans cette Iſle, je parlerai à Calypſo. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle ſe preſenta à Calypſo, qui dans ce moment étoit ſeule au bord d'une fontaine aſſez loin de ſa Grote.

Malheureuſe Déeſſe, lui dit-elle, l'ingrat Ulyſſe vous a mépriſée, ſon fils encore plus dur que lui, vous prepare un ſemblable mépris; mais l'Amour vient lui-même pour vous vanger, je vous le laiſſe, il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bachus, qui fut nourri par les Nymphes de l'Iſle de Naxos. Telemaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il ſentira bien-tôt ſon pouvoir. Elle dit, & remontant dans ce nuage doré, d'où elle étoit ſortie, elle laiſſa aprés elle une odeur d'ambroiſie dont tous les bois de Calypſo furent parfumez.

L'Amour demeura entre les bras de Calypſo; quoique Déeſſe, elle ſentit la flâme qui voloit déja dans ſon ſein ; pour ſe ſoulager, elle le donna auſſi-tôt à la Nymphe qui étoit auprés d'elle nommée Eucharis ; mais helas ! dans la ſuite combien de fois ſe

pentit-elle de l'avoir fait ? D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingenu, & plus gracieux que cet Enfant. A le voir enjoüé, flateur, toûjours riant, on auroit crû qu'il ne pouvoit donner que du plaisir; mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on sentoit je ne sçai quoi d'empoisonné. L'enfant malin & trompeur ne caressoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits ou qu'il vouloit faire; il n'osoit approcher de Mentor, dont la severité l'épouventoit, & il sentoit que cet inconnu étoit invulnerable, ensorte qu'aucune de ses flêches n'avoit pû le percer. Pour les Nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet Enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec soin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Telemaque voyant cet Enfant qui joüoit avec les Nymphes, fut surpris de sa douceur & de sa beauté; il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras; il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause, plus il cherche à se joüer innocemment, plus il se trouble & s'amollit. Voyez-vous ces Nymphes, disoit-il à Mentor, combien sont-elles differentes de ces femmes de l'Isle de Chypre, dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie? Mais ces beautez immortelles montrent une innocence, une mo-

destie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissoit sans sçavoir pourquoy, il ne pouvoit s'empêcher de parler; mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer, ses paroles étoient entrecoupées, obscures, & quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit : O Telemaque ! les dangers de l'Isle de Chypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur, l'impudence brutale donne de l'indignation; la beauté modeste est bien plus dangereuse, en l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, & insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus temps de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Telemaque! fuyez ces Nymphes, qui ne sont si discretes que pour vous mieux tromper, fuyez les dangers de vôtre jeunesse; mais sur tout fuyez cet Enfant que vous ne connoissez pas, c'est l'Amour que Venus sa mere est venuë apporter dans cette Isle pour se vanger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on luy rend; il a blessé le cœur de la Déesse Calypso, elle est passionnée pour vous. Il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent; vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme, presque sans le sçavoir.

Telemaque interrompoit souvent Mentor

lui disant : Mais pourquoy ne demeurerons-nous pas dans cette Isle ? Ulysse ne vit plus, il doit être depuis long-temps enseveli dans les ondes ; Penelope ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pû resister à tant de prétendans ; son pere Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Itaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, en manquant à la foy qu'elle avoit donnée à mon pere ? Les Itaciens ont oublié Ulysse, nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les Amans de Penelope ont occupé toutes les avenuës du Port pour mieux assurer nôtre perte à nôtre retour.

Mentor lui répondit : Voilà l'effet d'une aveugle passion, on cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, & on se détourne, de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingenieux que pour se tromper & pour étouffer les remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans vôtre patrie ? Comment êtes-vous sorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvez en Egypte ne se sont-ils pas tournez tout à-coup en prosperitez ? quelle main inconnuë vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient vôtre tête dans la Ville de Tyr, aprés tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont preparé ? Mais que dis-

je ?

je, vous en êtes indigne. Pour moi je pars, & je ſcaurai bien ſortir de cette Iſle. Lâche fils d'un pere ſi ſage & ſi genereux, menez ici une vie molle & ſans honneur au milieu des femmes, faites malgré les Dieux ce que vôtre pere crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percerent Telemaque juſqu'au fonds du cœur; il ſe ſentoit attendri au diſcours de Mentor, ſa douleur étoit mêlée de honte, il craignoit l'indignation & le départ de cet homme ſi ſage à qui il devoit tant; mais une paſſion naiſſante, & qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, faiſoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoy donc, diſoit-il à Mentor les larmes aux yeux, vous comptez pour rien l'immortalité qui m'eſt offerte par la Déeſſe? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui eſt contre la vertu & contre les ordres des Dieux: la vertu vous rappelle dans vôtre patrie pour revoir Ulyſſe & Penelope: la vertu vous défend de vous abandonner à une folle paſſion, les Dieux vous ont délivré de tant de perils, pour vous preparer une gloire égale à celle de cette Iſle: l'Amour ſeul, ce honteux Tyran, peut vous y retenir. Hé! que feriez-vous d'une vie immortelle, ſans liberté, ſans vertu, ſans gloire? Cette vie ſeroit encore plus malheureuſe en ce qu'elle ne pourroit finir.

Telemaque ne répondoit à ce diſcours que par des ſoupirs; quelquefois il auroit ſouhaité

que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'Isle, quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami severe qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient son cœur, & aucune n'y étoit constante, son cœur étoit comme la mer, qui est le joüet de tous les vents contraires, il demeuroit souvent étendu & immobile sur le rivage de la mer, souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes ameres, & poussant des cris semblables aux rugissemens d'un Lion; il étoit devenu maigre, ses yeux creux étoient pleins d'un feu devorant, à le voir pâle, abatu & défiguré, on auroit crû que ce n'étoit point Telemaque. Sa beauté, son enjoüement, sa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui, il périssoit, tel qu'une fleur qui étant épanoüie le matin, répand ses doux parfums dans la campagne, & flétrit peu à peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se desseche, & sa belle tête se panche, ne pouvant plus se soûtenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voïant que Telemaque ne pouvoit resister à la violence de sa passion, conçût un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperduëment Telemaque, & que Telemaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis: car le cruel Amour pour tour-

menter les Mortels, fait ſouvent qu'on aime peu la perſonne dont on eſt aimé. Mentor reſolut d'exciter la jalouſie de Calypſo. Eucharis devoit emmener Telemaque dans une chaſſe. Mentor dit à Calypſo : J'ai remarqué dans Telemaque une paſſion pour la chaſſe que je n'avois jamais vûë en lui, ce plaiſir commence à le dégoûter de tout autre, il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus ſauvages. Eſt-ce vous, ô Déeſſe ! qui lui inſpirez cette grande ardeur ?

Calypſo ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne pût ſe retenir. Ce Telemaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'Iſle de Chypre ne peut reſiſter à la mediocre beauté d'une de mes Nymphes ; comment oſe-t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, & qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes.

Mentor remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui, il lui montroit ſeulement un viſage triſte & abbatu. La Déeſſe lui faiſoit ſes plaintes ſur toutes les choſes qu'elle voyoit, & elle faiſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles ; cette chaſſe dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur,

elle sçût que Telemaque n'avoit cherché à se dérober aux autres Nymphes, que pour parler à Eucharis; on parloit même déja d'une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il seroit comme dans la premiere. Pour rompre les mesures de Telemaque, elle déclara qu'elle en vouloit être, puis tout à coup, ne pouvant plus moderer son ressentiment, elle lui parla ainsi.

Est-ce donc ainsi, ô jeune temeraire, que tu es venu dans mon Isle pour échaper au juste naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux? N'es-tu entré dans cette Isle, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance, & l'amour que je t'ai témoigné? O Divinitez de l'Olympe & du Styx! écoutez une malheureuse Déesse, hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur & plus injuste que ton pere, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les siens. Non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre & miserable Itaque, que tu n'as point eu de honte de preferer à l'immortalité; ou plûtôt que tu périsses en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le joüet des flots soit rejetté sans esperance de sepulture sur le sable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les Vautours, celle que tu aimes le verra aussi, elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, & son desespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges & enflâmez, ses regards ne s'arrêtoient en aucun endroit, ils avoient je ne sçai quoy de sombre & de farouche, ses joües tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides ; elle changeoit à chaque moment de couleur, souvent une pâleur mortelle se répandoit sur son visage ; ses larmes ne couloient plus comme autrefois ; la rage & le desespoir sembloient en avoir tari la source ; & à peine en couloit-il quelques-unes sur ses joües ; sa voix étoit rauque, tremblante, & entrecoupée. Mentor observoit tous ses mouvemens, & ne parloit plus à Telemaque : il le traitoit comme un malade desesperé qu'on abandonne, il jettoit souvent sur lui des regards de compassion, Telemaque sentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor, il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnoit ; quelquefois il avoit envie d'aller se jetter à son cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute ; mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaise honte, tantôt par la crainte d'aller plus loin qn'il ne vouloit pour se retirer du peril : car le peril lui sembloit doux, & il ne pouvoit encore se resoudre à vaincre sa folle passion.

Les Dieux & les Déesses de l'Olympe assemblez dans un profond silence, avoient les yeux attachez sur l'Isle de Calypso, pour voir

qui feroit victorieux ou de Minerve ou de l'Amour ; l'Amour en fe joüant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'Ifle ; Minerve fous la figure de Mentor, fe fervoit de la jaloufie infeparable de l'Amour, contre l'Amour même : Jupiter avoit réfolu d'être fpectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Telemaque ne lui échapât, ufoit de mille artifices pour le retenir dans fes liens : déja elle alloit partir avec lui pour la feconde chaffe, & elle étoit vêtuë comme Diane ; Venus & Cupidon avoient répandu fur elle de nouveaux charmes, enforte que ce jour là fa beauté effaçoit celle de la Déeffe Calypfo. Calypfo la regardant de loin, fe regarda en même-temps dans la plus claire de fes fontaines, elle eut honte de fe voir, elle fe cacha au fonds de fa Grote, & parla ainfi toute feule.

Il ne me fert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans, en declarant que je veux être de cette chaffe. En ferai-je ? Irai-je la faire triompher, & faire fervir ma beauté à relever la fienne ? Faudra-t-il que Telemaque en me voyant foit encore plus paffionné pour fon Eucharis ? O malheureufe ! qu'ai-je fait ? Non, je n'irai pas, ils n'iront pas eux-mêmes, je fçaurai bien les en empêcher. Je vai trouver Mentor, je le prierai d'enlever Telemaque, il le ramenera à Itaque. Mais

que dis-je : & que deviendrai-je quand Telemaque ſera parti ? Où ſuis-je ? Que reſte-t-il à faire ? Cruelle Venus, ô Venus ! vous m'avez trompée, ô perfide preſent que vous m'avez fait, pernicieux Enfant, Amour empeſté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'eſperance de vivre heureuſe avec Telemaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que deſeſpoir. Mes Nymphes ſont revoltées contre moi; ma Divinité ne me ſert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O ſi j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Telemaque, il faut que tu meures, puiſque je ne puis mourir ; je me vangerai de tes ingratitudes. Ta Nymphe le verra, je te percerai à ſes yeux. Mais je m'égare, ô malheureuſe Calypſo ! Que veux-tu ? Faire perir un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs ? C'eſt moi qui ai mis le flambeau fatal dans le ſein du chaſte Telemaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaiſirs ! Falloit-il empoiſonner ſon cœur ? Il m'eût quitté. Hé bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte ; ou que je le voye plein de mépris pour moy, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non non, je ne ſouffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Telemaque, vas-t'en au-delà des mers, laiſſe Calypſo ſans conſolation, ne pouvant ſupporter la vie, ni trouver la mort ; laiſſe-la inconſolable, cou-

verte de honte, desesperée avec ton orgueilleuse Eucharis.

Elle parloit ainsi seule dans sa Grote : mais tout-à-coup elle sort impetueusement. Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle ? Est-ce ainsi que vous soûtenez Telemaque contre le vice, auquel il succombe, vous dormez tandis que l'Amour veille contre vous ? Je ne puis souffrir plus long-temps cette lâche indifference que vous témoignez. Verrez-vous toûjours tranquillement le fils d'Ulysse deshonorer son pere, & negliger sa haute destinée ? Est-ce à vous ou à moi que ses parens ont confié sa conduite ? C'est moi qui cherche les moyens de guerir son cœur, & vous ne ferez-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette Forêt de grands Peupliers propres à construire un Vaisseau : c'est-là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette Isle : vous trouverez au même endroit une profonde caverne où sont tous les instrumens necessaires pour tailler & pour joindre toutes les pieces d'un Vaisseau......

A peine lui eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment, il alla dans cette caverne, trouva les instrumens, abbatit les Peupliers, & mit en un seul jour un Vaisseau en état de voguer ; c'est que la puissance & l'industrie de Minerve, n'a pas besoin d'un grand temps pour achever les plus grands ouvrages. Calypso

ſe trouva dans une horrible peine d'eſprit; d'un côté elle vouloit voir ſi le travail de Mentor s'avançoit, de l'autre elle ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la chaſſe, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Telemaque; la jalouſie ne lui permit jamais de perdre de vûë ces deux Amans : mais elle tâchoit de détourner la chaſſe du côté où elle ſçavoit que Mentor faiſoit le Vaiſſeau : elle entendoit les coups de hache & de marteau; elle prêtoit l'oreille, chaque coup la faiſoit fremir, mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque ſigne ou quelque coup d'œil de Telemaque à la jeune Nymphe. Cependant Eucharis diſoit à Telemaque comme en ſe mocquant : Ne craignez-vous point que Mentor vous blâme d'être venu à la chaſſe ſans lui ? O que vous êtes à plaindre, de vivre ſous un ſi rude Maître ! Rien ne peut adoucir ſon auſterité : il affecte d'être ennemi de tous les plaiſirs : il ne peut ſouffrir que vous en goûtiez aucun, il vous fait un crime des choſes les plus innocentes ; vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais aprés avoir montré tant de ſageſſe, vous ne devez plus vous laiſſer traiter en enfant.

Ces paroles artificieuſes perçoient le cœur de Telemaque, & le rempliſſoient de dépit

contre Mentor, dont il vouloit ſecoüer le joug : il craignoit de le revoir, & né répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le ſoir, la chaſſe s'étant paſſée de part & d'autre dans une crainte perpetuelle, on revint par un coin de la Forêt aſſez voiſin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypſo apperçût de loin le Vaiſſeau achevé, ſes yeux ſe couvrirent à l'inſtant d'un épais nuage ſemblable à celui de la mort; ſes genoux tremblans ſe déroboient ſous elle : une froide ſueur courut par tout les membres de ſon corps, elle fut contrainte de s'appuyer ſur les Nymphes qui l'environnoient, & Eucharis lui tendant la main pour la ſoûtenir, elle la repouſſa, en jettant ſur elle un regard terrible.

Telemaque qui vit ce Vaiſſeau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déja retiré, aïant fini ſon travail, demanda à la Déeſſe à qui étoit ce Vaiſſeau, & à quoi on le deſtinoit. D'abord elle ne put répondre, mais enfin elle dit: C'eſt pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne ſerez plus embarraſſé par cet ami ſevere qui s'oppoſe à vôtre bonheur, & qui ſeroit jaloux, ſi vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'eſt fait de moi, s'écria Telemaque ! Eucharis, ſi Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échaperent dans le tranſport de ſa paſſion, il vit le tort qu'il avoit en les diſant :

mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence : Eucharis rougissant & baissant les yeux, demeuroit derriere toute interdite sans oser se montrer ; mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joye étoit au fond de son cœur. Telemaque ne se comprenoit pas lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscrettement ; ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il demeuroit confus & troublé.

Calypso plus furieuse qu'une Lionne à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt, sans suivre aucun chemin, & ne sçachant où elle alloit ; enfin elle se trouva à l'entrée de sa Grote, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon Isle, dit-elle, ô Etrangers qui êtes venus troubler mon repos ! Loin de moy ce jeune insensé, & vous imprudent Vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une Déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure ; je ne veux plus le voir, je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde : j'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprends, Telemaque, que tes maux ne sont pas finis ; ingrat, tu ne sortiras de mon Isle, que pour être en proye à de nouveaux malheurs ; je serai vangée, tu regretteras Calypso, mais en vain ; Neptune

encore irrité contre ton pere qui l'a offensé en Sicile, & sollicité par Venus que tu as méprisée dans l'Isle de Chypre, te prépare d'autres tempêtes; tu verras ton pere, qui n'est pas mort, mais tu le verras sans le connoître, & sans pouvoir te faire connoître à lui : tu ne te réuniras avec lui en Itaque, qu'aprés avoir été le joüet de la plus cruelle fortune. Ah! je conjure les Puissances celestes de me vanger. Puisses-tu au milieu des mers, suspendu aux pointes d'un rocher, & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso que ton supplice comblera de joye.

Ayant dit ces paroles, son esprit agité étoit déja prêt à prendre des résolutions contraires, l'amour rappella dans son cœur le desir de retenir Telemaque. Qu'il vive, disoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici, peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui : Eucharis ne sçauroit comme moy lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso! tu t'es trahie toi-même par ton serment, te voilà engagée, & les ondes du Styx par qui tu as juré, ne te permettent plus aucune esperance. Personne n'entendoit ces paroles, mais on voyoit sur son visage les Furies peintes, & tout le venin empesté du noir Cocyte, sembloit s'exhaler de son cœur.

Telemaque en fut saisi d'horreur, elle le comprit; car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas? Et l'horreur de Telemaque re-

doubla les transports de la Déesse. Semblable à une Bacchante qui remplit l'air de ses hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ses Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles courent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, & regardant de loin Telemaque, à qui elle n'ose plus parler. La Déesse frémit en la voyant auprés d'elle, & loin de s'appaiser par la soûmission de cette Nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Telemaque étoit demeuré seul avec Mentor ; il embrasse ses genoux, car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder ; il verse un torrent de larmes, il veut parler, la voix lui manque, il ne sçait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut ; enfin il s'écrie : O mon vrai pere, ô Mentor ! délivrez-moy de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre, délivrez-moy de moy-même, donnez-moy la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flâter sa passion, & lui dit : Fils du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore, c'est par un effet de

leur amour que vous ſouffrez des maux ſi horribles ; celui qui n'a point ſenti ſa foibleſſe & la violence de ſes paſſions , n'eſt point encore ſage , car il ne ſe connoît point encore, & ne ſçait point ſe défier de ſoi; les Dieux vous ont conduit comme par la main juſqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur , ſans vous y laiſſer tomber ; comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, ſi vous ne l'aviez éprouvé ; on vous auroit parlé des trahiſons de l'Amour , qui flate pour perdre, & qui ſous une apparence de douceur , cache les plus affreuſes amertumes. Il eſt venu cet Enfant plein de charmes parmi les ris, les jeux & les graces ; vous l'avez vû, il a enlevé vôtre cœur , & vous avez pris plaiſir à le lui laiſſer enlever ; vous cherchiez des pretextes pour ignorer la playe de vôtre cœur , vous cherchiez à me tromper , & à vous flatter vous-même ; vous ne craigniez rien ; voyez le fruit de vôtre temerité ; vous demandez maintenant la mort , & c'eſt l'unique eſperance qui vous reſte. La Déeſſe troublée reſſemble à une Furie infernale ; Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort ; toutes ſes Nymphes jalouſes ſont prêtes à s'entredéchirer : & voilà ce que fait le traître Amour , qui paroît doux. Rappellez tout vôtre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils , puiſqu'ils vous ouvrent un ſi beau chemin pour fuïr

l'Amour & pour revoir vôtre patrie ? Calypso elle-même est contrainte de vous chasser : le Vaisseau est tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette Isle où la vertu ne peut habiter ?

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main, & l'entraînoit vers le rivage. Telemaque suivoit à peine, regardant toûjours derriere soi; il consideroit Eucharis, qui s'éloignoit de lui, ne pouvant voir son visage; il regardoit ses beaux cheveux noüez, ses habits flotans, & sa noble démarche; il auroit voulu pouvoir baiser les traces de ses pas; lors même qu'il la perdoit de vûë, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix; quoi qu'absente, il la voyoit; elle étoit peinte & comme vivante devant ses yeux; il croyoit même parler à elle, ne sçachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor. Enfin revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor : Je suis resolu de vous suivre, mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis, j'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude; attendez que je la revoye encore une derniere fois pour lui faire un éternel adieu; au moins souffrez que je lui dise : O Nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur, me contraignent de partir, mais ils m'empêcheront plûtôt de vivre, que de me souvenir à jamais de vous. O mon pere !

ou laissez-moy cette derniere consolation qui est si juste, ou arrachez-moy la vie dans ce moment; non, je ne veux ni demeurer dans cette Isle, ni m'abandonner à l'amour; l'amour n'est point dans mon cœur, je ne sens que de l'amitié & de la reconnoissance pour Eucharis; il me suffit de lui dire adieu encore une fois, & je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous, répondit Mentor! vôtre passion est si furieuse, que vous ne la sentez pas; vous croyez être tranquille, & vous demandez la mort: vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez; vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle; vous êtes aveugle & sourd à tout le reste. Un homme que la fievre rend phrénetique, dit: Je ne suis point malade. O aveugle Telemaque! vous étiez prêt à renoncer à Penelope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à Itaque, où vous devez regner, à la gloire & à la haute destinée que les Dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en vôtre faveur: vous renonciez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprés d'Eucharis: direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle? Qu'est-ce donc qui vous trouble? Pourquoy voulez-vous mourir? Pourquoy avez-vous parlé devant la Déesse avec tant de transport? Je ne vous accuse

accuſe point de mauvaiſe foy; mais je déplore vôtre aveuglement. Fuïez, Telemaque, fuïez, on ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant; contre un tel ennemi, le vrai courage conſiſte à craindre & à fuïr ; mais à fuïr ſans déliberer, & ſans ſe donner à ſoi-même le temps de regarder jamais derriere ſoi. Vous n'avez pas oublié les ſoins que vous m'avez coûtez depuis vôtre enfance, & les perils dont vous êtes ſorti par mes conſeils : ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſçaviez combien il m'eſt douloureux de vous voir courir à vôtre perte, ſi vous ſçaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous parler; la mere qui vous mit au monde ſouffrit moins dans les douleurs de l'enfantement ; je me ſuis tû, j'ai devoré ma peine, j'ai étoufé mes ſoûpirs pour voir ſi vous reviendriez à moi. O mon fils, mon cher fils, ſoulagez mon cœur ; rendez moi ce qui m'eſt plus cher que mes entrailles ; rendez-moi Telemaque que j'ai perdu ; rendez-vous à vous-même. Si la ſageſſe en vous ſurmonte l'amour, je vis, & je vis heureux ; mais ſi l'amour vous entraîne malgré la ſageſſe, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainſi, il continuoit ſon chemin vers la mer : & Telemaque qui n'étoit pas encore aſſez fort pour le ſuivre de lui-même, l'étoit déja aſſez pour ſe laiſſer mener ſans reſiſtance. Minerve toûjours cachée ſous la figure de Mentor, cou-

vroit invisiblement Telemaque de son Egide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette Isle. Enfin ils arriverent dans un endroit de l'Isle où le rivage de la mer étoit escarpé, c'étoit un rocher toûjours battu par l'onde écumante : ils regarderent de cette hauteur si le Vaisseau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place : mais ils apperçûrent un triste spectacle.

L'Amour étoit vivement picqué de voir que ce Vieillard inconnu non-seulement étoit insensible à ses traits, mais encore lui enlevoit Telemaque : il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts. Elle ne pût le voir sans gemir, & elle sentit qu'il r'ouvroit toutes les playes de son cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes Déesse, & vous vous laissez vaincre par un foible Mortel, qui est captif dans vôtre Isle? Pourquoi le laissez-vous sortir ?

O malheureux Amour, répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conseils : c'est toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs! C'en est fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laisserois partir Telemaque ; Jupiter même, le pere des Dieux, avec toute sa puissance ; n'oseroit contrevenir à ce redoutable serment. Telemaque, sors de mon Isle,

fors aussi, pernicieux Enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour essuyant ses larmes, fit un soûris mocqueur & malin : En verité, dit-il, voila un grand embaras ; laissez-moi faire, suivez vôtre serment, ne vous opposez point au départ de Telemaque, ni vos Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir ; je leur inspirerai le dessein de brûler ce Vaisseau, que Mentor a fait avec tant de précipitation ; sa diligence qui vous a surpris, sera inutile, il sera surpris lui-même à son tour, & il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Telemaque.

Ces paroles flâteuses firent glisser l'esperance & la joye jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un Zephir fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau, pour délasser les Troupeaux languissans que l'ardeur de l'Eté consume ; ce discours le fit pour appaiser le desespoir de la Déesse ; son visage devint serein, ses yeux s'adoucirent. Les noirs soucis qui rongeoient son cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle ; elle s'arrêta, elle rit ; elle flâta le folâtre Amour, & en le flâtant, elle se prépara de nouvelles douleurs. L'amour content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les Nymphes qui étoient errantes & desesperées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de mou-

tons que la rage des loups affamez a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, & leur dit : Telemaque est encore en vos mains : Hâtez-vous de brûler ce Vaisseau que le témeraire Mentor a fait pour s'enfuïr. Aussi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent sur le rivage, elles fremissent, elles poussent des hurlemens, elles secoüent leurs cheveux épars comme des Bacchantes; déja la flâme vole, elle dévore le Vaisseau qui est d'un bois enduit de raisine, des tourbillons de fumée & de flâmes s'élevent dans les nuës. Telemaque & Mentor apperçoivent ce feu de dessus le rocher, & en entendant les cris des Nymphes, Telemaque fut tenté de s'en rejoüir : car son cœur n'étoit pas encore gueri, & Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de tems en tems de dessous la cendre, & qui repousse de vives étincelles. Me voila donc, dit Telemaque, rengagé dans mes liens ! Il ne nous reste plus aucune esperance de quitter cette Isle. Mentor vit bien que Telemaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, & qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre; il apperçût de loin au milieu des flots un Vaisseau arrêté qui n'osoit approcher de l'Isle, parce que tous les Pilotes connoissent que l'Isle de Calypso est inaccessible à tous les mortels. Aussi-tôt le sage Mentor poussant Telemaque, qui étoit assis sur le bord d'un rocher,

le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Telemaque surpris de cette violente chûte, bût l'oude amere, & devint le joüet des flots; mais revenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'Isle fatale. Les Nymphes qui avoient crû les tenir captifs, pousserent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso inconsolable, rentra dans sa Grote qu'elle remplit de ses hurlemens. L'Amour qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secoüant les aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mere l'attendoit. L'Enfant encore plus cruel ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A mesure que Telemaque s'éloignoit de l'Isle, il sentoit avec plaisir renaître son courage & son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous me disiez, & que je ne pouvois croire faute d'experience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere! que les Dieux m'ont aimé en me donnant vôtre secours! Je meritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même; je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête, je ne crains plus que mes passions: l'Amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

SOMMAIRE

DU SIXIE'ME LIVRE.

CElui qui commandoit le Vaiſſeau voyant deux hommes dans la mer, envoye une Barque à leur ſecours, qui les retire & les amene à bord. Il étoit Phenicien & frere de Narbal, chacun ſe reconnoit & conte ſes avantures. Telemaque demande des nouvelles de Pygmalion & d'Aſtarbé. Nouvau portrait de Pygmalion méfiant & ſoupçonneux: nonobſtant ſa défiance eſt tué par Aſtarbé, qui s'empoiſonne enſuite elle-même. Baccazar, Prince vertueux, lui ſuccede, & gouverne les Pheniciens avec beaucoup de ſageſſe. Pour adoucir l'horreur de cette Hiſtoire, le frere de Narbal donne une muſique à Telemaque & à Mentor. Mentor jouë de la lyre, & chante les avantures de Narciße & la bleßure d'Adonis. Telemaque charmé, craignant de ſe livrer trop au plaiſir, n'oſe montrer ſa joye, d'où Mentor prend occaſion de lui expliquer les differentes ſortes de plaiſirs du cœur & de l'eſprit. Mœurs des habitans de la Betique.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS DULYSSE.

LIVRE SIXIE'ME.

LE Vaiſſeau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un Vaiſſeau Phenicien qui alloit dans l'Epire. Ces Pheniciens avoient vû Telemaque au voyage d'Egypte; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut aſſez prés du Vaiſſeau pour faire entendre ſa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant la tête au deſſus de l'eau: Pheniciens ſi ſecourables à toutes les Nations, ne refuſez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de vôtre humanité; ſi le reſpect des Dieux vous touche, recevez-nous dans vôtre Vaiſſeau, nous irons par tout où vous irez.

Celui qui commandoit, répondit: Nous vous recevrons avec joye; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui

paroissent si malheureux : aussi-tôt on les reçoit dans le Vaisseau. A peine y furent-ils entrez, que ne pouvant plus respirer, ils demeurent immobiles, car ils avoient nagé longtems & avec effort pour resister aux vagues : peu à peu ils reprirent leurs forces ; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit penetrez, & qui couloit de tous côtez. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Pheniciens empressez autour d'eux, vouloient sçavoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pû entrer dans cette Isle, d'où vous sortez ? Elle est, dit-on, possedée par une Déesse cruelle qui ne souffre jamais qu'on y aborde : elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

Aussi est-ce par un naufrage, répondit Mentor, que nous y avons été jettez : nous sommes Grecs, nôtre patrie est l'Isle d'Itaque, voisine de l'Epire où vous allez : Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Itaque, qui est sur vôtre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire, nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, & nous vous devrons à jamais la joye de revoir ce que nous avons de plus cher au monde. Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole, & Telemaque

que gardant le silence, le laissoit parler : car les fautes qu'il avoit faites dans l'Isle de Calypso, augmenterent beaucoup sa sagesse ; il se défioit de lui-même, il sentoit le besoin de suivre toûjours les sages conseils de Mentor: & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du moins il consultoit ses yeux, & tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le Commandant Phenicien arrêta ses yeux sur Telemaque : il croyoit se souvenir de l'avoir vû, mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vû autrefois, comme il me semble qu'il me souvient de vous avoir vû : vôtre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé, mais je ne sçai où je vous ai vû, vôtre memoire aidera peut-être la mienne. Alors Telemaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joye : je suis en vous voyant comme vous êtes à mon égard ; je vous ai vû, je vous reconnois, mais je ne puis me rappeller si c'est en Egypte, ou à Tyr. Alors ce Phenicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui disparoît à son réveil, s'écria tout à coup : Vous êtes Telemaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revinmes d'Egypte : je suis son frere, dont il vous aura sans doute parlé souvent ; je vous laissai entre ses bras aprés l'expedition d'Egypte: il me fallut aller

au delà de toutes les mers dans la fameuse Betique, auprés des colonnes d'Hercules : ainsi je ne fis que vous voir, & il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Telemaque, que vous êtes Adoan, je ne fis que vous entrevoir, mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joye de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me sera toûjours cher ? Est-il toûjours à Tyr? Ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux & barbare Pygmalion? Adoan répondit en l'interrompant: Sçachez, Telemaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes sortes de soins de vous, je vous ramenerai dans l'Isle d'Itaque avant que d'aller en Epire, & le frere de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal lui-même. Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à souffler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames : aussi-tôt il prit à part Telemaque & Mentor pour les entretenir.

Je vai, dit-il, regardant Telemaque, satisfaire vôtre curiosité. Pygmalion n'est plus, les justes Dieux en ont délivré la terre ; comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui : les bons se contentoient de gémir, & de fuir ses cruautez, sans pouvoir se

résoudre à lui faire aucun mal ; les méchans croyoient ne pouvoir assurer leurs vies qu'en finissant la sienne : il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances, ses Gardes mêmes étoient plus exposez que les autres, comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reste des hommes, sur le moindre soupçon il les sacrifioit à sa sûreté, & il ne pouvoit plus la trouver : ceux qui étoient les dépositaires de sa vie étoient dans un peril continuel, & ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible, qu'en prévenant par la mort du Tyran ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé dont vous avez oüi parler si souvent, fut la premiere à résoudre la perte du Roi : elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche nommé Joazar, elle espera de le mettre sur le Trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au Roy que l'aîné de ses deux fils nommé Phadaël, impatient de succeder à son pere, avoit conspiré contre lui, elle trouva de faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux Roi fit mourir son fils innocent : le second nommé Baleazar fut envoyé à Samos, sous pretexte d'apprendre les mœurs & les sciences de la Grece : mais en effet, parce qu'Astarbé fit entendre au Roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaisons avec les mécontens: A peine fut-il parti, que ceux qui conduisoient le Vais-

ſeau ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs meſures pour faire naufrage pendant la nuit, & ils ſe ſauverent en nageant juſques à des barques étrangeres qui les attendoient, & ils jetterent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Aſtarbé n'étoient ignorez que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que luy ſeul. Ce Prince ſi défiant étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme, c'étoit l'amour qui l'aveugloit juſques à cet excés. En même temps l'avarice lui fit chercher des pretextes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé étoit ſi paſſionnée: il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme. Mais pendant que Pygmalion étoit en proye à la défiance, à l'amour & à l'avarice, Aſtarbé ſe hâta de lui ôter la vie ; elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque choſe de ſes infames amours avec ce jeune homme : d'ailleurs elle ſçavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar : elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir, elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du Roi, elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration ; mais elle craignoit de ſe confier à quelqu'un par qui elle ſeroit trahie. Enfin il lui parut plus aiſé d'empoiſonner Py-

gmalion;il mangeoit le plus ſouvent tout ſeul avec elle, & apprêtoit luy-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant ſe fier qu'à ſes propres mains ; il ſe renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon Palais, pour mieux cacher ſa défiance, & pour n'être jamais obſervé, quand il préparoit ſes repas ; il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table, il ne pouvoit ſe réſoudre à manger d'aucune des choſes qu'il ne ſçavoit pas apprêter lui-même. Ainſi non-ſeulement toutes les viandes cuites par ſes Cuiſiniers, mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait, & tous les autres alimens ordinaires, ne pouvoient être de ſon uſage : il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans ſon jardin, ou des légumes qu'il avoit ſemées & qu'il faiſoit cuire. Au reſte, il ne buvoit jamais d'autre eau que celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine qui étoit renfermée dans un endroit de ſon Palais, dont il gardoit toûjours la clef : quoiqu'il parût ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe précautionner contre elle ; il la faiſoit toûjours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit ſervir à ſon repas, afin qu'il ne pût point être empoiſonné ſans elle, & qu'elle n'eût aucune eſperance de vivre plus long-temps que lui : mais elle prit du contrepoiſon qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ſes amours, lui avoit fourni ; aprés

quoi elle ne craignoit point d'empoiſonner le Roi. Voici comment elle y parvint.

Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé fit tout à coup du bruit à une porte : le Roy qui croyoit toûjours qu'on alloit le tuer, ſe trouble, & court à cette porte pour voir ſi elle étoit aſſez bien fermée ; la vieille ſe retire, le Roi demeure interdit, & ne ſçachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'oſe pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Aſtarbé le raſſure, le flate & le preſſe de manger, elle avoit déja jetté du poiſon dans ſa coupe d'or, pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion ſelon ſa coûtume la fit boire la premiere, elle but ſans crainte, ſe fiant au contrepoiſon. Pygmalion but auſſi, & peu de temps aprés il tomba dans une défaillance. Aſtarbé qui le connoiſſoit capable de la tuer ſur le moindre ſoupçon, commença à déchirer ſes habits, à arracher ſes cheveux, & à pouſſer des cris lamentables ; elle embraſſoit le Roi mourant, elle le tenoit ſerré entre ſes bras ; elle l'arroſoit d'un torrent de larmes, car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuſe : enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient épuiſées, & qu'il étoit comme agoniſant, dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle paſſa des careſſes & des plus tendres marques d'amitié, à la plus horrible fureur ; elle ſe jetta ſur lui,

& l'étoufi ; ensuite elle arracha de son doigt l'Anneau Royal, lui ôta le Diadême, & fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un & l'autre ; elle crut que tous ceux qui avoient été attachez à elle ne manqueroient pas de suivre sa passion, & que son Amant seroit proclamé Roi ; mais ceux qui avoient été les plus empressez à lui plaire étoient des esprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une sincere affection. D'ailleurs il manquoient de courage, ils craignoient la hauteur, la dissimulation & la cruauté de cette femme impie, chacun pour sa propre sûreté desiroit qu'elle pérît. Cependant tout le Palais est plein d'un tumulte affreux, on entend par tout les cris de ceux qui disent : Le Roi est mort. Les uns sont effrayez, les autres courent aux armes : tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande Ville de Tyr, & il ne se trouve pas aucun homme qui regrette le Roi. Sa mort est la délivrance & la consolation de tout le peuple. Narbal frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, & qui avoit mieux aimé être un Tyran terrible & monstrueux, que d'être selon le devoir d'un Roi le pere de son peuple ; il songea au bien de l'Etat, & se hâta de rallier tous les gens

de bien pour s'oppoſer à Aſtarbé, ſous laquelle on auroit vû un regne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Baccazar ne fut point noyé quand on le jetta dans la mer, & ceux qui aſſurerent à Aſtarbé qu'il eſtoit mort, le firent, croyant qu'il l'étoit; mais à la faveur de la nuit il s'étoit ſauvé en nageant, & des pecheurs de Crete touchez de compaſſion, l'avoient reçû dans leurs barques : il n'avoit pas oſé retourner dans le Royaume de ſon pere, ſoupçonnant qu'on avoit voulu le faire perir, & craignant autant la cruelle jalouſie de Pygmalion, que les artifices d'Aſtarbé. Il demeura long-tems errant & traveſti ſur les bords de la mer en Syrie, où les Peſcheurs Cretois l'avoient laiſſé : il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner ſa vie. Enfin il trouva moyen de faire ſçavoir à Narbal l'état où il étoit; il crut pouvoir confier ſon ſecret & ſa vie à un homme d'une vertu ſi éprouvée. Narbal maltraité par le pere, ne laiſſa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ſes interêts. Mais il n'en prit ſoin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à ſon pere, il l'engagea à ſouffrir patiemment ſa mauvaiſe fortune. Baccazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puiſſe vous aller trouver, envoyez moi un anneau d'or, & je comprendrai auſſi-tôt qu'il ſera temps de vous aller joindre. Narbal ne

jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baccazar ; il auroit tout hazardé pour la vie du Prince & pour la sienne propre, tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion ; mais aussi-tôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baccazar. Baccazar partit aussi-tôt, & arriva aux portes de Tyr, dans le temps que toute la Ville étoit en trouble, pour sçavoir qui succederoit à Pygmalion. Baccazar fut aisément reconnu par les principaux Tyriens & par tout le peuple, on l'aimoit à cause de sa douceur & de sa moderation, ses longs malheurs même lui donnoient je ne sçai quel éclat qui relevoit toutes ses bonnes qualitez, & qui attendrissoit tous les Tyriens en sa faveur. Narbal assembla les Chefs du peuple : Les Vieillards qui formoient leur Conseil, & les Prêtres de la grande Déesse de Phenicie, saluerent Baccazar comme leur Roi, & le firent proclamer par les Herauts : le peuple répondit par mille acclamations de joye.

Astarbé les entendit du fonds du Palais, où elle étoit renfermée avec son lâche & infame Joazar. Tous les méchans dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonné ; c'est que les méchans craignent les méchans, s'en défient, & ne souhaitent point de les voir en autorité, parce

qu'ils connoissent combien ils en abuseroient, & quelle seroit leur violence ; mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils esperent trouver en eux de la moderation & de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le supplice. On força le Palais, ces scelerats n'oserent pas resister long-temps, & ne songerent qu'à s'enfuir. Astarbé déguisée en esclave, voulut se sauver dans la foule, mais un soldat la reconnut; elle fut prise, & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la bouë, mais Naibal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baccazar, esperant de l'éblouïr par ses charmes, & de lui faire esperer qu'elle lui découvriroit des secrets importans. Baccazar ne put refuser de l'écouter : d'abord elle montra avec sa beauté une douceur & une modestie capable de toucher les cœurs les plus irritez ; elle flata Baccazar par les loüanges les plus délicates & les plus insinuantes ; elle lui representa combien Pygmalion l'avoit aimée, elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle, elle invoqua les Dieux comme si elle les eût sincerement adorez, elle versa des torrens de larmes, elle se jetta aux genoux du nouveau Roy ; mais

ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects & odieux tous ses serviteurs les plus affectionnez. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire Roi au préjudice de Baccazar, elle ajoûta qu'il vouloit empoisonner ce jeune Prince; elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aimoient la vertu ; elle esperoit de trouver dans le cœur de Baccazar la même défiánce & les mêmes soupçons qu'elle avoit vûs dans celui du Roi son pere : mais Baccazar ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en prison, les plus sages Vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions : on découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné & étoufé Pygmalion, & toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les grands crimes dans la Phenicie, c'est d'être brûlé à petit feu ; mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune esperance, elle devint semblable à une furie sortie de l'enfer, elle avala du poison qu'elle portoit toûjours sur elle pour se faire mourir en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourmens : ceux qui la gardoient apperçûrent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir ;

mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit ſigne qu'elle ne vouloit aucun ſoulagement ; on lui parla des juſtes Dieux qu'elle avoit irritez ; au lieu de témoigner la confuſion & le repentir que ſes fautes meritoient, elle regarda le Ciel avec mépris & arrogance, comme pour inſulter les Dieux. La rage & l'impieté étoient peintes ſur ſon viſage agoniſant : on ne voyoit plus aucun reſte de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes, toutes ſes graces étoient effacées, ſes yeux éteints rouloient dans ſa tête, & jettoient des regards farouches : un mouvement convulſif agitoit ſes lévres, & tenoit ſa bouche ouverte d'une horrible grandeur, tout ſon viſage tiré & retreſſi faiſoit des grimaces hideuſes ; une paleur livide & une froideur mortelle avoit ſaiſi tout ſon corps ; quelquefois elle ſembloit ſe ranimer, mais ce n'étoit que pour pouſſer des hurlemens. Enfin elle expira, laiſſant remplir d'horreur & d'effroy tous ceux qui la virent : ſes Manes impies deſcendirent ſans doute dans ces triſtes lieux, où les cruelles Danaïdes puiſent éternellement de l'eau dans des vaſes percez, où Ixion tourne à jamais ſa roüe, où Tantale brûlant de ſoif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes lévres ; où Siziphe roule inutilement un rocher qui tombe ſans ceſſe, & où Tyrie ſentira éternellement dans ſes entrailles toûjours renaiſſantes, un Vautour qui les ronge.

Baccazar delivré de ce monstre, rendit graces aux Cieux par d'innombrables sacrifices. Il a commencé son regne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion ; il s'est appliqué à faire refleurir le commerce qui languissoit tous les jours de plus en plus : il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, & n'est pourtant pas gouverné par lui ; car il veut tout voir par lui-même : il écoute tous les differens avis qu'on veut lui donner, & décide ensuite sur ce qui lui paroît le meilleur ; il est aimé des peuples : en possedant les cœurs, il possede plus de trésors que son pere n'en avoit amassé par son avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il se trouvoit dans une pressante necessité : ainsi ce qu'il leur laisse est plus à luy que s'il le leur ôtoit : il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie, car il a toûjours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples ; il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hazardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon Roi. Il vit heureux, & tout son peuple est heureux avec lui : il craint de charger trop ses peuples, ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens ; il les laisse dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni insolens : car ils sont laborieux, adonnez au commerce, fer-

mes à conserver la pureté des anciennes loix. La Phenicie est remontée au plus haut point de sa grandeur & de sa gloire. C'est à son jeune Roi qu'elle doit tant de prosperité. Narbal gouverne sous lui, ô Telemaque ! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joye vous combleroit-il de presens ! Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans vôtre patrie ? Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'Isle d'Itaque mettre sur le Trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y regne aussi sagement que Baccazar regne à Tyr.

Aprés qu'Adoan eut parlé ainsi, Telemaque charmé de l'histoire que ce Phenicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoan lui demanda par quelle avanture il étoit entré dans l'Isle de Calypso. Telemaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr, de son passage dans l'Isle de Chypre, de la maniere dont il avoit retrouvé Mentor, de leur voyage en Crete, des jeux publics pour l'élection d'un Roi aprés la fuite d'Idomenée, de la colere de Vénus, de leur naufrage, du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçûs, de la jalousie de cette Déesse contre une de ses Nymphes, & de l'action de Mentor qui avoit jetté son ami dans la mer dans le moment qu'il vit le Vaisseau Phenicien.

Aprés ces entretiens Adoan fit servir un magnifique repas, & pour témoigner une plus grande joye, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit joüir pendant le repas, qui fut servi par des jeunes Pheniciens vêtus de blanc & couronnez de fleurs ; on brûla les plus exquis parfums de l'Orient, tous les bancs des Rameurs étoient pleins de joüeurs de flûtes : Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de sa voix & de sa lyre, digne d'être entenduë de la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Nereides, toutes les Divinitez qui obéïssent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs Grotes humides & profondes pour venir en foule autour du Vaisseau, charmez par cette melodie. Une troupe de jeunes Pheniciens d'une rare beauté, & vétus de fin lin plus blanc que la neige, danserent long-tems les danses de leur Païs, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Grece, de tems en tems des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignez. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumiere tremblante de la Lune répanduë sur la face des ondes, le sombre azur du Ciel semé de brillantes Etoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Telemaque d'un naturel vif & sensible goûtoit tous ces plaisirs, mais il n'osoit y livrer son cœur : Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant

de honte dans l'Isle de Calypso combien la jeunesse est prompte à s'enflâmer, tous les plaisirs mêmes les plus innocens lui faisoient peur, tout lui étoit suspect; il regardoit Mentor, il cherchoit sur son visage & dans ses yeux ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs. Mentor étoit bien aise de le voir dans cet embaras, & ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin touché de la moderation de Telemaque, il lui dit en souriant : Je comprens ce que vous craignez, vous êtes loüable de cette crainte ; mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs; mais des plaisirs qui ne vous passionnent ni ne vous amolissent ; il vous faut des plaisirs que vous possediez, & non pas des plaisirs qui vous possedent & qui vous entraînent; je vous souhaite des plaisirs doux & moderez, qui ne vous ôtent point la raison, & qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines, goûtez avec complaisance pour Adoan, les plaisirs qu'il vous offre; réjoüissez-vous, Telemaque, réjoüissez-vous, la sagesse n'a rien d'austere ni d'affecté, c'est elle qui donne les vrais plaisirs, elle seule les sçait assaisonner pour les rendre purs & durables, elle sçait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & serieuses; elle prépare le plaisir par le travail, & elle délasse du travail

par

par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroître enjoüée quand il le faut.

En diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joüa avec tant d'art, qu'Achiotas jaloux laiſſa tomber la ſienne de dépit : ſes yeux s'allumerent, ſon viſage troublé changea de couleur, tout le monde eût apperçû ſa peine & ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eût dans ce moment même enlevé l'ame de tous les aſſiſtans. A peine oſoit-on reſpirer, de peur de troubler le ſilence, & de perdre quelque choſe de ce chant divin : on craignoit toûjours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur effeminée : mais elle étoit flexible, forte, & elle paſſionnoit juſques aux moindres choſes. Il chanta d'abord les loüanges de Jupiter, pere & Roy des Dieux & des hommes, qui d'un ſigne de ſa tête ébranle l'Univers; puis il repreſenta Minerve qui ſort de ſa tête ; c'eſt-à-dire, la ſageſſe que ce Dieu forme au-dedans de lui-même, & qui ſort de lui pour inſtruire les hommes dociles. Mentor chanta ces veritez d'un ton ſi religieux & ſi ſublime, que toute l'aſſemblée crut être tranſportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards ſont plus perçans que ſon tonnerre ; enſuite il chanta le malheur du jeune Narciſſe, qui devenant follement amoureux de ſa propre beauté, qu'il regardoit ſans ceſſe au bord d'une fontaine, ſe conſuma lui-même de douleur, & fut chan-

gé en une fleur qui porte son nom. Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis, qu'un Sanglier déchira, & que Venus passionnée pour lui ne put ranimer en faisant au Ciel des plaintes ameres.

Tous ceux qui l'écouterent ne purent retenir leurs larmes, & chacun sentoit je ne sçai quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Pheniciens étonnez se regardoient les uns les autres; l'un disoit: C'est Orphée, c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbere, qu'il suspendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des Enfers la belle Euridice: un autre s'écrioit: Non, c'est Linus fils d'Apollon; un autre répondoit: Vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Telemaque n'étoit gueres moins surpris que les autres; car il n'avoit jamais sçû que Mentor sçût avec tant de perfection chanter & joüer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des loüanges à Mentor, mais il rougit en le loüant, & il ne put achever son discours. Mentor, qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les loüanges qu'il meritoit. Achitoas ne fut point consolé; car il sentit que Mentor le surpassoit

encore plus par ſa modeſtie que par les charmes de ſa voix.

Cependant Telemaque dit à Adoan : Je me ſouviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Betique depuis que nous fûmes partis d'Egypte : la Betique eſt un païs dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire ; daignez m'apprendre ſi tout ce qu'on en dit eſt vray. Je ſerai fort aiſe, répondit Adoan, de vous dépeindre ce fameux païs digne de vôtre curioſité, & qui ſurpaſſe tout ce que la renommée en publie. Auſſi-tôt il commença ainſi.

Le fleuve Betis coule dans un païs fertile, & ſous un Ciel doux, qui eſt toûjours ſerein : le païs a pris le nom de ce fleuve, qui ſe jette dans le grand Ocean aſſez prés des Colomnes d'Hercules, & de cet endroit où la mer furieuſe rompant ſes digues, ſepara autrefois la terre de Tharſis d'avec la grande Affrique. Ce païs ſemble avoir conſervé les délices de l'âge d'or ; les Hyvers y ſont tiedes, & les rigoureux Aquilons n'y ſouflent jamais ; l'ardeur de l'Eſté y eſt toûjours temperée par des Zephirs rafraîchiſſans, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainſi toute l'année n'eſt qu'un heureux hymen du Printemps & de l'Automne, qui ſemblent ſe donner la main. La terre dans les valons & dans les campagnes unies, y porte chaque

année une double moisson. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les Nations connuës. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans ce beau païs ; mais les habitans simples & heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or & l'argent parmi leurs richesses, ils n'estiment que ce qui sert veritablement aux besoins de l'homme. Quand nous avons commencé à faire nôtre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux emploïé aux mêmes usages que le fer ; par exemple, pour des socs de charuë : comme ils ne faisoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoye ; ils sont presque tous Bergers ou Laboureurs. On voit en ce païs peu d'artisans, car ils ne veulent souffrir que les Arts qui servent aux veritables necessitez des hommes, encore même la plûpart des hommes en ce Païs étant adonnez à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les Arts necessaires pour leur vie simple & frugale. Les femmes filent cette belle laine, font des étofes fines, & d'une merveilleuse blancheur, elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur est facile ; car on ne vit en ce païs que de fruits ou de lait, & rarement de viandes ; elles font du cuir de leurs moutons une legere chaussure pour el-

les, pour leurs maris & pour leurs enfans ; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, les autres d'écorces d'arbres ; elles lavent les habits, tiennent les maisons dans un ordre & une propreté admirable, & font tous les habits de la famille, ils sont aisez à faire ; car en ce doux climat on ne porte qu'une piece d'étoffe fine & legere, qui n'est point taillée, & que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut : les hommes n'ont d'autres Arts à exercer outre la culture des terres, & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre, encore même ne se servent-ils gueres de fer, excepté pour les instrumens necessaires au labourage. Tous les Arts qui regardent l'Architecture leur sont inutiles, car ils ne bâtissent jamais de maison ; c'est, disent-ils s'attacher trop à la terre, que de se faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous, il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres Arts estimez chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples policez, ils les détestent comme des inventions de la vanité & de la mollesse : quand on leur parle des peuples qui ont l'Art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres precieuses ; des parfums exquis, des mets délicieux, des instru-

mens dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'industrie à se corrompre eux-mêmes ; ce superflu amolit, enyvre, tourmente ceux qui le possedent : il tente ceux qui en sont privez, de vouloir l'acquerir par l'injustice & par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ce Païs sont-ils plus sains, plus robustes que nous ? Vivent-ils plus long-temps ? Sont-ils plus unis entr'eux ? Menent-ils une vie plus tranquille, plus gaye ? Au contraire, il doivent être jaloux les uns des autres, rongez par une lâche & noire envie, toûjours agitez par l'ambition; par la crainte, par l'avarice, incapables des plaisirs purs & simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses necessitez, dont ils font dépendre tout leur bonheur. C'est ainsi, continuoit Adoan, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature ; ils ont horreur de nôtre politesse, & il faut avoüer que la leur est grande dans leur aimable simplicité ; ils vivent tous ensemble sans partager les terres ; chaque famille est gouvernée par son chef, qui est en le veritable Roy : le pere de famille est en droit de punir chacun de ses enfans, ou petits-enfans, qui fait une mauvaise action ; mais avant que de le punir,

il prend les avis du reste de la famille. Les punitions n'arrivent presque jamais ; car l'innocence des mœurs, la bonne foy, l'obéïssance & l'horreur du vice, habitent dans cette heureuse terre ; il sembloit qu'Astrée, qu'on dit qui est retirée dans le Ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes ; il ne faut point de Juges parmi eux, car leur propre conscience les juge : tous les biens sont communs, les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres & si moderez n'ont pas besoin de les partager ; chaque famille errante dans ce beau païs, transporte ses tentes d'un lieu en un autre, quand elle a consumé les fruits & épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise ; ainsi ils n'ont point d'interêts à soûtenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble ; c'est le retranchement des vaines richesses, & des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix, cette union & cette liberté ; ils sont tous libres, tous égaux : on ne voit parmi eux aucune distinction que celle qui vient de l'experience des sages vieillards, ou la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards consommez en vertu : la fraude, la violence, le parjure, les procez, les guerres, ne font jamais entendre leur voix cruelle & empestée dans ce

païs cheri des Dieux. Jamais le ſang humain n'a rougi cette terre, à peine voyoit-on couler celui des Agneaux : quand on parle à ces peuples des batailles ſanglantes, des rapides conquêtes, des renverſemens d'Etats qu'on voit dans les autres Nations, ils ne peuvent aſſez s'étonner. Quoy, diſent-ils, les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie eſt courte, & il ſemble qu'elle leur paroiſſe trop longue ! Sont-ils ſur la terre pour ſe déchirer les uns les autres, & pour ſe rendre mutuellement malheureux ? Au reſte, ces peuples de la Betique ne peuvent comprendre qu'on admire tânt les Conquerans, qui ſubjuguent les grands Empires : Quelle folie, diſent-ils, de mettre ſon bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tânt de peine, ſi on ne veut les gouverner avec raiſon & ſuivant la juſtice ? Mais pourquoy prendre plaiſir à les gouverner malgré eux ? C'eſt tout ce qu'un homme ſage peut faire, que de vouloir s'aſſujettir à gouverner un peuple docile dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme ſon pere & ſon Paſteur ; mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'eſt ſe rendre tres-miſerable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'eſclavage. Un Conquerant eſt un homme que les Dieux irritez contre le genre

genre humain, ont donné à la terre dans leur colere pour ravager les Royaumes, pour répandre par tout l'effroi, la misere, le desespoir, & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas assez, en conduisant avec sagesse ceux que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir meriter des loüanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté: heureux, qui n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave. Ces grands Conquerans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordez, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Aprés qu'Adoan eût fait cette peinture de la Betique, Telemaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoan, car ils n'ont jamais voulu en faire; ce n'est pas qu'ils manquent de raisins, aucune terre n'en porte de plus delicieux; mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espece de poison, disent-ils, qui met en fureur, il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend

bête, les hommes peuvent conserver leur santé & leur force sans le vin, avec le vin ils courent risque de ruiner leur santé & de perdre les bonnes mœurs.

Telemaque disoit ensuite : Je voudrois bien sçavoir quelles loix reglent les mariages de cette Nation ? Chaque homme, répondit Adoan, ne peut avoir qu'une femme, il faut qu'il la garde tant qu'elle vit ; l'honneur des hommes en ce Païs dépend autant de leur fidelité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidelité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté ; les femmes y sont belles & agréables, mais simples, modestes & laborieuses ; les mariages y sont paisibles, feconds, sans tache ; le mari & la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps differens ; le mary & la femme partagent ensemble tous les soins domestiques, le mary régle toutes les affaires du dehors, la femme se renferme dans son ménage, elle soulage son mary, ellle paroît n'être faite que pour lui plaire, elle gagne sa confiance, & met moins par sa beauté que par sa vertu, un charme dans leur societé qui dure autant que leur vie ; la sobrieté, la moderation, & les mœurs pures de ce peuple, lui donnent une vie longue & exempte de maladie. On y voit des Vieillards de cent & de sixvingts ans, qui ont encore de la gayeté & de la vigueur.

Il me reste, ajoûtoit Telemaque, à sçavoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. La nature, dit Adoan, les a séparez des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes. D'ailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu, souvent les autres peuples ne pouvant s'accorder entr'eux, les ont pris pour juges de leurs differens, & leur ont confié les terres & les Villes qu'ils disputoient entr'eux. Comme cette sage Nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle, ils rient quand on leur parle des Rois qui ne peuvent régler entr'eux les frontieres de leurs Etats. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes? Il y en aura toûjours plus qu'ils ne pourront cultiver, tandis qu'il restera des terres libres, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui voudroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Betique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ne peuvent esperer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils le laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son païs, ou se livreroit à la mort, plûtôt que d'accepter la servitude; ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est éloigné de vouloir subjuguer les autres: c'est ce qui fait une paix profonde entr'eux & leurs voisins.

Adoan finit ce diſcours en racontant de quelle maniere les Pheniciens faiſoient leur commerce dans la Betique: Ce peuple, diſoit-il, fut tout étonné quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de ſi loin ; ils nous reçûrent avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, ſans vouloir de nous aucun payement ; ils nous offrirent tout ce qui leur reſtoit de leurs laines, aprés qu'ils en auroient fait leur proviſion pour leur uſage, & en effet ils nous en envoyerent un riche preſent. C'eſt un plaiſir pour eux que de donner liberalement aux étrangers leur ſuperflu. Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles: il leur paroiſſoit que les hommes n'étoient gueres ſages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni ſatisfaire à aucun vrai beſoin. Ne creuſez point, nous diſoient-ils, ſi avant dans la terre, contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de veritables biens, qui vous nourriront ; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent, puiſque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui ſoûtiennent leur vie ; nous avons ſouvent voulu leur apprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur païs dans la Phenicie ; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans appriſ-

ſent à vivre comme nous : Ils apprendroient, nous diſoient-ils, à avoir beſoin de toutes les choſes qui vous ſont devenuës neceſſaires ; ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir ; ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher, s'accoûtume enfin au beſoin d'être toûjours porté comme un malade. Pour la Navigation, ils l'admirent, à cauſe de l'induſtrie de cet Art ; mais ils croyent que c'eſt un Art pernicieux. Si ces gens-là, diſent-ils, ont ſuffiſamment en leur païs ce qui eſt neceſſaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre ? Ce qui ſuffit au beſoin de la nature ne leur ſuffit-il pas ? Ils meriteroient de faire naufrage, puiſqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes pour aſſouvir leur avarice.

Telemaque étoit ravi d'entendre ce diſcours d'Adoan ; il ſe réjoüiſſoit qu'il y eût encore un peuple au monde, qui ſuivant la droite nature fût ſi ſage & ſi heureux tout enſemble. O ! combien ces mœurs, diſoit-il, ſont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuſes des peuples qu'on croit les plus ſages ! Nous ſommes tellement gâtez, qu'à peine pouvons-nous croire que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être veritable : nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un ſonge monſtrueux.

SOMMAIRE
DU SEPTIE'ME LIVRE.

Venus ne pouvant souffrir Telemaque aller en Itaque, va trouver Jupiter dans l'assemblée des Dieux, se plaint du mépris que Telemaque a fait de ses Sacrifices, & demande qu'il perisse. Jupiter répond qu'il n'est pas écrit dans les destinées qu'il perira, mais qu'il errera long-tems sans trouver son païs. Elle va trouver Neptune, & le prie d'exciter des tempêtes & de prolonger ses erreurs. Neptune par complaisance éleve un nuage trompeur, & fait voir au Pilote une fauße Itaque où ils abordent. Telemaque & Mentor ayant mis pied à terre, trouvent Idomenée fugitif de Crete, qui avec ses amis, avoit bâti sur cette côte une nouvelle Ville nommée Salente. Idomenée charmé de retrouver le fils d'Ulysse, lui fait beaucoup d'accueil, & reconnoît Mentor qu'il avoit vû au Siége de Troye. Ils vont ensemble au Temple, où la Prêtreße annonce un Oracle ambigu à Telemaque, qui en cherche l'explication. Idomenée raconte à Mentor l'état de son nouveau Royaume, & la guerre dans laquelle il est engagé contre ses voisins. Mentor aprés avoir examiné les raisons pour lesquelles un Roy peut faire la Guerre, lui déclare que sa Guerre est injuste, & qu'il ne doit pas la continuer. Il se charge de faire la Paix, & d'accommoder leurs differens.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIE'ME.

PENDANT que Telemaque & Adoam s'entretenoient de la ſorte, oublians le ſommeil, n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de ſa courſe, une Divinité ennemie & trompeuſe les éloignoit d'Itaque, que leur Pilote Achamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Pheniciens, ne pouvoit ſupporter plus long-tems que Telemaque eût échapé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'Iſle de Calypſo. Venus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit ayant vaincu l'amour & tous ſes charmes : dans les tranſports de ſa douleur, elle monte vers l'Olympe, où les Dieux étoient aſſemblez auprés de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les Aſtres qui roulent ſous leurs pieds, ils voyent le

Globe de la terre comme un petit amas de bouë, les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des goutes d'eau dont ce morceau de bouë eſt un peu détrempé, les plus grands Royaumes ne ſont à leurs yeux qu'un peu de ſable qui couvre la ſuperficie de cette bouë, les peuples innombrables & les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce morceau de bouë. Les Immortels rient des affaires les plus ſerieuſes qui agitent les foibles Mortels, & elles leur paroiſſent des jeux d'enfant ; ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puiſſance, ne paroît à ces ſuprêmes Divinitez que miſere & que foibleſſe : c'eſt dans cette demeure ſi élevée au-deſſus de la terre, que Jupiter a poſé ſon trône immobile ; ſes yeux percent juſques dans l'abîme, & éclairent juſques dans les derniers replis des cœurs ; ſes regards doux & ſereins répandent le calme & la joye dans tout l'Univers : au contraire, quand il ſecouë ſa chevelure, il ébranle le Ciel & la Terre : les Dieux mêmes éblouïs des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement. Toutes les Divinitez celeſtes étoient dans ce moment auprés de lui.

Venus ſe preſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein, ſa robe flotante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont

Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux Mortels effrayez la fin des tempêtes, & leur annoncer le retour du beau tems. Sa robe étoit nouée par cette fameuse Ceinture sur laquelle sont representées les Graces ; les cheveux de la Déesse étoient attachez par derriere negligemment avec une tresse d'or : tous les Dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vûë, & leurs yeux en furent ébloüis comme ceux des Mortels, quand Phœbus aprés une longue nuit vient les éclairer par ses rayons ; ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toûjours sur Venus ; mais ils apperçûrent que les yeux de cette Déesse étoient baignez de larmes, & qu'une douleur amere étoit peinte sur son visage : cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & legere, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs ; il la regarda avec complaisance, il lui fit un doux soûris, & se levant il l'embrassa.

Ma chere fille, lui dit-il, quelle est vôtre peine ? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché : ne craignez point de m'ouvrir vôtre cœur, vous connoissez ma tendresse & ma complaisance.

Venus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soûpirs : O pere des

Dieux & des hommes ! Vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens de la superbe Ville de Troye que je défendois, & de s'être vengée de Paris, qui avoit preferé ma beauté à la sienne ; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troye. Telemaque est accompagné par Minerve, c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres Divinitez ; elle a conduit ce jeune temeraire dans l'Isle de Chypre pour m'outrager; il a méprisé ma puissance, il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes Autels ; il a témoigné avoir horreur des Fêtes que l'on celebre en mon honneur, il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune pour le punir, à ma priere, a irrité les vents & les flots contre lui. Telemaque jetté par un naufrage dans l'Isle de Calypso, a triomphé de l'Amour même, que j'avois envoyé dans cette Isle pour attendrir le cœur de ce jeune Grec : ni la jeunesse, ni les charmes de Calypso & de ses Nymphes, ni les traits enflamez de l'Amour, n'ont pû surmonter les artifices de Minerve, elle l'a arraché de cette Isle ; me voila confonduë, un enfant triomphe de moi !

Jupiter pour consoler Venus, lui dit : Il est vray, ma fille que Minerve défend le

cœur de ce jeune Grec contre toutes les fléches de vôtre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a meritée. Je ſuis faché qu'il ait mépriſé vos Autels, mais je ne puis le ſoûmettre à vôtre puiſſance. Je conſens pour l'amour de vous qu'il ſoit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de ſa patrie, expoſé à toutes ſortes de maux & de dangers; mais les deſtins ne permettent ni qu'il periſſe, ni que ſa vertu ſuccombe dans les plaiſirs, dont vous flatez les hommes. Conſolez-vous, ma fille, ſoyez contente de tenir dans vôtre Empire tant d'autres Heros, & d'Immortels. En diſant ces paroles, il fit à Venus un ſoûris plein de grace & de majeſté. Un éclat de lumiere ſemblable aux plus perçans éclairs, ſortit de ſes yeux; en baiſant Venus avec tendreſſe, il répandit une odeur d'ambroiſie dont tout l'Olympe fut parfumé. La Déeſſe ne pût s'empêcher d'être ſenſible à cette careſſe du plus grand des Dieux: malgré ſes larmes & ſa douleur, on vit la joye ſe répandre ſur ſon viſage, elle baiſſa ſon voile pour cacher la rougeur de ſes joües & l'embarras où elle ſe trouvoit. Toute l'aſſemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter, & Venus ſans perdre un moment alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de ſe venger de Telemaque; elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit.

Je sçavois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins ; mais si nous ne pouvons abîmer Telemaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder son retour en Itaque. Je ne puis consentir à faire perir le Vaisseau Phenicien dans lequel il est embarqué ; j'aime les Pheniciens, c'est mon peuple, nulle autre Nation de l'Univers ne cultive comme eux mon Empire ; c'est par eux que la mer est devenuë le lien de la societé de tous les peuples de la terre ; ils m'honorent de continuels sacrifices, ils sont justes, sages & laborieux dans le commerce ; ils répandent par tout la commodité & l'abondance. Non, Déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs Vaisseaux fasse naufrage ; mais je ferai que le Pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Itaque où il veut aller. Venus contente de cette promesse, rit avec malignité, & retourna dans son Char volant sur les Prez fleuris d'Idalie, où les Graces, les Jeux & les Ris témoignerent leur joye de la revoir, dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

Neptune envoya aussi-tôt une Divinité trompeuse, semblable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil, au lieu que cette Divinité enchante les sens des hommes qui veillent. Ce Dieu malfaisant environné d'une troupe innombra-

ble de mensonges aîlez, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile & enchantée sur les yeux du Pilote Achamas, qui consideroit attentivement la clarté de la Lune, le Cours des Etoiles & le rivage d'Itaque, dont il découvroit déja assez aprés de lui les rochers escarpez. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne lui montrerent plus rien de veritable, un autre Ciel se presenta à lui, les Etoiles parurent comme si elles avoient changé leur course, & qu'elles fussent revenuës sur leurs pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des loix nouvelles, la terre même étoit changee, une fausse Itaque se presentoit toûjours au Pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la veritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'Isle, plus cette image reculoit, elle fuyoit toûjours devant lui, & il ne sçavoit que croire de cette fuite; quelquefois il s'imaginoit entendre le bruit qu'on fait dans un Port, déja il se préparoit, selon l'ordre qu'il en avoit reçû, à aller aborder secretement dans une petite Isle qui est auprés de la grande, pour dérober aux Amans de Penelope conjurez contre Telemaque, le retour de ce jeune Prince; quelquefois il craignoit les écueils, dont cette Côte de la mer est bordée, & il lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre: puis tout-à-coup il remarquoit que la terre

paroiſſoit encore éloignée, les montagnes n'étoient à ſes yeux dans cet éloignement, que comme des petits nuages qui obſcurciſſent quelquefois l'horiſon pendant que le Soleil ſe couche. Ainſi Achamas étoit étonné, & l'impreſſion de la Divinité trompeuſe qui charmoit ſes yeux, lui faiſoit éprouver un certain ſaiſiſſement qui lui avoit été juſqu'alors inconnu; il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illuſion d'un ſonge.

Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de ſoufler pour jetter le Navire ſur les Côtes de l'Heſperie: le vent obéït avec tant de violence, que ce Navire arriva bien-tôt ſur le rivage que Neptune avoit marqué: déja l'Aurore annonçoit le jour, déja les Etoiles qui craignent les rayons du Soleil, & qui en ſont jalouſes, alloient cacher dans l'Ocean leurs ſombres feux; quand le Pilote s'écria: Enfin je n'en puis plus douter, nous touchons preſque à l'Iſle d'Itaque; Telemaque, rejoüiſſez-vous, dans une heure vous pourrez revoir Penelope, & peut-être trouver Ulyſſe remonté ſur ſon Trône.

A ce cri Telemaque, qui étoit immobile dans les bras du ſommeil, s'éveille, ſe leve, monte au gouvernail, embraſſe le Pilote, & & de ſes yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la Côte voiſine, il gemit, ne reconnoiſſant pas les rivages de ſa patrie. Helas!

où sommes-nous, dit-il ? Vous vous êtes trompé, Achamas, vous connoissez mal cette Côte si éloignée de vôtre Païs : Non, non, répondit Achamas, je ne puis me tromper pour reconnoître les bords de cette Isle. Combien de fois suis je entré dans vôtre Port? J'en connois jusqu'aux moindres rochers. Le rivage de Tyr n'est guéres mieux dans ma memoire ; reconnoissez cette montagne qui avance, voyez ce rocher qui s'éleve comme une tour, n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre les autres rochers, qui semblent menacer la mer par leur chûte? Mais ne remarquez-vous pas ce Temple de Minerve qui fend la nuë ? Voilà la Forteresse de la maison d'Ulysse vôtre pere.

Vous vous trompez, Achamas, répondit Telemaque, je vois au contraire une Côte assez reculée, mais unie, j'apperçois une Ville qui n'est point Itaque. O Dieux ! Est ce ainsi que vous vous joüez des hommes ? Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Achamas furent changez, le charme se rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit veritablement, & reconnut son erreur. Je l'avouë, Telemaque ! s'écria-t-il, quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux ; je croyois voir Itaque, & son image toute entiere se presentoit à moi ; mais dans ce moment elle disparoît comme un songe, je vois une autre Ville, c'est sans doute Salente qu'Idomenée fugitif de Cre-

te vient de fonder dans l'Hesperie, j'apperçois des murs qui s'élevent, & qui ne sont pas encore achevez, je vois un Port qui n'est pas entierement fortifié. Pendant qu'Achamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette Ville naissante, & que Telemaque déploroit son malheur, ce vent que Neptune faisoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une Rade où ils se trouverent à l'abri, & tout auprés du Port.

Mentor qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Venus, n'avoit fait que soûrire de l'erreur d'Achamas: quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Telemaque: Jupiter vous éprouve, mis il ne veut pas vôtre perte, au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercules, ayez toûjours devant vos yeux ceux de vôtre pere. Quiconque ne sçait pas souffrir, n'a point un grand cœur; il faut que vôtre patience & vôtre courage lasse la cruelle fortune qui se plaît à vous persecuter; je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune, que je ne craignois les caresses flâteuses de la Déesse qui vous retenoit dans son Isle. Que tardons-nous? Entrons dans ce Port, voici un peuple ami: c'est chez les Grecs que nous arrivons: Idomenée, si maltraité par la fortune aura pitié des malheureux.

Aussi-tôt ils entrerent dans le le Port de Salente,

lente, où le Vaisseau Phenicien fut reçu sans peine, parce que les Pheniciens sont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'Univers. Telemaque regardoit avec admiration cette Ville naissante, semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dés le matin les rayons du Soleil qui viennent l'embellir; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons; elle étend ses feüilles vertes, elle épanoüit ses fleurs odoriferentes avec mille couleurs nouvelles, à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi fleurissoit la nouvelle Ville d'Idomenée sur le rivage de la mer; chaque jour, chaque heure, elle croissoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux Etrangers qui étoient sur la mer, de nouveaux ornemens d'Architecture qui s'élevoient jusqu'au Ciel; toute la Côte retentissoit des cris des ouvriers, & des coups de marteau; les pierres étoient suspenduës en l'air par des gruës avec des cordes; tous les Chefs animoient le peuple au travail dés que l'Aurore paroissoit, & le Roi Idomenée donnant par tout ses ordres lui-même, faisoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le Vaisseau Phenicien fut arrivé, que les Cretois donnerent à Telemaque & à Mentor toutes les marques d'amitié sincere: on se hâta d'avertir Idomenée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse, s'écria-t'il,

d'Ulysse ce cher ami, ce sage Heros, par qui nous avons enfin renversé la Ville de Troye, qu'on me l'amene, & que je lui montre comme j'ai aimé son pere.

Aussi-tôt on lui presente Telemaque. Il lui dit avec un visage doux & riant : Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je croi que je vous aurois reconnu. Voilà Ulysse lui-même ; voilà ses yeux pleins de feu, & dont le regard est si ferme ; voilà son air d'abord froid & reservé, qui cachoit tant de vivacité & de grace ; je reconnois même ce soûris fin, cette action negligée, cette parole douce, simple & insinuante qui persuadoit, sans qu'on eût le temps de s'en défier. Oüi, vous êtes le fils d'Ulysse, mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils ! Quelle avanture vous mene sur ce rivage : Est-ce pour chercher vôtre pere ? Helas ! je n'en ai aucune nouvelle : la fortune nous a persecuté lui & moi, il a eu le malheur de ne pouvoir recouvrer sa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colere des Dieux contre moi.

Pendant qu'Idomenée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom. Cependant Telemaque lui répondit les larmes aux yeux.

O Roy ! pardonnez-moi la douleur que je





ne ſçaurois vous cacher dans un tems où je ne devrois vous témoigner que de la joye & de la reconnoiſſance pour vos bontez. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulyſſe, vous m'apprenez vous-même à ſentir le malheur de ne point retrouver mon pere. Il y a déja long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irritez ne me permettent pas de le revoir, ni de ſçavoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Itaque, où Penelope languit dans le deſir d'être délivrée de ſes Amans. J'avois crû vous trouver dans l'Iſle de Crete, j'ai ſçû vôtre cruelle deſtinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Heſperi, où vous avez formé un nouveau Royaume; mais la fortune qui ſe joüe des hommes, & qui me tient errant dans tous les païs loin d'Itaque, m'a enfin jetté ſur vos Côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'eſt celui que je ſupporte le plus volontiers: ſi elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus ſage & le plus genereux de tous les Rois.

A ces mots Idomenée embraſſe tendrement Telemaque, & le menant dans ſon Palais, il lui dit: Quel eſt donc ce prudent Vieillard qui vous accompagne? Il me ſemble que je l'ai ſouvent vû autrefois. C'eſt Mentor, repliqua Telemaque, Mentor ami d'Ulyſſe, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois?

Auſſi-tôt Idomenée s'avance, tend la main à Mentor : Nous nous ſommes vûs, dit-il, autrefois. Vous ſouvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crete, & des bons conſeils que vous me donnâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeuneſſe & le goût des vains plaiſirs, m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'ayent inſtruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous euſſe crû, ô ſage Vieillard ! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes point changé depuis tant d'années ; c'eſt la même fraîcheur de viſage, la même taille droite, la même vigueur, vos cheveux ſeulement ont un peu blanchi.

Grand Roy ! répondit Mentor, ſi j'étois flâteur, je vous dirois de même, que vous avez conſervé cette fleur de jeuneſſe qui éclatoit ſur vôtre viſage avant le ſiége de Troye ; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de bleſſer la verité. D'ailleurs, je vois par vôtre ſage diſcours que vous n'aimez pas la flâterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec ſincerité. Vous êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cauſe, c'eſt que vous avez beaucoup ſouffert par vos malheurs ; mais vous avez bien gagné en ſouffrant, puiſque vous avez acquis la ſageſſe. On doit ſe conſoler aiſément des rides qui viennent ſur le viſage, pendant que le cœur

s'exerce & se fortifie dans la vertu. Or sçachez que les Rois s'usent toûjours plus que les autres hommes. Dans l'adversité les peines de l'esprit & les travaux du corps, les font vieillir avant le tems: dans la prosperité, les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal sain que les plaisirs où l'on ne peut se moderer. De là vient que les Rois en paix & en guerre, ont toûjours des peines & des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre & moderée, simple & exempte d'inquiétudes & de passions, reglée & laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage, la vive jeunesse, qui sans ces précautions est toûjours prête à s'envoler sur les aîles du temps..

Idomenée charmé du discours de Mentor l'eût écouté long-temps, si on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Telemaque & Mentor le suivirent environnez d'une grande foule de peuple, qui consideroit avec empressement & curiosité ces deux Etrangers; ils se disoient les uns aux autres: Ces deux hommes sont bien differens, le jeune a je ne sçai quoi de vif & d'aimable, toutes les graces de la beauté & de la jeunesse sont répanduës sur son visage & sur son corps; mais cette beauté n'a rien de mou ni d'effeminé; avec cette fleur si tendre

de la jeuneſſe ; il paroît vigoureux, robuſte, endurci au travail. Mais cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa force : ſa mine paroît d'abord moins haute, & ſon viſage moins gracieux ; mais quand on le regarde de prés, on trouve dans ſa ſimplicité des marques de ſageſſe & de vertu avec une nobleſſe qui étonne. Quand les Dieux ſont deſcendus ſur la terre pour ſe communiquer aux mortels, ſans doute qu'ils ont pris de telles figures d'Etrangers & de Voyageurs.

Cependant on arrive dans le Temple de Jupiter, qu'Idomenée, du ſang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence ; il étoit environné d'un double rang de colomnes de marbre jaſpé, les chapiteaux étoient d'argent, le Temple étoit tout incruſté de marbre avec des bas reliefs qui repreſentoient Jupiter changé en Taureau, le raviſſement d'Europe, & ſon paſſage en Crete au travers des flots. On voyoit enſuite la naiſſance & la jeuneſſe de Minos ; enfin ce ſage Roy donnant dans un âge plus avancé des loix à toute ſon Iſle pour la rendre à jamais floriſſante. Telemaque y remarqua auſſi les principales avantures du ſiége de Troye, où Idomenée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces repreſentations de combats, il chercha ſon pere, il le reconnut prenant les chevaux de Rheſus que Diomede venoit de tuer, en-

ſuite diſputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les Chefs de l'Armée Grecque aſſemblée ; enfin ſortant du cheval fatal pour verſer le ſang de tant de Troyens. Telemaque le reconnut d'abord à ces fameuſes actions, dont il avoit ſouvent oüi parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulerent de ſes yeux, il changea de couleur, ſon viſage parut troublé. Idomenée l'apperçût, quoique Telemaque ſe détournât pour cacher ſon trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idomenée, de nous laiſſer voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de vôtre pere.

Cependant le peuple s'aſſembloit en foule ſous ces vaſtes portiques, formez par le double rang de colomnes qui environnoient le Temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient des vers à la loüange du Dieu qui tient dans ſes mains la foudre : ces enfans choiſis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flotans ſur leurs épaules, leurs têtes couronnées de roſes & de parfums ; ils étoient tous vêtus de blanc. Idomenée faiſoit à Jupiter un ſacrifice de cent Taureaux pour ſe le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entrepriſe contre ſes voiſins. Le ſang des victimes fumoit de tous côtez : on le voyoit ruiſſeler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le Vieillard Theophane, ami des Dieux, & Prêtre du Temple, tenoit pendant le ſacrifice ſa tête couverte d'un bout de ſa robe de pourpre ; enſuite il conſulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore ; puis s'étant mis ſur le Trépied ſacré : O Dieux : s'écria-t-il, quels ſont donc ces deux Etrangers que le Ciel envoye en ces lieux ? Sans eux la guerre entrepriſe nous ſeroit funeſte, & Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée ſur ſes fondemens. Je vois un jeune Heros que la ſageſſe mene par la main ; il n'eſt pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage. En diſant ces paroles, ſon regard étoit farouche, & ſes yeux étincelans ; il ſembloit voir d'autres objets que ceux qui paroiſſoient devant lui ; ſon viſage étoit enflâmé, il étoit troublé & hors de lui-même ; ſes cheveux étoient heriſſez, ſa bouche écumante, ſes bras levez & immobiles, ſa voix émûë étoit plus forte qu'aucune voix humaine ; il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'eſprit divin qui l'agitoit : O heureux Idomenée ! s'écria-t-il encore, que vois-je ! Quels malheurs évitez ! Quelle douce paix au-dedans, mais au-dehors quels combats ! Quelles victoires ! O Telemaque ! ces travaux ſurpaſſent ceux de ton pere, le fier ennemi gémit dans la pouſſiere ſous ton glaive, les portes d'airain, les inacceſſibles remparts tombent à

tes pieds ! O grande Déesse, que son pere..... O jeune homme ! tu reverras enfin..... A ces mots, la parole meurt dans sa bouche, & il demeure malgré lui dans un silence plein d'étonnement. Tout le peuple est glacé de crainte, Idomenée tremblant n'ose lui demander qu'il acheve. Telemaque même surpris, comprend à peine ce qu'il vient d'entendre, à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions.

Mentor est le seul que l'esprit divin n'a pas étonné : Vous entendez, dit-il à Idomenée, le dessein des Dieux contre quelque Nation que vous avez à combattre ; la victoire sera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de vôtre ami, le bonheur de vos armes ; n'en soyez point jaloux, profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idomenée n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles, sa langue demeuroit immobile. Telemaque plus promt dit à Mentor : Tant de gloire promise ne me touche point ; mais que peuvent donc signifier ces dernieres paroles : Tu reverras ! Est-ce mon pere, ou seulement Itaque ? Helas ! que n'a-t-il achevé ! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse ! ô mon pere ! seroit-ce vous-même que je dois revoir ? Seroit-il vray ? Mais je me flate, cruel Oracle, tu prens plaisir à te joüer d'un malheureux, encore une

parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit : Respectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher ; une curiosité temeraire merite d'être confonduë ; c'est par une sagesse pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leur destinée dans une nuit impenetrable ; il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire ; mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, & ce que les Dieux veulent faire de nous. Telemaque touché de ces paroles, se retínt avec beaucoup de peine. Idomenée, qui étoit revenu de son étonnement, commença de son côté à loüer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Telemaque & le sage Mentor, pour le rendre victorieux de ses ennemis. Aprés qu'on eût fait un magnifique repas, qui suivit le sacrifice, il parla ainsi aux deux Etrangers.

J'avouë que je ne connoissois point assez l'art de regner quand je revins en Crete aprés le siége de Troye ; vous sçavez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de regner dans cette grande Isle, puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti ; encore trop heureux si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire, & à me rendre plus moderé. Je traversai les mers comme un fugitif que la vengeance des Dieux & des hom-

mes pourſuit, toute ma grandeur paſſée ne ſervoit qu'à me rendre ma chûte plus honteuſe & plus inſupportable; je vins refugier mes Dieux Penates ſur cette Côte deſerte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts auſſi anciennes que la terre, des rochers preſque inacceſſibles, où ſe retiroient les bêtes farouches; je fus reduit à me réjoüir de poſſeder, avec un petit nombre de ſoldats & compagnons qui avoient bien voulu me ſuivre dans mes malheurs, cette terre ſauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus eſperer de revoir jamais cette Iſle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y regner. Helas! diſois-je en moi-même, quel changement! Quel exemple terrible ne ſuis-je point pour les Rois? Il faudroit me montrer à tous ceux qui regnent dans le monde, pour les inſtruire par mon exemple: ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cauſe de leur élevation au-deſſus du reſte des hommes. Eh! c'eſt leur élevation même qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, aimé de mes Sujets, je commandois à une Nation puiſſante & belliqueuſe, la renommée avoit porté mon nom dans les païs les plus éloignez: je regnois dans une Iſle fertile & délicieuſe, cent Villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richeſſes, les peuples me reconnoiſſoient pour être du ſang de Jupiter, né dans leur Païs, ils m'ai-

moient comme le petit fils du ſage Minos, dont les Loix les rendent ſi puiſſans & ſi heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, ſinon d'en ſçavoir joüir avec moderation? Mais mon orgueil & la flaterie que j'ai écouté, ont renverſé mon Trône : Ainſi tomberont tous les Rois qui ſe livreront à leurs deſirs & aux conſeils des eſprits flateurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un viſage gay & plein d'eſperance pour ſoûtenir le courage de ceux qui m'avoient ſuivi. Faiſons, leur diſois-je, une nouvelle Ville, qui nous conſole de tout ce que nous avons perdu : nous ſomme environnez de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entrepriſe; nous voyons Tarente qui s'éleve aſſez prés de nous, c'eſt Phalante avec ſes Lacedemoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctete donne le nom de Petilie à une grande Ville qu'il bâtit ſur la même Côte. Metaponte eſt encore une ſemblable Colonie, ferons-nous moins que tous ces Etrangers errans comme nous? La fortune ne nous eſt pas plus rigoureuſe. Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle : c'étoit une conſolation pour moi que la lumiere du jour me quittât, & que la nuit vînt m'envelopper de ſes ombres, pour déplorer en liberté ma miſerable deſtinée. Deux torrens de larmes ameres couloient de mes yeux, & le doux

ſommeil m'étoit inconnu ; le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé ſi vieilli.

Aprés qu'Idomenée eut achevé de raconter ſes peines, il demanda à Telemaque & à Mentor leur ſecours dans la guerre où il ſe trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, diſoit-il, à Itaque dés que la guerre ſera finie : cependant j'envoyerai des Vaiſſeaux dans toutes les Côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulyſſe. En quelque endroit des terres connuës que la tempête ou la colere de quelque Divinité l'ait jetté, je ſçaurai bien l'en retirer. Plaiſe aux Dieux qu'il ſoit encor vivant. Pour vous, je vous renvoyerai dans les meilleurs Vaiſſeaux qui ont été conſtruits dans l'Iſle de Crete ; ils ſont faits du bois coupé ſur le veritable Mont Ida, où Jupiter nâquit. Ce bois ſacré ne ſçauroit périr dans les flots, les vents & les rochers le craignent & le reſpectent. Neptune même dans ſon plus grand couroux n'oſeroit ſoûlever les vagues contre lui. Aſſurez-vous donc que vous retournerez heureuſement à Itaque ſans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer ſur tant de mers : le trajet eſt court & facile ; renvoyez le Vaiſſeau Phenicien qui vous a portez juſqu'icy, & ne ſongez qu'à acquerir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idomenée pour reparer tous ſes mal-

heurs ? C'est à ce prix, ô fils d'Ulysse ! que vous serez jugé digne de vôtre pere : quand même les destinées rigoureuses l'auroient déja fait descendre dans le sombre royaume de Pluton, toute la Grece charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Telemaque interrompit Idomenée : Renvoyons, dit-il, ce Vaisseau Phenicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis : car ils sont devenus les nôtres ? Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste Troyen & ennemi de la Grece, faut-il douter que nous ne soyons encore plus ardens & plus favorisez des Dieux, quand nous combattrons pour un des Heros Grecs qui ont renversé l'impie Ville de Priam ?

Mentor regardant d'un œil doux & tranquille Telemaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole : Je suis bien aise, ô fils d'Ulysse, de voir en vous une si grande passion pour la gloire ; mais souvenez-vous que vôtre pere n'en a acquise une si grande parmi les Grecs au siege de Troye, qu'en se montrant le plus sage & le plus moderé d'entr'eux. Achilles, quoiqu'invincible & invulnerable, quoiqu'il portât la terreur & la mort par tout où il combattoit, n'a pû prendre la Ville de Troye, il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette Ville, & elle a triomphé du meurtrier d'He-

ctor ; mais Ulysse, en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flâme & le fer au milieu des Troyens, & c'est à ses mains qu'on doit la chûte de ces hautes & superbes Tours qui menacerent pendant dix ans toute la Grece conjurée. Autant que Minerve est au-dessus de Mars, autant une valeur discrette & prévoyante surpasse-t-elle un courage boüillant & farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soûtenir : je ne refuse aucun peril ; mais je crois, Idomenée, que vous devez nous expliquer premierement si vôtre guerre est juste ; ensuite contre qui vous la faites, & enfin quelles sont vos forces pour en esperer un heureux succés.

Idomenée lui répondit : Quand nous arrivâmes sur cette Côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage, qui vivoit dans les forêts de la chasse & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes ; ils furent épouventez voyant nos vaisseaux & nos armes, ils se retirerent dans les montagnes ; mais comme les Soldats furent curieux de voir le païs, & voulurent poursuivre des Cerfs, ils rencontrerent ces sauvages fugitifs. Alors les Chefs de ces Sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les ceder, il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles, du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix & en liberté ; nous vous

trouvons errans, diſperſez & plus foibles que nous : il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de vôtre malheur : Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux qui ſont hommes auſſi bien que nous. Allez, & ſouvenez-vous que vous devez la vie à nos ſentimens d'humanité : N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier & ſauvage, que vous recevez cette leçon de moderation & de generoſité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainſi envoyez par ces Barbares, revinrent dans le camp, & raconterent ce qui leur étoit arrivé : nos ſoldats en furent émûs, ils eurent honte de voir que les Cretois dûſſent la vie à cette troupe d'hommes ; ils s'en allerent à la chaſſe en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes ſortes d'armes ; bien-tôt ils rencontrerent les Sauvages, & les attaquerent ; le combat fut cruel ; les traits voloient de part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les Sauvages furent contraints de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtres n'oſerent s'engager. Peu de tems aprés ces peuples envoïerent vers moy deux de leurs plus ſages Vieillards qui venoient me demander la paix ; ils m'apporterent des preſens, c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du Païs. Aprés m'avoir donné leurs preſens, ils parlerent ainſi.

O Roi! nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier (en effet ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix & la guerre, choisis. Nous aimerions mieux la paix, c'est pour l'amour d'elle que nous n'avonspoint eu de honte de te ceder le doux rivage de la mer, où le Soleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits, c'est pour elle que nous nous sommes retirez dans ces hautes montagnes toûjours couvertes de glace & de neige; nous avons horreur de cette brutalité, qui sous les beaux noms d'ambition & de gloire, va follement ravager les Provinces, & répand le sang des hommes qui sont tous freres. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier, nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, & si la politesse dont ils se piquent, ne leur inspirent que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages, nous ferons gloire d'être toûjours barbares, mais justes, humains, fideles, & desinteressez, accoûtumez à nous contenter de peu, & à mépriser la vaine délicatesse, qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup : ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur de corps & d'esprit; c'est l'amour

de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour ses proches, l'attachement à ses amis, la fidelité pour tout le monde, la moderation dans la prosperité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toûjours hardiment la verité, l'horreur de la flaterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins & pour alliez : si les Dieux irritez t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par moderation la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces Vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder; ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs, les sourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manieres simples & ingenuës; les fourures qui leur servoient d'habits étoient noüées sur l'épaule, & laissoient voir des bras plus nerveux & des muscles mieux nourris que ceux que nos Athletes. Je répondis à ces deux Envoyez, que je desirois la paix; nous reglâmes ensemble de bonne foi plusieurs conditions, nous prîmes tous les Dieux à témoins, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des presens.

Mais les Dieux qui m'avoient chassé du Roïaume de mes Ancêtres, n'étoient pas encore lassez de me persecuter. Nos chasseurs,

qui ne pouvoient pas être si-tôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrerent le même jour une grande troupe de ces Barbares qui accompagnoient leurs Envoyez, comme ils revenoient de nôtre Camp ; ils les attaquerent avec fureur, en tuerent une partie, & poursuivirent le reste dans les bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses ni à nos sermens. Pour être plus puissans contre nous, ils appellent à leur secours les Locriens, les Appuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nerite, & de Brindes ; les Lucaniens viennent avec des chariots armez de faux tranchantes. Parmi les Appuliens chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des massuës pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer ; ils sont presque de la taille des Geants, & leurs corps se rendent si robustes par les exercices penibles ausquels ils s'adonnent, que leur seule vûë épouvante. Les Locriens venus de la Grece, sentent encore leur origine, & sont plus humains que les autres ; mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes Grecques, la vigueur des Barbares, & l'habitude de mener une vie dure ; ce qui les rend invincibles ; ils portent des boucliers legers qui sont faits d'un tissu d'ozier, & couverts de peaux ; leurs épées sont longues. Les Brutiens sont legers à la course, comme les

Cerfs & comme les Dains, on croiroit que l'herbe même la plus tendre n'eſt point foulée ſous leurs pieds, à peine laiſſent-ils dedans le ſable quelque trace de leurs pas; on les voit tout à coup fondre ſur leurs ennemis, & puis diſparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone ſont adroits à tirer des fléches, un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bonder un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates, & ſi jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils remporteront le prix; leurs fléches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, & dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nerite & de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur ſans art; les cris qu'ils pouſſent juſqu'au Ciel à la vûë de leurs ennemis, ſont affreux; ils ſe ſervent aſſez bien de la fronde, & ils obſcurciſſent l'air par une grêle de pierres: mais ils combattent ſans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous deſirez de ſçavoir. Vous connoiſſez maintenant l'origine de cette guerre, & quels ſont nos ennemis.

Aprés cet éclairciſſement, Telemaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainſi à Idomenée: D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples ſortis de la Grece, s'uniſſent aux Barbares con-

tre les Grecs? D'où vient que tant de Colonies Grecques fleuriſſent ſur cette Côte de la mer, ſans avoir les mêmes guerres à ſoûtenir que vous ? Ah ! Idomenée, vous dites que les Dieux ne ſont pas encore las de vous perſecuter ! Et moy je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous inſtruire. Tant de malheurs que vous avez ſouffert, ne vous ont pas encore appris cé qu'il faut faire pour prévenir la guerre : ce que vous racontez vous même de la bonne foy de ces Babares, ſuffit pour montrer que vous auriez pû vivre en paix avec eux ; mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuſes ; vous auriez pû leur donner des ôtages, & en prendre d'eux ; il eût été facile d'envoyer avec leurs Ambaſſadeurs quelques-uns de vos Chefs pour les reconduire avec ſûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les appaiſer, en leur repreſentant qu'on les avoit attaquez faute de ſçavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les ſûretez qu'ils auroient demandées, & établir des peines rigoureuſes contre ceux de vos ſujets qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'eſt-il arrivé depuis ce commencement de guerre ?

Je crûs, répondit Idomenée, que nous n'aurions pû ſans baſſeſſe rechercher ces Barbares, qui aſſemblerent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorerent le ſe-

cours de tous les peuples voisins, ausquels ils nous rendirent suspects & odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes qui étoient mal gardées, nous les prîmes sans peine, & par là nous nous sommes mis en état de désoler ces Barbares. J'y ai fait élever des Tours, d'où nos Troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans nôtre Païs; nous pouvons entrer dans le leur, & ravager quand il nous plaira leurs principales habitations; par ce moyen nous sommes en état de resister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la paix entr'eux & nous est devenuë trés-difficile; nous ne sçaurions leur abandonner ces Tours sans nous exposer à leurs incursions, & ils les regardent comme des Citadelles, dont nous voulons nous servir pour les reduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idomenée: Vous êtes un sage Roy, & vous voulez qu'on vous découvre la verité sans aucun adoucissement; vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour se corriger, n'employent leur autorité qu'à soûtenir les fautes qu'ils ont faites; sçachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon. Quand il est venu à vous demander la paix,

étoit-ce par foibleſſe qu'il la demandoit? manquoit-il de courage ou de reſſources contre vous? Vous voyez que non, puiſqu'il eſt ſi aguerri & ſoûtenu par tant de voiſins redoutables. Que n'imitiez-vous ſa moderation? Mais une mauvaiſe honte & une fauſſe gloire vous ont jetté dans ce malheur; vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puiſſant, en réuniſſant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuſte. A quoi ſervent ces Tours que vous vantez tant, ſinon à mettre tous vos voiſins dans la neceſſité de perir, ou de vous faire perir vous-même pour ſe préſerver d'une ſervitude prochaine? Vous n'avez élevé ces Tours que pour vôtre ſûreté, & c'eſt par ces Tours que vous êtes dans un ſi grand peril. Le rempart le plus ſûr d'un Etat, eſt la juſtice, la moderation, la bonne foi & l'aſſurance où ſont vos voiſins, que vous êtes incapable d'uſurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévûs. La fortune eſt capricieuſe & inconſtante dans la Guerre, mais l'amour & la confiance de vos voiſins qui ont ſenti vôtre moderation, font qu'un Etat ne peut être vaincu, & n'eſt preſque jamais attaqué. Quand même un voiſin injuſte l'attaqueroit, tous les autres intereſſez à ſa conſervation, prennent auſſi-tôt les armes pour le défendre: cet appui de tant de

peuples qui trouvent leurs veritables interêts à soûtenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces Tours qui rendent vos maux irremediables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, vôtre Ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, & vous seriez l'arbitre de toutes les Nations de l'Hesperie.

Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut par l'avenir reparer le passé. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette Côte diverses Colonies Grecques; ces peuples doivent être disposez à vous secourir; ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au siége de Troye, où vous vous êtes signalé tant de fois entre ces Princes Grecs, pour la querelle commune de toute la Grece; pourquoy ne songez-vous pas à mettre ces Colonies dans vôtre parti?

Elles sont toutes, répondit Idomenée, resoluës à demeurer neutres; ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir; mais le trop grand éclat que cette Ville a eu dés sa naissance, les a épouventez; les Grecs aussi bien que les autres ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'aprés avoir subjugué les Barbares des montagnes, nous pousserions plus loin nôtre ambition. En un mot, tout est contre nous, ceux-mêmes qui ne nous sont

pas

pas une guerre ouverte, desirent nôtre abaissement, & la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrêmité, reprit Mentor ! Pour vouloir paroître trop puissant, vous ruinez vôtre puissance, & pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au dedans par les efforts necessaires pour soûtenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idomenée, que le malheur même n'a pû instruire qu'à demi! Aurez-vous encore besoin d'une seconde chûte pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois; laissez-moi faire, & racontez-moi seulement en détail quelles sont donc ces Villes Grecques qui refusent vôtre alliance ?

La principale, lui répondit Idomenée, est la Ville de Tarente, Phalantus l'a fondée depuis trois ans : il ramassa en Laconie un nombre de jeunes hommes nez des femmes qui avoient oublié leurs maris absens pendant la guerre de Troye : quand les maris revinrent, les femmes ne songerent qu'à les appaiser, & qu'à désavoüer leurs fautes : cette jeunesse nombreuse, qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni pere, ni mere, vécut avec une licence sans bornes. La severité des loix réprima leurs desordres, ils se réünirent sous Phalantus, Chef hardi, intrepide, ambitieux, & qui sçait gagner les cœurs par ses

artifices ; il eſt venu ſur ce rivage avec les jeunes Laconiens, ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacedemone. D'un autre côté Philoctete, qui a eû une ſi grande gloire au ſiége de Troye, en y portant les fléches d'Hercules, a élevé dans ce voiſinage les murs de Petilie, moins puiſſante à la verité, mais plus ſagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici prés la Ville de Metaponte, que le ſage Neſtor a fondée avec ſes Pyliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Neſtor dans l'Heſperie, & vous n'avez pas ſçû l'engager dans vos interêts? Neſtor qui vous a vû tant de fois combattre contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié : Je l'ai perduë, repliqua Idomenée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbare que le nom; ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Heſperie. Nous le détromperons, dit Mentor ; Telemaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder ſa Colonie, & avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe. Il n'aura pas encore oublié ce Heros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſon fils Telemaque ; mais le principal eſt de guerir ſa défiance. C'eſt par les ombrages donnez à tous vos voiſins que cette guerre s'eſt allumée, & c'eſt en diſſipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup laiſſez-moi faire.

A ces mots Idomenée embraſſant Mentor s'attendriſſoit, & ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles : O ſage Vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes ! j'avouë que je me ſerois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé auſſi librement que vous ; j'avouë qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix ; j'avois réſolu de perir ou de vaincre tous mes ennemis, mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils plûtôt que ma paſſion. O heureux Telemaque ! qui ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître, toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus ſalutaires conſeils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui eſt à moi, Idomenée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

SOMMAIRE
DU HUITIE'ME LIVRE.

Les Princes alliez contre Idomenée arrivent avec une armée nombreuse pour surprendre la Ville. Mentor sort de la Ville seul avec une branche d'olivier. Les Troupes suspendent leur marche, & Mentor parle de paix. Nestor sort des rangs pour traiter avec lui, & reconnoît Mentor. Nestor se plaint qu'Idomenée a manqué de parole, & en veut avoir raison. Mentor jure pour Idomenée, & promet en ôtage le fils d'Ulysse. A ce nom, Nestor s'attendrit. Telemaque sort de la Ville, & se montre à Nestor, qui le reconnoît. La Paix se conclut, & on la proclame à la tête des Armées. Aprés cette Guerre, Nestor raconte à Mentor le sujet d'une Guerre juste que les Princes alliez ont à entreprendre contre Adraste Roy des Dauniens, & demande à Idomenée qu'il se joigne aux autres Rois de l'Hesperie. Mentor & Idomenée conviennent que Telemaque ira à l'Armée à la place d'Idomenée. Mais avant de partir, Mentor lui donne les instructions necessaires à un Prince pour se conduire à la Guerre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS DULYSSE.

LIVRE HUITIE'ME.

PENDANT qu'ils s'entretenoient ainsi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissans, d'hommes qui poussoient des hurlemens épouventables, & de trompettes qui remplissoient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie : Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardez, les voilà qui viennent assieger Salente: les Vieillards & les femmes paroissoient consternez. Helas! disoient-ils, faloit-il quitter nôtre chere patrie, la fertile Crete, & suivre un Roi malheureux au travers de tant de mers pour fonder une Ville qui sera mise en cendres comme Troye ! On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties dans la vaste campagne briller au Soleil les casques & les boucliers des ennemis, les

yeux en étoient éblouïs : on voyoit aussi les piques herissées qui couvroient la terre, comme elle est couverte par une abondante moisson ; déja on remarquoit les chariots armez de faux tranchantes, on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre. Mentor monta sur une haute Tour pour le mieux découvrir. Idomenée & Telemaque le suivirent de prés ; à peine fut-il arrivé, qu'il apperçût d'un côté Philoctete, & de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse venerable. Quoi donc, s'écria Mentor, vous avez crû, ô Idomenée, que Philoctete & Nestor se contentoient de ne vous point secourir, & les voilà qui ont pris les armes contre vous, & si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur, sont des troupes Lacedemoniennes, commandées par Phalantus : tout est contre vous, il n'y a aucun voisin de cette Côte dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor décend à la hâte de cette Tour, il s'avance vers une porte de la Ville du côté où les ennemis s'avançoient ; il la fait ouvrir, & Idomenée surpris de la majesté avec laquelle il fait toutes ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au-devant des ennemis, étonnez de voir un

ſeul homme ſe preſenter à eux ; il leur montre de loin une branche d'Olivier en ſigne de paix, & quand il fut à portée de ſe faire entendre, il leur commanda d'aſſembler tous les Chefs, & il parla ainſi.

O hommes genereux aſſemblez de tant de Nations qui fleuriſſent dans la riche Heſperie, je ſçai que vous n'êtes venus ici que pour l'interêt commun de la liberté, je loüe vôtre zele; mais ſouffrez que je vous repreſente un moyen facile de conſerver la liberté & la gloire de tous vos peuples, ſans répandre le ſang humain. O Neſtor ! ſage Neſtor, que j'apperçois dans cette aſſemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre eſt funeſte à ceux-mêmes qui l'entreprennent avec juſtice, & ſous la protection des Dieux. La guerre eſt le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes, vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont ſouffert pendant dix ans devant la malheureuſe Troye ; quelles diviſions entre les Chefs ! quels caprices de la fortune ! quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! quels malheurs dans toutes les Villes les plus puiſſantes, cauſez par la guerre, pendant la longue abſence de leurs Rois ! Au retour les uns ont fait le naufrage, les autres ont trouvé une mort funeſte dans le ſein même de leurs épouſes. O Dieu, c'eſt dans vôtre colere que vous armâtes les Grecs pour cette glorieuſe expedition ! O peuples Heſperiens !

je prie les Dieux de ne nous donner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendres, il est vrai, mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, & que le lâche Paris joüît encore en paix de ses infâmes amours avec Helene. Philoctete si longtems malheureux, & abandonné dans l'Isle de Lemnos, ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre? Je sçâi que les peuples de Laconie ont senti aussi les troubles causez par la longue absence des Princes, des Capitaines, & des Soldats qui allerent contre les Troyens. O Grecs! qui avez passé dans l'Hesperie, vous n'y avez tous passé que par une suite de malheurs que causa la guerre de Troye.

Aprés avoir parlé ainsi, Mentor s'avança vers les Pyliens, & Nestor qui l'avoit reconnu s'avança aussi pour le saluer. O! Mentor, lui dit-il, il y a bien des années que je vous vis pour la premiere fois dans la Phocide: vous n'aviez que quinze ans, & je prévis dés-lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Par quelle avanture avez-vous été conduit en ces lieux? mais quels sont donc les moyens que vous avez de finir cette guerre? Idomenée nous a contraint de l'attaquer: nous ne demandons que la paix, chacun de nous avoit un interêt pressant de la desirer; mais nous ne pouvions plus trouver de sûreté en lui, il a violé tou-

tes

tes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins : il a montré à tous les autres son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, & il ne nous a laissé aucun moyen de défendre nôtre liberté, qu'en tâchant de renverser son nouveau Royaume. Si vous trouvez quelque expedient pour faire en sorte qu'on puisse se confier en lui, & s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, & nous avoüerons avec joye que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit : Sage Nestor, vous sçavez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Telemaque ; ce jeune homme impatient de découvrir la destinée de son pere, passa chez vous à Pylos, & vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidele ami de son pere ; vous lui donnâtes vôtre fils pour le conduire : il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer, il a vû la Sicile, l'Egypte, l'Isle de Chypre, celle de Crete, les vents, ou plûtôt les Dieux, l'ont jetté sur cette Côte comme il vouloit retourner à Itaque : nous sommes arrivez ici tout à propos pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idomenée, c'est le fils du sage Ulysse, c'est moy qui vous répond de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des Troupes confederées,

Idomenée & Telemaque avec tous les Cretois armez, les regardoient du haut des murs de Salente, ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçûs, & ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux Vieillards.

Nestor avoit toûjours passé pour le plus experimenté & le plus éloquent de tous les Rois de la Grece; c'étoit lui qui moderoit pendant le Siége de Troye le boüillant courroux d'Achilles, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, & le courage impetueux de Diomede: la douce persuasion couloit de ses lévres comme un ruisseau de lait; sa voix seule se faisoit entendre à tous ces Héros; tous se taisoient dés qu'il ouvroit la bouche, il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiser dans le camp la farouche discorde: il commençoit à sentir les injures de la foible vieillesse, mais ses paroles étoient encore pleines de force & de douceur; il racontoit les choses passées pour instruire la jeunesse par ses experiences; mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce Vieillard admiré de toute la Grece, sembla avoir perdu toute son éloquence & toute sa majesté, dés que Mentor parut avec lui; sa vieillesse paroissoit flétrie & abbatuë auprés de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force & la vigueur du tempera-

ment. Les paroles de Mentor, quoique graves & ſimples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoit à manquer à l'autre; tout ce qu'il diſoit étoit court, précis, nerveux; jamais il ne faiſoit aucune redite, jamais il ne racontoit que le fait neceſſaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même choſe, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuaſion, c'étoit par des tours nouveaux & des comparaiſons ſenſibles, il avoit même je ne ſçai quoy de complaiſant & d'enjoüé, quand il vouloit ſe proportionner aux beſoins des autres, & leur inſinuer quelque verité. Ces deux hommes ſi venerables furent un ſpectacle touchant à tant de peuples aſſemblez.

Pendant que tous les Alliez, ennemis de Salente, ſe jettoient les uns ſur les autres pour les voir de plus prés, & pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours, Idomenée & tous les ſiens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empreſſez ce que ſignifioient leurs geſtes & l'air de leur viſage. Cependant Telemaque impatient ſe dérobe à la multitude qui l'environne, il court à la porte par où Mentor étoit ſorti, il ſe la fait ouvrir avec autorité. Bien-tôt Idomenée qui le croyoit à ſes côtez, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui eſt déja auprés de Neſtor. Neſtor le reconnoît, & ſe hâ-

te, mais d'un pas pesant & tardif, de l'aller recevoir. Telemaque saute à son cou & le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin il s'écrie : O mon pere ! je ne crains pas de vous nommer ainsi. Le malheur de ne trouver point mon veritable pere ; & les bontez que vous m'avez fait sentir, me donnent droit de me servir d'un nom si tendre. Mon pere, mon cher pere, je vous revois, ainsi puissai-je revoir Ulysse. Si quelque chose pouvoit me consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même.

Nestor ne put à ces paroles retenir ses larmes, & il fut touché d'une secrete joye voïant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les joües de Telemaque. La beauté, la douceur, & la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les Alliez. N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce Vieillard qui est venu parler à Nestor ? sans doute c'est la même sagesse dans les caracteres des differens âges ; dans l'un elle ne fait encore que fleurir, dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus meurs.

Mentor qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Telemaque, profita de cette heureuse disposition. Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulysse si cher à toute la Grece, & si cher à vous-même, ô sage Nestor ! le voilà, je vous le livre com-

me un ôtage le plus precieux qu'on puisse vous donner des promesses d'Idomenée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivît celle du pere, & que la malheureuse Penelope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau Roy de Salente. Avec ce gage qui est venu de luy-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples assemblez de tant de Nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une paix solide.

A ce nom de paix on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces differentes Nations frémissoient de courroux, croyant perdre tout le temps où l'on differoit le combat; ils s'imaginoient qu'on ne faisoit ces discours que pour ralentir leur fureur, & pour faire échaper leur proye. Sur tout les Manduciens souffroient impatiemment qu'Idomenée esperoit de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que ses discours pleins de sagesse, ne relâchassent leurs alliez : ils commencerent à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor qui l'apperçût, se hâta d'augmenter cette défiance, pour jetter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avoüe, disoit-il, que les Manduciens ont sujet de se plaindre, & de demander ré-

paration des torts qu'ils ont soufferts. Je sçai qu'Idomenée a eu le malheur de donner des ombrages, mais il est aisé de guerir toutes vos défiances. Telemaque & moy nous vous offrons à être des ôtages qui vous répondent de la bonne foy d'Idomenée, nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra, soient fidelement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduciens! s'écria-t-il, c'est que les troupes des Cretois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise; & que par-là ils sont en état d'entrer malgré vous aussi souvent qu'il leur plaira dans le païs où vous êtes retirez. Les passages que les Cretois ont fortifiez par des hautes Tours pleines de gens armez, sont le veritable sujet de la guerre. Répondez-moy, y en a-t-il encore quelqu'autre?

Alors le Chef des Manduciens s'avança, & parla ainsi: Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous a échapé sans ressource, par l'ambition inquiete des Cretois, & par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs sermens. Nation insensée, qui nous a réduit malgré nous à l'affreuse necessité de prendre un parti de desespoir contre elle, & de ne pouvoir plus chercher nôtre salut que dans sa perte! Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toûjours qu'ils veulent

usurper nos terres & nous mettre en servitude. S'il étoit vray qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cedé sans peine, & ils ne chercheroient pas à conserver des entrées dans un païs contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux: Mais vous ne les connoissez pas, ô sage Vieillard ! c'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juste & necessaire, sans laquelle l'Hesperie ne pourroit jamais esperer une paix constante. O Nation ingrate, trompeuse & cruelle, que les Dieux irritez ont envoyé auprés de nous pour troubler nôtre paix, & pour nous punir de nos fautes ! Mais aprés nous avoir punis, ô Dieux! vous vous vangerez, vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émûë, il sembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumer dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole : Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier : mais je vous offre des choses certaines & presentes. Si vous n'êtes pas contens d'avoir pour ôtage Telemaque & moy, je vous ferai donner douze des plus nobles & des plus vaillans Cretois : il est juste que vous donniez aussi de vôtre côté des ôta-

ges, car Idomenée, qui desire sincerement la paix, la desire sans crainte & sans bassesse ; il desire la paix, comme vous dites vous-mêmes que vous l'avez desirée, par sagesse & par moderation ; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vûë des dangers dont la guerre menace ; il est prêt à mourir ou à vaincre ; mais il préfere la paix à la victoire la plus éclatante ; il auroit honte de craindre d'être vaincu ; mais il craint d'être injuste, & il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main il offre la paix, il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur : car il ne fait aucun cas d'une paix forcée ; il veut une paix dont toutes les parties soient contentes, qui finisse toutes les jalousies, qui appaise tous les ressentimens, & qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idomenée est dans tous les sentimens où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût : il n'est question que de vous en persuader, la persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé & tranquille. Ecoutez, ô peuples remplis de valeur, & vous, ô Chefs si sages & si unis ! Ecoutez ce que je vous offre de la part d'Idomenée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins, il n'est pas juste que ses voisins puissent entrer dans les siennes ; il consent que les passages que l'on a fortifiez par des hautes Tours, soient gardez par des troupes neutres. Vous Nestor,

& vous Philoctete, vous êtes Grecs d'origine; mais en cette occasion vous vous êtes declarez contre Idomenée; ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses interêts. Ce qui vous touche, c'est l'interêt commun de la paix & de la liberté de l'Hesperie, soyez vous-mêmes les dépositaires & les gardes de ces passages qui causent la guerre; vous n'avez pas moins d'interêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hesperie ne détruisent Salente, nouvelle Colonie des Grecs, semblable à celles que vous avez fondées, qu'à empêcher qu'Idomenée n'usurpe les terres de ses voisins : tenez l'équilibre entre les uns & les autres : au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, reservez-vous la gloire d'être les juges & les mediateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idomenée les accompliroit de bonne foy ; mais je vais vous satisfaire : il y aura pour sûreté reciproque les ôtages dont je vous ai parlé, jusques à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Qnand le salut de l'Hesperie entiere, quand celui de Salente même & d'Idomenée, sera à vôtre discretion, serez-vous contens? De qui pourrez-vous désormais vous défier? Sera-ce de vous-mêmes? Idomenée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oüy, il veut vous fier le repos, la vie, la li-

berté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vray que vous ne desiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se presente à vous, & qui vous ôte tout pretexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte reduise Idomenée à vous faire ces offres, c'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité ridicule, c'est ignorance grossiere de son propre interêt, que d'esperer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soûtenir avec fierté & avec hauteur. Mais celui qui avoüe ses fautes à son ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi à tout à craindre d'une conduite si sage & si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix; gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix & la justice qui viennent à vous, la paix & la justice seront vangées. Idomenée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irritez contre lui, les tournera pour lui contre vous. Telemaque & moy nous combattrons alors pour la bonne cause. Je prends tous les Dieux du Ciel & des Enfers à témoins des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les Chefs qui le regarderent de prés furent étonnez & éblouïs du feu divin qui éclatoit dans ses yeux; il parut avec une majesté & une autorité qui est au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces & fortes enlevoient les cœurs; elles étoient semblables à ces paroles enchantées qui tout-à-coup dans le profond silence de la nuit, arrêtent la Lune & les Etoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & suspendent le cours des fleurs rapides. Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux comme Bachus lorsqu'il étoit environné de Tygres, qui oubliant leur cruauté, venoient, par la puissance de sa douce voix lécher ses pieds & se soûmettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée, les Chefs se regardoient les uns les autres, & ne pouvoient resister à cet homme ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachez sur lui, on n'osoit s'écrier, de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire, & qu'on ne l'empêchât, quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites. Ses paroles avoient paru courtes, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-temps. Tout ce qu'il avoit dit, de-

meuroit comme gravé dans tous les cœurs; en parlant il se faisoit aimer, il se faisoit croire, chacun étoit avide & comme suspendu, pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin aprés un assez long silence on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu à peu; ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémissoient dans leur indignation; c'étoit au contraire un murmure doux & favorable; on découvroit déja sur les visages je ne sçai quoy de serein & de radouci; les Manduciens si irritez sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalantus & les Lacedemoniens furent surpris de trouver leurs entrailles attendries: les autres commencerent à soupirer aprés cette heureuse paix qu'on venoit de leur montrer. Philoctete plus sensible qu'un autre par l'experience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor ne pouvant parler dans le transport où ce discours venoit de le mettre, embrassa tendrement Mentor sans pouvoir parler, & tous les peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écrierent: ô sage Vieillard! vous nous désarmez. La paix, la paix.

Nestor un moment aprés voulut commencer un discours; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût representer quelque difficulté. La paix, la paix, s'écrierent-ils encore une fois. On ne put leur

imposer silence qu'en faisant crier avec eux par tous les Chefs de l'armée: La paix, la paix. Nestor voyant bien qu'il n'estoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire: Vous voyez, ô Mentor! ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse & la vertu parlent, elles calment toutes les passions: nos justes ressentimens se changent en amitiez & en desirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous nous l'offrez. En même tems tous les Chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de la Ville pour la faire ouvrir, & fit dire à Idomenée de sortir de la Ville sans précaution: cependant Nestor embrassoit Telemaque, disant: Aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage & plus heureux que lui! n'avez-vous rien découvert sur sa destinée? Le souvenir de vôtre pere, à qui vous ressemblez, a servi à étoufer nôtre indignation. Phalantus, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'ait jamais vû Ulysse, ne laisse pas d'être touché de ses malheurs & de ceux de son fils.

Déja on pressoit Telemaque de raconter ses avantutes, lorsque Mentor revint avec Idomenée & toute la jeunesse Cretoise qui le suivoit. A la vûë d'Idomenée, les Alliez sentirent que leur courage se rallumoit; mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater.

Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette ſainte alliance, dont les Dieux ſeront les témoins & les défenſeurs ? qu'ils la vangent, ſi jamais quelque impie oſe la violer, & que tous les maux horribles de la guerre retombent ſur la tête parjure & exécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits ſacrez de cette Alliance: Qu'il ſoit déteſté des Dieux & des hommes : Qu'il ne joüiſſe jamais du fruit de ſa perfidie : Que les Furies infernales ſous les figures les plus hideuſes, viennent exciter ſa rage & ſon deſeſpoir : Qu'il tombe mort ſans aucune eſperance de ſepulture : Que ſon corps ſoit la proye des chiens & des vautours, & qu'il ſoit aux enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureuſement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes : Mais plûtôt que cette paix ſoit inébranlable comme le rocher d'Atlas, qui ſoûtient le Ciel : Que tous les peuples la conſervent & goûtent ſes fruits de generation en generation : Que les noms de ceux qui l'auront jurée ſoient avec amour & veneration dans la bouche de nos derniers neveux : Que cette paix fondée ſur la juſtice & ſur la bonne foy, ſoit le modele de toutes les paix qui ſe feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre, & que tous les peuples qui voudront ſe rendre heureux en ſe réuniſſant, ſongent à imiter les peuples de l'Heſperie.

A ces paroles Idomenée & les autres Rois jurerent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Telemaque veut être du nombre des ôtages donnez pour Idomenée ; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les Alliez veulent qu'il demeure auprés d'Idomenée pour répondre de sa conduite & de celle de ses Conseillers jusques à l'entiere execution des choses promises. On immola entre la Ville & l'armée ennemie, cent genisses blanches comme la neige, & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le coûteau sacré, le sang fumant ruisseloit de toutes parts, on faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les libations ; les Aruspices consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les Sacrificateurs brûloient sur l'Autel un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne. Cependant les Soldats des deux partis cessant de se regarder comme ennemis, commençoient à s'entretenir sur leurs avantures ; ils se délassoient déja de leurs travaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix ; plusieurs de ceux qui avoient suivi Idomenée au siege Troye, reconnurent ceux de Nestor qui

avoient combatu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, & se racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruïné la superbe Ville qui étoit l'ornement de toute l'Asie: déja ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, & bûvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la Ville dans de grands vases, pour celebrer une si heureuse journée.

Tout-à-coup Mentor dit aux Rois & aux Capitaines assemblez: Desormais sous divers noms & divers Chefs, vous ne serez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont formez, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre: tous les peuples sont freres, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs freres, qui est leur propre sang: la guerre est quelquefois necessaire, il est vray, mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O Rois! ne dites point qu'on doit la desirer pour acquerir de la gloire: la vraïe gloire ne se trouve point hors de l'humanité. quiconque préfere sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, c'est un monstre d'orgueil, & non pas un homme, il ne parviendra même qu'à une fausse gloire; car la vraye gloire ne se trouve que dans la moderation &

dans

dans la bonté : on pourra le flater pour contenter sa vanité folle ; mais on dira toûjours de lui en secret, quand on voudra parler sincerement : il a d'autant moins merité la gloire, qu'il l'a desirée avec une passion injuste : les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, & qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, & qui a leur confiance, qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les Nations étrangeres le bonheur qu'ont ses Sujets de l'avoir pour Roi ! Songez donc à vous rassembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les puissantes Villes de l'Hesperie, faites de trois en trois ans une assemblée generale, où tous les Rois qui sont ici presens, se trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau serment, pour affermir l'amitié promise, & pour déliberer sur tous les interêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau Païs, la paix, la gloire, & l'abondance : au dehors vous serez toûjours invincibles ; il n'y a que la discorde sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes insensez, qui puisse troubler la felicité que les Dieux vous préparent.

Nestor répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignez de vouloir faire la guer-

re par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice de nos voisins : mais que peut-on faire quand on se trouve auprés d'un Prince violent qui ne connoît point d'autre loi que son interêt, & qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres Etats ? Ne croyez pas que je parle d'Idomenée : Non, je n'ai plus de lui cette pensée; c'est Adraste Roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les Dieux, & croit que tous les hommes qui sont sur la terre ne sont nez que pour servir à sa gloire : il ne veut point de sujets dont il soit le Roy & le pere : il veut des esclaves & des adorateurs, il se fait rendre des honneurs divins. Jusqu'icy l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtez de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette Côte, pour tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déja pris plusieurs Villes de nos Alliez, ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition. La force & l'artifice, tout lui est égal, pourvû qu'il accable ses ennemis ; il a amassé de grands trésors, ses troupes sont disciplinées & aguerries, ses Capitaines sont experimentez, il est bien servi, il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par

ſes ordres, il punit ſeverement les moindres fautes, & récompenſe avec liberalité les ſervices qu'on lui rend ; ſa valeur ſoûtient & anime celle de toutes ſes troupes : ce ſeroit un Roi accompli, ſi la juſtice & la bonne foi regloient ſa conduite ; mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de ſa conſcience : il compte même pour rien la réputation, il la regarde comme un vain phantôme qui ne doit arrêter que les eſprits foibles : il ne compte pour un bien ſolide & réel que l'avantage de poſſeder de grandes richeſſes, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain : bien-tôt ſon armée paroîtra ſur nos terres ; & ſi l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui réſiſter, toute l'eſperance de liberté nous eſt ôtée : c'eſt l'interêt d'Idomenée auſſi-bien que le nôtre, de s'oppoſer à ce voiſin, qui ne peut ſouffrir rien de libre dans ſon voiſinage. Si nous étions vaincus, Salente ſeroit menacée du même malheur. Hâtons-nous tous enſemble de le prévenir.

Pendant que Neſtor parloit ainſi, on s'avançoit vers la Ville : car Idomenée avoit prié tous les Rois & les principaux Chefs d'y entrer pour y paſſer la nuit ; cependant toute l'armée des Alliez dreſſoit ſes tentes, & la campagne étoit déja couverte de riches pavillons de toutes ſortes de couleurs, où les Heſperiens fatiguez attendoient le ſommeil. Quand les

Rois avec leur ſuite furent entrez dans la Ville, ils parurent étonnez qu'en ſi peu de temps on eût pû tant faire de bâtimens magnifiques, & que l'embarras d'une ſi grande guerre n'eût point empêché cette Ville naiſſante de croître & de s'embellir. On admira la ſageſſe & la vigilance d'Idomenée, qui avoit fondé un ſi beau Royaume, & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les Alliez ſeroient bien puiſſans s'il entroit dans leur ligne contre les Dauniens. On propoſe à Idomenée d'y entrer, il ne peut rejetter une ſi juſte propoſition, & promet des troupes : mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui eſt neceſſaire pour rendre un Etat floriſſant, il comprit que les forces d'Idomenée ne pourroient pas être auſſi grandes qu'elles le paroiſſoient ; il le prit en particulier, & lui parla ainſi.

Vous voyez que nos ſoins ne vous ont pas été inutiles, Salente eſt garantie des malheurs qui la menaçoient, il ne tient plus qu'à vous d'en élever juſqu'au Ciel la gloire, & d'égaler la ſageſſe de Minos vôtre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continuë à vous parler librement, ſuppoſant que vous le voulez, & que vous déteſtez toute flaterie. Pendant que ces Rois ont loüé vôtre magnificence, je penſois en moi-même à la temerité de vôtre conduite.

A ce mot de temerité, Idomenée changea de viſage, ſes yeux ſe troublerent, il rou-

git, & peu s'en falut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner ſon reſſentiment.

Mentor lui dit d'un ton modeſte & reſpectueux, mais libre & hardi : Ce mot de temerité vous choque, je le vois bien ; tout autre que moi auroit eu tort de s'en ſervir : car il faut reſpecter les Rois, & ménager leur délicateſſe, même en les reprenant : la verité par elle-même les bleſſe aſſez ſans y ajoûter des termes forts ; mais j'ai crû que vous pouviez ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſement pour vous faire découvrir vôtre faute. Mon deſſein a été de vous accoûtumer à entendre nommer les choſes par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conſeils ſur vôtre conduite, ils n'oſeront jamais vous dire tout ce qu'ils penſeront, & il faudra, ſi vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toûjours plus qu'ils ne vous diront ſur les choſes qui vous ſeront deſavantageuſes. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles ſelon vôtre beſoin.

A ces mots Idomenée déja revenu de ſa premiere promptitude, parut honteux de ſa délicateſſe : Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flaté. Je vous dois le ſalut de mon Royaume, il n'eſt aucune verité que je ne me croye heureux d'entendre de vôtre bouche ; mais ayez pitié d'un Roy que la flaterie avoit empoiſonné, &

qui n'a pas pû même dans ses malheurs trouver des hommes assez genereux pour luy dire la verité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'eût assez aimé pour vouloir me déplaire en me disant la verité tout entiere. En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embrassa tendrement Mentor.

Alors ce sage Vieillard lui dit: C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures, mais puis-je vous trahir en vous cachant la verité? mettez-vous en ma place, si vous avez été trompé jusqu'icy, c'est que vous avez bien voulu l'être: C'est pourquoi vous avez craint les conseils. Avez-vous cherché les gens les plus desinteressez & les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris soin de choisir les hommes les moins empressez à vous plaire, & les plus capables de condamner vos passions & vos sentimens injustes? Quand vous avez trouvé des flateurs, les avez-vous écartez? Vous en êtes-vous défié? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la verité, & qui meritent de la connoître. Voyons si vous auriez maintenant le courage de faire mieux, & de vous laisser humilier par la verité qui vous condamne. Je disois donc que ce qui vous attire tant de loüanges, ne merite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'enne-

mis qui menaçoient vôtre Royaume encore mal établi, vous ne songiez au-dedans de vôtre nouvelle Ville, qu'à y faire des ouvrages magnifiques, c'est ce qui vous à coûté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoüé vous-même. Vous avez épuisé vos richesses, vous n'avez songé ni à augmenter vôtre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette Côte. Ne faloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondemens essentiels de vôtre puissance, avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourir? Il faloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriser la multiplication de vôtre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture & à l'établissement des plus sages loix; une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du précipice: à force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner vôtre veritable grandeur. Hâtez-vous donc de réparer ces fautes, suspendez tous vos grands ouvrages, renoncez au faste qui ruineroit vôtre nouvelle Ville, laissez en paix respirer vos peuples, appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sçachez que vous n'êtes Roy qu'autant que vous avez des peuples à gouverner; & que vôtre puissance doit se mesurer, non par l'étenduë des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui seront

attachez à vous obéïr ; possedez une bonne terre, quoique mediocre en étenduë ; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux, disciplinez ; faites que ces peuples vous aiment ; vous êtes plus puissant, plus heureux, plus rempli de gloire que tous les Conquerans qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois, reprit Idomenée, leur avoüerai-je ma foiblesse ? Il est vrai que j'ai negligé l'agriculture, & même le commerce, qui m'est si facile sur cette Côte ; je n'ai songé qu'à faire une Ville magnifique. Faudra-t-il, mon cher Mentor, me deshonorer dans l'assemblée de tant de Rois, & découvrir mon impuissance ? S'il le faut, je le veux, je le ferai sans hesiter, quoi qu'il m'en coûte : car vous m'avez appris qu'un vrai Roy qui est fait pour ses peuples, & qui se doit tout entier à eux, doit préferer le salut de son Royaume à sa propre réputation.

Ce sentiment est digne du pere des peuples, reprit Mentor ; c'est à cette bonté, & non à la magnificence de vôtre Ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi ; mais il faut ménager vôtre honneur pour l'interêt même de vôtre Royaume. Laissez-moy faire, je vais faire entendre à ces Rois que vous êtes engagé à rétablir Ulysse, s'il est encore vivant, ou du moins son fils à Itaque, & que vous voulez en chasser par

force tous les Amans de Penelope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses, aussi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les Dauniens.

A ces mots Idomenée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous sauvez, cher ami, dit-il, mon honneur & la reputation de cette Ville naissante, dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins : mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Itaque pour y rétablir Ulysse, au moins Telemaque son fils, pendant que Telemaque lui-même est engagé à aller à la guerre contre les Dauniens ?

Ne soyez point en peine, repliqua Mentor, je ne dirai rien que de vrai : les Vaisseaux que vous envoyez pour l'établissement de vôtre commerce iront sur la Côte de l'Epire ; ils feront deux choses à la fois, l'une de rappeller sur vôtre Côte les Marchands étrangers que les trop grands impôts éloignent de Salente, l'autre de chercher des nouvelles d'Ulysse : s'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grece d'avec l'Italie, & on assure qu'on l'a vû chez les Pheaciens: quand il n'y auroit plus aucune esperance de le revoir, vos Vaisseaux rendront un signalé service à son fils ;

ils répandront dans Itaque & dans tous les pays voisins, la terreur du nom du jeune Telemaque, qu'on croyoit mort comme son pere. Les Amans de Penelope seront étonnez d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant allié : les Itaciens n'oseront secoüer le joug, Penelope sera consolée, & refusera toûjours de choisir un époux. Ainsi vous servirez Telemaque pendant qu'il sera en vôtre place avec les Alliez de cette Côte contre les Dauniens.

A ces mots Idomenée s'écria : Heureux le Roy qui est soûtenu par de sages conseils ! Un ami sage & fidéle vaut mieux à un Roy que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le Roy qui sent son bonheur, & qui sçait en profiter par l'usage de ses conseils : car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages & vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flateurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui flâtoit mes passions, dans l'esperance que je flaterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux Rois alliez, qu'Idomenée devoit se charger des affaires de Telemaque, pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contenterent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse, avec

cent jeunes Cretois qu'Idomenée lui donna pour l'accompagner : c'étoit la fleur de la jeune noblesse que le Roi avoit emmenée de Crete.

Les Rois alliez partirent de Salente contens du Roy Idomenée, & charmez de la sagesse de Mentor ; ils étoient pleins de joye de ce qu'ils amenoient avec eux Telemaque. Celui-ci ne pût moderer sa douleur quand il falut se séparer de son ami. Pendant que les Rois alliez faisoient leurs adieux & juroient à Idomenée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenant Telemaque serré entre ses bras, se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Telemaque, à la joye d'aller acquerir de la gloire, je ne suis touché que de la douleur de nôtre separation : il me semble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arracherent d'entre vos bras, & m'éloignerent de vous, sans me laisser aucune esperance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le consoler. Voici, lui disoit-il, une séparation bien differente, elle est volontaire, elle sera courte, vous allez chercher la victoire ; il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux. Accoûtumez-vous à mon absence ; vous ne m'aurez pas toûjours : il faut que ce soit la sagesse & la vertu, plûtôt que la

presence de Mentor, qui vous inspirent ce que vous devez faire. En disant ces mots, la Déesse cachée sous la figure de Mentor couvrit Telemaque de son Egide, elle répandit au dedans de lui l'esprit de sagesse & de prévoyance, la valeur intrepide & la douce moderation qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands dangers toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un Prince se deshonore encore plus en évitant les dangers de la guerre, qu'en n'y allant jamais. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres puisse être douteux : s'il est necessaire à un peuple de conserver son Chef & son Roy, il lui est encore plus necessaire de ne le point voir dans une réputation incertaine sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande doit être le modele de tous les autres ; son exemple doit animer toute l'armée. Exposez-vous donc, ô Telemaque, & perissez dans les combats plûtôt que de vous livrer à la malignité de ceux qui pourroient douter de vôtre courage ; mais aussi n'allez pas chercher les perils sans utilité. La valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est reglée par la prudence, autrement c'est un mépris insensé de la vie, & une ardeur brutale. La valeur emportée n'a rien de seur. Celui qui ne se possede point dans les dangers, est plûtôt fougueux que

brave ; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte, parce qu'il ne peu la surmonter par la situation naturelle de son cœur ; en cét état, s'il ne fuït point, du moins il se trouble ; il perd la liberté de son esprit, qui lui seroit necessaire pour profiter des occasions de renverser les ennemis ou de servir sa Patrie ; s'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un Capitaine, encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un simple soldat ; car le soldat doit conserver dans le combat la presence d'esprit & la moderation necessaire pour obéïr. Celui qui s'expose temerairement, trouble l'ordre & la discipline des troupes, donne un exemple de temerité, & expose souvent l'Armée entiere à de grands malheurs ; ceux qui préferent leur vaine ambition à la sûreté de la cause commune, meritent des châtimens, & non des récompenses : gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec trop d'impatience, le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus reverer qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste ; c'est à mesure que la necessité de s'exposer au peril s'augmente, qu'il faut avoir aussi de nouvelles ressources de prévoyance & de courage qui aillent toûjours croissant. Au reste souvenez-vous qu'il ne

faut s'attirer l'envie de perſonne : d'un autre côté ne ſoyez point jaloux des ſuccés des autres, loüez le premier tour ce qui merite quelque loüange ; mais loüez avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir, cachez le mal, & n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant les anciens Capitaines, qui ont toute l'experience que vous ne pouvez avoir ; écoutez-les avec déference, conſultez-les, priez les plus habiles de vous inſtruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais des diſcours par leſquels on voudra exciter vôtre défiance ou vôtre jalouſie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance & ingenuité ; ſi vous croyez qu'ils ayent manqué à vôtre égard, ouvrez-leur vôtre cœur, expliquez-leur toutes vos raiſons s'ils ſont capables de ſentir la nobleſſe de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en attendre : au contraire, s'ils ne ſont pas aſſez raiſonnables pour entrer dans vos ſentimens, vous ſerez inſtruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuſte, vous prendrez vos meſures pour ne vous plus commettre juſqu'à ce que la guerre finiſſe, & vous n'aurez rien à vous reprocher ; mais ſur tout ne dites jamais à certains flâteurs qui ſement la diviſion, les ſujets de plaintes que vous croirez

avoir contre les Chefs de l'Armée où vous ſerez.

Je demeurerai ici, continua Mentor, pour ſecourir Idomenée dans le beſoin où il eſt de travailler au bonheur de ſes peuples. Je vous attendrai, ô mon cher Telemaque! ſouvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux n'ont rien à craindre des hommes: vous vous trouverez dans les plus extrêmes perils, mais ſçachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots, Telemaque crut ſentir la preſence de la Déeſſe, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui diſant: N'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant vôtre enfance pour vous rendre ſage & courageux comme votre pere; ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le Soleil ſe levoit déja, & doroit le ſommet des montagnes, quand le Roy ſortit de Salente pour rejoindre les troupes. Ces troupes campées autour de la Ville ſe mirent en marche ſous les Commandans. On voyoit de tous côtez le fer des picques heriſſées, l'éclat des boucliers éblouiſſoit les yeux, un nuage de pouſſiere s'élevoit juſqu'aux nuës. Idomenée avec Mentor conduiſoit dans la

campagne les Rois alliez qui s'éloignent des murs de la Ville. Enfin ils se séparerent, aprés s'être donné de part & d'autre les marques d'une vraye amitié, & les Alliez ne douterent plus que la paix ne fût durable, lors qu'ils connurent la bonté du cœur d'Idomenée, qu'on leur avoit representé bien different de ce qu'il étoit ; c'est qu'on jugeoit de lui, non par les sentimens naturels, mais par les conseils flateurs & injustes ausquels il s'étoit livré.

Fin du huitiéme Livre.

AVANTURES
DE
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

Ou, ſuite du quatriéme Livre de l'Odyſſée d'Homere.

Derniere Edition, plus ample & plus exacte que les précedentes.

TOME II.



A LA HAYE,
Chez ADRIAN MOETJENS, prés la Cour, à la Librairie Françoiſe.

M. DCC. XII.

SOMMAIRE
DU NEUVIE'ME LIVRE.

Mentor qui étoit resté dans Salente, donne à Idomenée des regles sûres pour bien gouverner. Regles pour le commerce, pour les habillemens, & pour la nourriture. Jugement de Mentor sur la Musique, l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, & autres Arts. Il recommande à Idomenée de rétablir l'Agriculture, qui étoit extrémement négligée dans son Royaume, & lui en fait voir la necessité. Description agréable de la vie paisible d'un Laboureur. Mentor conseille à Idomenée de partager les terres de son Royaume entre les familles. Reflexions sur les differentes maximes des Rois touchant la souveraineté & le pouvoir absolu. Idomenée, suivant les conseils de Mentor, distribuë les terres entre ses sujets, & fait refleurir son Royaume.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS DULYSSE.

LIVRE NEUVIE'ME.

APrés que l'Armée fut partie, Idomenée mena Mentor dans tous les quartiers de la Ville & dans la Campagne voisine ; mais Méntor voulut auparavant voir les forces maritimes qu'avoit Idomenée. Faisons, lui dit-il le dénombrement de vos vaisseaux, examinons-en avec soin la quantité, & combien vous avez de matelots pour les monter, soit pour soûtenir la guerre, ou entretenir le commerce de vos sujets : c'est par-là qu'il faut juger de vôtre puissance. Il alla visiter le port, & entra dans chaque vaisseau ; il s'informa du païs où chacun alloit porter le commerce ; quelles marchandises il portoit ; celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation ; les prêts que les Marchands se faisoient les uns aux au-

tres, les societez qu'ils faisoient entr'eux pour sçavoir si elles étoient équitables & fidelement observées ; enfin les hazards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des Marchands, qui par l'avidité du gain souvent entreprennent des choses qui sont au-delà de leurs forces. Il voulut qu'on punît severement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foy, ne le sont presque jamais de temerité. En même temps il fit des regles pour faire ensorte qu'il fût aisé de ne jamais faire banqueroute ; il établit des Magistrats à qui les Marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses & de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autruy, & ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus, ils faisoient en societé les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls, & la police des societez étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivoient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entiere. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les Marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle Nation. Ainsi les peuples y accoururent bien-tôt en foule de toutes parts; le commerce de cette Ville étoit semblable au flux & reflux de la mer, les trésors y entroient comme les flots viennent poussez l'un





ſur l'autre, tout y étoit apporté & en ſortoit librement : tout ce qui y entroit étoit utile ; tout ce qui ſortoit, laiſſoit en ſortant d'autres richeſſes en ſa place. La juſtice preſidoit dans le port au milieu de tant de Nations. La franchiſe, la bonne foy, la candeur, ſembloient du haut de ces ſuperbes tours appeller les Marchands des terres éloignées. Chacun de ces Marchands, ſoit qu'il vînt des rives Orientales où le Soleil ſort chaque jour du ſein des ondes, ſoit qu'il fût parti de cette grande mer où le Soleil laſſé de ſon cours va éteindre ſes feux, vivoit paiſible & en ſûreté dans Salente comme dans ſa patrie.

Pour le dedans de la Ville, Mentor viſita tous les Magazins, toutes les Boutiques d'Artiſans & toutes les Places publiques. Il défendit toutes les marchandiſes des Païs étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la molleſſe. Il regla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs & l'ornement des maiſons pour toutes les conditions differentes, il bannit tous les ornemens d'or & d'argent, & il dit à Idomenée : Je ne connois qu'un ſeul moyen pour rendre vôtre peuple modeſte dans la dépenſe ; c'eſt que vous luy en donniez vous-même l'exemple. Il eſt neceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans vôtre exterieur ; mais vôtre autorité ſera aſſez marquée par vos Gardes, & par les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-

vous d'un habit de laine trés-fine, teinte en pourpre ; que les principaux de l'Etat aprés vous soient vêtus de la même laine ; & que toute la difference ne consiste que dans la couleur, & dans une legere broderie d'or que vous aurez sur le bord de vôtre habit : ces differentes couleurs serviront à distinguer les differentes conditions, sans avoir besoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Reglez ces conditons par la naissance, & mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le merite & l'autorité des emplois, seront assez contens de venir aprés ces anciennes & illustres familles, qui sont dans une si longue possession des honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur cederont sans peine, pourvû que vous ne les accoûtumiez pas à ne se point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des loüanges à la moderation de ceux qui seront modestes dans la prosperité. La distinction la moins exposée à l'envie, est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres. Pour la vertu, elle sera aprés excitée, & l'on aura assez d'empressement à servir l'Etat, pourvû que vous donniez des couronnes & des statuës aux belles actions, & que ce soit un commencement de noblesse pour les enfans de ceux qui les auront faites. Les personnes du premier rang aprés vous seront vêtuës de blanc avec une frange

d'or & d'argent au bas de leur habit : ils auront au doigt un anneau d'or. Ceux du second rang seront vêtus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau & point de médailles. Les troisiémes, de verd & sans frange, mais avec la médaille. Les quatriémes, d'un jaune d'aurore. Les cinquiémes, d'un rouge pâle ou de roses. Les sixiémes, de gris de-lin; les septiémes, qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc. Voilà les habits des sept conditions differentes pour les hommes libres : les esclaves seront habillez de gris brun. Ainsi sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, & on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les Artisans qui seront employez à ces arts pernicieux s'uniront ou aux arts necessaires, qui sont un petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement ni pour la nature des étoffes ni pour la forme des habits; car il est honteux que des hommes destinez à une vie serieuse & noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusemens seroient moins honteux, tombent jamais dans cet exés.

Mentor semblable à un habile Jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit de retrancher le faste inutile, qui corrompoit les mœurs; il ramenoit toute

chose à une noble & frugale simplicité. Il regla de même la nourriture des Citoyens & des esclaves : Quelle honte, dit-il, que les hommes les plus élevez fassent consister leur grandeur dans les ragoûts par lesquels ils amollissent leur ame, & ruinent insensiblement la santé de leurs corps ! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur moderation ; dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La sobrieté rend la nourriture la plus simple la plus agreable. C'est elle qui donne avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs & les plus constans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appetit au-delà de leurs vrais besoins. Idomenée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitans de sa nouvelle Ville amollir & corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos sur la sobrieté ; mais le sage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, seroient inutiles, si son exemple ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussi tôt Idomenée regla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du païs, qui est fort agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au

ſiege de Troye. Perſonne n'oſa ſe plaindre d'une Loy que le Roy s'impoſoit lui-même; & chacun ſe corrigea ainſi de la profuſion & des delicateſſes où l'on commençoit à ſe plonger pour les repas.

Mentor retrancha enſuite la muſique molle & effeminée qui corrompoit toute la jeuneſſe; il condamna auſſi la muſique bachique, qui n'enyvre gueres moins que le vin, & qui produit des mœurs pleines d'emportemens & d'imprudence. Il borna toute la muſique aux Fêtes dans les Temples, pour y chanter les loüanges des Dieux & des Heros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit auſſi que pour les Temples les grands ornemens d'architecture, telles que les colomnes, les frontons, les portiques. Il donna des modeles d'une architecture ſimple & gratieuſe; pour faire dans un mediocre eſpace une maiſon gaye & commode pour une famille nombreuſe, enſorte qu'elle fût tournée à un aſpect ſain, que les logemens en fuſſent dégagez les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conſervaſſent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépenſe. Ces divers modeles de maiſons ſuivant la grandeur des familles ſervirent à embellir à peu de frais une partie de la Ville, & à la rendre reguliere, au lieu que l'autre partie déja achevée ſuivant le caprice & le faſte des particuliers, avoit malgré ſa magnificence une diſpoſition moins agreable & moins commode.

La Peinture & la Sculpture parurent à Mentor des Arts qu'il ne faloit pas abandonner, mais il voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachez à ces Arts ; il établit une école où présidoient des maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes éleves : Il ne faut, disoit-il, rien de bas & de foible dans les Arts qui ne sont pas absolument necessaires, par consequent on ne doit y admettre que des jeunes gens d'un génie qui promettent beaucoup, & qui tendent à la perfection. Les autres sont nez pour les Arts moins nobles, & ils seront employez fort utilement aux besoins ordinaires de la République. Il ne faut, disoit-il, employer les Sculpteurs & les Peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des representations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste, la moderation & la frugalité de Mentor n'empêcherent point qu'il n'autorisât tous ces grands bâtimens destinez aux courses des chevaux & de chariots, aux combats de Luteurs, à ceux du Ceste, & à tous les autres exercices, qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux. Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étoffes façonnées des païs éloignez, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or & d'ar-

gent, avec des figures des Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, & faits de maniere à durer long-temps. Ensorte que les Salentins, qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à sentir combien ils avoient de richesses superfluës; mais c'étoient des richesses trompeuses qui les appauvrissoient, & ils devenoient effectivement riches à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépoüiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser telles richesses qui épuisent l'Etat, & de diminuer les besoins en les reduisant aux vrayes necessitez de la nature.

Mentor se hâta de visiter les Arcenaux & tous les Magasins, pour sçavoir si les armes & toutes les autres choses necessaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toûjours prêt à faire la guerre pour n'être jamais réduit au malheur de se la laisser faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par tout. Aussi-tôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier & sur l'airain: on voyoit s'élever des fournaises ardentes, des tourbillons de fumée & des flames, semblables à ces feux soûterrains que vomit le Mont Etna. Le marteau raisonnoit sur l'enclume qui gémissoit sous les coups redoublez; les montagnes voisines & les rivages de la mer en retentissoient; on eût crû être

dans cette Isle où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres au pere des Dieux ; & par une sage prévoyance on voyoit dans une profonde paix tous les preparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la Ville avec Idomenée, & trouva une grande étenduë de terres fertiles qui demeuroient incultes; d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la negligence & la pauvreté des Laboureurs, qui manquant d'hommes, manquoient aussi de courage & de force de corps pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne desolée, dit au Roy: La terre ne demande icy qu'à enrichir les habitans, mais les habitans manquent à la terre : Prenons donc tous les artisans superflus qui sont dans la Ville, & dont les métiers ne serviront qu'à déregler leurs mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces colines. Il est vrai que c'est un malheur que tous les hommes exercez à des arts qui demandent une vie sedentaire, ne soient point exercez au travail ; mais voici un moyen d'y remedier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & appeller à leurs secours des peuples voisins, qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvû qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront. Ils pourront dans la suite en posseder une partie, & être ainsi incorporez à vôtre peuple qui est assez nombreux.

Pourvû qu'ils ſoient laborieux & doux aux loix, vous n'aurez point de meilleurs ſujets, & ils accroîtront vôtre puiſſance. Vos Artiſans de la Ville, tranſplantez dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre; dans la ſuite tout le païs ſera peuplé de familles vigoureuſes, & adonnées à l'agriculture.

Au reſte, ne ſoyez point en peine de la multiplication de ce peuple, il deviendra bien-tôt innombrable, pourvû que vous facilitiez les mariages: la maniere de les faciliter eſt bien ſimple. Preſque tous les hommes ont de l'inclination pour ſe marier, il n'y a que la miſere qui les en empêche, ſi vous ne les chargiez point d'impôts, ils vivroient ſans peine avec leurs femmes & leurs enfans: Plus les Laboureurs ont d'enfans, plus ils ſont riches, ſi le Prince ne les apauvrit pas; car leurs enfans dés leur plus tendre jeuneſſe commencent à les ſecourir; les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages, les autres qui ſont plus avancez en âge menent déja les plus grands troupeaux, enfin les plus âgez labourent avec le pere: cependant la mere & toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux & à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatiguez du travail de la journée. Elle a ſoin de traire ſes vaches, & on voit courir des ruiſſeaux de lait, elle fait un grand feu autour duquel toute la famille innocente & paiſible prend plaiſir à

chanter tous les ſoirs en attendant le doux ſommeil ; elle prépare des fromages, des châtaignes & des fruits conſervez dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cueillir. Le Berger revient avec ſa flûte, & chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons qu'il a appriſes dans les hameaux voiſins. Le Laboureur entre avec ſa charuë, & ſes bœufs fatiguez, marchent le col panché d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les preſſe, tous les maux du travail finiſſent avec la journée ; les pavots que le ſommeil par l'ordre des Dieux répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis, charment & tiennent toute la nature dans un doux enchantement, chacun s'endort ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice : pourvû que les Dieux leur donnent un bon Roi qui ne trouble point leur joye innocente ! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des deſſeins pleins de faſte & d'ambition ; les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la liberale nature & de la ſueur de leur front. La nature ſeule tireroit de ſon ſein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes moderez & laborieux ; mais c'eſt l'orgueil & la moleſſe de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuſe pauvreté.

Mais que ferai-je, diſoit Idomenée, ſi ces

peuples que je répandrai dans la campagne, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs Sujets qui sont les plus vigilans & les plus industrieux pour faire valoir leurs biens : c'est qu'ils esperent en être payez plus facilement : en même temps ils chargent moins ceux que la paresse rend plus miserables. Renversez ce mauvais ordre, qui accable les bons, qui récompense le vice, & qui introduit une négligence aussi funeste au Roy même qu'à tout l'Etat ; mettez des taxes, des amendes, & même s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des Soldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre ; donnez des graces & des exemptions aux familles qui se multiplient, augmentez à proportion la culture de leurs terres, bien-tôt leurs familles se multiplieront, & tout le monde s'animera au travail, il deviendra même honorable. La profession du Laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux ; on reverra la charuë en honneur maniée par les mains victorieuses des ennemis de la patrie ; il ne sera pas moins beau de cultiver l'heritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendu genereusement pendant les troubles de la guerre ;

Toute la campagne refleurira, Cerés se couronnera d'épics dorez, Bachus foulant à ses pieds les raisins, fera couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le Nectar ; les creux des valons retentiront des concerts des Bergers, qui le long des clairs ruisseaux chanteront sur leurs flûtes leurs peines & leurs plaisirs, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe & parmi les fleurs, sans craindre les loups. Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idomenée ! d'être la source de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de vôtre nom tant de peuples dans un aimable repos : Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par tout, & presque autant chez soy, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, & le desespoir ? O heureux le Roi assez aimé des Dieux & d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices de tout un peuple, & de montrer à tous les siecles dans son regne un si charmant spectacle ! La terre entiere, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendroit à ses pieds le prier de regner sur elle.

Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix & dans l'abondance, les délices le corrompront, & ils tourneront contre moy les forces que je leur aurai données. Ne crai-

gnez point, dit Mentor, cet inconvenient. C'est un pretexte qu'on allegue toûjours pour flater les Princes prodigues, qui veulent accabler les peuples d'impôts : le remede est facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuse, & dans leur abondance ils n'auront que le necessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuse & ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche : c'est la molesse & l'oisiveté, qui rendent les peuples insolens & rebelles ; ils auront du pain à la verité & assez largement ; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre terre, gagnez à la sueur de leur visage. Pour tenir vôtre peuple dans cette moderation, il faut regler dés à present l'étenduë de la terre que chaque famille pourra posseder : vous sçavez que nous avons divisé tout vôtre peuple en sept classes suivant leurs differentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille dans chaque classe de pouvoir posseder que l'étenduë de terre absolument necessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette regle étant inviolable, les Nobles ne pourront faire d'acquisitions sur les pauvres, tous auront des terres, mais chacun en

aura fort peu, & sera excité par-là à les bien cultiver. Si dans une longue suite de temps les terres manquoient ici, on feroit des Colonies qui augmenteroient la puissance de cet Etat. Je croi même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans vôtre Royaume; si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache, le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples, il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le desordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espece de remede, ou comme une liqueur trés-rare, qui n'est employée que pour les Sacrifices, ou pour les Fêtes extraordinaires: mais n'esperez point de faire observer une regle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les Loix de Minos pour l'éducation des enfans; il faut établir des écoles publiques, ou l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la préference de l'honneur aux plaisirs & à la vie même; il faut avoir des Magistrats qui veillent sur les familles & sur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes Roy, c'est-à-dire, Pasteur du peuple, que pour veiller nuit & jour sur vôtre troupeau. Par-là vous préviendrez une infinité de desordres & de crimes; Ceux que vous ne

pourrez

pourrez prévenir, punissez-les d'abord severement. C'est une clemence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité; par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur. Mais quelle detestable maxime, de ne croire trouver sa sureté que dans l'oppression des peuples ? ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au desespoir, les mettre dans l'affreuse necessité ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secoüer le joug de vôtre tyrannie? Quelle domination est-ce là; est-ce-là le chemin qui mêne à la gloire ? Souvenez-vous que les païs où la domination du Souverain est plus absoluë, sont ceux où les Souverains sont moins puissans; ils prennent, ils ruïnent tout, ils possedent seuls tout l'Etat, mais aussi tout l'Etat languit, les campagnes sont en friche & presque desertes, les Villes diminuënt chaque jour, le commerce tarit. Le Roi qui ne peut être Roi tout seul, & qui ne l'est que par ses peuples, s'aneantit lui-même peu à peu par l'aneantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses & sa puissance; son Etat s'épuise d'argent & d'hommes : cette derniere perte est la plus grande & la plus irréparable; son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets; on fait semblant

de l'adorer ; on tremble au moindre de ſes regards. Mais attendez la moindre révolution, cette puiſſance monſtrueuſe pouſſée juſques à un excés trop violent, ne ſçauroit durer, elle n'a aucune reſſource dans les cœurs des peuples ; elle a laſſé & irrité tous les corps de l'Etat, elle contraint tous les membres de ce corps de ſoûpirer avec une égale ardeur aprés un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'Idole ſe renverſe & eſt foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le reſſentiment, la défiance, en un mot toutes les paſſions ſe réüniſſent contre une autorité ſi odieuſe. Le Roi qui dans ſa vaine proſperité ne trouvoit pas un ſeul homme qui oſât lui dire la verité, ne trouvera pas dans ſon malheur aucun homme qui daigne ni l'excuſer ni le défendre contre ſes ennemis.

Aprés ce diſcours, Idomenée perſuadé par Mentor, ſe hâta de diſtribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artiſans inutiles, d'executer tout ce qui avoit été réſolu : déja les campagnes qui avoient été ſi long temps couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moiſſons & des fruits juſques alors inconnus. La terre ouvre ſon ſein au tranchant de la charuë, & prépare ſes richeſſes pour récompenſer le Laboureur, l'eſperance reluit de tous côtez. On voit dans les valons & ſur les colines les troupeaux de moutons qui bondiſſent ſur l'her-

be, & les grands troupeaux de bœufs & de genisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissemens. Ces troupeaux se vont engraisser dans les campagnes, c'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseille à Idomenée de faire avec les peuples voisins un échange de toutes les choses superfluës qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même temps la Ville & les Villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit langui long-temps dans la misere, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idomenée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim & les autres fleaux par lesquels le Ciel afflige la terre. On n'entendit plus que des cris de joye, que des chansons des Bergers & des Laboureurs qui celebroient leur Hymenée. On auroit crû voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlez parmi les Nymphes, & dansant au son de la flûte à l'ombre des bois; tout étoit tranquille & riant; mais la joye étoit moderée, & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux; ils en étoient plus vifs & plus purs. Les Vieillards étonnez de voir ce qu'ils n'auroient osé esperer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par

un excés de joye mêlée de tendresse, ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Benissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le Roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand Roy que vous ayez fait! il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui, nos arrieres-neveux venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance; & il sera veritablement le pere de tous ses sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joye qu'en chantant les loüanges de celui de qui cette joye si douce lleur étoit venuë. Les bouches, & encore plus es cœurs, étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir, on craignoit de le perdre; sa perte eût été la desolation de chaque famille.

Alors Idomenée avoüa à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais crû, disoit-il, il me sembloit que toute la grandeur des Princes ne consistoit qu'à se faire craindre, & tout ce que j'avois oüi dire des Rois qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable, j'en reconnois maintenant la verité, on avoit empoisonné mon cœur dés ma plus tendre jeunesse sur l'autorité des Rois; c'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie.

SOMMAIRE
DU DIXIE'ME LIVRE.

IDomenée raconte à Mentor son Histoire & ses malheurs, & comment Protesilas par ses flateries avoit éloigné Philocles, homme sage & vertueux, en luy conseillant de l'envoyer commander l'Armée Navale. Pendant son éloignement, Protesilas par ses artifices fait entrer Idomenée en méfiance, ensorte qu'il donne ordre à Timocrate de tuer Philocles, qui évite la mort & se retire dans l'Isle de Samos. Idomenée en proye aux flateries & aux seductions de Protesilas & de Timocrate, leur laisse le gouvernement de ses Etats & le maniement des affaires. Les peuples sont accablez sous la tyrannie de ces favoris. Ils passent de Crete à Salente avec Idomenée, & sont cause de toutes les fautes qui s'étoient faites dans l'établissement du nouveau Royaume. Mentor fait convenir Idomenée de sa foiblesse, & luy persuade de rappeller Philocles, & de chasser Protesilas & Timocrate. Idomenée donne ordre à Hegesippe de conduire Protesilas & Timocrate à Samos, de les releguer dans cette Isle, & de ramener Philocles. Description de la vie sobre & laborieuse de Philocles. Depuis son éloignment il ne veut point

quitter sa solitude, & ne se détermine qu'aprés avoir consulté les Dieux, & reconnu par les présages que c'étoit leur volonté. Philocles revient à Salente, où il est bien reçû d'Idomenée & de Mentor. Ils travaillent tous trois ensemble à rétablir les Loix & le gouvernement, & à procurer le bonheur des peuples. Maximes pour l'éducation des enfans, & pour empécher le courage des peuples de s'affoiblir pendant la paix.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIE'ME.

LES conseils de Mentor faisoient sur Idomenée & sur son nouveau Royaume tous les bons effets qu'on pouvoit esperer : on voyoit dans la Ville revivre le commerce, & dans la campagne renaître l'agriculture. Ce Prince qui avoit été l'objet de la flaterie, devenu sage par les bons avis de Mentor, ne cessoit de faire des reflexions serieuses sur les malheurs où l'avoient engagé ses Courtisans, qui lui avoient toûjours déguisé la verité. Que j'ay de graces à rendre au Ciel, disoit-il à Mentor, de m'avoir envoyé en vous un ami sincere, qui me fait voir les choses telles qu'elles sont, & qui m'ouvre les yeux sur les erreurs & sur les illusions où j'avois été comme enseveli. Je reconnois maintenant que les flateurs ont été la principale

cause de tous les malheurs de ma vie, & il faut que je vous les raconte.

Protesilas est un peu plus âgé que moy : il fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus ; son naturel vif & hardi étoit selon mon genie : il entra dans mes plaisirs, il flata mes passions ; il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, & qui se nommoit Philocles. Celuy-cy avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais moderé ; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, & à ne faire rien de bas ; il me parloit librement sur mes défauts, & lors même qu'il n'osoit me parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher. Dans les commencemens cette sincerité me plaisoit, je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de mon ayeul Minos, & pour rendre mon Royaume heureux ; il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, Mentor ; mais ses maximes étoient bonnes, je le reconnois maintenant peu à peu. Les artifices de Protesilas, qui étoit jaloux & plein d'ambition, me dégoûterent de Philocles. Celui-ci étoit sans empressement, & laissoit l'autre se prévaloir ; il se contentoit de me dire toûjours la verité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien

bien, & non ma fortune qu'il cherchoit.

Protesilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs : il ajoûta que ce jeune homme qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté, qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit gueres ; & qu'en rabbaissant ainsi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu austere s'ouvrir un chemin à la Royauté. D'abord je ne pûs croire que Philocles voulût me détrôner. Il y a dans la veritable vertu une candeur & une ingenuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne se méprend point, pourvû qu'on y soit attentif; mais la fermeté de Philocles contre ma foiblesse commençoit à me lasser. Les complaisances de Protesilas & son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentir encore plus impatiemment l'austerité de l'autre. Cependant Protesilas ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en parler plus, & de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ses paroles.

Voici comment il acheva de me tromper. Il me conseilla d'envoyer Philocles commander des Vaisseaux qui devoient attaquer ceux de

Carpathie ; & pour m'y déterminer il me dit: Vous ſçavez que je ne ſuis pas ſuſpect dans les loüanges que je lui donne. J'avoüe qu'il a du courage & du génie pour la guerre, il vous ſervira mieux qu'un autre, & je préfere l'interêt de vôtre ſervice à tous mes reſſentimens contre lui. Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Proteſilas, à qui j'avois confié l'adminiſtration de mes plus grandes affaires. Je l'embraſſai dans un tranſport de joye, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroiſſoit ainſi au-deſſus de toute paſſion & de tout interêt. Mais helas! que les Princes ſont dignes de compaſſion! cet homme me connoiſſoit mieux que je ne me connoiſſois moi-même, il ſçavoit que les Rois ſont d'ordinaire défians & inappliquez; défians par l'experience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus dont ils ſont environnez ; inappliquez, parce que les plaiſirs les entraînent, & qu'ils ſont accoûtumez à avoir des gens chargez de penſer pour eux, ſans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il n'auroit pas beaucoup de difficulté à me mettre en défiance & en jalouſie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, ſur tout l'abſence lui donnant une entiere facilité de lui tendre des pieges.

Philocles en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver: Souvenez-vous, me dit-il, que je

ne pourrai plus me défendre, que vous n'écouterez que mon ennemi, & qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que vôtre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je, Protesilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui, il vous loüe, il vous estime, il vous croit digne des plus importans emplois : s'il commençoit à parler contre vous, il perdroit ma confiance, ne craignez rien, allez, & ne songez qu'à me bien servir. Il partit, & me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avoüer, je voyois combien il m'étoit necessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, & que rien n'étoit plus mauvais ni pour ma réputation, ni pour le succés de mes affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philocles m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protesilas m'auroit fait tomber. Je sentois qu'il y avoit dans Philocles un fond de probité & de maximes équitables, qui ne se faisoit point sentir dans Protesilas : mais j'avois laissé prendre à Protesilas un ton décisif auquel je ne pouvois presque plus resister. J'étois fatigué de me trouver toûjours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder: & dans cette lassitude j'aimois mieux par foiblesse hazarder quelque chose & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi même une si honteuse raison du parti que je venois de

prendre : mais cette honteuse raison que je n'osois déveloper, ne laissoit pas d'agir secrettement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de ce que je faisois.

Philocles défit les ennemis, remporta une pleine victoire, & se hâta de revenir pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre ; mais Protesilas qui n'avoit pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je desirois qu'il fit une descente dans l'Isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette Isle ; mais il fit en sorte que plusieurs choses necessaires manquerent à Philocles dans cette entreprise ; & il l'assujettit à certains ordres qui causerent divers contre-temps dans l'execution.

Cependant il se servit d'un domestique trés-corrompu que j'avois auprés de moi, & qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte, quoiqu'ils parussent ne se voir gueres, & n'être jamais d'accord en rien. Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire trés-dangereuse. Philocles, me dit-il, veut se servir de vôtre Armée navale pour se faire Roy de l'Isle de Carpathie ; les Chefs des troupes sont attachez à lui, tous les soldats sont gagnez par ses largesses, & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre, il est enflé de sa victoire : voilà une let-

tre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire Roy, on n'en peut plus douter aprés une preuve si évidente. Je lûs cette lettre, & elle me parut de la main de Philocles, on avoit parfaitement imité son écriture, & c'étoit Protesilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange surprise, je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philocles, repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son desinteressement & de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire? Quel moyen de resister à une lettre où je croyois être seûr de reconnoître l'écriture de Philocles? Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus resister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserai-je, me dit-il en hesitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre? Philocles dit à son ami qu'il peut parler en confiance à Protesilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre : assurément Protesilas est entré dans le dessein de Philocles, c'est Protesilas qui vous a pressé d'envoyer Philocles contre les Carpathiens; depuis un certain temps il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois : au contraire, il le louë, il l'éleve en toutes occasions, ils se voyent depuis quelque temps avec assez d'honnêteté. Sans doute Protesilas a pris avec Philocles des mesures pour partager avec lui la

conquête de Carpathie: vous voyez vous-même qu'il a voulu qu'on fit cette entreprise contre toutes les regles; qu'il s'expose à faire périr vôtre Armée Navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philocles s'ils étoient encore mal ensemble. Non non, on ne peut plus douter que ces deux hômes ne soient réunis pour monter ensemble sur le trône, & peut-être pour renverser celui où vous regnez. En vous parlant ainsi, je sçai que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sinceres vous laissez encore vôtre autorité dans leurs mains. Mais qu'importe, pourvû que je vous dise la verité.

Ces dernieres paroles de Timocrate firent impression sur moi, je ne doutai plus de la trahison de Philocles, & je me défiai de Protesilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse, si vous attendez que Philocles ait conquis l'Isle de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins, hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne sçavois plus à qui me fier aprés avoir découvert la trahison de Philocles, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu pût me rassurer, j'étois résolu de faire perir au plûtôt ce perfide; mais je craignois Protesilas, & je ne sçavois comment faire à son égard; je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui. Enfin dans

mon trouble, je ne pûs m'empêcher de lui dire que Philocles m'étoit devenu ſuſpect. Il en parut ſurpris; il me repreſenta ſa conduite droite & moderée, il m'exagera ſes ſervices; en un mot il fit tout ce qu'il faloit pour me perſuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, pour m'obliger à perdre Philocles pendant que je pouvois encore m'aſſurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois ſont malheureux & expoſez à être le joüet des autres hommes, lors même qu'ils paroiſſent tremblans à leurs pieds. Je crûs faire un coup d'une profonde politique & déconcerter Proteſilas, en envoyant ſecrettement à l'Armée Navale Timocrate pour faire mourir Philocles. Proteſilas pouſſa juſqu'au bout ſa diſſimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui ſe laiſſe tromper.

Timocrate partit donc, & trouva Philocles aſſez embaraſſé dans la deſcente; il manquoit de tout, car Proteſilas ne ſçachant ſi la lettre ſuppoſée pourroit faire perir ſon ennemi, vouloit avoir en même tems une autre reſſource prête, par le mauvais ſuccés d'une entrepriſe dont il m'avoit tant fait eſperer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter conntre Philocles: Celui-ci ſoûtenoit cette guerre ſi difficile par ſon courage, par ſon génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout

le monde reconnut dans l'Armée que cette décente étoit temeraire & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réüssir comme s'il eût en sa vie & son bonheur attachez au succés ; chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un Chef si sage & si appliqué à se faire aimer. Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire perir ce Chef au milieu d'une Armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protesilas, avec lequel il s'imaginoit devoir gouverner absolument aprés la mort de Philocles. Protesilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vûë étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit en m'ouvrant les yeux renverser ses projets. Timocrate s'assura de deux Capitaines qui étoient sans cesse auprés de Philocles, il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philocles qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secretes qu'il ne devoit lui confier qu'en presence de ces deux Capitaines. Philocles se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philocles, le coup glissa & n'enfonça gueres avant. Philocles sans s'étonner lui arracha le poignard, s'en servit contre lui & contre les deux autres: en même temps il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philocles des mains

de ces trois hommes, qui étant troublez, l'avoient attaqué foiblement. Ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirez, tant l'indignation de l'Armée étoit grande, si Philocles n'eût arrêté la multitude : ensuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate qui craignoit qu'on ne le fit mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philocles; & comme les traîtres sont toûjours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philocles toute la trahison de Protesilas. Philocles effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de moderation ; il déclara à toute l'Armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en sureté, & le reuvoya en Crete ; il ceda le commandement de l'Armée à Polimene, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander, quand on auroit tué Philocles. Enfin il exhorta les troupes à la fidelité qu'ils me devoient, & passa pendant la nuit dans une legere Barque, qui le conduisit dans l'Isle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la solitude, travaillant à faire des statuës pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injustes, mais sur tout des Rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idomenée ;

Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-tems à découvrir la verité? Non, répondit Idomenée, je compris peu à peu les artifices de Protesilas & de Timocrate : ils se broüillerent même : car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté.

Hé bien; reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre? Helas! mon cher Mentor, est-ce que vous ignorez la foiblesse & l'embarras des Princes? Quand ils sont une fois liez à des hommes qui ont l'art de se rendre necessaires, ils ne peuvent plus esperer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus sont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protesilas, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion! Je me sçavois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée; d'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flater mes passions, ardent pour mes interêts; enfin j'avois une raison pour excuser ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pas de veritable vertu, faute d'avoir sçû choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires; je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, & que la probité étoit un beau phantôme. Qu'importe, disois-je, de se donner de la peine pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans

celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus desinteressé ni plus sincere que lui.

Cependant l'Armée navale commandée par Polimene revint, je ne songeai plus à la conquête de l'Isle de Carpathie, & Protesilas ne pût dissimuler si profondement, que je ne découvrisse combien il étoit affligé de sçavoir que Philocles étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idomenée, pour lui demander s'il avoit continué aprés une si noire trahison à confier toutes ses affaires à Protesilas: J'étois, répondit Idomenée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains, il auroit falu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & instruire un nouvel homme. C'est ce que je n'eûs jamais la force d'entreprendre, j'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protesilas. Je me consolois seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'être trompé qu'à demi, puisque je sçavois que j'étois trompé. Je faisois même de temps en temps sentir à Protesilas que je supportois son joug avec impatience; je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment; mais comme il connoissoit ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins, il revenoit opiniâtre-

ment à la charge, il usoit tantôt de manieres pressantes, tantôt de souplesse & d'insinuation; sur tout quand il s'appercevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre necessaire & de faire valoir son zele. Quoique je fusse en garde contre lui, cette maniere de flater mes passions m'entraînoit toûjours, il sçavoit mes secrets, il me soulageoit dans mes embarras, il faisoit trembler tout le monde par mon autorité, enfin je ne pus songer à le détruire; mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me representer mes veritables interêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre, la verité s'éloigna de moi; l'erreur, qui prépare la chûte des Rois, me parut bien grande d'avoir sacrifié Philocles à la cruelle ambition de Protesilas: ceux même qui avoient plus de zele pour l'Etat & pour ma personne, se crurent dispensez de me détromper aprés un si funeste exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la verité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flateurs: car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumiere m'étoit importune, je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cuisans remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma molesse &

l'ascendant que Protesilas avoit pris sur moi, me jettoient dans une espece de desespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous sçavez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on éleve les Rois, ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent; plûtôt que d'avoüer qu'on s'est trompé, & que de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des Princes foibles & inappliquez, c'étoit précisement le mien. Lors qu'il a falu que je partisse pour le siege de Troye, en partant je laissai Protesilas maître des affaires, il les conduisoit en mon absence avec hauteur & inhumanité, tout le Royaume de Crete gémissoit sous sa tyrannie, mais personne n'osoit me faire sçavoir l'oppression des peuples: on sçavoit que je craignois de voir la verité, & que j'abandonnois à la cruauté de Protesilas, tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Il me contraignit de chasser le vaillant Merione, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siége de Troye. Depuis nôtre retour il en devint jaloux comme de tous ceux que j'aimois & qui montroient quelque vertu. Il faut que vous sçachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la

revolte des Cretois, que la vengeance des Dieux irritez contre mes foiblesses, & la haine des peuples que Protesilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Cretois lassez d'un gouvernement rigoureux avoient épuisé toute leur patience, & l'horreur de cette derniere action ne fit que montrer au dehors ce qui étoit depuis long-temps dans le fond des cœurs. Timocrate me suivit au siége de Troye, & rendoit compte secrettement par ses lettres à Protesilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir : je sentois bien que j'étois en captivité, mais je tâchois de n'y penser pas, desesperant d'y remedier. Quand les Cretois à mon arrivée se revolterent, Protesilas & Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandonné, si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolens pendant la prosperité, sont toûjours foibles & tremblans dans la disgrace. La tête leur tourne aussi-tôt que l'autorité absoluë leur échape. On les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains, & c'est en ce moment qu'ils passent d'une extrêmité à l'autre.

Mentor dit à Idomenée: Mais d'où vient que connoissant à fonds ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprés de vous comme je les vois? Je ne suis pas surpris qu'ils vous ayent suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leur interêt, je comprens même

que vous avez fait une action genereuse de leur donner un azyle dans vôtre nouvel établissement ; mais pourquoi vous livrer encore à eux aprés tant de cruelles experiences ?

Vous ne sçavez pas, répondit Idomenée, combien toutes les experiences sont inutiles aux Princes qui vivent sans reflexion ; ils sont mécontens de tout, & ils n'ont le courage de rien redresser : tant d'années d'habitude étoient de chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obsedoient à toute heure ; depuis que je suis ici ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vûës : ils ont épuisé cet Etat naissant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler sans vous. J'aurois bien-tôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai senti en Crete ; mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inspiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de servitude. Je ne sçai ce que vous avez fait en moi, mais depuis que vous êtes ici, je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idomenée quelle étoit la conduite de Protesilas dans ce changement des affaires : Rien n'est plus artificieux, répondit Idomenée, que ce qu'il a fait depuis vôtre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon esprit : il ne disoit rien contre vous ; mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre ;

l'un, disoient-ils, est le fils du trompeur Ulysse, l'autre est un homme rusé & d'un esprit profond; ils sont accoûtumez à errer de Royaume en Royaume: qui sçait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci ? Ces Avanturiers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les païs où ils ont passé. Voici un Etat naissant & mal affermi, les moindres mouvemens pourroient le renverser. Protesilas ne disoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excés de toutes ces réformes que vous me faisiez entreprendre, il me prenoit par mon propre interêt. Si vous mettez, disoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & seront toûjours prêts à se revolter: il n'y a que la foiblesse & la misere qui les rendent souples; souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un pretexte de zele pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance Royale, & par là vous faites au peuple même un tort irreparable : car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos.

A tout cela je répondois que je sçaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse, enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte discipline

pour

pour le tenir dans une vie ſimple, ſobre & laborieuſe. Hé quoy! diſois je, ne peut-on ſoûmettre un peuple ſans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traitez doucement & trés fideles à leurs Princes? Ce qui cauſe les révoltes, c'eſt l'ambition & l'inquietude des Grands d'un Etat, quand on leur a donné trop de licence, & qu'on a laiſſé leurs paſſions s'étendre ſans bornes: c'eſt la multitude des Grands & des petits qui vivent dans la moleſſe, dans le luxe, & dans l'oiſiveté; c'eſt la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles qu'il faut prendre dans le temps de paix; enfin c'eſt le deſeſpoir des peuples maltraitez, c'eſt la dureté, la hauteur des Rois, & leur moleſſe, qui les rend incapables de veiller ſur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cauſe les revoltes, & non pas le pain qu'on laiſſe manger en paix au Laboureur, aprés qu'il l'a gagné à la ſueur de ſon viſage. Quand Proteſilas a vû que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout oppoſé à ſa conduite paſſée; il a commencé à ſuivre les maximes qu'il n'avoit pû détruire, il a fait ſemblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-deſſus; il va au-devant de tout ce que je puis ſouhaiter pour ſoulager les pauvres; il eſt le premier

à me repreſenter leurs beſoins, & à crier contre les dépenſes exceſſives. Vous ſçavez même qu'il vous loüe, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus ſi bien avec Proteſilas, il a ſongé à ſe rendre indépendant. Proteſilas en eſt jaloux, & c'eſt en partie par leurs differens que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor ſoûriant, répondit ainſi à Idomenée : Quoi donc ! vous avez été foible juſqu'à vous laiſſer tyranniſer pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoiſſiez la trahiſon ? Ah! vous ne ſçavez pas, répondit Idomenée, ce que peuvent les hommes artificieux ſur un Roy foible qui s'eſt livré à eux pour toutes ſes affaires. D'ailleurs je vous ai déja dit que Proteſilas entre maintenant dans toutes vos vûës pour le bien public.

Mentor reprit ainſi le diſcours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent ſur les bons auprés des Rois ; vous en êtes un terrible exemple : mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux ſur Proteſilas, & ils ſont encore fermez pour laiſſer le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sçachez que les méchans ne ſont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifferemment de même que le mal, quand il peut ſervir à leur ambition : le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'au-

cun ſentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient; mais auſſi ils font le bien, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reſte des hommes. A proprement parler, ils ne ſont pas capables de la vertu, quoiqu'ils paroiſſent la pratiquer : mais ils ſont capables d'ajoûter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui eſt l'hypocriſie. Tant que vous voudrez abſolument faire le bien, Proteſilas ſera prêt à le faire avec vous, pour ſe conſerver l'autorité; mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur & feroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obſede à toute heure, & que vous ſçavez le ſage & le fidele Philocles pauvre & deshonnoré dans l'Iſle de Samos? Vous reconnoiſſez bien, ô Idomenée, que les hommes trompeurs & hardis qui ſont preſens, entraînent les Princes foibles. Mais vous devriez ajoûter que les Princes ont encore un autre malheur qui n'eſt pas moindre, c'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes, eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux : ils ne ſont frappez que de ce qui eſt preſent, & qui les flate : tout le

reste s'efface bien-tôt : sur tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, bien loin de les flater, les contredit & les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimables, & qu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaisirs ?

Aprés avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idomenée qu'il falloit au plûtôt chasser Protesilas & Timocrate, pour rappeller Philocles. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roy, c'est qu'il craignoit la severité de Philocles : J'avoüe, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime : je suis depuis ma tendre jeunesse accoûtumé à des loüanges, à des empressemens & à des complaisances, que je ne sçaurois esperer de trouver dans cet homme. Dés que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moy, ses maximes étoient respectueuses & moderées, mais séches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes gâtez par la flaterie trouvent sec & austere tout ce qui est libre & ingénu, ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flaterie, les blesse & les irrite. Mais allons plus loin : je suppose que Philocles est effectivement sec & austere, son austerité ne vaut-elle pas mieux que la flaterie pernicieuse de vos Conseillers ? Où trouverez-vous un

homme ſans défaut ? Et le défaut de vous dire trop hardiment la verité, n'eſt-il pas celui que vous devez le moins craindre ? Que dis-je ? N'eſt-ce pas un défaut neceſſaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégout de la verité où la flaterie vous a fait tomber ? Il vous faut un homme qui n'aime que la verité & vous, & qui vous aime mieux que vous ne ſçavez vous aimer vous-même, qui vous diſe la verité malgré vous, qui force tous vos retranchemens ; & cet homme neceſſaire, c'eſt Philocles : ſouvenez-vous qu'un Prince eſt trop heureux, quand il naît un homme ſous ſon regne avec cette generoſité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'Etat : & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſçavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſçavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux ; redreſſez-les, & ne vous livrez jamais aveuglément à leur zele indiſcret ; mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſçavez la diſtinguer, & ſur tout gardez-vous bien d'être comme ces Princes, qui ſe contentant de mépriſer ces hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, de les combler de bienfaits, & qui ſe piquant de connoître auſſi les hommes vertueux, ne leur donnent que de vains éloges, n'oſant ni leur confier les emplois ni les admet-

tre dans leur commerce familier, ni répandre de bienfaits ſur eux.

Alors Idomenée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé; auſſi-tôt il ordonna en ſecret à Hegeſippe, qui étoit un des principaux Officiers de ſa Maiſon, de prendre Proteſilas & Timocrate & de les conduire en ſeûreté dans l'Iſle de Samos, de les y laiſſer, & de ramener Philocles de ce lieu d'exil. Hegeſippe ſurpris de ces ordres, ne put s'empêcher de pleurer de joye: C'eſt maintenant, dit-il au Roy, que vous allez charmer vos ſujets: Ces deux hommes ont cauſé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine oſe-t-on même gémir, tant leur tyrannie eſt cruelle; ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur. Enſuite Hegeſippe découvrit au Roy un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commiſes par ces deux hommes, dont le Roy n'avoit jamais entendu parler, parce que perſonne n'oſoit les accuſer; il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration ſecrette pour faire perir Mentor. Le Roy eut horreur de tout ce qu'il voyoit. Hegeſippe ſe hâta d'aller prendre Proteſilas dans ſa maiſon: elle étoit moins grande, mais plus commode &

plus riante que celle du Roy, l'Architecture étoit de meilleur goût. Protesilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des miserables : il étoit alors dans un salon de marbre auprés de ses bains, couché negligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or : il paroissoit las & épuisé de ses travaux, ses yeux & ses sourcils montroient je ne sçai quoi d'agité, de sombre & de farouche.; les plus Grands de l'Etat autour de lui rangez sur des tapis, composans leurs visages sur celui de Protesilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde s'écrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagerations ridicules ce que Protesilas lui-même avoit fait pour le Roy : un autre lui assuroit que Jupiter ayant trompé sa mere, lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pere des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des vers, où il assuroit que Protesilas instruit par les Muses avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre Poëte encore plus lâche & plus impudent, l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts & le pere des peuples qu'il rendoit heureux; il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance. Protesilas écoutoit toutes ces loüanges d'un air sec, distrait & dédaigneux, comme un

homme qui sçait bien qu'il en merite encore de plus grandes, & qui fait trop de graces de se laisser loüer. Il y avoit un flateur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protesilas soûrit, toute l'assemble se mit à rire, quoique la plûpart ne pussent point encore sçavoir ce qu'on avoit dit ; mais Protesilas reprenant bien-tôt son air severe & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le silence : plusieurs nobles cherchoient le moment où Protesilas pourroit se retourner vers eux & les écouter ; ils paroissoient émûs & embarrassez, c'est qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs postures suppliantes parloient pour eux, ils paroissoient aussi soûmis qu'une mere aux pieds des Autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guerison de son fils unique : tous paroissoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protesilas, quoique tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hegesippe entre, saisit son épée, & lui declare qu'il va l'emmener dans l'Isle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de Protesilas tomba, comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée : le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hegesippe ; il pleure, il hesite, il begaye, il tremble, il embrasse

embraſſé les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ſes regards : tous ceux qui l'encenſoient, le voyant perdu ſans reſſource, changerent leurs flateries en des injures ſans pitié. Hegeſippe ne voulut lui laiſſer le temps, ni de faire ſes derniers adieux à ſa famille, ni de prendre certains écrits ſécrets : tout fut ſaiſi & porté au Roy. Timocrate fut arrêté dans le même temps, & ſa ſurpriſe fut extrême : car il croyoit qu'étant broüillé avec Proteſilas, il ne pouvoit être enveloppé dans ſa ruïne ; ils partent dans un vaiſſeau qu'on avoit preparé : on arrive à Samos. Hegeſippe y laiſſe ces deux malheureux ; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laiſſe enſemble ; là ils ſe reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui ſont cauſe de leur chûte ; ils ſe trouvent ſans eſperance de revoir Salente, condamnez à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnuë où ils ne devoient plus avoir d'autre reſſource pour vivre, que leur travail, eux qui avoient paſſé tant d'années dans les délices & dans le faſte. Là ſemblables à deux bêtes farouches, ils étoient toûjours prêts à ſe déchirer l'un l'autre.

Cependant Hegeſippe demanda en quel lieu de l'Iſle demeuroit Philocles. On lui dit

qu'il y demeuroit assez loin de la Ville sur une montagne où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il est dans cette Isle, lui disoit-on, il n'a offensé personne, chacun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquillité. N'ayant rien, il paroît toûjours content ; quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien & sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le meritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hegesippe s'avance vers cette Grotte, il la trouve vuide & ouverte ; car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philocles faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte : une natte de jonc grossier lui servoit de lit : rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit ; il se nourrissoit pendant l'Eté de fruits nouvellement cueillis, & en Hyver de dattes & de figues séches, une claire fontaine, qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désalteroit ; il n'avoit dans sa grotte que les instrumens necessaires à la Sculpture ; & quelques Livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité ; mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la Sculpture, il ne s'y appliquoit que pour

exercer son corps, & gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

Hegesippe en entrant dans la grotte admira les ouvrages qui étoient commencez, il remarqua un Jupiter, dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le pere des Dieux & des hommes : d'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante : mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit les Arts, son visage étoit noble & doux, sa taille grande & libre : elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hegesippe ayant pris plaisir à voir les statuës, sortit de la grotte, & vit de loin sous un grand arbre Philocles qui lisoit sur le gazon ; il va vers lui, & Philocles qui l'apperçoit, ne sçait que croire.

N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hegesippe avec qui j'ai si long-temps vêcu en Crete ? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une Isle si éloignée ? Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hegesippe arrriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami ? Quel hazard, quelle tempeste vous a jetté sur ce rivage ? Pourquoi avez-vous abandonné l'Isle de Crete ? Est-ce une disgrace semblable à la mienne, qui vous a arraché

à nôtre patrie ? Hegesippe lui répondit : Ce n'est point une disgrace, au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amene ici. Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protesilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idomenée, la chûte de ce Prince, sa fuite sur les côtes de l'Hesperie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Telemaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du Roy, & la disgrace des deux traîtres. Il ajoûta qu'il les avoit menez à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philocles, & finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roy qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philocles, cette grotte plus propre à cacher des bêtes sauvages, qu'à être habitée par des hommes ? j'y ai goûté depuis que j'y suis plus de douceur que dans les Palais dorez de l'Isle de Crete : Les hommes ne me trompent plus, car je ne vois plus les hommes, je n'entends plus leurs discours flateurs & empoisonnez : je n'ai plus besoin d'eux ; mes mains endurcies au travail me donnent la nourriture simple qui m'est necessaire ; il ne me faut, comme vous voyez, qu'une legere étoffe pour me couvrir. N'ayant plus d'autre besoin, joüissant d'un calme profond & d'une douce liberté, dont la sa-

gesse de mes Livres m'apprend à faire un bon usage, qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs, & inconstans? Non, non, mon cher Hegesippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protesilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le Roy, & me perdre : mais il ne m'a fait aucun mal; au contraire, il m'a fait le plus grand des biens; il m'a délivré du tumulte & de la servitude des affaires; je lui dois ma chere solitude, & tous les plaisirs innocens que j'y goûte. Retournez, Hegesippe, retournez vers le Roy, aidez-lui à supporter les miseres de la grandeur, & faites auprés de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux si long-temps fermez à la verité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprés de lui. Pour moi, il ne me convient plus aprés le naufrage, de quitter le port où la tempête m'a heureusement jetté pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois sont à plaindre ! O que ceux qui le servent, sont dignes de compassion ! S'ils sont méchans, combien font-ils souffrir les hommes, & quels tourmens leur sont préparez dans le noir Tartare? S'ils sont bons, quelles difficultez n'ont-ils pas à vaincre? quels pieges à éviter? quels maux à souffrir? Encore une fois, Hegesippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philocles parloit ainſi avec beaucoup de vehemence, Hegeſippe le regardoit avec étonnement ; il l'avoit vû autrefois en Crete pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languiſſant, épuiſé ; c'eſt que ſon naturel ardent & auſtere le conſumoit dans le travail ; il ne pouvoit voir ſans indignation le vice impuni, il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais : ainſi ſes emplois détruiſoient ſa ſanté délicate ; mais à Sainos Hegeſippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeuneſſe fleurie s'étoit renouvellée ſur ſon viſage ; une vie ſobre, tranquille & laborieuſe lui avoit fait comme un nouveau temperament. Vous êtes ſurpris de me voir ſi changé, dit alors Philocles en ſoûriant, c'eſt ma ſolitude qui m'a donné cette fraîcheur & cette ſanté parfaite ; mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pû trouver dans la plus grande fortune : voulez-vous que je perde les vrais biens pour courir aprés les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miſeres ? Ne ſoyez pas plus cruel que Proteſilas : du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hegeſippe lui repreſente, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Eſtes-vous, donc, lui dit-il, inſenſible au plaiſir de revoir vos proches & vos

amis qui ſoûpirent aprés vôtre retour, & que la ſeule eſperance de vous embraſſer comble de joye ? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez vôtre devoir, comptez-vous pour rien de ſervir vôtre Roy, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux ? Eſt-il permis de s'abandonner à une philoſophie ſauvage, de ſe préferer à tout le reſte du genre humain, & d'aimer mieux ſon repos que le bonheur de ſes Concitoyens ? Au reſte, on croira que c'eſt par reſſentiment que vous ne voulez plus voir le Roy : S'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu ; mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur, il vous attend, déja il vous tend les bras pour vous embraſſer : dans ſon impatience il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur aſſez dur pour être inexorable à vôtre Roy, & à tous vos plus tendres amis ?

Philocles, qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hegeſippe, reprit ſon air auſtere : En écoûtant ce diſcours, il demeuroit immobile, & les prieres ni les raiſons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans ſon cœur : mais au moment où Hegeſippe commençoit à deſeſperer de le vaincre, Philocles ayant conſulté les Dieux, il découvrit par le

vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, & par divers présages, qu'il devoit suivre Hegesippe. Alors il ne resista plus, il se prépare à partir; mais ce ne fut pas sans regretter le desert où il avoit passé tant d'années. Helas! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour! Ici les Parques me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or & de soye. Il se prosterna en pleurant pour adorer la Nayade qui l'avoit si long-temps desalteré par son onde claire, & les Nymphes qui habitoient par toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, & d'une triste voix les repeta à toutes les Divinitez champêtres.

Philocles vint à la Ville avec Hegesippe pour s'embarquer; il crut que le malheureux Protesilas, plein de honte & de ressentiment, ne voudroit point le voir; mais il se trompoit: car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils sont toûjours prêts à toute sorte de bassesse. Philocles se cachoit modestement de peur d'être vû par ce miserable; il craignoit d'augmenter sa misere, en lui montrant la prosperité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruïnes: mais Protesilas cherchoit Philocles; il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au Roy qu'il pût retourner à Salente. Philocles étoit trop sincere pour lui promettre de travailler à le

faire rappeller : car il ſçavoit mieux que perſonne combien ſon retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compaſſion, tâcha de le conſoler, l'exhorta à appaiſer les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ſes maux. Comme il avoit appris que le Roy avoit ôté à Proteſilas tous ſes biens, il lui promit deux choſes qu'il executa fidelement dans la ſuite. L'une fut de prendre ſoin de ſa femme & de ſes enfans qui étoient demeurez à Salente dans une affreuſe pauvreté, expoſez à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Proteſilas dans cette Iſle éloignée quelque ſecours d'argent pour adoucir ſa miſere.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hegeſippe impatient ſe hâte de faire partir Philocles. Proteſilas les voit embarquer, ſes yeux demeurent attachez & immobiles ſur le rivage ; ils ſuivent le vaiſſeau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toûjours. Lors même qu'il ne peut plus les voir, il en repeint encore l'image dans ſes eſprits. Enfin troublé, furieux, livré à ſon deſeſpoir, il s'arrache les cheveux, ſe roule ſur le ſable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à ſon ſecours la cruelle mort, qui ſourde à ſes prieres ne daigne le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de ſe donner lui-même.

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents, arriva bien-tôt à Salente ; on vint dire au Roy qu'il entroit déja dans le port ; aussi-tôt il courut au-devant de Philocles avec Mentor, il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persecuté avec tant d'injustice.

Cet aveu, bien loin de paroître une foiblesse dans un Roy, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame, qui s'éleve au-dessus de ses fautes, en les avoüant avec courage pour les reparer. Tout le monde pleuroit de joye de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le Roy parler avec tant de sagesse & de bonté. Philocles avec un air respectueux & modeste, recevoit les caresses du Roy, & avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple ; il suivit le Roy au Palais, bien-tôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vûs ; c'est que les Dieux qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons dequoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble, sans être unis, parce qu'ils s'aiment bien-tôt.

Philocles demanda au Roy à se retirer auprés de Salente, dans une solitude où il continuât à vivre pauvrement, comme il avoit

vêcu à Samos. Le Roy alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son desert. C'est-là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix, & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public. La premiere chose qu'il examina, fut l'éducation des enfans. Ils appartiennent moins à leur pere qu'à la Republique, disoit Mentor, ils sont les enfans du peuple, ils en sont l'esperance & la force, il n'est pas temps de les corriger quand ils se sont corrompus: c'est peu que de les exclure des emplois lors qu'ils s'en sont rendus indignes; il vaut bien mieux prévenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le Roy, ajoûtoit-il, qui est le pere de tout son peuple, est encore plus particulierement le pere de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la Nation, c'est dans la fleur que se préparent les fruits. Que le Roy ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans: Qu'il tienne ferme pour faire observer les loix de Minos, qui ordonnent qu'on éleve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort: Qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richesses: Que l'injustice, le mensonge, la mollesse passent pour des vices infames: Qu'on leur apprenne dés leur tendre enfance à chanter les loüanges des Heros qui ont été aimez des Dieux, qui ont fait des actions genereuses pour leur Patrie, & qui

ont fait éclater leur courage dans les combats : Que le charme de la Musique saisisse leurs ames, pour rendre leurs mœurs douces & pures : Qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fideles à leurs alliez, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis : Qu'ils craignent moins la mort & les tourmens, que le moindre reproche de leur conscience. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur, il y en aura peu qui ne s'enflâment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoûtoit qu'il étoit capital d'établir des écóles publiques pour accoûtumer la jeunesse aux plus rudes exercices du corps, pour éviter la mollesse & l'oisiveté, qui corrompent les plus beaux naturels. Il vouloit une grande varieté de jeux, qui animassent tous les peuples, mais sur tout qu'ils exerçassent les corps, pour les rendre adroits, souples, vigoureux : il ajoûtoit des prix pour exciter une noble émulation : mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure, & que leurs parens sans aucune vûë d'interêt leur laissassent choisir des femmes agréables de corps & d'esprit, ausquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoi ainsi les

moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile & paſſionnée pour la gloire; Philocles qui aimoit la guerre, diſoit à Mentor : En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune experience de la guerre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur : par-là vous affoiblirez inſenſiblement la Nation, les courages s'amoliront, les delices corrompront les mœurs, d'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre, & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne aprés elle, ils tomberont dans un affreuſe ſervitude.

Mentor lui répondit. Les maux de la guerre épuiſent un Etat & le mettent toûjours en danger de perir, lors même qu'on remporte les plus grandes Victoires : avec quelques avantages qu'on la commence, on n'eſt jamais ſeur de la finir ſans être expoſé aux plus tragiques renverſemens de fortune; avec quelque ſuperiorité de force qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains, & la tranſporte chez vos ennemis ; quand même on tiendroit dans ſon Camp la Victoire comme enchaînée, on ſe détruit ſoi-même en détruiſant ſes ennemis, on dépeuple ſon païs, on laiſſe les terres preſque incultes, on

trouble le commerce, mais ce qui eſt bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laiſſe corrompre les mœurs. La jeuneſſe ne s'adonne plus aux lettres, le preſſant beſoin fait qu'on ſouffre une licence pernicieuſe dans les troupes; la juſtice, la police, tout ſouffre de ce déſordre. Un Roy qui verſe le ſang de tant d'hommes, & qui cauſe tant de malheurs pour acquerir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de ſon Royaume, eſt indigne de la gloire qu'il cherche, & merite de perdre ce qu'il poſſede, pour avoir voulu uſurper ce qui ne lui appartient pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une Nation en temps de paix. Vous avez déja vû les exercices du corps que nous établiſſons, les prix qui exciteront l'émulation, les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans preſque dés le berceau, par le chant des grandes actions des Heros: ajoûtez à ces ſecours celui d'une vie ſobre & laborieuſe: mais ce n'eſt pas tout. Auſſi-tôt qu'un peuple allié de vôtre Nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de vôtre jeuneſſe, ſur tout ceux en qui on remarquera le genie de la guerre, & qui ſeront les plus propres à profiter de l'experience. Par-là vous conſerverez une haute réputation chez vos Alliez, vôtre alliance ſera recherchée, on craindra de la perdre, ſans avoir la guerre chez vous & à

vos dépens, vous aurez toûjours une jeunesse aguerrie & intrepide. Quoique vous ayez la paix chez vous, ne laissez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre : car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes, c'est d'honorer les hommes excellens dans cette profession, c'est d'en avoir toûjours qui y soient exercez dans les païs étrangers, qui connoissent les forces, la discipline, & les manieres de faire la guerre des peuples voisins : c'est d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par mollesse. Alors étant toûjours prêt à la faire pour la necessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais. Pour les Alliez, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur : par-là vous acquererez une gloire plus solide & plus seure que celle des Conquerans : vous gagnez l'amour & l'estime des étrangers, ils ont tous besoin de vous, vous regnez sur vos sujets par autorité, vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traitez, le maître des cœurs ; vôtre réputation vole par tous les païs les plus éloignez, vôtre nom est comme un parfum délicieux, qui s'exhale de tous côtez. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les regles de la

justice, il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé, secouru, tous vos voisins s'arment pour vous, & sont persuadez que vôtre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des Villes, & que toutes les Places les mieux fortifiées. Voilà la veritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois qui sçachent la chercher, & qui ne s'en éloignent! Ils courent aprés une ombre trompeuse, & laissent derriere eux le vrai honneur faute de le connoître.

Aprés que Mentor eut parlé ainsi, Philocles étonné le regardoit, puis il jettoit les yeux sur le Roy, & étoit charmé avec quelle avidité Idomenée recueilloit au fonds de son cœur toutes les paroles qui sortoient comme un fleuve de sagesse de la bouche de cet Etranger. Minerve sous la figure de Mentor établissoit ainsi dans Salente toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idomenée, que pour montrer à Telemaque quand il reviendroit, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon Roy une gloire durable.

SOMMAI-

SOMMAIRE
DU ONZIE'ME LIVRE.

PHiloctete, qui avoit toûjours conservé de la haine contre Ulysse, & qui par cette raison avoit du ressentiment contre Telemaque, est charmé des maximes de ce jeune Heros, & ne peut se deffendre d'aimer sa vertu. Il lui raconte ses avantures, & le sujet de sa haine contre Ulysse. Il commence par la mort tragique d'Hercule, & comme il eut ses armes. Ulysse vient trouver Philoctete sur le Mont Oeta, & lui persuade venir à la guerre de Troye avec les autres Princes Grecs, & d'y apporter les armes qu'il avoit eu d'Hercules. Philoctete y consent, & étant arrivé avec les autres dans l'Isle de Lemnos, en voulant éprouver ses fléches, il se blesse lui-même. Les autres Princes Grecs, par le conseil d'Ulysse, poursuivent leur route, & l'abandonnent dans cette Isle. Au bout de dix ans, il trouve dans l'Isle Neoptoleme fils d'Achille, qui lui apprend l'état du siege de Troye, & veut l'y mener avec les armes d'Hercule. Philoctete apperçoit Ulysse qui étoit venu à Lemnos dans le même dessein. Fureur de Philoctete conte Ulysse, qui ne s'appaise

qu'aprés qu'il a été averti par Hercule d'aller au siége de Troye, que c'est-là qu'il doit guerir de sa blessure, & que c'est par lui & par ses fléches que la Ville doit être détruite. Il part de Lemnos, & la prédiction d'Hercule s'accomplit.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIE'ME.

TELIMAQUE montroit cependant son courage dans les perils de la guerre: en partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputation & l'experience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déja vû à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eût été son propre fils, il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les avantures de sa jeunesse, & tout ce qu'il avoit vû faire de plus remarquable aux Heros de l'âge passé. La memoire de ce sage Vieillard, qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une histoire des anciens temps, gravée sur le marbre & sur l'airain. Philoctete n'eut pas d'abord la même in-

clination pour Telemaque, la haine qu'il avoit nourri si long-tems dans son cœur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux Heros qui avoient renversé la Ville de Troye; mais enfin la moderation de Telemaque vainquit tous les ressentimens de Philoctete; il ne pût se défendre d'aimer cette vertu douce & modeste, il prenoit souvent Telemaque, & lui disoit : Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainsi) vôtre pere & moi, je l'avouë, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre; j'avouë même qu'aprés que nous eûmes fait tomber la superbe Ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaisé, & quand je vous ai vû, j'ai senti de la peine à vous aimer; mais la vertu, quand elle est douce, simple, ingenuë & modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctete lui déclara qu'il étoit resolu de lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de haut : Je suivois par tout le grand Hercule qui a delivré la terre de tant de monstres, & devant qui les autres Heros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprés d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux auprés de l'Aigle; ses malheurs & les miens vinrent d'une passion qui cause tous

les desastres les plus affreux, c'est l'amour. Hercule fut assujetti à cette passion honteuse, & le cruel enfant Cupidon se joüoit de lui, il ne pouvoit se ressouvenir sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprés d'Omphale Reine de Lydie, comme le plus lâche & le plus effeminé de tous les hommes : Cent fois, il m'a avoüé que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, & presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant il retomba dans les pieges de l'amour qu'il avoit si souvent déteftez, il aima Dejanire, trop heureux s'il eût été constant dans cet amour pour une femme qui fut son Epouse ; mais bien-tôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les Graces étoient peintes, enleverent son cœur. Dejanire brûla de jalousie : Elle se ressouvint de cette fatale Tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de reveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Helas! cette Tunique pleine du sang venimeux du Centaure renfermoit le poison des fléches dont ce monstre avoit été percé ; vous sçavez que les fléches d'Hercule qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne, & que ce sang empoisonnoit les fléches ; en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient étoient incurables.

Hercule s'étant révêtu de cette tunique, sentit bien-tôt le feu devorant qui se glissoit jusques dans la mouëlle de ses os, il poussoit des cris horribles, dont le Mont-Oeta resonnoit, & faisoit retentir toutes les profondes vallées ; la mer même en paroissoit émûë, les Taureaux les plus furieux qui auroient mugi dans les combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux : le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Dejanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule dans le transport de sa douleur le fit piroüetter ; comme un Frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainsi Lychas lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, & qui étant toûjours battu par les vagues irritées, épouvente de loin les sages Pilotes.

Aprés le malheur de Lychas je crûs que je ne pouvois plus me fier à Hercule ; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes ; je le voyois qui d'une main déracinoit sans peine les hauts Sapins, & les vieux Chênes, qui depuis plusieurs siecles avoient méprisé les vents & les tempêtes : de l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique : elle s'étoit collée sur sa peau, & comme incorporée

à ses membres : à mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair ; son sang ruisseloit, & trempoit la terre ; enfin sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria.

Tu vois, ô mon cher Philoctete, les maux que les Dieux me font souffrir ! ils sont justes : c'est moi qui les ai offensez, j'ai violé l'amour conjugal. Aprés avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere ; je peris, & je suis content de perir pour appaiser les Dieux. Mais helas ! cher ami, où est-ce que tu fuis ? L'excés de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce miserable Lychas une cruauté que je me reproche ; il n'a pas sçû quel poison il me presentoit, il n'a point merité ce que je lui ai fait souffrir ; mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, & que je veüille t'arracher la vie ? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctete. Philoctete recevra dans son sein mon ame prête à s'envoler, c'est lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète, Philoctete, la seule esperance qui me reste ici bas ?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui, il me tend les bras, & veut m'embrasser ; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Helas ! dit-il, je n'ose t'embrasser, cette consolation même ne m'est plus

permiſe. En parlant ainſi il aſſemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre;il enfait un bucher ſur le ſommet de la montagne, il monte tranquillement ſur le bucher, il étend la peau du Lion de Nemée, qui avoit ſi long temps couvert ſes épaules,lorſqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abatre les monſtres, & delivrer les malheureux ; il s'appuye ſur ſa Maſſuë,& il m'ordonne d'allumer le feu du bucher. Mes mains tremblantes & ſaiſies d'horreur ne purent lui refuſer ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un preſent des Dieux, je craignois même que l'excés de ſes douleurs ne le tranſportât juſqu'à faire quelque choſe d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'Univers.

Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bucher : C'eſt maintenant, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta veritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie : Que les Dieux te le rendent. Je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la terre, ces flêches trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne. Tu ſçais que les bleſſures qu'elles font ſont incurables : Par elles tu ſeras invincible, comme je l'ai été, & aucun Mortel n'oſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à nôtre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes maux, tu peux me doner une derniere conſolation :

ſolation ; promets-moi de ne découvrir jamais à aucun Mortel ni ma mort ni le lieu où tu auras caché mes cendres.

Je lui promis, helas! je le jurai même en arroſant ſon bûcher de mes larmes ; un rayon de joye parut dans ſes yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme qui l'envelopa, étoufa ſa voix, & le déroba preſque à ma vûë. Je le voyois encore neanmoins à travers les flâmes, avec un viſage auſſi ſerein que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums, dans la joye d'un feſtin délicieux, au milieu de tous ſes amis. Le feu conſuma bien-tôt tout ce qu'il y avoit de terreſtre & de mortel en lui : Bien-tôt il ne lui reſta rien de tout ce qu'il avoit reçû dans ſa naiſſance de ſa mere Alcmene : mais il conſerva par l'ordre de Jupiter cette Nature ſubtile & immortelle, cette flâme celeſte, qui eſt le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçû du pere des Dieux. Ainſi il alla avec eux ſous les voûtes dorées du brillant Olympe boire le Nectar ; où les Dieux lui donnerent pour épouſe l'aimable Hebé, qui eſt la Déeſſe de la Jeuneſſe, & qui verſoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganimede eût reçû cet honneur.

Pour moi je trouvai une ſource inépuiſable de douleurs dans ces fléches qu'il m'avoit données pour m'élever au-deſſus des Heros. Bien-tôt les Rois liguez entreprirent de venger Menelas de l'infâme Paris, qui

avoit enlevé Helene, & de renverser l'Empire de Priam. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point esperer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les fléches d'Hercules. Ulysse vôtre pere, qui étoit toûjours le plus éclairé & le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siege de Troye, & d'y apporter les fléches qu'il croyoit que j'avois.

Il y avoit déja long-temps qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre: on n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Heros: les monstres & les scelerats recommençoient à paroître impunément: les Grecs ne sçavoient que croire de lui; les uns disoient qu'il étoit mort, d'autres soûtenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée dompter les Scythes: mais Ulysse soûtint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avoüer: il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide; il eut une peine extrême à m'aborder: car je ne pouvois plus voir les hommes, je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces deserts du Mont Oeta, où j'avoir vû perir mon ami; je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce Heros, & qu'à pleurer à la vûë de ces tristes lieux; mais la douce & puissante persuasion étoit sur les lévres de vôtre pere, il parut presque aussi affligé que moi:

il versa des larmes, il sçut gagner insensiblement mon cœur & attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, & qui ne pouvoient réussir sans moi ; il ne put neanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me pressoit de découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres. Helas ! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne point dire ; mais j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer ; les Dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercules ; ensuite j'allai joindre les Rois liguez, qui me reçûrent avec la même joye qu'ils auroient reçû Hercule même.

Comme je passois dans l'Isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes fléches pouvoient faire. Me préparant à percer un Dain qui se lançoit dans un bois, par mégarde, je laissai tomber la fléche de l'arc sur mon pied, & elle me fit une blessure que je ressens encore ; aussi-tôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes, je remplissois nuit & jour l'Isle de mes cris. Un sang noir & corrompu coulant de ma playe, infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vi-

goureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extremité, chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux. Ulysse qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner : j'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préferoit l'interêt commun de la Grece, & la victoire qu'on cherchoit, à toutes les raisons d'amitié ou de bienséance particuliere. On ne pouvoit plus sacrifier dans le Camp, tant l'horreur de ma playe & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité, & de la plus noire trahison. Helas ! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irritez.

Je demeurai presque pendant tout le siége de Troye seul, sans secours, sans esperance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette Isle déserte & sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers : je trouvai dans cette solitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur def-

quelles j'étois exposé nuit & jour : j'amassai quelques feüilles pour me coucher ; il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossierement travaillé, & quelques habits déchirez, dont j'enveloppois ma playe. Là abandonné des hommes, & livré à la colere des Dieux, je passois mon temps à percer de mes fléches les Colombes & les autres Oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque Oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proye : ainsi mes mains me préparoient dequoi me nourrir. Il est vrai que les Grecs en partant me laisserent quelques provisions, mais elles durerent peu. J'allumois du feu avec des cailloux : cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit cette triste avanture. Quoi, disois-je, tirer un homme de sa patrie comme le seul homme qui puisse venger la Grece, & puis l'abandonner dans cette Isle deserte pendant son sommeil ! Car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, combien je versai de larmes à mon reveil, quand je vis les Vaisseaux fendre les ondes. Helas ! cherchant de tous côtez dans cette Isle sauvage & horrible, je n'y trouvai que dou-

leur; il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement; on n'y voit que ceux que les tempêtes y ont jettez, & on n'y peut esperer de societé que par des naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu n'osoient me prendre pour me ramener, ils craignoient la colere des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim; je nourrissois une playe qui me devoroit, l'esperance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes medecinales pour ma playe, j'apperçûs dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de Heros; il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche, l'âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui: je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras; il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur. O étranger, lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette Isle inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. O qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes lévres cette langue que j'ay apprise dés l'enfance, & que je ne puis parler à personne de-

puis si long-temps dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoleme m'eût dit : Je suis Grec, que je m'écriai : O douce parole, aprés tant d'années de silence & de douleur, sans consolation ! O mon fils, quel malheur, quelle tempête, ou plûtôt quel vent favorable t'a conduit icy pour finir mes maux ? Il me répondit : Je suis de l'Isle de Scyros, j'y retourne, on dit que je suis fils d'Achille. Tu sçais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité : je lui dis : O fils d'un pere que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Lycomede, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du siege de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premiere expedition : Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete, ni ses malheurs. Helas ! infortuné que je suis, mes persecuteurs m'insultent dans ma misere, la Grece ignore que je souffre, ma douleur augmente ; les Atrides m'ont mis en cet état : Que les Dieux le leur rendent.

Ensuite je lui racontai de quelle maniere les Grecs m'avoient abandonné. Aussi-tôt qu'il eût écouté mes plaintes, il fit les siennes. Aprés la mort d'Achille, me dit-il..... (D'abord je l'interrompis, en lui disant :

Quoi ! Achille eſt mort? Pardonne-moi, mon fils, je trouble ton recit par les larmes que je dois à ton pere ! Neoptoleme me répondit : Vous me conſolez en m'interrompant : Qu'il m'eſt doux de voir Philoctete pleurer mon pere ! Neoptoleme reprenant ſon diſcours, me dit : Aprés la mort d'Achille, Ulyſſe & Phenix me vinrent chercher, aſſurant qu'on ne pouvoit ſans moi renverſer la ville de Troye ; ils n'eurent aucune peine à m'emmener, car la douleur de la mort d'Achille, & le deſir d'heriter de ſa gloire dans cette celebre guerre, m'engageoit aſſez à les ſuivre. J'arrive au ſiege, l'armée s'aſſemble autour de moi, chacun jure qu'il revoit Achille ; mais helas ! il n'étoit plus. Jeune & ſans experience, je croyois pouvoir tout eſperer de ceux qui me donnoient tant de loüanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reſte de ce qui lui appartenoit, mais pour ſes armes, elles ſont deſtinées à Ulyſſe. Auſſi-tôt je me trouble, je pleure, je m'emporte ; mais Ulyſſe, ſans s'émouvoir, me diſoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les perils de ce long ſiege, tu n'as pas merité de telles armes, & tu parles déja trop fierement, jamais tu ne les auras. Dépoüillé injuſtement par Ulyſſe, je m'en retourne dans l'Iſle de Scyros, moins indigné contre Ulyſſe que contre les Atrides. Que quiconque eſt

leur ennemi, puiſſe être l'ami des Dieux ! O Philoctete, j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptoleme comment Ajax Telamonien n'avoit pas empêché cette injuſtice ? Il eſt mort, me répondit-il. Il eſt mort, m'écriai-je, & Ulyſſe ne meurt pas, au contraire il fleurit dans l'armée! Enſuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du ſage Neſtor, & de Patrocle ſi cheri par Achille. Ils ſont morts auſſi, me dit-il. Auſſi-tôt je m'écriai encore : Quoi ils ſont morts ! Helas! que me dis-tu ? Ainſi la cruelle guerre moiſſonne les bons, & épargne les méchans. Ulyſſe eſt donc en vie, Terſite l'eſt auſſi ſans doute ? Voilà ce que font les Dieux, & nous les loüerions encore ?

Pendant que j'étois dans cette fureur contre vôtre pere, Neoptoleme continuoit à me tromper. Il ajoûta ces triſtes paroles : Loin de l'Armée Grecque, où le mal prévaut ſur le bien, je vais vivre content dans la ſauvage Iſle de Scyros. Adieu, je pars, que les Dieux te gueriſſent.

Auſſi-tôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les Manes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, de ne me pas laiſſer ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ſerai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner : jette-moi à la prouë, à la poupe, dans la ſentine même, par tout où je t'incom-

moderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſçachent combien il y a de gloire à être bon. Ne me laiſſe point en un deſert où il n'y a aucun veſtige d'homme : méne-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'eſt pas loin du Mont-Oeta, & des bords agreables du fleuve Sperchius ; renvoye-moi à mon pere : Helas ! que je crains qu'il ne ſoit mort, je lui avois mandé de m'envoyer un Vaiſſeau : Ou il eſt mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de le lui dire ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils, ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſperité doit craindre d'en mal uſer, & ſecourir les malheureux.

Voilà ce que l'excés de la douleur me faiſoit dire à Neoptoleme : il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O l'heureux jour, ô aimable Neoptoleme, digne de la gloire de ton pere : Chers compagnons de voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voici où j'ai vêcu : comprenez ce que j'ai ſouffert : nul autre n'eût pû le ſouffrir : mais la neceſſité m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſçavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert ne ſçavent rien, ils ne connoiſſent ni les biens ni les maux : ils ignorent les hommes, ils s'ignorent eux-mêmes.

Aprés avoir parlé ainſi, je pris mon arc & mes fléches. Neoptoleme me pria de ſouffrir

qu'il baisât ces armes si celebres & consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis: Tu peux tout, c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieillesse, mes amis, moi-même : tu peux toucher ces Armes, & te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait merité de les toucher. Aussi-tôt Neoptoleme entre dans ma grotte pour admirer mes Armes : cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sçai plus ce que je fais, je demande un glaive tranchant pour couper mon pied : je m'écrie, ô mort tant desirée que ne viens-tu ? ô jeune homme, brûle moi tout à l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter : ô terre, ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever : De ce transport de douleur je tombe soudainement, selon ma coûtume, dans un assoupissement profond, une grande sueur commença à me soulager, un sang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon sommeil il eût été facile à Neoptoleme d'emporter mes Armes & de partir : mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper. En m'éveillant je reconnois son embarras : il soûpiroit comme un homme qui ne sçait pas dissimuler, & qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je ? Qu'y a-t-il ? Il faut, me répondit-il, que tu me suivès au siege de Troye.

Je repris aussi-tôt : Ah ! qu'as-tu dit,

mon fils ? Rends-moi cet arc, je ſuis trahi, ne m'arrache pas la vie : Helas ! il ne répond rien, il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette Iſle ! o bêtes farouches ! ô rochers eſcarpez ! c'eſt à vous que je me plains, car je n'ai que vous à qui je puiſſe me plaindre : vous êtes accoûtumez à mes gémiſſemens : Faut-il que je ſois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enleve l'arc ſacré d'Hercule : il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi ; il ne voit pas que c'eſt triompher d'un Mort, d'une Ombre, d'une image vaine ! ô s'il m'eût attaqué dans ma force ! Mais encore à preſent, ce n'eſt que par ſurpriſe. Rends, mon fils, rends-toi ſemblable à ton pere, ſemblable à toi-même. Que dis-tu ? Tu ne dis rien : ô rocher ſauvage, je reviens à toi, nud, miſerable, abandonné, ſans nourriture ; je mourrai ſeul dans cet antre, n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me devoreront ; n'importe : mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conſeil te pouſſe, rends mes armes, vas-t'en.

Neoptoleme les larmes aux yeux diſoit tout bas : Plût aux Dieux que je ne fuſſe jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? n'eſt ce pas Ulyſſe ? Auſſitôt j'entends ſa voix, & il me répond : Oüi, c'eſt moi. Si le ſombre Royaume de Pluton ſe

fût entr'ouvert, & que j'eusse vû le noir Tartare, que les Dieux mêmes craignent de voir, je n'aurois pas été saisi, je l'avoüe, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore: O terre de Lemnos, que je prends à témoin: ô Soleil, tu le vois & tu le souffre! Ulysse me répondit sans s'émouvoir: Jupiter le veut, & je l'execute. Ose-tu, lui disois-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre en executant ce que tu l'oblige de faire? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire, que nous venons; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, & vous ramener dans vôtre Patrie; c'est vous, & non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

Alors je dis à vôtre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer: Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix? Vas chercher la gloire des combats & tous les plaisirs: joüis de ton bonheur avec les Atrides, laisses-moi ma misere & ma douleur. Pourquoi m'enlever? Je ne suis plus rien, je suis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne sçaurois partir, que mes cris, & l'infection de ma playe troubleroient les sacrifices? O Ulysse, auteur de mes maux, que les

Dieux puissent te.... Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire, ils exaucent mon ennemi. O terre de ma patrie que je ne reverrai jamais ! O Dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moy, punissez Ulysse, alors je me croirois gueri.

Pendant que je parlois ainsi, vôtre pere tranquille me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui loin d'être irrité, supporte & excuse le trouble d'un malheureux. Semblable à un rocher, qui sur le sommet d'une montagne se joüe de la fureur des vents, & laisse épuiser leur rage pendant qu'il demeure immobile; ainsi vôtre pere demeurant dans le silence, attendoit que ma colere fût épuisée : car il sçavoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les reduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espece de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctete ! qu'avez-vous fait de vôtre raison & de vôtre courage ! Voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, vous êtes indigne d'être le liberateur de la Grece & le destructeur de Troye. Demeurez à Lemnos, ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Neoptoleme, partons : il est inutile de lui parler, la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire

abandonner le ſalut de la Grece entiere.

Alors je me ſentis comme une Lionne à qui on vient d'arracher ſes petits. O caverne, diſois-je, jamais je ne te quitterai, tu ſeras mon tombeau ! O ſéjour de ma douleur ! plus de douceur, plus d'eſperance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O ſi les oiſeaux de proye pouvoient m'enlever ! O arc précieux ! arc conſacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reſte encore quelque ſentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'eſt plus dans les mains de ton fidele ami, il eſt dans les mains impures & trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proye, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de fléches ! Miſerable ! je ne puis vous nuire, venez me devorer, ou plûtôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe !

Vôtre pere ayant tenté toutes les autres voyes pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit ſigne à Neoptoleme qu'il me les rendît. Auſſi-tôt je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montre que tu l'es : mais laiſſe-moi percer mon ennemi. Auſſi-tôt je voulus tirer une fléche contre vôtre pere, mais Neoptoleme m'arrêta, en me diſant : La colere vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire. Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquille contre ces fléches que

contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrepidité & de cette patience. J'eûs honte d'avoir voulu dans ce premier tranſport me ſervir de mes armes pour tuër celuy qui me les avoit fait rendre ; mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore appaiſé, j'étois inconſolable de devoir mes Armes à un homme que je haïſſois tant.

Cependant Neoptoleme me diſoit: Sçachez que le divin Helenus, fils de Priam, étant ſorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inſpiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troye tombera, a-t-il dit, mais elle ne peut tomber qu'aprés qu'elle aura été attaquée par celuy qui tient les fléches d'Hercule. Cet homme ne peut guerir que quand il ſera devant les murailles de Troye, les enfans d'Eſculape le gueriront.

En ce moment je ſentis mon cœur partagé, j'étois touché de la naïveté de Neoptoleme & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon Arc : mais je ne pouvois me réſoudre à voir encore le jour s'il falloit ceder à Ulyſſe, & une mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me verra-t-on, diſois-je en moi-même, avec Ulyſſe & les Atrides ? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entends une voix plus qu'humaine, je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reçonnus facilement ſes trais un peu

groſſiers,

grossiers, son corps robuste, & ses manieres simples: mais il avoit une hauteur & une majesté qui n'avoient jamais paru en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit: Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter, tu sçais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité; il faut que tu ailles avec le fils d'Achille pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes fléches Paris auteur de tant de maux. Aprés la prise de Troye, tu envoyeras de riches dépoüilles à Pœan ton pere sur le Mont Oeta: ces dépoüilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire dûë à mes fléches. Et toi, ô fils d'Achille, je te declare que tu ne peux vaincre sans Philoctete, ni Philoctete sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proye. J'envoyerai Esculape à Troye pour guérir Philoctete. Sur tout, ô Grecs! aimez & observez la Religion, le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Aprés avoir entendu ces paroles, je m'écriai: O heureux jour! douce lumiere! tu te montres enfin aprés tant d'années. Je t'obéïs, je pars: je vais où m'appelle la volonté des Dieux & de mes amis. Ainsi nous partîmes, nous arrivâmes au siége de Troye. Machaon & Podalyre par la divine science de leur pere Esculape me guérirent, ou du

moins me mirent dans l'état où vous me voyez ; je ne souffre plus, j'ai recouvré toute ma vigueur, mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Paris comme un timide. Faon de Biche qu'un Chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut reduit en cendre, vous sçavez le reste: j'avois neanmoins encore je ne sçai quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux, & sa vertu ne pouvoit appaiser ce ressentiment : mais la vûë d'un fils qui lui ressemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere même.

Pendant que Philoctete avoit raconté ainsi ses avantures, Telemaque avoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachez sur ce grand homme qui parloit; toutes les passions differentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulysse, Neoptoleme, paroissoient tour à tour sur le visage naïf de Telemaque, à mesure qu'elles étoient representées dans la suite de cette narration. Quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete sans y penser : quelquefois il paroissoit réveur comme un homme qui pense profondement à la suite des affaires : Quand Philoctete dépeignoit l'embarras de Neoptoleme, qui ne sçavoit point dissimuler, Telemaque paroissoit dans le même embarras, & dans ce moment on l'auroit pris pour Neoptoleme.

SOMMAIRE DU DOUZIE'ME LIVRE.

TElemaque qui est à la guerre contre les Dauniens, agit en jeune homme, il ne peut souffrir l'arrogance de Phalante Chef des Lacedemoniens; il se bat contre Hippias frere de Phalante, & met le desordre dans l'Armée. Il reconnoît sa faute, écoute les avis de Nestor, & se reconcilie avec son ennemi. Sur ces entrefaites Adraste Roy des Dauniens surprend le camp des Princes alliez, & y met le feu. On s'oppose à son entreprise. Description des armes & du bouclier de Telemaque. Histoire d'Oedipe & de ses fils Eteocle & Polinice. Telemaque surprend à son tour l'armée des Dauniens, les prend en flanc, & fait un cruel carnage. Adraste se retire à la faveur d'un orage qui separe les deux Armées. Reflexions sur la justice d'une Guerre. Telemaque prend soin des blessez & par ses manieres acquiert l'amitié de tous les Rois alliez & de tous les Soldats de l'Armée. Il prend soin lui-méme des funerailles d'Hippias qui étoit mort dans le combat contre Adraste. Description de la Pompe funebre. La pieté de Telemaque gagne le cœur de Phalante frere d'Hippias, qui avoit toûjours quelque ressentiment contre lui, & ils jurerent entr'eux une amitié sincere & parfaite.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIE'ME.

L'Arme'e des Alliez marchoit cependant en bon ordre contre Adraſte Roy des Dauniens, qui mépriſoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper le hommes. Telemaque trouva de grandes difficultez pour ſe ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres ; il falloit ne ſe rendre ſuſpect à aucun, & ſe faire aimer de tous : ſon naturel étoit bon & ſincere, mais peu careſſant ; il ne s'aviſoit gueres de ce qui pouvoit faire plaiſir aux autres, il n'étoit point attaché aux richeſſes, mais il ne ſçavoit point donner. Ainſi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroiſſoit ni obligeant, ni ſenſible à l'amitié, ni liberal, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit de lui, ni attentif à diſtinguer le merite. Il ſuivoit ſon goût ſans

reflexion ; ſa mere Penelope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui terniſſoit tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui ; il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes, les autres ne lui ſembloient mis ſur la terre par les Dieux, que pour lui plaire, le ſervir, prévenir tous ſes deſirs, & rapporter tout à lui comme à une divinité ; le bonheur de le ſervir étoit ſelon lui, une aſſez haute recompenſe pour ceux qui le ſervoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impoſſible, quand il s'agiſſoit de le contenter, & les moindres retardemens irritoient ſon naturel ardent. Ceux qui l'auroient vû ainſi dans ſon naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre choſe que lui-même, qu'il n'étoit ſenſible qu'à ſa gloire & à ſon plaiſir : mais cette indifference pour les autres, & cette attention ſur lui-même, ne venoient que du tranſport continuel où il étoit jetté par la violence de ſes paſſions ; de plus, il avoit été flaté par ſa mere dés le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naiſſent dans l'élevation : les rigueurs de la fortune qu'il ſentit dés ſa premiere jeuneſſe, n'avoient pû moderer cette impetuoſité & cette hauteur : Dépourvû de tout, abandonné, expoſé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de ſa fierté ; elle ſe relevoit toûjours, comme la palme ſouple ſe releve ſans ceſſe d'elle-même, quelque

effort qu'on faſſe pour l'abaiſſer. Pendant que Telemaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroiſſoient point, & ſe diminuoient tous les jours. Semblable à un courſier fougueux qui bondit dans les vaſtes prairies, que ni les rochers eſcarpez, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un ſeul homme capable de le dompter; Telemaque plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le ſeul Mentor; mais auſſi un de ſes regards l'arrêtoit tout-à-coup dans ſa plus grande impetuoſité. Il entendoit d'abord ce que ſignifioit ce regard. Il rappelloit auſſi-tôt dans ſon cœur tous les ſentimens de vertu. Sa ſageſſe rendoit en un moment ſon viſage doux & ſerein. Neptune quand il éleve ſon Trident, & qu'il menace les flots ſoûlevez, n'appaiſe point plus ſoudainement les noires tempêtes.

Quand Telemaque ſe trouva ſeul, toutes ſes paſſions ſuſpenduës comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours: Il ne put ſouffrir l'arrogance des Lacedemoniens & de Phalante qui étoit à leur tête: cette Colonie qui étoit venuë fonder Tarente, étoit compoſée de jeunes hommes nez pendant le ſiege de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation. Leur naiſſance illegitime, le dereglement de leurs mœurs, la licence dans laquelle ils avoient été élevez, leur don-

noit je ne sçai quoi de farouche & de barbare. Ils ressembloient plûtôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque. Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Telemaque: souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans experience. Il en faisoit des railleries, le traitant de foible & d'effeminé; il faisoit remarquer aux Chefs de l'Armée ses moindres fautes; il tâchoit de semer par tout la jalousie, & de rendre la fierté de Telemaque odieuse à tous les Alliez.

Un jour Telemaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces Captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tête de ses Lacedemoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Telemaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Telemaque soûtenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allerent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des Rois alliez. Telemaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante. Ils se fussent battus sur le champ, si on ne les eût arrêtez.

Phalante avoit un frere nommé Hippias, celebre dans toute l'armée par sa valeur, par

ſa force & par ſon adreſſe. Pollux, diſoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du Ceſte. Caſtor n'eût pû le ſurpaſſer pour conduire un cheval. Il avoit preſque la taille & la force d'Hercule. Toute l'Armée le craignoit, car il étoit encore plus querelleux & plus brutal, qu'il n'étoit fort & vaillant. Hippias ayant vû avec quelle hauteur Telemaque avoit menacé ſon frere, va à la hâte prendre les priſonniers pour les emmener à Tarente, ſans attendre le jugement de l'aſſemblée. Telemaque à qui on vint le dire en ſecret, ſortit en frémiſſant de rage, tel qu'un Sanglier écumant qui cherche le chaſſeur par lequel il a été bleſſé, on le voyoit errer dans le camp cherchant des yeux ſon ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre, & en le voyant, ſa fureur redouble. Ce n'étoit plus ce ſage Telemaque inſtruit par Minerve ſous la figure de Mentor, c'étoit un phrénetique ou un Lion furieux. Il crie à Hippias: Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes, arrête, nous allons voir ſi tu pourras m'enlever les dépoüilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente, vas, deſcends tout à l'heure dans les rives ſombres du Styx. Il dit, & il lança ſon dard, mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put meſurer ſon coup; le dard ne toucha point Hippias. Auſſi-tôt Telemaque prend

ſon

ſon épée dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée quand il partit d'Itaque, comme un gage de tendreſſe. Laërte s'en étoit ſervi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du ſang de pluſieurs fameux Capitaines Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Telemaque eût tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe. L'épée ſe rompt dans leurs mains, ils ſe ſaiſiſſent, & ſe ſerrent l'un l'autre : les voilà comme deux Lions qui cherchent à ſe déchirer ; le feu brille dans leurs yeux, ils ſe raccourciſſent, ils s'alongent, ils s'abbaiſſent, ils ſe relevent, ils s'élancent, ils ſont alterez de ſang : les voilà aux priſes, pied contre pied, main contre main, ces deux corps entrelaſſez ſembloient n'en faire qu'un: mais Hippias d'un âge plus avancé ſembloit devoir accabler Telemaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe ; déja Telemaque hors d'haleine ſentoit ſes genoux chancelans. Alors Hippias le voyant ébranlé, redoubloit ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe, il alloit porter la peine de ſa temerité & de ſon emportement, ſi Minerve qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans cette extrémité de peril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire

en sa faveur ; elle ne quitta point le Palais de Salente, mais elle envoya Iris la prompte Messagere des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle legere, fendoit les espaces immenses des airs, laissant aprés elle une longue trace de lumiere, qui peignoit un nuage de mille differentes couleurs ; elle ne se reposa que sur le rivage de la mer, où étoit campée l'Armée innombrable des Alliez. Elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combattans ; elle frémit à la vûë du danger où étoit le jeune Telemaque, elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles, dans le moment où Hippias sentant toute sa force, se crut victorieux ; elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'Egide que la sage Déesse lui avoit confié. Aussi-tôt Telemaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble, il sent je ne sçai quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Telemaque le presse, l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre, il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer, enfin il le jette par terre & tombe sur lui. Un grand chêne du Mont-Ida que la hache a coupé par mille coups, dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant: La terre en gémit, tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la ſageſſe étoit revenuë avec la force au-dedans de Telemaque. A peine Hippias fut-il tombé ſous lui, qu'il comprit la faute qu'il avoit faite, d'attaquer ainſi le frere d'un des Rois alliez qu'il étoit venu ſecourir; il rappella en lui même avec confuſion les ſages conſeils de Mentor. Il eut horreur de ſa victoire, & comprit combien il avoit merité d'être vaincu. Cependant Phalante de fureur accouroit au ſecours de ſon frere, il eût percé Telemaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer auſſi Hippias, que Telemaque tenoit ſous lui dans la pouſſiere. Le fils d'Ulyſſe eût pû ſans peine ôter la vie à ſon ennemi; mais ſa colere étoit appaiſée, & il ne ſongeoit plus qu'à reparer ſa faute, en montrant de la moderation. Il ſe leve en diſant: O Hippias! il me ſuffit de vous avoir appris à ne mépriſer jamais ma jeuneſſe. Vivez, j'admire vôtre force & vôtre courage. Les Dieux m'ont protegé, cedez à leur puiſſance, ne ſongeons plus qu'à combattre enſemble contre les Dauniens.

Pendant que Telemaque parloit ainſi, Hippias ſe relevoit couvert de pouſſiere & de ſang, plein de honte & de rage. Phalante n'oſoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner ſi genereuſement à ſon frere, il étoit en ſuſpens & hors de lui-même. Tous les Rois alliez accourent, ils menent d'un côté Telemaque, & de l'autre Phalante &

Hippias, qui ayant perdu sa fierté, n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Telemaque dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pû renverser Hippias, qui étoit semblable en force & en grandeur à ces Géants enfans de la terre, qui oserent autrefois chasser de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de joüir du plaisir de cette victoire : Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute, & ne pouvant plus se supporter lui-même : il gémissoit de sa promptitude, il reconnoissoit combien il étoit injuste & déraisonnable dans ses emportemens ; il trouvoit je ne sçai quoi de vain, de foible & de bas dans cette hauteur démesurée & injuste; il reconnoissoit que la veritable grandeur n'est que dans la moderation, la justice, la modestie & l'humanité ; il se voyoit, mais il n'osoit esperer de se corriger aprés tant de rechûtes ; il étoit aux prises avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un Lion furieux. Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se resoudre à se rendre dans aucune societé, & se punissant soi-même : Helas! disoit-il, oserai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes ? Suis-je venu porter la division & le désordre dans l'Armée des Alliez ? Est-ce leur

ſang, ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre ? J'ai été temeraire, j'ai oublié de lancer mon dard, je me ſuis expoſé avec Hippias à forces inégales, je ne devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne ſerois plus, non, je ne ſerois plus ce temeraire Telemaque, ce jeune inſenſé, qui ne profite d'aucun conſeil, ma honte finiroit avec ma vie. Helas ! ſi je pouvois au moins eſperer de ne plus faire ce que je ſuis déſolé d'avoir fait ! Trop heureux ! trop heureux ! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire les mêmes choſes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeſte victoire ! ô loüanges que je ne puis ſouffrir, & qui ſont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit ſeul inconſolable, Neſtor & Philoctete le vinrent trouver. Neſtor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit : mais ce ſage Vieillard reconnoiſſant bien-tôt la déſolation du jeune homme, changea ſes graves remontrances en des paroles de tendreſſe pour adoucir ſon deſeſpoir.

Les Princes alliez étoient arrêtez par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis, qu'aprés avoir reconcilié Telemaque avec Phalante & Hippias : on craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquaſſent les cent jeunes Cretois

qui avoient ſuivi Telemaque dans cette guerre. Tout étoit dans le trouble par la faute du ſeul Telemaque, & Telemaque qui voyoit tant de maux preſens & de perils pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'oſoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Cretois de Telemaque & les Tarentins de Phalante ne combatiſſent les uns contre les autres : on avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardez de prés. Neſtor & Philoctete alloient & revenoient ſans ceſſe de la tente de Telemaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne reſpiroit que la vengeance. La douce éloquence de Neſtor & l'autorité du grand Philoctete ne pouvoient moderer ce cœur farouche, qui étoit encore ſans ceſſe irrité par les diſcours pleins de rage de ſon frere Hippias. Telemaque étoit bien plus doux, mais il étoit abbatu par une douleur que rien ne pouvoit conſoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient conſternées : tout le camp paroiſſoit comme une maiſon déſolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ſes proches, & la douce eſperance de ſes petits enfans. Dans ce deſordre & cette conſternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de cha-





riots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs, & animez au carnage, les autres ou fuyans, ou mourans, ou blessez. Un tourbillon de poussiere forme un épais nuage qui couvre le Ciel, & qui enveloppe tout le camp; bien-tôt à la poussiere se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, & qui ôtoit la respiration. L'épouvente saisit les cœurs. Adraste vigilant & infatigable avoit surpris les Alliez, il leur avoit caché sa marche, & il étoit instruit de la leur. Pendant deux nuits il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible dont les Alliez avoient saisi presque tous les passages: Tenant ces défilez, ils se croyoient en pleine seureté, & prétendoient même pouvoir par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derriere la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient leur seroient venuës.

Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains pour sçavoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur resolution: car Nestor & Philoctete, ces deux Capitaines d'ailleurs si sages & si experimentez, n'étoient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor dans ce déclin de l'âge se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque loüange. Philoctete naturellement parloit moins; mais il étoit prompt, & pour peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit resolu de faire:

Les gens artificieux avoient trouvé la clef de ſon cœur pour en tirer les plus importans ſecrets. On n'avoit qu'à l'irriter: alors fougueux & hors de lui-même, il éclatoit par des menaces, il ſe vantoit d'avoir des moyens ſûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si on paroiſſoit douter de ces moyens, il ſe hâtoit de les expliquer inconſiderément, & le ſecret le plus intime échapoit du fonds de ſon cœur; ſemblable à un vaſe précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les plus délicieuſes liqueurs, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder. Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraſte ne manquoient pas de ſe joüer de la foibleſſe de ces deux Rois. Ils flatoient ſans ceſſe Neſtor par de vaines loüanges; ils lui rappelloient ſes victoires paſſées, admiroient ſa prévoyance, ne ſe laſſoient jamais de l'applaudir: d'un autre côté ils tendoient des pieges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete, ils ne lui parloient que de difficultez, de contre-temps, de dangers, d'inconveniens, de fautes irremediables. Auſſi-tôt que ce naturel prompt étoit enflâmé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Telemaque, malgré les défauts que nous avons vûs, étoit bien plus prudent pour garder un ſecret. Il y étoit accoûtumé par ſes malheurs, & par la neceſſité où il avoit été dés ſon enfance de cacher ſes deſſeins aux Amans de Penelope. Il ſçavoit taire un ſecret

ſans dire aucun menſonge. Il n'avoit point même certain air reſervé & myſterieux qu'ont d'ordinaire les gens ſecrets. Il ne paroiſſoit point chargé du ſecret qu'il devoit garder: on le trouvoit toûjours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon cœur ſur les lévres. Mais en diſant tout ce que l'on pouvoit dire ſans conſequence, il ſçavoit s'arrêter préciſement & ſans affectation aux choſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon, & entamer ſon ſecret. Par-là ſon cœur étoit impenetrable & inacceſſible, ſes meilleurs amis même ne ſçavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour avoir de ſages conſeils, & il n'y avoit que le ſeul Mentor pour lequel il n'avoit aucune reſerve. Il ſe confioit à d'autres amis, mais à divers degrez, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur ſageſſe.

Telemaque avoit ſouvent remarqué que les réſolutions du Conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor & Philoctete; mais ces deux hommes ſi experimentez ne firent pas aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La vieilleſſe n'a plus rien de ſouple, la longue habitude la tient comme enchaînée, elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts, ſemblables aux arbres dont le tronc dur & noüeux s'eſt durci par le nombre des années, & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent preſ-

que plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui sont entrées jusques dans le moëlle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard, ils gémissent en vain, & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope nommé Eurimaque, flateur, insinuant, s'accommodant à tous les goûts & à toutes les inclinations des Princes, inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis, il devinoit celui qui seroit le plus agréable ; il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une loüange délicate qui fût bien reçûë des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoüé avec ceux qui étoient d'une humeur enjoüée, il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes, les hommes sinceres & vertueux, qui sont toûjours les mêmes, & qui s'assujettissent aux regles de la vertu, ne sçauroient jamais être aussi agréables aux Princes que leurs passions dominent.

Eurimaque sçavoit la guerre, il étoit capable d'affaires ; c'étoit un avanturier qui s'étoit donné à Nestor, & qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur un peu vain & sensible aux loüanges, tout ce qu'il

en vouloit sçavoir. Quoique Philoctete ne se confiât point à lui, la colere & l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçû de grandes sommes d'Adraste pour lui apprendre tous les desseins des Alliez. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devoient l'un aprés l'autre s'échaper du camp des Alliez, & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire sçavoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ces Transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces Transfuges ne portoient point de lettres; si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entreprises des Alliez. A peine une résolution étoit-elle prise dans le Conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit necessaire pour en empêcher le succés. Telemaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, & d'exciter la défiance de Nestor & de Philoctete; mais son soin étoit inutile, ils étoient aveuglez.

On avoit résolu dans le Conseil d'attendre des troupes nombreuses qui devoient arriver, & on avoit fait avancer secrettement pendant la nuit cent Vaisseaux pour conduire plus

promptement ces troupes depuis une côte de mer trés-rude où elles devoient arriver, jusques au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galese, assez prés de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturage, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derriere la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer; mais comme il sçût que les Alliez étoient encore foibles, qu'ils attendoient un grand secours, que les vaisseaux attendoient l'arrivée des troupes qui devoient venir, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Telemaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer. Là il surprit au point du jour les cent Vaisseaux qui appartenoient aux Alliez. Comme ces Vaisseaux étoient mal gardez, & qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galese: puis remontant sur les bords du fleuve, ceux qui étoient dans les postes avancez autour du camp vers la riviere, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit: on pousse d'abord de grands cris de joye. Adraste & ses soldats descendirent avant

qu'on put les reconnoître. Ils tombent ſur les Alliez qui ne ſe défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, ſans ordre, ſans chef, ſans armes : le côté du camp qu'il attaqua d'abord fut celui des Tarentins, où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrerent avec tant de vigueur, que cette jeuneſſe Lacedemonienne étant ſurpriſe, ne put reſiſter, Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarraſſent les uns les autres dans cette confuſion, Adraſte fait mettre le feu au camp: Auſſi-tôt la flâme s'éleve & monte juſques aux nuës, le bruit du feu eſt ſemblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par ſa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moiſſons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pouſſe impetueuſement la flâme de pavillon en pavillon, & bien-tôt tout le camp eſt comme une vieille forêt qu'une étincelle de feu a embraſée. Phalante qui voit le peril de plus prés qu'un autre, ne peut y remedier. Il comprend que toutes les troupes vont perir dans cet incendie, ſi on ne ſe hâte d'abandonner le camp; mais il comprend auſſi combien le deſordre de cette retraite eſt à craindre devant un ennemi victorieux, il commence à faire ſortir la jeuneſſe Lacedemonienne encore à demi deſarmée ; mais Adraſte ne les laiſſe point reſpirer : D'un côté une troupe d'Archers adroits perce de fléches innombra-

bles les Soldats de Phalante. De l'autre des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres: Adraste lui-même l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrepides Dauniens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent; il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échapé au feu, il nage dans le sang, il ne peut s'assouvir de carnage : les Lions & les Tygres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, & le courage les abandonne, la pâle Mort conduite par une Furie infernale, dont la tête est herissée de serpens, glace le sang de leurs veines; leurs membres engourdis se refroidissent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'esperance de la fuite. Phalante à qui la honte & le desespoir donnent encore un reste de force & de vigueur, éleve les mains & les yeux vers le Ciel, il voit tomber à ses pieds son frere Hippias, sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias étendu se roule dans la poussiere, un sang noir & boüillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté. Ses yeux se ferment à la lumiere, son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même tout couvert du sang de son frere, & ne pouvant le secourir, se voit envelopé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser. Son bouclier est percé de mille traits. Il est blessé

en plusieurs endroits de son corps, il ne peut plus rallier ses troupes fugitives. Les Dieux le voyent, ils n'en ont aucune pitié.

Jupiter au milieu de toutes les Divinitez célestes, regarde du haut de l'Olympe ce carnage des Alliez. En même temps il consultoit les immuables destinées, & voyoit tous les Chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le cizeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le Pere des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majestueuse : Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les Alliez ; vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis : mais ce spectacle est bien trompeur, la gloire & la prosperité des méchans est courte ; Adraste impie & odieux par sa mauvaise foi, ne remportera point une entiere victoire. Ce malheur n'arrive aux Alliez que pour leur apprendre à se corriger, & à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Telemaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor & Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée, que la flâme poussée par les vents s'avançoit toûjours ; que leurs troupes étoient

en desordre, & que Phalante ne pouvoit plus soûtenir les efforts des ennemis. Ils courent aux armes, assemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Telemaque, qui étoit abbatu & inconsolable, oublie sa douleur. Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui fit semblant de les avoir reçûës d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du Mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillante comme les rayons du Soleil. Dessus étoit gravée la fameuse histoire du siége de Thebes : on voyoit d'abord le malheureux Laïus, qui ayant appris par la réponse de l'Oracle d'Appollon, que son fils qui venoit de naître seroit le meurtrier de son pere, livra aussi-tôt l'enfant à un Berger pour l'exposer aux bêtes sauvages & aux oiseaux de proye. Puis on remarquoit le Berger qui portoit l'enfant sur la montagne de Cytheron, entre la Bœotie & la Phocide. Cet enfant sembloit crier & sentir sa déplorable destinée. Il avoit je ne sçai quoi de naïf, de tendre & de gracieux, qui rend l'enfance si aimable. Le Berger qui le portoit sur des rochers affreux, paroissoit le faire à regret, & être touché de compassion ; des larmes couloient de ses yeux. Il étoit incertain & embarrassé,

barrassé, puis il perçoit les pieds de l'enfant avec son épée, les traversoit d'une branche d'osier, & le suspendoit à un arbre, ne pouvant se resoudre ni à le sauver contre l'ordre de son maître, ni à le livrer à une mort certaine : aprés quoi il partit ; de peur de voir mourir ce petit innocent qu'il aimoit.

Cependant l'enfant alloit mourir faute de nourriture : déja ses pieds par lesquels tout son corps étoit suspendu, étoient enflez & livides. Phorbas Berger de Polybe Roy de Corinthe, qui faisoit paître dans ce desert les grands troupeaux du Roy, entendit les cris de ce petit enfant, il accourt, il le détache, il le donne à un autre Berger, afin qu'il le porte à la Reine Merope qui n'a point d'enfant : elle est touchée de sa beauté, elle le nomme Oedipe, à cause de l'enflûre de ses pieds percez, & le nourrit comme son propre fils, le croyant un enfant envoyé des Dieux. Toutes ces diverses actions paroissoient chacune en leurs places.

Ensuite on voyoit Oedipe déja grand, qui ayant appris que Polybe n'étoit pas son pere, alloit de païs en païs pour découvrir sa naissance. L'Oracle lui déclara qu'il trouveroit son pere dans la Phocide. Il y va, il y trouve tout le peuple agité par une grande sédition : Dans ce trouble il tua Laïus son pere sans le connoître. On le voit encore qui se presente à Thebes, & explique l'énigme

du Sphinx. Il tuë le monſtre & épouſe la Reine Jocaſte ſa mere, qu'il ne connoît point, & qui le croit Oedipe fils de Polybe. Une horrible peſte, ſigne de la colere des Dieux, ſuit de prés un ſi déteſtable mariage. Là Vulcain avoit pris plaiſir à repreſenter les enfans qui expiroient dans le ſein de leurs meres, tout un peuple languiſſant, la mort & la douleur peintes ſur les viſages. Mais ce qui étoit de plus affreux, étoit de voir Oedipe, qui aprés avoir long-temps cherché le ſujet du couroux des Dieux, découvre qu'il en eſt lui-même la cauſe. On voyoit ſur le viſage de Jocaſte la honte & la crainte d'éclaircir ce qu'elle ne vouloit pas connoître ; ſur celui d'Oedipe l'horreur & le deſeſpoir; il s'arrache les yeux, & il paroît conduit comme un aveugle par ſa fille Antigone : on voit qu'il reproche aux Dieux les crimes dans leſquels ils l'ont laiſſé tomber. Enſuite on le voyoit s'exiler lui-même pour ſe punir & ne pouvant plus vivre avec les hommes.

En partant il laiſſoit ſon Royaume aux deux fils qu'il avoit eûs de Jocaſte, Eteocle & Polinice, à condition qu'ils regneroient tour à tour chacun leur année ; mais la Diſcorde des Freres paroiſſoit encore plus horrible que le malheur d'Oedipe. Eteocle paroiſſoit ſur le trône, refuſant d'en décendre pour y faire monter à ſon tour Polinice. Celui-ci ayant eû recours à Adraſte Roi d'Ar-

gos, dont il épousa la fille Agria, s'avançoit vers Thebes avec des troupes innombrables. On voyoit par tout des combats autour de la Ville assiegée. Tous les Heros de la Grece étoient assemblez dans cette guerre, & elle ne paroissoit pas moins sanglante que celle de Troye.

On y reconnoissoit l'infortuné mari d'Eryphyle. C'étoit le celebre Devin Amphiaraüs qui prévit son malheur & qui ne sçût s'en garantir; il se cache pour n'aller point au siége de Thebes, sçachant qu'il ne peut esperer de revenir de cette guerre s'il s'y engage. Eryphyle étoit le seul à qui il eût osé confier son secret; Eryphyle son épouse qu'il aimoit plus que sa vie, & dont il se croyoit tendrement aimé, séduite par un collier qu'Adraste Roi d'Argos lui donna, trahit son époux Amphiaraüs. On la voyoit qui découvroit le lieu où il s'étoit caché. Adraste le menoit malgré lui à Thebes. Bien-tôt en y arrivant il paroissoit englouti dans la terre qui s'entr'ouvroit tout-à-coup pour l'abimer.

Parmi tant de combats, où Mars exerçoit sa fureur, on remarquoit avec horreur celui des deux freres Eteocle & Polinice; il paroissoit sur leurs visages je ne sçai quoi de hideux & de funeste. Le crime de leur naissance étoit comme écrit sur leurs fronts. Il étoit facile de juger qu'ils étoient dévoüez aux Furies infernales, & à la vangeance des Dieux. Les

Dieux les ſacrifient pour ſervir d'exemple à tous les freres dans la ſuite de tous les ſiécles, & pour montrer ce que fait l'impie Diſcorde quand elle peut ſéparer des cœurs qui doivent être ſi étroitement unis. On voyoit ces deux freres pleins de rage, qui s'entredéchiroient ; chacun oublioit de défendre ſa vie pour arracher celle de ſon frere: ils étoient tous deux ſanglans, percez de coups mortels, tous deux mourans, ſans que leur fureur pût ſe ralentir, tous deux tombez par terre, & prêts à rendre le dernier ſoûpir ; mais ils ſe traînoient encore l'un contre l'autre pour avoir le plaiſir de mourir dans un dernier effort de cruauté & de vangeance. Tous les autres combats paroiſſoient ſuſpendus par celui-là. Les deux Armées étoient conſternées & ſaiſies d'horreur à la vûë de ces deux monſtres. Mars lui-même détournoit ſes yeux cruels pour ne pas voir un tel ſpectacle. Enfin on voyoit la flâme du bûcher ſur lequel on mettoit les deux corps de ces deux freres dénaturez. Mais, ô choſe incroyable ! la flâme ſe partageoit en deux, la mort même n'avoit pû finir la haine implacable qui étoit entre Eteocle & Polinice ; ils ne pouvoient brûler enſemble, & leurs cendres encore ſenſibles aux maux qu'ils s'étoient faits l'un à l'autre, ne pûrent jamais ſe mêler. Voilà ce que Vulcain avoit repreſenté avec un Art divin ſur les armes que Minerve avoit

données à Telemaque.

D'un autre côté le Bouclier representoit Cerés dans les fertiles campagnes de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit le peuple épars çà & là, cherchans leur nourriture par la chasse, ou cueillans les fruits sauvages qui tomboient des arbres; elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein fécond leur nourriture; elle leur presentoit une charuë, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charuë, puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec la faulx coupoit les doux fruits de la terre, & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance & à faire naître les plaisirs. Les Nymphes couronnées de fleurs dansoient dans une prairie sur le bord d'une riviere auprés d'un bocage. Pan joüoit de la flûte; les Faunes & les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bachus y paroissoit aussi, couronné de lierre, appuyé sur son Thyrse, & tenant d'une main une vigne ornée de pampre & de plusieurs grappes de raisins: C'étoit une beauté molle avec je ne sçai quoi de passionné & de languissant: il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne, lorsqu'il la trouva seule abandonnée, abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu. Enfin on vo-

yoit de toutes parts un peuple nombreux, des Vieillards qui alloient porter dans les Temples les prémices de leurs fruits, de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses lassez du travail de la journée; leurs femmes alloient au devant d'eux, menans par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient : on voyoit aussi des Bergers qui paroissoient chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau ; tout representoit la paix, l'abondance, & les délices, tout paroissoit riant & heureux : on voyoit même dans les pâturages les loups se joüer au milieu des moutons, les Lions ayant quitté leur ferocité, paroissoient avec les tendres agneaux. Un petit Berger les menoit ensemble sous sa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Telemaque ayant pris ces armes divines au lieu de prendre son baudrier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, & qu'Iris la messagere des Dieux lui avoit laissée. Iris lui avoit enlevé son baudrier sans qu'il s'en apperçût, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes : en cet état il court hors du camp pour en éviter les flâmes, il appelle à lui d'une voix forte tous les Chefs de l'armée, & cette voix ranime déja tous les Alliez éperdus : un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît appliqué à donner les ordres, mais il est prompt & rapide dans l'execution, sembla-

ble à un fleuve impetueux, qui non-seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est chargé.

Philoctete, Nestor, les Chefs des Manduciens & des autres Nations, sentent dans le fils d'Ulysse je ne sçai quelle autorité, à laquelle il faut que tous cedent. L'experience des Vieillards leur manque, le conseil & la sagesse sont ôtez à tous les Commandans, la jalousie même si naturelle aux hommes, s'éteint dans les cœurs, tous se taisent, tous admirent Telemaque, tous se rangent pour lui obéïr sans y faire de reflexion, & comme s'ils y eussent été accoûtumez. Il s'avance & monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis, puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le desordre où ils sont, en brûlant le camp des Alliez; il fait le tour en diligence, & tous les Capitaines les plus experimentez le suivent. Il attaque les Dauniens par derriere dans un temps où ils croyoient l'armée des Alliez enveloppée dans les flâmes de l'embrasement; cette surprise les trouble. Ils tombent sous la main de Telemaque, comme les feüilles dans les derniers jours de l'Automne tombent des forêts quand un fier Aquilon ramenant l'Hyver, fait gémir les troncs de vieux arbres, & en agite les branches. La terre est couverte

des hommes que Telemaque fait tomber. De son dard il perce le cœur d'Iphycles, le plus jeune des enfans d'Adraste, qui ose se presenter contre lui au combat pour sauver la vie de son pere. Ensuite il renverse Euphorion, le plus celebre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin son glaive perce Cleomenes, nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépoüilles des ennemis. Adraste fremit de rage voyant la mort de son fils, celle de plusieurs Capitaines, & la victoire qui échape de ses mains. Phalante presque abbatu à ses pieds, est comme une victime à demi égorgée qui se dérobe au coûteau sacré, & qui s'enfuit loin de l'Autel. Il ne faloit plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacedémonien. Phalante est noyé dans son sang, & dans celui des Soldats qui combattent avec lui: mais il entend les cris de Telemaque qui s'avance pour le secourir, en ce moment la vie lui est renduë, un nuage qui couvroit déja ses yeux se dissipe Les Dauniens sentant cette attaque imprévûë, abandonnent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un Tigre, à qui des Bergers assemblez arrachent la proye qu'il étoit prêt à devorer. Telemaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les Alliez de leur implacable ennemi; mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte

pte & si facile, Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus long-temps pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraste fut donc conservé par le pere des Dieux, afin que Telemaque eût le temps d'acquerir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage que Jupiter assembla dans les airs sauva les Dauniens : Un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux, on auroit crû que les voutes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nuë de l'un à l'autr ePole, & dans l'instant où ils éblouïssoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuses tenebres de la nuit. Une pluye abondante qui tomba dans l'instant, servit encore à séparer les deux Armées. Adraste profita du secours des Dieux, sans être touché de leur pouvoir, & merita par cette ingratitude d'être reservé à une plus cruelle vengeance; il se hâta de faire passer les troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit jusques à la riviere; il le fit avec tant d'industrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressource & de presence d'esprit. Les Alliez animez par Telemaque vouloient le poursvivre, mais à la faveur de cet orage il leur échapa, comme un oiseau d'une aîle legere échape aux filets des chasseurs.

Les Alliez ne songerent plus qu'à rentrer

dans leur Camp, & qu'à reparer leur perte; en entrant dans le Camp, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades & les blessez n'ayant pû se traîner hors des tentes, n'avoient pû se garentir du feu, ils paroissoient à demi brûlez, poussant vers le Ciel une voix plaintive & mourante, & des cris douloureux. Le cœur de Telemaque en fut percé, il ne pût plus retenir ses larmes, il détourna plusieurs fois ses yeux, comme saisi d'horreur & de compassion; il ne pouvoit voir sans fremir ces corps encore vivans & dévoüez à une longue & cruelle mort; ils paroissoient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlée sur les Autels, & dont l'odeur se répand de tous côtez.

Helas, s'écrioit Telemaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne aprés elle! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels? ils ont si peu de jours à vivre sur la terre, ces jours sont si miserables, pourquoi précipiter une mort déja si prochaine? pourquoi ajoûter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie si courte? Les hommes sont tous freres, & ils s'entredéchirent; les bêtes farouches sont moins cruelles. Les Lions ne font point la guerre aux Lions, ni les Tygres aux Tygres, ils n'attaquent que les animaux d'espece differente. L'homme seul malgré sa raison fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais.

Mais encore pourquoi ces guerres? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'Univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il de terres desertes? Le genre humain ne sçauroit les remplir. Quoy donc! une vaine idée de gloire, un titre de Conquerant, qu'un Prince veut acquerir, allume la guerre dans des païs immenses! Ainsi un seul homme donné au monde par la colere des Dieux, rend tant d'autres hommes miserables. Pour satisfaire à sa gloire & à sa vanité, il faut que tout perisse, que tout nage dans le sang, que tout soit détruit par les flâmes, que tout ce qui échape au fer & au feu, ne puisse échaper à la faim encore plus cruelle: enfin qu'un seul homme qui se jouë de la nature humaine, entraîne tout dans une désolation generale pour son plaisir & pour sa gloire. Peut-on trop abhorrer & mépriser les hommes qui ont tellement oublié l'humanité? Non, non, bien loin d'être demi-Dieux, ce ne sont pas mêmes des hommes, ils devroient être même en execration dans tous les siecles, dont ils ont crû être admirez. Ah! que les Rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! elles doivent être justes: Ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient necessaires; le sang du Peuple ne doit-être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes: mais des conseils flateurs, une fausse idée de gran-

deur, de vaines jalousies, la fausse avidité, qui se couvre de prétextes specieux, engagent insensiblement les Rois dans des guerres qui les rendent malheureux, qui leur font hazarder tout sans necessité, & qui sont aussi funestes à leurs sujets qu'à leurs ennemis.

Ainsi raisonnoit Telemaque, mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre, il tâchoit de les adoucir : on le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades & les mourans : il leur donnoit de l'argent & des remedes, il les consoloit & les encourageoit par des discours pleins d'amitié, & envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les Cretois qui étoient avec luy, il y avoit deux Vieillards, dont l'un se nommoit Traumaphile, & l'autre Nozofuge. Traumaphile avoit été au siege de Troye avec Idomenée, & avoit appris des enfans d'Esculape l'art de guerir les playes ; il répandoit dans les blessures les plus profondes & les plus envenimées, une liqueur odoriferente qui consommoit les chairs mortes & corrompuës, sans avoir besoin de faire aucune incision, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les premieres. Pour Nozofuge il n'avoit jamais vû les enfans d'Esculape, mais il avoit eu par le moyen de Merione, un livre sacré &

mysterieux qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs Nozofuge étoit ami des Dieux : il avoit composé des Hymnes en l'honneur des enfans de Latone, il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche & sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vû un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformation de son corps, & à sa respiration, la source de sa maladie : tantôt il donnoit des remedes qui faisoient suër ; & il montroit par le succés des sueurs combien la respiration facilitée ou diminuée déconcerte ou rétablit toute la machine du corps. Il donnoit pour les maux de langueur certains breuvages qui rétablissoient peu à peu les parties nobles, & qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang ; mais il assuroit souvent que c'étoit faute de vertu & de courage que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes, qu'ils ayent tant de maladies, car les bonnes mœurs produisent leur santé : Leur intemperance, disoit-il, change en poisons les alimens destinez à conserver la vie, les plaisirs pris sans moderation abregent plus les jours des hommes que les remedes ne peuvent les prolonger ; les Pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les Riches ne le deviennent pour en prendre trop : les alimens

qui flâtent trop le goût & qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remedes sont eux-mêmes de veritables maux qui ruïnent la nature, & dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins; le grand remede, qui est toûjours innocent, & toûjours d'un usage utile, c'est la sobrieté, c'est la temperance dans tous les plaisirs, c'est la tranquilité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par là on fait un sang doux & temperé, on dissipe toutes les humeurs superfluës. Ainsi le sage Nozofuge étoit moins admirable par ses remedes, que par le regime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remedes inutiles.

Ces deux hommes étoient envoyez par Telemaque pour visiter tous les malades de l'armée: ils en guerirent beaucoup par leurs remedes, mais ils en guerirent bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette proprété, à leur faire garder un regime de sobrieté exacte dans leur convalescence. Tous les soldats touchez de ce secours rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Telemaque dans l'armée des Alliez. Ce n'est pas un homme, disoient-ils, c'est sans doute quelque Divinité bien-faisante sous la figure humaine; du moins si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux, il n'est

ſur la terre que pour faire du bien. Il eſt encore plus aimable par ſa douceur & par ſa bonté, que par ſa valeur. O ſi nous pouvions l'avoir pour Roy ! mais les Dieux le reſervent pour quelque peuple plus heureux, qu'ils cheriſſent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Telemaque, pendant qu'il alloit la nuit viſiter les quartiers du camp par précaution contre les ruſes d'Adraſte, entendoit ces loüanges qui n'étoient point ſuſpectes de flâterie. Comme il n'en vouloit point d'autres, ſon cœur étoit émû de celles-là, il ſentoit ce plaiſir ſi doux & ſi pur, que les Dieux ont attaché à la ſeule Vertu, & que les Méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire ; mais il ne s'abandonnoit point à ce plaiſir : auſſi-tôt revenoient en foule dans ſon eſprit toutes les fautes qu'il avoit faites, il n'oublioit point ſa hauteur naturelle & ſon indifference pour les hommes ; il avoit une honte ſecrette d'être né ſi dur, & de paroître ſi humain. Il renvoyoit à la ſage Minerve toute la gloire qu'on luy donnoit & qu'il ne croyoit pas meriter. C'eſt vous, diſoit-il, ô grande Déeſſe ! qui m'avez donné Mentor pour m'inſtruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'eſt vous qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même: c'eſt vous qui retenez mes paſſions impetueuſes; c'eſt vous qui me faites ſen-

tir le plaisir de soulager les malheureux ; sans vous je serois haï, & digne de l'être ; sans vous je ferois des fautes irréparables, je serois comme un enfant qui ne sentant pas sa foiblesse, quitte sa mere & tombe dés le premier pas.

Nestor & Philoctete étoient étonnez de voir Telemaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingenieux pour prévenir tous les besoins ; ils ne sçavoient que croire, ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage fut le soin qu'il prit des funerailles d'Hippias ; il alla lui-même retirer son corps sanglant & défiguré de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts, il versa sur lui des larmes pieuses, il dit : O grande ombre ! tu le sçais maintenant combien j'ai estimé ta valeur : Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente ; je sçai combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne : nous eussions dans la suite été sincerement unis, j'avois tort de mon côté, ô Dieux, pourquoi me le ravir ?

Ensuite Telemaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriferentes, puis on prépara par son ordre un bûcher ; les grands Pins gemissans sous les coups de hâches tombent en roulant du haut des montagnes, les chênes, ces vieux enfans de la terre, qui sembloient

menacer le Ciel, les hauts peupliers, les ormeaux dont les têtes sont si vertes & si ornées d'un épais feüillage; les hêtres qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galese : là s'éleve avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier, la flâme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusques au Ciel. Les Lacedemoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs picques renversées & leurs yeux baissez: la douleur amere est peinte sur ces visages farouches, & les larmes coulent abondamment : On voyoit Pherecide, Vieillard moins abbattu par le nombre des années, que par la douleur de survivre à Hippias qu'il avoit élevé depuis son enfance; il levoit vers le Ciel ses mains & ses yeux noyez de larmes; depuis la mort d'Hippias il refusoit toute nourriture, le doux sommeil n'avoit pû appesantir ses paupieres, ou suspendre un moment sa cuisante peine; il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, & ne sçachant où il alloit; nulle parole ne sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré, c'étoit un silence de desespoir & d'abbattement; mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à coup furieux, & il s'écria : ô Hippias, Hippias! je ne te verrai plus, Hippias n'est plus, & je vis encore! O mon cher Hippias! c'est moi qui t'ai donné la mort, c'est moi qui t'ai appris à la mépriser; je croyois que tes mains

fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier ſoupir. O Dieux cruels! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de ſoin, je ne te verrai plus; mais je verrai ta mere qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort, je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe. O chere ombre, appelle-moi ſur les rives du Styx, la lumiere m'eſt odieuſe, c'eſt toi ſeul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercüeil orné de pourpre, d'or & d'argent; la Mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pû effacer toute ſa beauté, & les Graces étoient encore ſur ſon viſage pâle. On voyoit floter autour de ſon coû plus blanc que la neige, mais panché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atis & de Ganimede, qui alloient être reduits en cendres; on remarquoit dans le côté la bleſſure profonde par où tout ſon ſang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait décendre dans le Roïaume ſombre de Pluton. Telemaque triſte & abatu ſuivoit de prés le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bucher, le jeune fils d'Ulyſſe ne pût

voir la flâme penetrer les étoffes qui envelop-poient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'ose te nommer mon ami, appaise-toi, ô ombre, qui as merité tant de gloire! si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur, tu es délivré des miseres où nous sommes encore, & tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Helas! que je serois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre; que les Champs Elizées lui soient ouverts, que la Renommée conserve ton nom dans tous les siecles, & que tes cendres reposent en paix. A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soûpirs, que toute l'armée poussa un cri; on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, & la douleur de sa mort rappellant toutes ses belles qualitez, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impetueuse & une mauvaise éducation lui avoit donnez.

Le corps étoit déja consumé par les flâmes; Telemaque lui-même arrosa de liqueur parfumée les cendres encore fumantes, puis il les mit dans une Urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette Urne à Phalante. Celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures, & dans son extrême foiblesse il entrevoyoit déja les portes sombres des enfers. Déja Traumaphile & Nozofuge envoyez par le fils d'Ulysse, lui avoient donné

tous les secours de leur Art ; ils rappelloient peu à peu son ame prête à s'envoler : de nouveaux esprits naissoient insensiblement dans son cœur : Une force douce & penetrante, un baume de vie s'insinuoit de veine en veine jusqu'au fond de son cœur. Une chaleur agréable ranimoit ses membres, en ce moment la défaillance cessant, la douleur succeda : il commença à sentir le perte de son frere, qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Helas ! disoit-il, pourquoi prend on de si grands soins de me faire vivre ? Ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & suivre mon cher Hippias ? Je l'ai vû perir tout auprés de moi : ô Hippias, la douceur de ma vie, Mon Frere, Mon cher Frere, tu n'es plus, je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes. O Dieux, ennemis des hommes, il n'y a plus d'Hippias pour moi ! est-il possible ? mais n'est-ce point un songe ? Non, il n'est que trop vrai. O Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vû mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il sera necessaire pour te venger ; je veux immoler à tes Manes ce cruel Adraste teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux Hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux & n'empêchât l'effet des remedes : tout à

coup il apperçoit Telemaque qui se presente à lui ; d'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires, il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Telemaque & Hippias ; la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif, il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Telemaque, qui l'avoit tiré sanglant, & demi mort, des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'Urne d'or, où étoient renfermées les cendres si cheres de son frere Hyppias, il versa un torrent de larmes, il embrassa Telemaque sans pouvoir parler, & lui dit enfin d'une voix languissante, entrecoupée de sanglots: Digne fils d'Ulysse, vôtre vertu me force à vous aimer, je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre ; mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher : Sans vous le corps de mon frere auroit été la proye des Vautours, sans vous son Ombre privée de la sepulture erreroit malheureuse sur les rives du Styx, toûjours repoussée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ? O Dieux ! récompensez-le, & délivrez-moy d'une vie si malheureuse : Et vous Telemaque, rendez-moy les derniers devoirs que vous avez rendu à mon frere, afin que rien ne manque à vôtre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuisé & abbattu d'un excés de douleur. Telemaque se

tint auprés de lui ſans oſer lui parler, & attendant qu'il reprît ſes forces. Bien-tôt Phalante revenant de cette défaillance prit l'Urne des mains de Telemaque, la baiſa pluſieurs fois, l'arroſa de ſes larmes, & dit: O cheres, ô precieuſes cendres! quand eſt-ce que les miennes ſeront renfermées avec vous en cette même Urne? O Ombre d'Hippias! je te ſuis dans les Enfers: Telemaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminuoit de jour en jour par les ſoins des deux hommes qui avoient la ſcience d'Eſculape. Telemaque étoit ſans ceſſe avec eux auprés du malade pour les rendre plus attentifs à avancer ſa gueriſon, & toute l'Armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il ſecouroit ſon plus grand ennemi, que la valeur & la ſageſſe qu'il avoit montrée en ſauvant dans la bataille l'Armée des Alliez. En même temps Telemaque ſe montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre, il dormoit peu, & ſon ſommeil étoit ſouvent interrompu par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la viſite de tous les quartiers du camp qu'il ne faiſoit jamais deux fois de ſuite aux mêmes heures, pour mieux ſurprendre ceux qui n'étoient pas aſſez vigilans, il revenoit ſouvent dans la tente couvert de ſueur & de pouſſiere; ſa nourriture étoit ſimple, il vivoit comme les ſoldats, pour leur

donner l'exemple de la ſobrieté & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea neceſſaire d'arrêter les murmures des ſoldats, en ſouffrant lui-même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie ſi penible, ſe fortifioit & s'endurciſſoit chaque jour; il commençoit à n'avoir plus ces Graces ſi tendres, qui ſont comme la fleur de la premiere jeuneſſe, ſon teint devenoit plus brun & moins délicat, ſes membres moins mols & plus nerveux.

Cependant Adraſte, dont les troupes avoient été conſiderablement diminuées dans le combat, s'étoit retiré derriere une montagne pour attendre divers ſecours, & pour tâcher de ſurprendre encore une fois ſes ennemis. Semblable à un Lion affamé, qui ayant été repouſſé d'une bergerie, s'en retourne dans les ſombres forêts, & rentre dans ſa caverne, où il aiguiſe ſes dents & ſes griffes, attendant le moment favorable pour égorger les troupeaux.

SOMMAIRE

DU TREIZIE'ME LIVRE.

TElemaque agité par des ſonges cruels qui lui font croire que ſon pere eſt mort, apprend qu'il y a prés de là une Caverne qui eſt la route des Enfers. Il hazarde d'y aller, & prend avec lui deux Grecs pour l'accompagner. A l'approche de la Caverne les Grecs le quittent, ne pouvant en ſupporter l'horreur. Il entre ſeul dans la Caverne, & arrive ſur le noir rivage. Caron le reçoit dans ſa Barque, où il trouve un Roy Babylonien, enchaîné, exposé aux inſultes de ſes Eſclaves qu'il avoit traitez avec rigueur pendant ſa vie. Telemaque arrive aux Enfers, voit Pluton. Il ſe trouve au jugement d'un Philoſophe qui n'avoit jamais fait de mal, mais qui n'avoit rien fait pour l'amour des Dieux. Là il rencontre tous les mauvais Rois & les fameux criminels, avec tous leurs ſupplices differens. Il paſſe aux Champs Elizées, où il trouve Arceſius ſon Biſayeul, pere de Laërte, qui le reconnoît, & luy apprend que ſon pere Ulyſſe n'eſt point mort. Que Laërte ſon Ayeul ne l'eſt point : Qu'il reverra Ulyſſe en Itaque, mais qu'il a encore à ſouffrir avant. Il lui prédit qu'il regnera en

Itaque

Itaque aprés son pere Ulysse, & lui donne des instructions pour regner sagement. Il lui fait remarquer dans les Champs Elisées l'état des bons & des mauvais Rois, & des Heros. Telemaque consolé de ce que lui dit Arcesius, sort des Enfers, & retourne au Camp des Alliez.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIE'ME.

TELEMAQUE ayant pris ſoin de mettre une exacte diſcipline dans tout le camp, ne ſongea plus qu'à executer un deſſein qu'il avoit conçû, & qu'il cacha à tous les chefs de l'Armée: il y avoit déja longtems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des ſonges qui lui repreſentoient ſon pere Ulyſſe. Cette image d'Ulyſſe revenoit toûjours ſur la fin de la nuit, avant que l'Aurore vint chaſſer du Ciel par ſes feux naiſſans les inconſtantes Etoiles, & de deſſus la terre le doux Sommeil des Songes voltigeans. Tantôt il croyoit le voir nud dans une Iſle infortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de Nymphes, qui lui jettoient des habits pour ſe couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler

dans un Palais toute éclatant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoutoient avec plaisir & l'admiroient. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à coup dans des festins où la joye éclatoit parmi les délices, où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une Lyre plus douce que la Lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muses.

Telemaque en s'éveillant s'attristoit de ces songes si agréables. O mon pere ! ô mon cher pere ! s'écrioit-il, ces images de felicité me font comprendre que vous êtes déja descendu dans le séjour des ames bien-heureuses, que les Dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs Elisées. O qu'il est cruel de n'esperer plus ! Quoi donc, ô mon cher pere ! je ne vous verrai jamais, jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine ! Jamais je n'entendrai parler la bouche d'où sortoit la Sagesse ! Jamais je ne baiserai ces mains, ces cheres mains, ces mains victorieuses qui ont abbatu tant d'ennemis ! elles ne puniront point les insensez Amans de Penelope, & Itaque ne se relevera jamais de sa ruïne : O Dieux ennemis de mon pere, vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute esperance de mon cœur, c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette

incertitude. Que dis-je ? helas ! Je ne suis que trop certain que mon pere n'est plus, je vais chercher son ombre jusques dans les Enfers. Thesée y est bien descendu, Thesée, cet impie, qui vouloit outrager les Divinitez infernales ! & moi j'y vais conduit par la pieté. Hercule y descendit, je ne suis pas Hercule, mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché par le recit de ses malheurs le cœur de ce Dieu qu'on dit inexorable ; il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée : car ma perte est plus grande. Allons, mourons, s'il le faut ; pourquoy craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proserpine ! j'éprouverai bien-tôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon pere ! aprés avoir parcouru en vain les Terres & les Mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des Morts : si les Dieux me refusent de vous posseder sur la terre, & à la lumiere du Soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins vôtre ombre dans le Royaume de la nuit.

En disant ces paroles, Telemaque arrosoit son lit de ses larmes ; aussi-tôt il se levoit, & cherchoit par la lumiere à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causée ; mais c'étoit une fléche qui avoit percé son cœur, & qu'il portoit par tout avec lui.

Dans cette peine il entreprit de descendre aux Enfers par un lieu celebre qui n'étoit pas éloigné du Camp: on l'appelloit *Acherontia*, à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse par où on descendoit sur les rives de l'Acheron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La Ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre: au pied de ce rocher on trouvoit la Caverne, de laquelle les timides Mortels n'osoient approcher : les Bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux; la vapeur soulphrée du Marais Stygien qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs : on n'y sentoit jamais les doux Zephirs, ni les Graces naissantes du Printemps, ni les riches dons de l'Automne : la terre aride y languissoit, on y voyoit seulement quelques arbustes dépoüillez, & quelques Cyprés funebres. Au loin même, tout à l'entour, Cerés refusoit aux Laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits, les grapes de raisin se desséchoient au lieu de meurir, les Naïades tristes ne faisoient point couler une onde pure, leurs flots étoient toûjours amers & troublez; nul oiseau ne chantoit dans cette terre herissée de ronces & d'épines, & ne trouvoit point de bocage pour se retirer, ils alloient chanter leurs amours sous un Ciel plus doux;

Là on n'entendoit que le croassement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux, l'herbe même y étoit amere, & les troupeaux qui la paissoient ne sentoient point la douce joye qui les fait bondir : Le taureau fuyoit la genisse, & le Berger tout abbatu oublioit sa musette & sa flûte.

De cette Caverne sortoit de temps en temps une fumée noire & épaisse, qui faisoit une espece de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour appaiser les Divinitez infernales : mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, & dés leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinitez cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est là que Telemaque resolut de chercher le chemin de la noire demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit sans cesse sur lui, & qui le couvroit de son Egide, lui avoit rendu Pluton favorable : Jupiter même, à la priere de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux Enfers pour délivrer à Caron un certain nombre de Mortels, de dire au Roi des Ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son Empire.

Telemaque se dérobe du Camp pendant la nuit, il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puissante Divinité, qui étant dans le Ciel le brillant Astre de la nuit,

& ſur la terre la chaſte Diane, eſt aux Enfers la redoutable Hecate. Cette Divinité écouta favorablement ſes vœux, parce que ſon cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à ſon pere.

A peine fut-il auprés de l'entrée de la Caverne, qu'il entendit l'Empire ſoûterrain mugir : la terre trembloit ſous ſes pas, le Ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui ſembloient tomber. Le jeune fils d'Ulyſſe ſentit ſon cœur émû, & tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur glacée; mais ſon courage le ſoûtint, il leva les yeux & les mains au Ciel : Grands Dieux, s'écria-t-il, j'accepte ces préſages que je crois heureux ; achevez vôtre ouvrage. Il dit, & redoublant ſes pas, il ſe preſenta hardiment ; auſſi-tôt la fumée épaiſſe, qui rendoit l'entrée de la Caverne funeſte à tous les animaux qui en approchoient, ſe diſſipa, l'odeur empoiſonnée ceſſa pour un peu de tems: Telemaque entra ſeul ; car quel autre mortel eût oſé le ſuivre : Deux Crétois qui l'avoient accompagné juſqu'à une certaine diſtance de la Caverne, & auſquels il avoit confié ſon deſſein, demeurerent tremblans & à demi morts aſſez loin de là, dans un Temple, faiſant des vœux, & n'eſperant plus revoir Telemaque.

Cependant le fils d'Ulyſſe l'épée à la main, s'enfonce dans ces tenebres horribles, bientôt il apperçoit une foible & ſombre lueur,

telle qu'on la voit pendant la nuit ſur la terre. Il remarque les ombres legeres qui voltigent autour de lui, il les écarte avec ſon épée, bientôt il voit les triſtes bords du fleuve maréca-geux, dont les eaux bourbeuſes & dormantes ne font que tournoyer: il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de morts privez de la ſepulture, qui ſe preſentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu dont la vieilleſſe éternelle eſt toûjours triſte & chagrine, les menace, les repouſſe, & admet d'abord dans ſa barque le jeune Grec.

En entrant Telemaque entend des gémiſſemens d'une Ombre qui ne pouvoit ſe conſoler. Quel eſt donc, lui dit-il, vôtre malheur? qui étiez vous ſur la terre? J'étois, lui répondit cette Ombre, Nabopharzan, Roy de la ſuperbe Babylone. Tous les peuples de l'Orient trembloient au ſeul bruit de mon nom; je me faiſois adorer par les Babyloniens dans un Temple de marbre, où j'étois repreſenté par une Statuë d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie: jamais perſonne n'oſa me contredire, ſans être auſſi-tôt puni: on inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour me rendre la vie plus délicieuſe: j'étois encore jeune & robuſte. Helas! que de proſperitez ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le Trône? Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois

pas

pas Dieu ; elle m'a empoisonné, je ne suis plus rien, on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or, on pleura, on s'arracha les cheveux, on fit semblant de vouloir se jetter dans les flâmes de mon bûcher pour mourir avec moi : on va encore gémir au pied du superbe Tombeau où l'on a mis mes cendres ; mais personne ne me regrette, ma memoire est en horreur, même dans ma famille, & ici bas je souffre déja d'horribles injures.

Telemaque touché de ce spectacle lui dit : Etiez-vous veritablement heureux pendant vôtre regne ? Sentiez-vous cette douce paix, sans laquelle le cœur demeure toûjours serré & flétri au milieu des délices ? Non, répondit le Babylonien, je ne sçai même ce que vous voulez dire : les Sages vantent cette paix comme l'unique bien : pour moi, je ne l'ai jamais sentie, mon cœur étoit sans cesse agité de desirs nouveaux, de crainte & d'esperance ; je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions ; j'avois soin d'entretenir cette yvresse pour la rendre continuelle, le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer, Voilà la paix dont j'ai joüi, toute autre me paroît une fable & un songe. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amolli par

les proſperitez, & qui n'eſt point accoûtumé à ſupporter conſtamment un malheur ; il avoit auprés de lui quelques Eſclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funerailles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur Roy, & leur avoit donné une puiſſance abſoluë ſur ce Roy qu'ils avoient ſervi ſur la terre : ces Ombres d'Eſclaves ne craignoient plus l'Ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchaînée, & lui faiſoient les plus cruelles indignitez. L'un lui diſoit: N'étions-nous pas hommes auſſi bien que toi ? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu, & ne falloit-il pas te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre pour lui inſulter, diſoit : Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme, car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit : Hé bien ! où ſont maintenant tes flateurs ? Tu n'as plus rien à donner : Malheureux, tu ne peux plus faire aucun mal, te voilà devenu Eſclave de tes Eſclaves mêmes. Les Dieux ont été lents à faire juſtice, mais enfin ils la font. A ces dures paroles Nabopharzan ſe jettoit le viſage contre terre, arrachant ſes cheveux dans un excés de rage & de deſeſpoir. Mais Caron diſoit aux Eſclaves : Tirez-le par ſa chaîne, rêlevez-le malgré lui, il n'aura pas même la conſolation de cacher ſa honte : il faut que toutes les Ombres du Styx en ſoient témoins,

pour juſtifier les Dieux, qui ont ſouffert ſi long-temps que cet Impie regnât ſur la terre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs, prépares-toi à être jugé par l'inflexible Minos, Juge des Enfers.

Pendant ce diſcours du terrible Caron, la Barque touchoit déja le rivage de l'Empire de Pluton ; toutes les Ombres accouroient pour conſiderer cet homme vivant, qui paroiſſoit au milieu de ces Morts dans la Barque; mais dans le moment où Telemaque mit pied à terre, elles s'enfuirent ; ſemblables aux ombres de la nuit que la moindre clarté du jour diſſipe.

Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel cheri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le Royaume de la Nuit, inacceſſible aux autres Vivans, hâtes-toi d'aller où les deſtins t'appellent, vas par ce chemin ſombre au Palais de Pluton, que tu trouveras ſur ſon Trône, il te permettra d'entrer dans les lieux dont il ne m'eſt pas permis de te découvrir le ſecret.

Auſſi-tôt Telemaque s'avance à grands pas, il voit de tous côtez voltiger des Ombres plus nombreuſes que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la Mer, & dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le pro-

fond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête ; quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton, il sent ses genoux chanceler, la voix lui manque, & c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulysse, je viens vous demander si mon pere est descendu dans vôtre empire, ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un Trône d'ébene, son teint étoit pâle & severe, ses yeux creux & étincelans, son visage ridé & menaçant. La vûë d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumiere offense les yeux des animaux qui ont accoûtumé à ne sortir de leurs retraites que la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, & qui sembloit un peu adoucir son cœur : elle joüissoit d'une beauté toûjours nouvelle, mais elle paroissoit avoir joint à ses graces divines je ne sçai quoi de dur & de cruel de son Epoux. Aux pieds du Trône étoit la Mort pâle & dévorante avec sa faulx tranchante, qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégoutantes de sang & couvertes de playes, les Haines injustes, l'Avarice qui se ronge elle-même, le Desespoir qui se déchire de ses propres mains, l'Ambition forcenée qui renverse

tout, la Trahiſon qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut joüir des maux qu'elle a faits; l'Envie qui verſe ſon venin mortel autour d'elle, & qui ſe tourne en rage, dans l'impuiſſance où elle eſt de nuire; l'Impieté, qui ſe creuſe elle-même un abîme ſans fonds, où elle ſe précipite; les Spectres hideux, les Phantômes qui repreſentent les morts pour épouventer les vivans; les Songes affreux, les Inſomnies auſſi cruelles que les triſtes ſonges; toutes ces images funeſtes environnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le Palais où il habite.

Il répondit à Telemaque d'une voix baſſe, qui fit mugir le fonds de l'Erebe: Jeune mortel, le Deſtin t'a fait violer cet azyle ſacré des Ombres, ſuis ta haute deſtinée, je ne te dirai point où eſt ton pere, il ſuffit que tu ſois libre de le chercher: puiſqu'il a été Roy ſur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais Rois ſont punis, & de l'autre les Champs Eliſées où les bons Rois ſont récompenſez. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Eliſées, qu'aprés avoir paſſé par le Tartare: hâtes-toi d'y aller, & de ſortir de mon Empire.

A l'inſtant Telemaque ſemble voler dans ces eſpaces vuides & immenſes, tant il lui tarde de ſçavoir s'il verra ſon pere, & de s'éloigner de la preſence horrible du Tyran

qui tient en crainte les Vivans & les Morts Il apperçoit bien-tôt aſſez prés de lui le noir Tartare, d'où il ſortoit une fumée noire & épaiſſe, dont l'odeur empeſtée donneroit la mort, ſi elle ſe répandoit dans la demeure des vivans: cette fumée couvroit un fleuve de feu & de flâme, dont le bruit ſemblable à celui des torrens les plus impetueux quand ils s'élancent du haut des rochers dans le fonds des abîmes, faiſoit qu'on ne pouvoit rien entendre diſtinctement dans ces triſtes lieux.

Telemaque ſecrettement animé par Minerve, entre ſans crainte dans ce gouffre; d'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vêcu dans les plus baſſes conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richeſſes par des fraudes, des trahiſons & des cruautez. Il y remarqua beaucoup d'impies Hypocrites, qui faiſant ſemblant d'aimer la Religion, s'en étoient ſervis comme d'un pretexte pour contenter leur ambition, & pour ſe joüer des hommes credules: ces hommes qui avoient abuſé de la vertu même, qui eſt le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus ſcelerats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs peres, les épouſes qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de leurs époux, les traîtres qui avoient livré leurs patries, aprés avoir violé tous les ſer-

mens, ſouffroient des peines moins cruelles que ces Hypocrites. Les trois Juges des Enfers l'avoient ainſi voulu, & voici leur raiſon: C'eſt que les Hypocrites ne ſe contentent pas d'être méchans comme le reſte des Impies: ils veulent encore paſſer pour bons, & font par leur fauſſe vertu, que les hommes n'oſent plus ſe fier à la veritable. Les Dieux dont ils ſe ſont joüez, & qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaiſir à employer toute leur puiſſance pour ſe venger de leur inſulte.

Auprés de ceux-ci paroiſſoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit gueres coupables, & que la vengeance divine pourſuit impitoyablement: ce ſont les Ingrats, les Menteurs, les Flateurs, qui ont loüé le vice, les Critiques malins, qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu, enfin ceux qui ont jugé temerairement des choſes ſans les connoître à fonds, & qui par-là ont nui à la réputation des Innocens; mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'eſt celle où l'on tombe contre les Dieux. Quoi donc, diſoit Minos, on paſſe pour un monſtre quand on manque de reconnoiſſance pour ſon pere ou pour ſon ami, de qui on a reçû quelque ſecours, & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie, & tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas ſa naiſſance plus

qu'au pere même de qui on est né ? Plus les crimes sont excusez & impunis sur la Terre, plus ils sont dans les Enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échape.

Telemaque voyant les trois Juges assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes ? Aussi-tôt le condamné prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal, j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien, j'ai été magnifique, liberal juste, complaisant, que peut-on donc me reprocher ?

Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes, mais ne devois tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué en rien vers les hommes, qui ne sont rien ; tu as été vertueux, mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non pas aux Dieux qui te l'avoient donnée : car tu voulois joüir du fruit de ta propre vertu, & tu l'as renfermée en toi-même : Tu as été ta Divinité ; mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits : Tu les as oubliez, ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à

jamais separé des hommes ausquels tu as voulu plaire : Te voilà seul avec toi-même qui étois ton Idole; apprends qu'il n'y a point de veritable vertu sans le respect & l'amour des Dieux, à qui tout est dû. Ta fausse vertu, qui a si long-temps ébloüi les hommes faciles à tromper, va être confonduë : Les hommes ne jugeant des vices & des vertus que parce qui les choque, ou les accommode, sont aveugles sur le bien & sur le mal. Ici une lumiere divine renverse tous leurs jugemens superficiels, elle condamne souvent ce qu'ils admirent, & justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce Philosophe comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter soi-même ; la complaisance qu'il avoit euë autrefois à contempler sa moderation, son courage & ses inclinations genereuses, se change en desespoir, la vûë de son propre cœur ennemi des Dieux, devient son supplice. Il se voit, & ne peut cesser de se voir. Il voit la vanité des jugemens des hommes, ausquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une revolution universelle de tout ce qui est au-dedans de lui, comme si on bouleversoit toutes ses entrailles, il ne se trouve plus le même, tout appui lui manque dans son cœur, sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'éleve contre lui, & lui reproche avec fureur l'é-

garement & l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin ; il est troublé, consterné, plein de honte, de remords, & de desespoir, les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, & que son propre cœur venge assez les Dieux méprisez ; il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres, ne pouvant se cacher à lui-même : il cherche les tenebres, & ne peut les trouver, une lumiere importune le poursuit par tout ; par tout les rayons perçans de la Verité vont venger la Verité qu'il a negligé de suivre ; tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux, qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O insensé ! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique & veritable bien ; tous mes pas ont été des égaremens, ma sagesse n'étoit que folie, ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle.

Enfin Telemaque apperçut les Rois qui étoient dans les supplices pour avoir abusé de leurs puissances. D'un côté une Furie vengeresse leur presentoit un miroir qui montroit toute la difformité de leurs vices : là ils voyoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossiere & avide des plus ridicules loüanges, leur dureté pour les hom-

mes, dont ils avoient dû faire la felicité, leur insensibilité pour la vertu, leur crainte d'entendre la verité; leurs inclinations pour les hommes lâches & flateurs, leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance, leur faste, & leur excessive magnificence, fondée sur la ruine des peuples; leur ambition, pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs Citoyens; enfin leur cruauté, qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes & le desespoir de tant de malheureux.

Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir plus horribles & plus monstrueux que n'est ni la Chimere vaincuë par Bellerophon, ni l'Hydre de Lerne abbatuë par Hercule, ni Cerbere même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir & venimeux, qui est capable d'empester toute la race des Mortels vivans sur la terre.

Une autre Furie leur repetoit avec insulte toutes les loüanges que leurs flateurs leur avoient données pendant leur vie, & leur presentoit un autre miroir où ils se voyoient tels que la flaterie les avoit dépeints; l'opposition de ces deux peintures si contraires étoit le supplice de leur vanité : on remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné le plus de magnifiques loüanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons,

& qu'ils exigent ſans pudeur les lâches flateries des Poëtes & des Orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes tenebres, où ils ne peuvent voir que les inſultes & les dériſions qu'ils ont à ſouffrir ; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repouſſe, qui ne les contrediſe, qui ne les confonde. Au lieu que ſur la terre ils ſe joüoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les ſervir, dans le Tartare ils ſont livrez à tous les caprices de certains Eſclaves, qui leur font ſentir à leur tour une cruelle ſervitude ; ils ſervent avec douleur, & il ne leur reſte aucune eſperance de pouvoir jamais adoucir leur captivité ; ils ſont ſous les coups de ces Eſclaves devenus les Tyrans impitoyables, comme une enclume eſt ſous les marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les preſſe de travailler dans les fournaiſes ardentes du Mont Etna.

Là Telemaque apperçut des viſages pâles, hideux & contriſtez. C'eſt une triſteſſe noire, qui ronge ces criminels;ils ont horreur d'eux-mêmes, & ils ne peuvent non plus ſe délivrer de cette horreur, que de leur propre nature, ils n'ont point beſoin d'autre châtiment de leurs fautes que de leurs fautes mêmes ; ils les voyent ſans ceſſe dans toute leur énormité, elles ſe preſentent à eux comme des ſpectres horribles, elles les pourſuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puiſſante

que celle qui les a ſeparez de leurs corps. Dans le deſeſpoir où ils ſont, ils appellent à leur ſecours une mort qui puiſſe éteindre tout ſentiment & toute connoiſſance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir, pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la verité qui les perſecute; mais ils ſont reſervez à la vengeance, qui diſtille ſur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La Verité qu'ils ont craint de voir fait leur ſupplice; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir qui s'éleve contre eux. Sa vûë les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes; elle eſt comme la foudre, ſans rien détruire au dehors, elle penetre juſqu'au fonds des entrailles: Semblable à un métail dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt comme fonduë par ce feu vengeur; il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien; il diſſout juſqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir: on eſt arraché à ſoi-même, on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un ſeul inſtant: on n'y tient plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même, & par une perte de toute eſperance qui rend forcené.

Parmi les objets qui faiſoient dreſſer les cheveux de Telemaque, il vit pluſieurs des anciens Rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préferé les délices d'une vie molle au travail qui doit être inſéparable de la Royauté, pour le ſoulagement des peuples.

Ces Rois ſe reprochoient les uns aux au-

tres leur aveuglement : L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils : Ne vous avois-je pas recommandé souvent pendant ma vieillesse & avant ma mort de reparer les maux que j'avois faits par ma negligence ? Ah ! malheureux pere, disoit l'autre, c'est vous qui m'avez perdu, c'est vôtre exemple qui m'a accoûtumé à l'orgueil, au faste, & à la dureté pour les hommes. En vous voyant regner avec tant de mollesse, & entouré de lâches flateurs, je me suis accoûtumé à aimer la flaterie & les plaisirs ; j'ai crû que le reste des hommes étoit à l'égard des Princes, comme des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de services & qu'ils donnent de commoditez. Je l'ai crû, c'est vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoûtoient les plus affreuses maledictions, & paroissoient animez de rage pour s'entredéchirer. Autour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines allarmes, les défiances, qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toûjours tyrannique, & la mollesse lâche, qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais se donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces Rois severement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient dû faire. Tous

les crimes des Peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait obſerver les Loix étoient imputez aux Rois. On leur imputoit auſſi tous les deſordres qui viennent du faſte, du luxe, & de tous les autres excés qui jettent les hommes dans un état violent, & dans la tentation de mépriſer les loix pour acquerir du bien ; ſur tout on traitoit rigoureuſement les Rois, qui au lieu d'être bons & vigilans Paſteurs des peuples, n'avoient ſongé qu'à ravager le troupeau comme des Loups devorans. Mais ce qui conſterna davantage Telemaque, ce fut de voir dans cet abîme des tenebres & de maux un grand nombre de Rois qui avoient paſſé ſur la terre pour des Rois aſſez bons, condamnez aux peines du Tartare pour s'être laiſſez gouverner par des hommes méchans & artificieux ; ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laiſſé faire par leur autorité. De plus, la plûpart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans, ils n'avoient jamais craint de ne connoître point la verité, ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur gloire à faire du bien.

Lorſque Telemaque ſortit de ces lieux, il ſe ſentit ſoulagé comme ſi on avoit ôté une montagne de deſſus ſa poitrine ; il comprit par ce ſoulagement les malheurs de ceux qui y étoient renfermez ſans eſperance d'en ſortir jamais ; il étoit effrayé combien les Rois étoient plus rigoureuſement tourmentez que

les autres coupables. Quoi, disoit-il, tant de devoirs, tant de perils, tant de pieges, tant de difficulté de connoître la verité pour se défendre contre les autres & contre soi-même, enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, aprés avoir été si envié, si agité, si traversé dans une vie courte ! O insensé celui qui cherche à regner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible, où la vertu lui est moins difficile. En faisant ces reflexions, il se trouble au-dedans de lui-même, il frémit & tombe dans une consternation qui lui fait sentir quelque chose du desespoir de ces malheureux qu'il venoit de considerer ; mais à mesure qu'il s'éloigna de ce triste séjour de tenebres, de l'horreur & du desespoir, son courage commença peu à peu à renaître, il respiroit & entrevoyoit déja de loin la douce & pure lumiere du séjour des Héros.

Là habitoient tous les bons Rois qui avoient jusqu'alors gouverné sagement les hommes ; ils étoient séparez du reste des Justes : & comme les méchans Princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'vne condition privée, aussi les bons Rois joüissoient dans les Champs Elisées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre. Telemaque s'avança vers ces Rois qui étoient dans

dans des bocages odoriférens, ſur des gazons toûjours renaiſſans & fleuris; mille petits ruiſſeaux d'une onde pure arroſoient ces beaux lieux; un nombre infini d'oiſeaux faiſoient reſonner ces bocages de leurs doux chants: Là on ne reſſentit jamais les ardeurs de la Canicule; là jamais les noirs Aquilons n'oſerent ſouffler ni faire ſentir les rigueurs de l'Hyver. Ni la Guerre altérée de ſang, ni la cruelle Envie qui mord d'une dent venimeuſe, ni les jalouſies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains deſirs, n'approchent jamais cet heureux ſéjour de paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ſes ſombres voiles y eſt inconnuë; une lumiere pure & douce ſe répand autour des corps de ces hommes juſtes, & les environne de ſes rayons comme d'un vêtement: cette lumiere n'eſt point ſemblable à celle qui éclaire les yeux des mortels, c'eſt plûtôt une gloire celeſte qu'une lumiere, elle penetre plus ſubtilement les corps les plus épais, que les rayons du Soleil ne penetrent le plus pur criſtal; elle n'ébloüit jamais, au contraire elle fortifie les yeux, & nourrit dans le fonds de l'Ame je ne ſçai quelle ſerenité; c'eſt d'elle ſeule que ces hommes bien-heureux ſont nourris, elle ſort d'eux, & elle y entre, elle les penetre & s'incorpore en eux; ils la voyent, ils la ſentent, ils la reſpirent, elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & de joye;

ils ſont plongez dans cet abîme de joye comme les poiſſons dans la mer, ils ne veulent rien, ils ont tout ſans rien avoir : car ce goût de lumiere pure appaiſe la faim de leur cœur, tous leurs deſirs ſont raſſaſiez, & leur plenitude les éleve au-deſſus de tout ce que les hommes affamez cherchent ſur la terre ; tous les délices qui les environnent ne leur ſont rien, parce que le comble de leur felicité, qui vient du dedans, ne leur laiſſe aucun ſentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au dehors : Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles, la Mort, la Maladie, la Pauvreté, la Douleur, les Regrets, les Remords, les Craintes, les Eſperances mêmes, qui coûtent ſouvent autant que les Craintes, les Diviſions, les Dégoûts, les Dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée ; les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace, fendent les nuës, ſeroient renverſées de leurs fondemens, que les cœurs de ces hommes juſtes ne pourroient pas même être émûs. Seulement ils ont pitié des miſeres qui accablent les hommes vivans dans le monde ; mais c'eſt une pitié douce & paiſible qui n'altere en rien leur immuable felicité. Une jeuneſſe éternelle, une felicité ſans fin, une joye toute divine eſt peinte ſur leurs viſages ; c'eſt une joye douce, noble, pleine de majeſté ; c'eſt un goût ſublîme de la verité & de la vertu, qui

les transporte; ils sont sans interruption dans tous les momens, dans le même saisissement de cœur où est une mere qui revoit son cher fils qu'elle avoit crû mort, & cette joye qui échape bien-tôt à la mere, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant, elle est toûjours nouvelle pour eux; ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent, ils foulent à leurs pieds les molles delices & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent: ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eû besoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduits comme par la main à la vertu au travers de tant de perils. Je ne sçai quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux; ils voyent, ils goûtent, ils sentent qu'ils sont heureux, & qu'ils le seront toûjours; ils chantent tous ensemble les loüanges des Dieux, & ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur, une seule félicité, qui fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce ravissement divin, les siecles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, & cependant mille & mille siecles écoulez n'ôtent rien à leur

felicité, toûjours nouvelle & toûjours toute entiere ; ils régnent tous ensemble, non sur des Trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable: car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil & miserable ; ils ne portent plus ces vains Diadêmes dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs soucis. Les Dieux mêmes les ont couronnez de leurs propres mains, avec des couronnes que rien ne peut flêtrir.

Telemaque qui cherchoit son pere dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix & de felicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, & qu'il s'affligeoit d'être contraint de retourner dans la societé des mortels : C'est ici, disoit-il, que la veritable vie se trouve, & la nôtre n'est qu'une mort ; mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vû tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir si peu dans les Champs Elisées : il comprit qu'il y a peu de Rois assez fermes & assez courageux pour resister à leur propre puissance, & pour rejetter la flâterie de tant de gens qui excitent leurs passions.

Telemaque ne voyant point son pere Ulysse parmi les Rois, chercha le divin Laërte son grand pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un Vieillard venerable & plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne

ressembloit point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre: on voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort, c'étoit un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les graces de la jeunesse; car les graces renaissent même dans les Vieillards les plus caduques, au moment qu'ils sont introduits dans les Champs Eliziens. Cet homme s'avançoit avec empressement, & regardoit Telemaque avec complaisance comme une personne qui lui étoit chere. Telemaque qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine & en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils! lui dit ce Vieillard, de ne me point reconnoître; je suis Arcesius pere de Laërte, j'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulysse mon petit-fils partît pour aller au siege de Troye: alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice; dés-lors j'avois conçû de toi de grandes esperances, elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois décendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere, & que les Dieux te soûtiennent dans cette entreprise. O heureux enfant! les Dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton pere! O heureux moi-même de te revoir! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux: Il vit encore, il est reservé pour relever nôtre maison dans l'Isle d'Itaque. Laërte même, quoique le poids des années

l'ait abbatu, joüit encore de la lumiere, & attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanoüissent le matin, & qui sont flêtries le soir & foulées aux pieds : Les generations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide, rien ne peut arrêter le temps que entraîne aprés lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toy-même, ô mon Fils, mon cher Fils, toi-même qui joüis maintenant d'une jeunesse si vive & si feconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussi tôt sechée qu'éclose, tu te verras changé insensiblement : les Graces riantes, les doux Plaisirs, la Force, la Santé, la Joye, s'évanoüiront comme un beau songe, il ne t'en restera qu'un triste souvenir, la vieillesse languissante, & ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres tremblans, faire tarir dans ton cœur la source de la joye, te dégoûter du present, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps paroît éloigné. Helas! tu te trompes, mon Fils, il se hâte, le voilà qu'il arrive, ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toy, & le present qui s'enfuit est déja bien loin, puisqu'il s'aneantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le present, mais

ſoûtiens-toi dans le ſentier rude & âpre de la vertu par la vûë de l'avenir, preparestoy par des mœurs pures & par l'amour de la juſtice, une place dans l'heureux ſéjour de la paix : Tu es né pour régner aprés ton pere Ulyſſe, que tu verras enfin le maître dans Itaque ; tu es né pour régner : mais helas ! ô mon fils, que la Royauté eſt trompeuſe ! Quand on la regarde de loin, on ne voit qu'autorité, qu'éclat & délices : mais de prés tout eſt épineux. Un particulier peut ſans deshonneur mener une vie douce & obſcure. Un Roi ne peut ſans ſe deshonorer preferer une vie douce & oiſive aux fonctions penibles du gouvernement, il ſe doit à tous les hommes qu'il gouverne, il ne lui eſt jamais permis d'être à lui, ſes moindres fautes ſont d'une conſequence infinie, parce qu'elles cauſent le malheur des peuples, quelquefois pendant pluſieurs ſiecles : il doit reprimer l'audace des Méchans, ſoûtenir l'innocence, diſſiper la calomnie : ce n'eſt pas aſſez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il faſſe tous les biens poſſibles dont l'Etat a beſoin. Ce n'eſt pas aſſez de faire le bien pour ſoi même, il faut encore empêcher tous les maux que d'autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition ſi perilleuſe, armes-toi de courage contre toi-même, contre tes paſſions, & contre les flateurs.

En disant ces paroles Arcesius paroissoit animé d'un feu divin, & montroit à Telemaque un visage de compassion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle est prise, disoit il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie: quand elle est prise pour remplir ses devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un pere conduit ses enfans, c'est une servitude accablante qui demande un courage & une patience heroïque. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincere vertu, possedent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une felicité complete. Pendant qu'Arcesius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fonds du cœur de Telemaque, elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures ineffaçables qu'il veut montrer aux yeux de la posterité. Ces sages paroles étoient comme une flâme subtile qui penetroit dans les entrailles du jeune Telemaque, il se sentoit émû & embrasé, je ne sçai quoi de divin sembloit fondre son cœur au dedans de lui; ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secrettement, il ne pouvoit le contenir ni le supporter, ni resister à une si violente impression; c'étoit une douleur douce & paisible, un sentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite

Ensuite Telemaque commença à respirer plus librement : il reconnut dans le visage d'Arcesius une grande ressemblance avec Laërte, il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vû en Ulysse son pere des traits de cette même ressemblance, lors qu'Ulysse partit pour le siége de Troye : ce souvenir attendrit son cœur, des larmes douces & mêlées de joye coulerent de ses yeux, il voulut embrasser une personne si chere, plusieurs fois il l'essaya inutilement ; cette Ombre vaine échapa à ses embrassemens, comme un songe se dérobe à l'homme qui croit en joüir : tantôt sa bouche alterée poursuit une eau fugitive, tantôt ses lévres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proferer, ses mains s'étendent avec effort, & ne peuvent rien. Ainsi Telemaque ne peut contenter sa tendresse ; il voit Arcesius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher ; enfin il lui demande qui sont les hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage Vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur siécle, la gloire & le bonheur du genre humain ; tu vois le petit nombre de Rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidelité la fonction des Dieux sur la terre : Ces autres que tu vois assez prés d'eux, mais séparez par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre ; ce sont des Hé-

ios à la verité, mais la récompense de leur valeur & de leurs expeditions militaires, ne peut être comparée avec celle des Rois sages, justes & bien-faisans. Parmi ces Heros, tu vois Thesée qui a le visage un peu triste; il a ressenti le malheur d'être trop credule pour une femme artificieuse, & il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hyppolyte : Heureux s'il n'eût point été si prompt & si facile à s'irriter.

Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, à cause de cette blessure qu'il reçut au talon de la main du lâche Paris, & qui finit sa vie; s'il eût été aussi sage, juste & moderé, qu'il étoit intrepide, les Dieux lui auroient accordé un long regne; mais ils ont eu pitié des Phtiotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement regner aprés Pelée : ils n'ont pû livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, & plus facile à irriter que la mer la plus orageuse, les Parques ont tranché le fil de ses jours. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye pour venger le parjure de Laomedon, & les injustes amours de Paris. Aprés avoir employé ainsi les instrumens de leurs vengeances, ils se sont appaisez, & ils ont refusé aux larmes de Thetis de laisser plus long-

temps ſur la terre ce jeune Heros, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, & qu'à renverſer les Villes & les Royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce viſage farouche: C'eſt Ajax fils de Telamon, & couſin d'Achille; tu n'ignores pas ſans doute quelle fut ſa gloire dans les combats. Aprés la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvoit donner ſes armes à nul autre qu'à lui. Ton pere ne crut pas les lui devoir ceder, les Grecs jugerent en faveur d'Ulyſſe. Ajax ſe tua de deſeſpoir, l'indignation & la fureur ſont encore peintes ſur ſon viſage: N'approche pas, de lui, mon fils, car il croiroit que tu voudrois lui inſulter dans ſon malheur, & il eſt juſte de le plaindre; ne remarque-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre bruſquement dans ce ſombre bocage, parce que nous lui ſommes odieux.

Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible, ſi le fils de Thetis n'eût point été au monde; mais voilà Agamemnon qui paſſe, & qui porte encore ſur lui les marques de la perfidie de Clitemneſtre. O mon fils! je frémis en penſant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La diviſion des deux freres Atrée & Thyeſte a rempli cette maiſon d'horreur & de ſang. Helas! combien un crime en attire-t-il d'autres! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du ſiege de Troye, n'a pas eu le temps de joüir

en paix de la gloire qu'il avoit acquise : Telle est la destinée de presque tous les Conquerans. Tous les hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre, mais ils n'ont point été aimables & vertueux, aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elisées.

Pour ceux-ci, ils ont regné avec justice, & ont aimé leurs peuples, ils sont les amis des Dieux. Pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats, conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perduë, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des Ombres impuissantes & vaines, ces Rois justes étant purifiez par la lumiere divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à desirer pour leur bonheur ; ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels ; leurs cœurs sont rassasiez de la verité & de la vertu qu'ils puisent à la source; ils n'ont plus rien à souffrir d'eux-mêmes, plus de desirs, plus de besoins, plus de crainte, tout est fini pour eux, excepté leur joye qui ne peut finir.

Considere, mon fils, cet ancien Roy Inachus, qui fonda le Royaume d'Argos, tu le voix avec cette vieillesse si douce & si majestueuse, les fleurs naissent sous ses pas, sa démarche legere ressemble au vol d'un oiseau, il tient dans sa main une Lyre d'or, & dans un

transport éternel il chante les merveilles des Dieux ; il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis, l'harmonie de sa lyre & de sa voix raviroit les hommes & les Dieux : Il est ainsi recompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, & auquel il donna des loix.

De l'autre côté tu peux voir entre les Myrthes Cecrops Egyptien, qui le premier regna dans Athenes, ville consacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom : Crecops apporta des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la source des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la societé : il fut juste, humain, compatissant, il laissa les peuples dans l'abondance, & sa famille dans la mediocrité, ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité aprés lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je montre aussi dans cette petite ville Ericthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monoye ; il le fit en vûë de faciliter le commerce entre les Isles de la Grece ; mais il prévit l'inconvenient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles, qui sont les veritables, cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits, ayez des troupeaux innombrables qui vous nourissent de leur lait, &

qui vous couvrent de leur haine ; par-là vous vous mettez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas qu'autant qu'il est necessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soûtenir au dehors, ou pour le commerce des marchandises necessaires qui manquent dans vôtre païs ; encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce pour toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la mollesse. Le sage Ericthon disoit souvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un present funeste, en vous donnant l'invention de la monnoye ; je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste, quelle entretiendra une infinité d'Arts pernicieux, qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos & toute la seureté de la vie : qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, & la source de tous les vrais biens : mais les Dieux sont témoins que j'ai eû le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même ; mais enfin quand Ericthon apperçût que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévû, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vêcut pauvre & éloigné des hommes jusques à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des Villes.

Peu de tems aprés lui on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme, à qui Cerés avoit enſeigné l'art de cultiver les terres ; ce n'eſt pas que les hommes ne connuſſent déja le blé, & la maniere de le multiplier en le ſemant ; mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptoleme envoyé par Cerés vint la charuë en main offrir les dons de la Déeſſe à tous les peuples qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturelle & pour s'adonner à un travail aſſidu. Bien-tôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliſer en déchirant ſon ſein. Bien-tôt les moiſſonneurs ardens & infatigables firent tomber ſous leurs faucilles tranchantes les jaunes épics qui couvrent les campagnes ; les peuples mêmes ſauvages & farouches qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour ſe nourrir de gland, adoucirent leur mœurs, & ſe ſoûmirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moiſſons, & à ſe nourrir de pain. Triptoleme fit ſentir aux Grecs le plaiſir qu'il y a de ne devoir ſes richeſſes qu'à ſon travail, & à trouver dans ſon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuſe ; cette abondance ſi ſimple & ſi innocente qui eſt attachée à l'agriculture, les fit ſouvenir des ſages conſeils d'Ericthon ; ils mépriſerent l'argent & toutes les richeſſes artificielles, qui ne ſont richeſſes que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plai-

ſirs dangereux, & qui les détournent du travail où il trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes ſi propres à les rendre puiſſans, heureux, amateurs de la liberté & de la vertu : mais helas ! ils commencent à admirer les fauſſes richeſſes, ils quittent peu à peu les vrayes, & ils dégenerent de cette merveilleuſe ſimplicité. O mon fils ! tu regneras un jour : alors ſouviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet Art, de ſoulager ceux qui s'y appliquent, & de ne ſouffrir point que les hommes vivent ni oiſifs, ni occupez à des Arts qui entretiennent le luxe & la molleſſe ; ces deux hommes qui ont été ſi ſages ſur la terre, ſont ici cheris des Dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire ſurpaſſe autant celle d'Achille & des autres Heros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux Printemps eſt au-deſſus de l'Hyver glacé, & que la lumiere du Soleil eſt plus éclatante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arceſius parloit de la ſorte, il apperçut que Telemaque avoit toûjours les yeux arrêtez du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruiſſeau bordé de violettes, de roſes, de lis, & de pluſieurs autres fleurs odoriferentes. C'eſt le grand Roy Seſoſtris que Telemaque reconnut dans ce beau lieu : il étoit mille fois plus majeſtueux qu'il ne l'avoit jamais été ſur

son trône d'Egypte; des rayons d'une lumiere douce sortoient de ses yeux, & ceux de Telemaque en étoient ébloüis. A le voir, on eût crû qu'il étoit enyvré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus. Telemaque dit à Arcesius : Je reconnois, ô mon pere, Sesostris, ce sage Roy d'Egypte, que j'y ai vû il n'y a pas long-temps. C'est lui-même, répondit Arcesius, & tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons Rois : mais il faut que tu sçaches que toute cette felicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prosperité ne lui eût fait oublier les regles de la moderation & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur Ville : cette conquête lui donna le desir d'en faire d'autres, il se laissa séduire par la vaine gloire des Conquerans : il subjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie : à son retour en Egypte, il trouva que son frere s'étoit emparé de la Royauté, & avoit alteré par un gouvernement injuste les meilleures loix du païs. Voilà ce que les Conquerans font contre leurs Etats, en voulant usurper ceux de leurs voisins : voilà ce qui fait déchoir un Roy, d'ailleurs si juste & si bienfaisant, & c'est ce qui diminuë la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante ; c'est un Roy de Carie, nommé Dioclide, qui se dévoüa pour son peuple dans une bataille, parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la Nation dont le Roy periroit seroit victorieuse.

Considere cet autre, c'est un sage Legislateur, qui ayant donné à sa Nation des Loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient aucunes de ses Loix pendant son absence, aprés quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangere, pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des loix si utiles. Cet autre que tu vois est Eunesime Roy des Pyliens, & un des ancêtres du sage Nestor : Dans une peste qui ravageoit la terre, & qui couvroit de nouvelles Ombres les bords de l'Acheron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colere, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucerent, & lui firent trouver ici la vraye Royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce Vieillard que tu vois couronné de fleurs est le fameux Belus, il regna en Egypte, & il épousa Antinoë fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, & qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils, Danaüs, dont tu sçais l'histoire, &

Egyptus, qui donne ſon nom à ce beau Royaume. Belus ſe croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit ſon peuple, & par l'amour de ſes ſujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pû leur impoſer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils, & c'eſt la vie qu'on traîne miſerablement ſur la terre, qui n'eſt qu'une mort, les noms ſeulement ſont changez. Plaiſe aux Dieux de te rendre aſſez bon pour meriter cette vie heureuſe que rien ne peut plus finir ni troubler. Hâtes-toi, il eſt temps d'aller chercher ton pere. Avant que de le trouver, helas ! que tu verras répandre de ſang ! mais quelle gloire t'attend dans les Campagnes de l'Heſperie ! ſouviens-toi des conſeils du ſage Mentor, pourvû que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les peuples & dans tous les ſiécles.

Il dit, & auſſi-tôt il conduiſit Telemaque vers la porte d'yvoire, par où l'on peut ſortir du tenebreux Empire de Pluton. Telemaque les larmes aux yeux le quitta ſans pouvoir l'embraſſer, & ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le Camp des Alliez, aprés avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Cretois qui l'avoient accompagné juſques auprés de la Caverne, & qui n'eſperoient plus de le revoir.

SOMMAIRE

DU QUATORZIE'ME LIVRE.

TElemaque de retour au Camp des Princes alliez, se trouve au Conseil, où il soûtient qu'on ne doit point agir par surprise, & qu'il faut vaincre Adraste à force ouverte. On renvoye à Adraste un traître qui venoit offrir de le tuer. Il se donne un second Combat, dans lequel Telemaque agit avec une valeur incroyable, & combat contre Adraste qu'il rencontre dans la mêlée. Adraste succombe & demande la vie : Telemaque la lui accorde, mais le traître aprés l'avoir reçûë, tire contre Telemaque une fléche qui ne l'atteint pas. Telemaque irrité de cette perfidie, revient sur lui, le terrasse, & lui ôte la vie. La Guerre finit par la mort d'Adraste. Pompe funebre de Pisistrate fils de Nestor, qui étoit mort dans le dernier combat. Le Conseil s'assemble pour donner un nouveau Roy aux Dauniens. On veut donner le païs d'Arpos à Telemaque, qui le refuse, & prie les Princes de le donner à Diomede Prince Grec, qui avoit été au siége de Troye ; ce qu'ils font, & choisissent pour Roy des Dauniens Polydamas fameux Capitaine, aprés quoi chacun se retire avec ses troupes.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIE'ME.

CEpendant les Chefs de l'armée s'assemblerent, pour déliberer s'il faloit s'emparer de Venuse. C'étoit une Ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Appuliens Puceres : ceux-ci étoient entrez contre lui dans la Ligue pour demander justice sur cette irreligion. Adraste pour les appaiser avoit mis cette Ville en dépôt entre les mains des Lucaniens : mais il avoit corrompu par argent & la garnison Lucanienne & celui qui la commandoit ; de façon que la Nation des Lucaniens avoit moins d'autorité effective que lui dans Venuse, & les Appuliens qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Venuse, avoient été trompez dans cette négociation.

Un Citoyen de Venuse, nommé Demo-

phante, avoit offert secrettement aux Alliez de leur livrer la nuit une des portes de la Ville : cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un Château voisin de Venuse, qui ne pouvoit se deffendre si Venuse étoit pris. Philoctete & Nestor avoient déja opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion, tous les Chefs entraînez par leur autorité, & ébloüis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment; mais Telemaque à son retour fit les derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a merité d'être surpris, & trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde : Je vois bien qu'en surprenant Venuse, vous ne ferez que vous mettre en possession d'une Ville qui vous appartient, puis qu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de vôtre Ligue. J'avouë que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste qui a mis cette Ville en dépôt, a corrompu le Commandant & la Garnison pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens, comme vous, que si vous preniez Venuse, vous seriez maître dés le lendemain du Château où sont tous les préparatifs d'Adraste, & qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable : mais ne vaut-il pas mieux pe-

rir que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repouſſer la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de Rois liguez pour punir l'impie Adraſte de ſes tromperies, ſeront trompeurs comme lui ? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte, il n'eſt pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir : Quoi ! l'Heſperie entiere ſoûtenuë de tant de Colonies Grecques & des Heros revenus du ſiége de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraſte, que la perfidie & les parjures ? Vous avez juré par les choſes les plus ſacrées que vous laiſſeriez Venuſe en dépôt dans les mains des Lucaniens. La Garniſon Lucanienne, dites-vous, eſt corrompuë par l'argent d'Adraſte, je le crois comme vous ; mais cette Garniſon eſt à la ſolde des Lucaniens, elle n'a point refuſé de leur obéïr, elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraſte ni les ſiens ne ſont jamais entrez dans Venuſe. Le Traité ſubſiſte, vôtre ſerment n'eſt point oublié des Dieux : Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plauſibles pour les violer ? Ne ſera-t-on fidéle & religieux pour garder les ſermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant ſa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touche plus, au moins ſoyez touchez de vôtre réputation & de vôtre interêt. Si vous montrez au mon-

de cet exemple pernicieux de manquer de parole & de violer vôtre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous & de vous détester ? Qui pourra désormais dans les necessitez les plus pressantes, se fier à vous ? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sincere, & qu'il vous importera de persuader à vos voisins vôtre sincerité ? Sera-ce un traité solemnel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment ? Eh ! ne sçaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous esperez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à vôtre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçû comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous serez l'ennemi perpetuel de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impossibles; vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettez. Voici, ajoûta Telemaque, un interêt encore plus pressant qui doit vous fraper, s'il vous reste quelque sentiment & quelque prévoyance : c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute vôtre Ligue & va la ruiner, vôtre parjure va faire triompher Adraste.

A ces paroles toute l'assemblée émûë lui demandoit, comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la Ligue, pourroit la ruïner ?

Comment, leur répondit-il, pourriez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la societé & de la confiance, qui est la bonne foi ? Aprés que vous aurez posé pour maxime, qu'on peut violer les regles de la probité & de la fidelité pour un grand interêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper ? Où en serez-vous ? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens ? Que devient une Ligue de tant de peuples lorsqu'ils sont convenus entr'eux par une déliberation commune, qu'il est permis de surprendre son voisin & de violer la foi donnée ? Quelle sera vôtre défiance mutuelle, vôtre division, vôtre ardeur à vous détruire les uns les autres ? Adraste n'aura plus besoin de vous détruire, vous vous détruirez assez vous-mêmes ; vous justifierez ses perfidies. O Rois sages & magnanimes ! ô vous qui commandez avec tant d'experience sur des Peuples innombrables, ne dédaignez point d'écouter les conseils d'un jeune homme ! Si vous tombiez dans les plus fâcheuses extrêmitez où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit

vous relever par vôtre vigilance & par les efforts de vôtre vertu, car le vrai courage ne se laisse jamais abattre; mais si vous aviez une fois rompu la barriere de l'honneur & de la bonne foi, cette perte est irréparable, vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance necessaire au succés de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, aprés que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper? Vôtre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas? Combatons, mourons, s'il le faut, plûtôt que de vaincre indignement. Adraste, l'impie Adraste est dans nos mains, pourvû que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Lorsque Telemaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lévres, & avoit passé jusqu'au fond des cœurs, il remarqua un profond silence dans l'Assemblée, chacun pensoit, non à lui ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la Verité qui se faisoit sentir dans son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages: enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu à peu, les uns regardoient les autres, & n'osoient parler les premiers, on attendoit que les Chefs de l'armée se déclarassent, chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens,

enfin le grave Neſtor prononce ces paroles.

Digne fils d'Ulyſſe, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve qui a tant de fois inſpiré vôtre Pere, a mis dans vôtre cœur le conſeil ſage & genereux que vous avez donné, je ne regarde point vôtre jeuneſſe ; je ne conſidere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire ; vous avez parlé pour la Vertu, ſans elle les plus grands avantages ſont des vrayes pertes, ſans elle on s'attire bien-tôt la vengeance de ſes ennemis, la défiance de ſes Alliez, l'horreur de tous les gens de bien, la juſte colere des Dieux. Laiſſons donc Venuſe entre les mains des Lucaniens, & ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par nôtre courage. Il dit, toute l'aſſemblée applaudit à ces ſages paroles; mais en applaudiſſant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, & on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve qui l'inſpiroit.

Il s'éleva bien-tôt une autre queſtion dans le Conſeil des Rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraſte perfide & cruel envoya dans le camp un Transfuge nommé Acante, qui devoit empoiſonner les plus celebres Chefs de l'armée: ſur tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Telemaque, qui étoit déja la terreur des Dauniens. Telemaque qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut ſans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vû Ulyſſe en

Sicile, & qui lui racontoit les avantures de ce Heros : il le nourrissoit & tâchoit de le consoler dans son malheur ; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraste ; mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipere venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre Transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste pour lui apprendre l'état du Camp des Alliez, & pour lui assurer qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux Rois avec Telemaque, dans un festin que celui-ci devoit donner. Arion pris avoüa sa trahison, on soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis; mais Acante profondement dissimulé & intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre ni découvrir le fond de la conjuration. Plusieurs des Rois furent d'avis de sacrifier Acante à la sûreté publique; il faut, disoient-ils, le faire mourir, la vie d'un seul homme n'est rien, pour sauver celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent perisse, quand il s'agit de conserver ceux qui representent les Dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ? Quelle politique barbare, répondit Telemaque ? Quoi vous êtes si prodigues du sang humain ! O vous qui êtes établis les Pasteurs des hommes, & qui ne commandez sur eux que pour les con-

ſervet, comme un Paſteur conſerve ſon troupeau, vous êtes donc les Loups cruels, & non pas les Paſteurs ; du moins vous n'êtes Paſteurs que pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on eſt coupable dés qu'on eſt accuſé, un ſoupçon merite la mort : les Innocens ſont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à meſure que la défiance tyranique croîtra dans vos cœurs, il faudra auſſi égorger plus de victimes. Telemaque diſoit ces paroles avec une autorité & une vehemence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un ſi lâche conſeil. Enſuite ſe radouciſſant, il leur dit : Pour moi je n'aime pas aſſez la vie pour vivre à ce prix-là, j'aime mieux qu'Acante ſoit méchant que de l'être moi-même, & qu'il m'arrache la vie par une trahiſon, que de le faire perir injuſtement dans le doute.

Vous, qui êtes établis Rois, c'eſt-à-dire, Juges des peuples, vous devez ſçavoir juger les hommes avec juſtice, prudence, & moderation : laiſſez-moi interroger Acante en vôtre preſence. Auſſi-tôt il interroge cet homme ſur ſon commerce avec Arion, il le preſſe ſur une infinité de circonſtances, il fit ſemblant pluſieurs fois de le renvoyer à Adraſte, comme un Transfuge digne d'être puni pour obſerver s'il avoit peur d'être ainſi renvoyé, ou non ; mais le viſage & la voix d'Acante

demeurerent tranquiles, & Telemaque en conclut, qu'Acante pouvoit n'être pas coupable. Enfin ne pouvant tirer la verité de son cœur, il lui dit : Donnez-moi vôtre anneau, je veux l'envoyer à Adraste : A cette demande de son anneau, Acante pâlit, il fut embarrassé. Telemaque, dont les yeux étoient toûjours attachez sur lui, l'apperçût, il prit cet anneau : Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien artificieux, nommé Polytrope, que vous connoissez, & qui paroîtra y aller secrettement de vôtre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye vôtre intelligence avec Adraste, on vous fera perir impitoyablement par les tourmens les plus cruels, si au contraire vous avoüez dés-à present vôtre faute, on vous la pardonnera, & on se contentera de vous envoyer dans une Isle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoüa tout; & Telemaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des Isles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de temps aprés un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le Camp des Alliez leur offrir d'égorger dans la tente le Roy Adraste ; il le pouvoit, car on est maître de la vie des autres quand on ne compte plus rien la sienne ; cet homme ne

respiroit que la vengeance, parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperduëment, & qui étoit égale en beauté à Venus même, il avoit des intelligences secrettes pour entrer la nuit dans la tente du Roy, & pour être favorisé dans son entreprise par plusieurs Capitaines Dauniens; mais il croyoit avoir besoin que les Rois Alliez attaquassent en même temps le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver & enlever sa femme; que s'il ne pouvoit l'enlever aprés avoir tué le Roi, il étoit content de perir.

Aussi tôt que Dioscore eût expliqué aux Rois son dessein, tout le monde se tourna vers Telemaque, comme pour lui demander une décision. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont preservé des traîtres, nous défendent de nous en servir; quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, nôtre seul interêt suffiroit pour la rejetter: dés que nous l'aurons autorisée par nôtre exemple, nous meriterons qu'elle se tourne contre nous; dés ce moment, qui d'entre nous sera en sûreté? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace & le faire retomber sur les Rois Alliez, la guerre ne sera plus une guerre, la sagesse & la Vertu ne seront d'aucun usage, on ne verra plus que Perfidie, Trahison & Assassinats. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste; j'avouë

que ce Roi ne le merite pas, mais toute l'Hesperie & toute la Grece, qui ont les yeux sur nous, meritent que nous tenions cette conduite pour en être estimez. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux Dieux justes cette horreur de la trahison.

Aussi-tôt on envoya Dioscore à Adraste, qui fremit du peril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la generosité de ses ennemis; car les Méchans ne peuvent comprendre la pure Vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le loüer. Cette action noble des Alliez rappelloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies & de toutes ses cruautez, il cherchoit à rabaisser la generosité de ses ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat pendant qu'il leur devoit la vie; mais les hommes corrompus s'endurcissent bien-tôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste qui vit que la réputation des Alliez augmentoit tous les jours, crût qu'il étoit pressé de faire contr'eux quelque action éclatante: Comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, & il se hâta de combattre.

Le jour du Combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient, que le jeune Telemaque prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du sommeil, &

& mit en mouvement tous les Officiers. Son casque brilloit sur sa tête, & sa cuirasse sur son dos éblouïissoit les yeux de toute l'Armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'Egide qui y étoit cachée: Il tenoit sa Lance d'une main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fiere qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, & tous les Rois oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînez par une force superieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne pouvoit plus entrer dans les cœurs. Tout cede à celui que Minerve conduit insensiblement par la main; son action n'avoit rien d'impetueux ni de précipité; il étoit doux, tranquille, patient, toûjous prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conseils; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignez, arrangeant toutes choses à propos, ne s'embarassant de rien, & n'embarassant point les autres, excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais trop à personne, inspirant par tout la liberté & la confiance; donnoit-il un ordre, c'étoit dans les termes les plus simples & les plus clairs; il le repetoit, pour mieux instruire celui qui devoit l'executer, il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris: il lui

fait enſuite expliquer familierement comment il avoit compris ſes paroles, & le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vûës, il ne le faiſoit partir qu'aprés lui avoir donné quelque marque d'eſtime & de confiance pour l'encourager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réüſſir; mais ils n'étoient pour gênez par la crainte qu'on leur imputeroit le mauvais ſuccés: car il excuſoit toutes les fautes qui ne venoient pas de mauvaiſe volonté.

L'horiſon paroiſſoit rouge & enflâmé par les premiers rayons du Soleil, la Mer étoit pleine des feux du jour naiſſant, toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement; c'étoit un bruit confus ſemblable à celui des flots en couroux, quand Neptune excite au fond de ſes abîmes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil frémiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans tous les cœurs: La campagne étoit pleine de piques heriſſées, ſemblables aux épics qui couvrent les ſillons fertiles dans le temps des moiſſons. Déja s'élevoit un nuage de pouſſiere, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le Ciel, la nuit, l'horreur, le carnage, l'impitoya-

ble Mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettez, que Telemaque levant les yeux & les mains vers le Ciel, prononça ces paroles : O Jupiter, pere des Dieux & des Hommes, vous voyez de nôtre côté la justice & la paix, que nous n'avons point eu de honte de chercher. C'est à regret que nous combattons, nous voudrions épargner le sang des hommes, nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide & sacrilege. Voyez, & décidez entre lui & nous : S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains : s'il faut délivrer l'Hesperie, & abbattre le Tyran, ce sera vôtre puissance & la sagesse de Minerve vôtre fille, qui nous donnera la victoire : La gloire vous en sera dûë. C'est vous qui la balance en main reglez le sort des combats. Nous combattons pour vous, & puisque vous êtes juste, Adraste est plus vôtre ennemi que le nôtre ; si vôtre cause est victorieuse, avant la fin du jour, le sang d'une Hecatombe entiere ruisselera sur vos Autels.

Il dit, & à l'instant il pousse ses coursiers fougueux & écumans, dans les rangs les plus pressez des ennemis : il rencontra d'abord Periandre Locrien, couvert de la peau d'un Lion qu'il avoit tué dans la Cilicie pendant qu'il y avoit voyagé ; il étoit armé comme Hercule d'une massuë énorme, sa taille

& sa force le rendoient semblable aux Geants. Dés qu'il vit Telemaque, il méprisa sa jeunesse & la beauté de son visage : C'est bien à toi, dit-il, jeune effeminé, à nous disputer la gloire des combats ? Vas enfant, vas parmi les ombres chercher ton pere. En disant ces paroles, il leva sa massuë noüeuse, pesante, armée de pointes de fer ; elle paroît comme un mât de Navire, chacun craint le coup de sa chûte ; elle menace la tête du fils d'Ulysse, mais il se détourne du coup, & se lance sur Periandre avec la rapidité d'un Aigle qui fend les airs ; la massuë en tombant brise une rouë d'un char auprés de celui de Telemaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Periandre à la gorge, le sang qui coule à gros boüillons de sa large playe, étouffe sa voix ; ses chevaux fougueux, qui ne sentent plus sa main, s'emportent çà & là, les rênes flotent sur leurs cols ; il tombe de dessus son char, les yeux déja fermez à la lumiere, & la pâle mort déja peinte sur son visage défiguré. Telemaque eut pitié de lui, il donna aussi-tôt son corps à ses domestiques, & garda comme une marque de sa victoire, la peau de Lion avec la massuë : Aussi-tôt il cherche Adraste dans la mêlée, mais en le cherchant, il précipite dans les Enfers une foule de Combatans ; Hilée, qui avoit attelé à son char deux coursiers semblables à ceux du Soleil, & nourris dans ces vastes

prairies qu'arrose l'Aufide : Demoleon, qui dans la Sicile avoit autrefois presque égalé Erix dans les combats du Ceste : Crantor, qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter passant dans l'Hesperie, y ôta la vie à l'infame Cacus : Menecrate, qui ressembloit, disoit-on, à Pollux dans la lutte : Hypocoon Salapien, qui imitoit l'adresse & la bonne grace de Castor pour mener un Cheval : le fameux Chasseur Eurimede, toûjours teint du sang des Ours & des Sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neiges du froid Apennin, qui avoit été, disoit-on, si cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des fléches : Nicostrate, vainqueur d'un Géant, qui vomissoit le feu dans les rochers du Mont Gargan : Eleante, qui devoit épouser la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris ; elle avoit été promise par son pere à celuy qui la délivreroit d'un serpent aîlé, qui étoit né sur le bord du fleuve, & qui devoit la devorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un Oracle : Ce jeune homme par un excés d'amour, se dévoüa pour tuer le monstre : il réussit, mais il ne pût goûter le fruit de sa victoire ; & pendant que Pholoé se préparant à un doux hymenée, attendoit impatiemment Eleante, elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ses jours ; elle remplit de ses gémissemens les bois & les

montagnes qui ſont auprés du fleuve, elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux, oublia ſes guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoûtumé de cueillir, & accuſa le Ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les Dieux touchez de ſes regrets, & preſſez par les prieres du fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à coup changée en fontaine, qui coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celle du Dieu ſon pere; mais l'eau de cette fontaine eſt encore amere, l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des Cyprés ſur ces triſtes bords.

Adraſte qui apprit que Telemaque répandoit de tous côtez la terreur, le cherchoit avec empreſſement; il eſperoit vaincre facilement le fils d'Ulyſſe, dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adreſſe, & d'une audace extraordinaire, auſquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Telemaque, de quelque maniere que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, ſans doute ces trente hommes environnant le Char de Telemaque, pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eû aucune peine, mais Minerve les fit égarer. Adraſte crût voir & entendre Telemaque dans un endroit

de la plaine, où il y avoit une foule de combattans ; il court, il vole, il veut se rassasier de sang ; mais au lieu de Telemaque, il apperçoit le vieil Nestor, qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Dans sa fureur il veut le perçer, mais une troupe de Pyliens se jetta autour de Nestor : alors une nuée de traits obscurcit l'air, & couvrit tous les combattans, on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée : La terre gémissoit sous un monceau de morts, des ruisseaux de sang couloient de toutes parts ; Bellone & Mars avec les Furies Infernales vêtuës de robes toutes dégoutantes de sang, repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle, & renouvelloient sans cesse la rage dans les cœurs : ces Divinitez ennemies de l'homme, repoussoient loin des deux partis la Pitié genereuse, la Valeur moderée, la douce Humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnez les uns sur les autres, que massacre, vengeance, desespoir & fureur brutale : la sage & invincible Pallas elle-même l'ayant vû, frémit & recula d'horreur. Cependant Philoctete marchant à pas lents, & tenant dans sa main les fléches d'Hercule, se hâtoit d'aller au secours de Nestor. Adraste n'ayant pû atteindre le divin Vieillard, avoit lancé ses traits sur

plusieurs Pyliens, ausquels il avoit fait mordre la poussiere ; déja il avoit abbatu Eusilas, si legere à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pieds dans le sable, & qu'il devançoit en son païs les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ses pieds étoient tombez Entyphion, plus beau qu'Hylas, aussi ardent chasseur qu'Hippolyte; Pterelas, qui avoit suivi Nestor au siege de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage & de sa force : Aristogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achelcüs, avoit reçû secrettement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes ; en effet, il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échapoit aux mains les plus fortes ; mais Adraste d'un coup de lance le rendit immobile, & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillans Capitaines sous la main du cruel Adraste, oublia le danger où il exposoit inutilement sa vieillesse. Sa sagesse l'ayant quitté, il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils, qui de son côté soûtenoit avec ardeur le combat pour éloigner le peril de son pere ; mais le moment fatal étoit venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu. Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Dau-

nien devoit ſuccomber ; mais il l'évita, & pendant que Piſiſtrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit ſa lance, Adraſte le perça d'un javelot au milieu du ventre : les entrailles commencerent d'abord à ſortir avec un ruiſſeau de ſang ; ſon teint ſe flétrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prez ; ſes yeux étoient déja preſque éteints, & ſa voix défaillante. Alice ſon Gouverneur, qui étoit auprés de lui, le ſoûtint comme il alloit tomber, & n'eut le temps que de le mener entre les bras de ſon pere ; là il voulut parler, & donner les dernieres marques de ſa tendreſſe, mais en ouvrant la bouche, il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repouſſer les efforts d'Adraſte, Neſtor tenoit ſerré entre ſes bras le corps de ſon fils, il rempliſſoit l'air de ſes cris, & ne pouvoit ſouffrir la lumiere : Malheureux, diſoit-il, d'avoir été pere, & d'avoir vêcu ſi long-temps ! Helas ! cruelles deſtinées, pourquoy n'avez-vous pas fini ma vie ou à la chaſſe du Sanglier de Calydon, ou au premier ſiége de Troye ? Je ſerois mort avec gloire & ſans amertume, maintenant je traîne une vieilleſſe douloureuſe, mépriſée & impuiſſante ; je ne vis plus que pour les maux, je n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe. O mon fils ! ô mon cher Piſiſtrate ! Quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me

consoler ; je ne t'ai plus, rien ne me consolera, tout est fini pour moi : l'esperance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque, Pisistrate, ô chers enfans, je croi que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux, la mort de l'un r'ouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ! qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O cher Pisistrate ! tu es mort comme ton frere, en homme de courage, il n'y a que moi qui ne puis mourir. En disant ces paroles, il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il avoit ; mais on arrêta sa main, & on lui arracha le corps de son fils : & comme cet infortuné Vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces, il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste & Philoctete se cherchoient : Leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un Lion & d'un Léopard qui cherchent à se déchirer l'un l'autre : les menaces, la fureur guerriere, & la cruelle vengeance, éclatent dans leurs yeux farouches, ils portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits, tous les combatans les regardent avec effroi : déja ils se voyent l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces fléches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, & dont les blessures sont irreme-

diables Mais Mars, qui favorisoit le cruel & intrepide Adraste, ne pût souffrir qu'il perît si-tôt, il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage. Adraste étoit encore dû à la justice des Dieux pour punir les hommes & pour verser leur sang : dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cedoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siége de Troye. A peine Philoctete eût reçû le coup, qu'il tira la fléche contre Amphimaque, elle lui perça le cœur: aussi-tôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des tenebres de la mort : sa bouche plus vermeille que les roses, dont l'Aurore naissante seme l'horison, se flétrit; un pâleur affreuse ternit ses jouës, ce visage si tendre & si délicat tout-à-coup se défigura : Philoctete lui-même en eut pitié, tous les combatans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, & ses cheveux aussi beaux que ceux d'Apollon traînez dans la poussiere : Philoctete ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de se retirer du combat, il perdoit son sang & ses forces, son ancienne blessure même dans l'éfort du combat, sembloit prête à se r'ouvrir & à renouveller ses douleurs : car les enfan d'Esculape avec leur science divine n'avoient pû le guerir

entierement : le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environnent. Archidame, le plus fier & le plus adroit de tous les Tebaliens, qu'il avoit menez avec lui pour fonder Phelibie, l'enleve du combat dans un moment où Adraste l'auroit sans peine abbatu à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui resister ni retarder la victoire, tout tombe, tout s'enfuit, c'est un torrent, qui ayant surmonté ses bords, entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les Bergers & les villages.

Telemaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le desordre des siens qui fuyoient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides. Telemaque gémit, l'indignation paroît dans ses yeux, & il quitte les lieux où il a combatu long-temps avec tant de danger & de gloire; il court pour soûtenir les siens; il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussiere : de loin il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées. Minerve avoit mis je ne sçai quoi de terrible dans ses yeux & dans sa voix, les montagnes voisines retentirent : jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la Guerre & la Mort : le cri de Telemaque porte le courage & l'audace dans le cœur des siens, il glace d'épouvante les ennemis. Adraste même a honte de se sentir trou-

b'é. je ne ſçai combien de funeſtes préſages le font frémir, & ce qui l'anime eſt plûtôt un deſeſpoir qu'une valeur tranquille ; trois fois ſes genoux tremblans commencerent à ſe dérober ſous lui, trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il faiſoit, une pâleur de défaillance & une ſueur froide ſe répandit dans tous ſes membres, ſa voix enroüée & heſitante ne pouvoit achever aucune parole, ſes yeux pleins d'un feu ſombre & étincelant, paroiſſoient ſortir de ſa tête ; on le voyoit comme Oreſte agité par les Furies, tous ſes mouvemens étoient convulſifs, il croyoit voir les Dieux irritez & entendre une voix ſourde qui ſortoit du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare : tout lui fait ſentir une main celeſte & inviſible ſuſpenduë ſur ſa tête, qui alloit s'appeſantir pour le frapper : l'eſperance étoit éteinte au fond de ſon cœur, ſon audace ſe diſſipoit comme la lumiere du jour diſparoît quand le Soleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la terre s'envelope des ombres de la nuit : L'impie Adraſte trop long-tems ſouffert ſur la terre, trop long-tems, ſi les hommes n'euſſent eû beſoin d'un tel châtiment : l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa derniere heure, il court forcené au-devant de ſon inévitable deſtin : l'Horreur, les cuiſans Remords, la Conſternation, la Fureur, la Rage, le Deſeſpoir, marchent avec lui ; à peine voit-il Telemaque, qu'il croit voir l'abîme qui s'ouvre, & les tour-

billons de flâmes qui sortent du noir Phlegeton prêtes à le devorer : il s'écrie, & sa bouche demeûre ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole, tel qu'un homme dormant qui dans un songe affreux ouvre la bouche & fait des efforts pour parler : mais la parole lui manque toûjours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée, Adraste lance son dard contre Telemaque: celui-ci intrepide & paisible comme l'ami des Dieux se couvre de son bouclier, il semble que la victoire le couvrant de ses aîles, tient déja une couronne suspenduë au dessus de sa tête, le courage doux & paisible reluit dans ses yeux ; on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît sage & moderé au milieu des plus grands perils ; le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier : alors Adraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Telemaque voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, & laisse son dard inutile : Quand on les vit ainsi tous deux combattre de prés, tous les autres combattans en silence mirent bas leurs armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois, & portent des coups inutiles sur les armes polies qui en retentissent ; les deux combatans s'alongent, se replient, s'a-





baiſſent, ſe relevent tout-à-coup, & enfin ſe ſaiſiſſent ; le liere en naiſſant au pied d'un ormeau n'en ſerre pas plus étroitement le tronc dur & noüeux par ſes rameaux entrelaſſez juſqu'aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combatans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force : Telemaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſurprendre ſon ennemi & pour l'ébranler, il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec, mais en vain; dans le moment où il la cherche, Telemaque l'enleve de terre & le renverſe ſur le ſable. Alors cet impie qui avoit toûjours mépriſé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort, il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la deſire ; il tâche d'émouvoir la compaſſion de Telemaque: Fils d'Ulyſſe, dit-il, enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes Dieux, ils me puniſſent comme je l'ai merité, il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la verité : je la vois, elle me condamne, mais qu'un Roi malheureux vous faſſe ſouvenir de vôtre pere qui eſt loin d'Itaque, & touche vôtre cœur.

Telemaque qui le tenant ſous ſes genoux avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit auſſi-tôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des nations que je ſuis venu ſecourir, je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, Adraſte, mais vivez pour

réparer vos fautes. Rendez tout ce que vous avez usurpé; Rétablissez le calme & la justice sur les bords de la grande Hesperie, que vous avez soüillée par tant de massacres & de trahisons; Vivez, & devenez un autre homme. Apprenez par vôtre chûte que les Dieux sont justes, que les Méchans sont malheureux, qu'ils se trompent en cherchant la felicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le mensonge, qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple & constante vertu; donnez-nous pour ôtage vôtre fils Metrodore, avec douze des principaux de vôtre nation. A ces paroles Telemaque laisse relever Adraste, & lui tend la main sans se défier de sa mauvaise foi; mais aussi-tôt Adraste lui lança un second dard fort court qu'il tenoit caché; le dard étoit si aigu & lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Telemaque si elles n'eussent été divines. En même-tems Adraste se jette derriere un arbre pour éviter la poursuite de Telemaque. Alors celui-ci s'écrie: Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous, l'impie ne se sauve que par la trahison; celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort: au contraire, celui qui les craint ne craint qu'eux. En disant ces paroles il s'avance vers les Dauniens, & fait signe aux siens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, il fait semblant de retourner sur ses pas, & veut
renver-

renverser les Cretois qui se presentent à son passage; mais tout-à-coup Telemaque prompt comme la foudre, que la main du Pere des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi, il le saisit d'une main victorieuse, il le renverse : il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur. Il enfonce son glaive & le précipite dans les flâmes du noir Tartare, digne châtiment de ses crimes.

A peine Adraste fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur Chef, se réjoüirent de leur délivrance; ils tendirent les mains aux Alliez en signe de paix & de réconciliation. Merrodore fils d'Adraste, que son pere avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement; mais un Esclave complice de ses infamies & de ses cruautez, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel seul il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre interêt : il le tua par derriere pendant qu'il fuyoit; lui coupa la tête, & la porta dans le Camp des Alliez, esperant une grande récompense d'un crime qui finiroit la guerre : mais on eut horreur de ce scelerat, & on le fit mourir. Telemaque, ayant vû la tête de Metrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté, & d'un naturel excellent, que les plaisirs & les mauvais exemples avoient cor-

rompu, ne pût retenir ses larmes. Helas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la prosperité pour un jeune Prince, plus il a d'élevation & de vivacité, plus il s'égare & s'éloigne de tous sentimens de vertu, & maintenant je serois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, graces aux Dieux, & les instructions de Mentor ne m'avoient appris à me moderer.

Les Dauniens assemblez demandent comme l'unique condition de Paix, qu'on leur permît de faire un Roi de leur Nation, qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la Royauté ; ils remercioient les Dieux d'avoir frapé le Tyran, ils venoient en foule baiser la main de Telemaque qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe : Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette Puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hesperie, & qui faisoit trembler tant de Peuples : Semblable à ces terrains qui paroissent solides & immobiles, mais que l'on sappe peu à peu par dessous : long-temps on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ébranle ; cependant tous les soûtiens sont détruits peu à peu jusques au moment où tout à coup le terrain s'abaisse & ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste & trompeuse, quelque prosperité qu'elle

ſe procure par ſes violences, creuſe-elle même un précipice ſous ſes pieds; la fraude & l'inhumanité ſapent peu à peu tous les plus ſolides fondemens de l'autorité illégitime : on l'admire, on la craint, on tremble devant elle juſqu'au moment où elle n'eſt déja plus, elle tombe de ſon propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoûtiens de la bonne foi & de la Juſtice qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'Armée s'aſſemblerent dés le lendemain pour accorder un Roy aux Dauniens. On prend plaiſir à voir les deux Camps confondus par une amitié ſi ineſperée, & les deux Armées qui n'en faiſoient plus qu'une. Le ſage Neſtor ne pût ſe trouver dans ce Conſeil, parce que la douleur jointe à la vieilleſſe avoit flétri ſon cœur : ſes yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient ſe tarir; loin d'eux s'enfuyoit le doux ſommeil qui charme les plus cuiſantes peines; l'eſperance, qui eſt la vie du cœur de l'homme étoit éteinte en lui : toute nourriture étoit amere à cet infortuné Vieillard, la lumiere même lui étoit odieuſe, ſon ame ne demandoit plus qu'à mourir, & qu'à ſe plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de Pluton : Tous ſes amis lui parloient en vain, ſon cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade eſt dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant; il

ne répondoit que par des gemiſſemens & des ſanglots ; de temps en temps on l'entendoit dire : O Piſiſtrate, Piſiſtrate, Mon fils, tu m'appelles ! Je te ſuis, Piſiſtrate, tu me rendras la mort douce, ô mon cher fils ! je ne deſire plus pour tout bien que de te revoir ſur les rives du Styx : il paſſoit des heures entieres ſans prononcer aucune parole, mais gemiſſant, levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le Ciel.

Cependant les Princes aſſemblez attendoient Telemaque qui étoit auprés de Piſiſtrate ; il répandoit ſur ſon corps des fleurs à pleines mains, il y ajoûtoit des parfums exquis & verſoit des larmes ameres. O mon cher compagnon, diſoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vû à Pylos, de t'avoir ſuivi à Sparte, de t'avoir retrouvé ſur les bords de la grande Heſperie : Je te dois mille & mille ſoins, je t'aimois, tu m'aimois ; j'ai connu ta valeur, elle auroit ſçû t'égaler à pluſieurs Grecs fameux. Helas ! elle t'a fait mourir avec gloire ; mais elle a dérobé au monde une vertu naiſſante qui eût égalé celle d'Achille ! Oüi, ta sageſſe & ton éloquence dans un âge meur, auroit été ſemblable à celle de ce Heros, admiré de toute la Grece ! Tu avois déja cette douce inſinuation, à laquelle on ne pouvoit reſiſter quand tu parlois : ces manieres naïves de raconter, cette ſage moderation, qui eſt un charme pour appaiſer les

esprits irritez ; cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conseils : quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raison, ta parole simple & sans faste, couloit doucement dans les cœurs comme la rosée sur l'herbe naissante. Helas ! tant de biens que nous possedions il y a quelques heures, nous sont enlevez à jamais. Pisistrate que j'ai embrassé ce matin, n'est plus, il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Helas ! si tu avois fermé les yeux de Nestor, & non pas que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne seroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Aprés ces paroles Telemaque fit laver la playe sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate, il le fit étendre dans un lit de pourpre, où la tête panchée sur l'épaule avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de son ombre, & poussé vers le Ciel des rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bûcheron, il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mere féconde qui nourrit les tiges dans son sein ; il languit, sa verdure s'efface, il ne peut plus se soûtenir, il tombe, ses rameaux qui cachoient le Ciel, traînent sur la poussiere, flétris & dessechez ; il n'est plus qu'un tronc abatu & dépoüillé

de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate en proye à la mort, étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bûcher fatal. Déja la flâme montoit vers le Ciel, une troupe de Pyliens, les yeux baissez & pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement, le corps est bien-tôt brûlé ; les cendres sont mises dans une Urne d'or, & Telemaque qui prend soin de tout, confie cette Urne comme un grand trésor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes, mais précieux restes de celui que vous avez aimé! Gardez-les pour son pere ; mais attendez à les lui donner quand il aura assez de force pour les demander ; ce qui irrite la douleur en un temps, l'adoucit en un autre.

Ensuite Telemaque entra dans l'assemblée des Rois liguez, où chacun garda le silence pour l'écoûter, dés qu'on l'apperçût ; il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les loüanges qu'on lui donna par des acclamations publiques, sur tout ce qu'il venoit de faire, augmenterent sa honte, il auroit voulu se pouvoir cacher : ce fut la premiere fois qu'il parut embarassé & incertain. Enfin il demanda comme une grace qu'on ne lui donnât plus aucune loüange : Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime, sur tout quand elles sont données par de si bons Juges de la vertu ; mais c'est que je crains de les aimer trop ; elles

corrompent les hommes, elles les rempliſſent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & préſomptueux, il faut les meriter & les fuïr; les meilleures loüanges reſſemblent aux fauſſes, les plus méchans de tous les hommes, qui ſont les Tyrans, ſont ceux qui ſe ſont fait le plus loüer par des flâteurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loüé comme eux? Les bonnes loüanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux pour en meriter. Si vous me croyez veritablement bon, vous devez croire auſſi que je veux être modeſte & craindre la verité. Epargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, & ne me loüez pas comme un homme amoureux des loüanges.

Aprés avoir parlé ainſi, Telemaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever juſqu'au Ciel, & par un air d'indifference il arrêta bien-tôt les éloges qu'on lui faiſoit. On commença à craindre de le fâcher en le loüant, mais l'admiration augmenta. Tout le monde ſent la tendreſſe qu'il avoit témoignée à Piſiſtrate, & le ſoin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de ſon cœur, que de tous les prodiges de ſageſſe & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il eſt ſage, il eſt vaillant, ſe diſoient-ils en ſecret les uns aux autres; il eſt l'ami des Dieux, & le vrai Heros de nôtre âge: il eſt au deſſus de l'humanité, mais tout

cela n'eſt que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il eſt Homme, il eſt Bon, il eſt Ami, il eſt Tendre, il eſt Compatiſſant, il eſt Bien-faiſant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer; il eſt les délices de ceux qui vivent avec lui; il s'eſt défait de ſa hauteur, de ſon indifference & de ſa fierté. Voilà ce qui eſt d'uſage; voilà ce qui touche les cœurs; voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus; voilà ce qui fait que nous donnerions toutes nos vies pour lui.

A peine ces diſcours furent finis, qu'on ſe hâta de parler de la neceſſité de donner un Roy aux Dauniens: la plûpart des Princes qui étoient dans le Conſeil, opinoient qu'il faloit partager entr'eux ce païs, comme une terre conquiſe: on offrit à Telemaque pour ſa part la fertile contrée d'Arpos, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cerés, les doux preſens de Bachus, & les fruits toûjours verds de l'olivier conſacré à Minerve: cette terre, lui diſoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Itaque avec ſes cabanes & les rochers affreux de Dulichie, & les bois ſauvages de Zacynte: Ne cherchez plus ni vôtre pere qui doit être peri dans les flots au promontoire Caphurée, par la vengeance de Nauplius & par la colere de Neptune, ni vôtre mere que ſes Amans poſſedent depuis long-temps, ni vôtre Patrie, dont la terre n'eſt point favoriſée du Ciel, comme

comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces discours, mais les rochers de Thessalie ne sont pas plus sourds & plus insensibles aux plaintes des Amans desesperez, que Telemaque l'étoit à ces offres. Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni de richesses ni de délices ; qu'importe de posseder une plus grande étenduë de terre, & de commander à un plus grand nombre d'hommes ? On n'en a que plus d'embarras, & moins de liberté. La vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages & les plus moderez, sans y ajoûter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injustes, trompeurs, & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, ne regardant que sa propre autorité, ses plaisirs & sa gloire, on est impie, on est tyran, on est le fleau du genre humain : quand au contraire on veut gouverner les hommes selon les vrayes regles, pour leur propre bien, on est moins leur maître que leur tuteur, on n'en a que de la peine qui est infinie, & on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, & d'enlever ceux

du voiſin;ce ſeroit augmenter ſa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoûtoit Telemaque, j'ai appris par les loix & par les hommes ſages qui les ont faites, combien il eſt penible de conduire les Villes & les Royaumes ; je ſuis donc content de ma pauvre Itaque. Quoiqu'elle ſoit petite & pauvre, j'aurai aſſez de gloire, pourvû que j'y regne avec juſtice, pieté & courage : encore même n'y regnerai-je que trop tôt. Plaiſe aux Dieux, que mon pere échapé à la fureur des vagues, y puiſſe regner juſqu'à la plus extrême vieilleſſe, & que je puiſſe apprendre long-temps ſous lui, comment il faut vaincre ſes paſſions pour ſçavoir moderer celles de tout un peuple.

Enſuite il dit : Ecoutez, ô Princes aſſemblez ici, ce que je croi vous devoir dire pour vôtre interêt : ſi vous donnez aux Dauniens un Roy juſte, il les conduira avec juſtice, il leur apprendra combien il eſt utile de conſerver la bonne foi & de n'uſurper jamais ſur ſes voiſins. C'eſt ce qu'ils n'ont jamais pû comprendre ſous l'impie Adraſte. Tandis qu'ils ſeront conduits par un Roy ſage & moderé, vous n'aurez rien à craindre d'eux, ils vous devront ce bon Roy que vous leur aurez donné, ils vous devront la paix & la proſperité dont ils joüiront : ces peuples loin de vous attaquer, vous beniront ſans ceſſe, & le Roy & le peuple ſeront l'ouvrage de vos mains : ſi au contraire vous voulez partager

leur Païs entre vous, voici les malheurs que je vous prédis : Ce peuple poussé au desespoir recommencera la guerre, il combattra justement pour sa liberté, & les Dieux ennemis de la tyrannie, combattront avec lui ; si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, & vos prosperitez se dissiperont comme la fumée ; le conseil & la sagesse seront ôtez à vos Chefs, le courage à vos Armées, l'abondance à vos terres, vous vous flaterez, vous serez temeraires dans vos entreprises ; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la verité, vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous : Est-ce donc là ces peuples si florissans qui devoient faire la loi à toute la terre ? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis, ils sont le joüet des Nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait, voilà ce que meritent les peuples injustes, superbes & inhumains. De plus, considerez que si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réünissez contre vous tous les peuples voisins. Vôtre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie contre l'Usurpateur Adraste, deviendra odieuse ; & c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront avec justice de vouloir usurper la Tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux, & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détrui-

ra : voici comment. Confiderez que cette entreprife vous déſunira tous : comme elle n'eſt point fondée ſur la juſtice, vous n'aurez point de regle pour borner entre vous les prétentions de chacun ; chacun voudra que ſa part de la conquête ſoit proportionnée à ſa puiſſance, nul d'entre vous n'aura aſſez d'autorité ſur les peuples pour faire le partage paiſiblement ; voilà la ſource d'une guerre dont vos petits enfans ne verront pas la fin : ne vaut-il pas mieux être juſte & moderé, que de ſuivre ſon ambition avec tant de perils, & au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaiſirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſeparable de la juſtice, l'autorité qu'on acquiert en ſe rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus conſiderables que la folle vanité d'une conquête injuſte ? O Princes ! ô Rois ! vous voyez que je vous parle ſans interêt : Ecoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire & vous déplaire en vous repreſentant la verité.

Pendant que Telemaque parloit ainſi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vûë en nul autre, & que tous les Princes étonnez & en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, & qui vint juſqu'au lieu

où se tenoit l'assemblée: Un Etranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armez. Cet inconnu est d'une autre mine que les autres, tout paroît héroïque en lui, on voit aisément qu'il a long-temps souffert, & que son grand courage l'a mis au-dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du païs qui gardent la côte, ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption; mais aprés avoir tiré son épée avec un air intrepide, il a declaré qu'il sçauroit se défendre, si on l'attaquoit, mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hospitalité: Aussitôt il a presenté un rameau d'olivier comme un suppliant; on l'a écouté, il a demandé à être mené vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Hesperie, & on l'amene ici pour le faire parler aux Rois assemblez.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vît entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée; on auroit crû facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi:

O vous Pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblez ici pour défendre la patrie contre les ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes loix, écoutez un homme que la fortune a persecuté: Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs. Je suis Diomede Roi d'Etolie, qui blessa Venus au

ſiége de Troye. La vengeance de cette Déeſſe me pourſuit dans tout l'Univers: Neptune qui ne peut rien refuſer à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents & des flots, qui m'ont briſé pluſieurs fois contre les écueils. L'inexorable Venus m'a ôté toute eſperance de revoir mon Royaume, ma famille & cette douce lumiere du païs où j'ai commencé de voir le jour en naiſſant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été de plus cher au monde: Je viens aprés tant de naufrages chercher ſur ces rives inconnuës un peu de repos & une retraite aſſurée. Si vous craignez les Dieux, & ſur tout Jupiter, qui a ſoin des étrangers; ſi vous êtes ſenſibles à la compaſſion, ne me refuſez pas dans ces vaſtes païs quelque coin de terre infertile, quelque ſombre deſert, ou quelques rochers eſcarpez, pour y fonder avec mes compagnons une Ville qui ſoit du moins une triſte image de nôtre patrie: Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance, vos ennemis ſeront les nôtres, nous entrerons dans tous vos interêts, nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nos loix.

Pendant que Diomede parloit ainſi, Telemaque ayant les yeux attachez ſur lui montra ſur ſon viſage toutes les differentes paſſions. Quand Diomede commença à parler de ſes longs malheurs, il eſpera que ce ſeroit ſon pere: auſſi-tôt qu'il eût declaré qu'il étoit Diomede, le viſage de Telemaque ſe flétrit com-

me une belle fleur que les noirs Aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel : ensuite les paroles de Diomede, qui se plaignoit de la longue colere d'une Divinité, l'attendrit par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son pere & par lui. Des larmes mêlées de douleur & de joye coulerent sur ses joües, & il se jetta tout à coup sur Diomede pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhesus, les Dieux l'ont traité comme vous sans pitié : Si les Oracles de l'Erebe ne sont pas trompeurs, il vit encore : mais helas ! il ne vit point pour moi; j'ai abandonné Itaque pour le chercher, je ne puis revoir maintenant ni Itaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les vôtres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est qu'on sçait compatir aux peines des autres : quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, grand Diomede, (car malgré les miseres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle étoit vôtre gloire dans les combats) je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs, aprés Achille, vous procurer quelque secours ; ces Princes que vous voyez sont humains, ils sçavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité ; le malheur ajoûte un nouveau lustre à la gloire des grands hommes, il leur

manque quelque chose lorsqu'ils n'ont jamais été malheureux : il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté. La vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu: Laissez nous donc le soin de vous consoler, puisque les Dieux vous donnent à nous, c'est un present qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné le regardoit fixement, & sentoit son cœur tout émû, ils s'embrassoient comme s'ils avoient été liez d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse, disoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctete embrasse aussi le grand fils de Tydée, ils se racontoient leurs tristes avantures. Ensuite Philoctete lui dit : Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor, il vient de perdre Pisistrate le dernier de ses enfans, il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mene vers le tombeau. Venez le consoler : Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allerent aussi-tôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomede, tant la tristesse abbatoit son esprit & ses sens. D'abord Diomede pleura avec lui, & leur en-

trevûë fut un redoublement de douleur : mais peu à peu la presence de cet ami appaisa le cœur du Vieillard ; on reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de les raconter, & d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois assemblez avec Telemaque examinoient ce qu'ils devoient faire, & Telemaque leur conseilloit de donner à Diomede le païs d'Arpos, & de choisir pour le Roy des Dauniens Polydamas, qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine qu'Adraste par jalousie n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le succés dont il esperoit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son état dans cette guerre, contre tant de Nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite avec ses voisins; mais les hommes qui haïssent la verité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire : Ils ne sont touchez, ni de leur sincerité, ni de leur zele, ni de leur desinteressement : Une prosperité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils, & ne les suivant pas, il ne laissoit pas de triompher tous les jours de ses ennemis : La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toûjours la victoire dans son

parti : Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long-temps menacé, n'arrivoient pas. Adraste se mocquoit d'une sagesse timide, qui prévoit toûjours des inconveniens : Polydamas lui étoit insupportable, il l'éloigna de toutes les charges, il le laissa languir dans la solitude & dans la pauvreté. D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrace, mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes, il devint sage à ses dépens ; il se réjoüit d'avoir été malheureux, il apprit peu à peu à se taire, à vivre de peu, à se réjoüir tranquillement de la verité, à cultiver en lui les vertus secrettes, qui sont encore plus estimables que les éclatantes ; enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du Mont Gargan dans un desert, où un rocher à demi vouté lui servoit de toit, un ruisseau qui tomboit de la montagne appaisoit sa soif, quelques arbres lui donnoient leurs fruits, il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ ; il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains ; la terre le payoit de ses peines avec usure, & ne le laissoit manquer de rien ; il avoit non seulement les fruits & les legumes en abondance, mais encore toutes les fleurs odoriferentes. Là il déploroit le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un Roy entraîne à leur perte : là il attendoit chaque jour que les Dieux justes, quoique patiens, fissent

tomber Adraste; plus sa prosperité croissoit, plus il croyoit sa chûte irremediable; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, & la puissance montée jusqu'au dernier excés d'autorité absoluë, sont les avantcoureurs du renversement des Rois & du Royaume. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joye, ni de l'avoir prévû, ni d'être délivré de ce Tyran: il gémit seulement dans la crainte de voir les Dauniens dans la servitude. Voilà l'homme que Telemaque proposa pour faire regner. Il y avoit déja quelque temps qu'il connoissoit son courage & sa valeur; car Telemaque, selon les conseils de Mentor, ne cessoit de s'informer des qualitez bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considerable, non seulement dans les Nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir & d'examiner par tout les hommes, qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliere.

Les Princes alliez eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté: Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un Roy des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il la sçait faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand Capitaine, & il peut nous jetter dans de grands perils. Mais Telemaque leur répondit: Poly-

damas ſçait la guerre, mais il aime la paix, & voilà les deux choſes qu'il faut ſouhaiter ; un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultez de la guerre, eſt bien plus capable de l'éviter qu'un autre qui n'en a aucune experience : il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille : il a condamné les entrepriſes d'Adraſte, il en a prévû les ſuites funeſtes. Un Prince foible & ignorant eſt plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra & qui décidera tout par lui-même. Le Prince foible & ignorant ne voit que par les yeux d'un Favori paſſionné, ou d'un Miniſtre flateur, inquiet & ambitieux : ainſi ce Prince aveuglé s'engagera à la guerre ſans la vouloir faire ; vous ne pourrez jamais vous aſſurer de lui, car il ne pourra être ſûr de lui-même ; il vous manquera de parole, il vous réduira bien-tôt à cette extrêmité, qu'il faudra ou que vous le faſſiez perir, ou qu'il vous accable. N'eſt-il pas plus utile, plus ſûr, & en même temps plus juſte & plus noble, de répondre fidelement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un Roy digne de commander ?

Toute l'aſſemblée fut perſuadée par ces diſcours ; on alla propoſer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponſe avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous reconnoiſſons bien maintenant que les Princes Al-

liez veulent agir de bonne foi avec nous, & faire une paix éternelle, puiſqu'ils nous veulent donner pour Roy un homme ſi vertueux & ſi capable de gouverner. Si on eût propoſé un homme lâche, effeminé & mal inſtruit, nous aurions crû qu'on ne cherchoit qu'à nous abbatre, & qu'à corrompre la forme de nôtre gouvernement; nous aurions conſervé en ſecret un vif reſſentiment d'une conduite ſi dure & ſi artificieuſe: mais le choix de Polydamas nous montre une veritable candeur; les Alliez ſans doute n'attendent rien de nous que de juſte & de noble, puiſqu'ils nous accordent un Roy qui eſt incapable de faire rien contre la liberté: auſſi pouvons-nous proteſter à la face des Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs ſources, avant que nous ceſſions d'aimer un peuple ſi bien-faiſant. Puiſſent ſe reſſouvenir nos derniers Neveux du bienfait que nous recevons aujourd hui, & renouveller de generation en generation la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Heſperie.

Telemaque leur propoſa enſuite de donner à Diomede les campagnes d'Arpos, pour y fonder une Colonie. Ce nouveau peuple, leur diſoit-il; vous devra ſon établiſſement dans un païs que vous n'occupez point; ſouvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer, que la terre eſt trop vaſte pour eux, qu'il faut bien avoir des voiſins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous ſoient obli-

gez de leur établissement. Soyez touchez du malheur d'un Roy qui ne peut retourner dans son païs. Polydamas & lui étant unis ensemble par les liens de la justice & de la vertu, qui sont seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseront à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à vôtre terre & à vôtre Nation un Roy capable d'en élever la gloire jusqu'au Ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un Roy qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Telemaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour Roy : aussi-tôt ils partirent pour l'aller chercher dans son desert, & pour le faire regner sur eux. Avant de partir, ils donnerent les fertiles plaines d'Arpos à Diomede pour y fonder un nouveau Royaume. Les Alliez en furent ravis, parce que cette Colonie de Grecs fortifioit considerablement le parti des Alliez, si jamais les Dauniens vouloient renouveller les usurpations dont Adraste avoit donné le mauvais exemple.

Telemaque les larmes aux yeux, partit avec ses Troupes, aprés avoir embrassé tendrement le vaillant Diomede, le sage & inconsolable Nestor, & le fameux Philoctete, digne heritier des fléches d'Hercule.

SOMMAIRE

DU QUINZIE'ME LIVRE.

TElemaque arrive à Salente & admire les changemens qui avoient été faits par le Conseil de Mentor. Nouvelles instructions pour le gouvernement d'un Royaume. Mentor fait convenir Telemaque des fautes qu'il a faites dans la Guerre contre Adraste, & le prépare à voir bien-tôt son pere Ulysse. Telemaque fait confidence à Mentor de l'amour qu'il avoit conçû pour Antiope fille d'Idomenée. Mentor approuve son choix, & lui prédit qu'elle sera son Epouse. Idomenée donne un Vaisseau pour remener Telemaque dans sa Patrie. Douleur de Telemaque & d'Idomenée sur leur séparation. Telemaque s'embarque & quitte le païs des Salentins.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIE'ME.

LE jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Itaque, où il espcroit que son pere seroit arrivé. Quand il approcha de Salente il fut étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte & deserte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens. Il reconnut l'ouvrage de la sagesse de Mentor ; ensuite entrant dans la Ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'Artisans pour les delices de la vie, & beaucoup moins de magnificence : Telemaque en fut choqué, car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat & de la politesse. Mais d'autres pensées occuperent aussi-tôt son esprit. Son cœur fut émû de joye & de ten-

tendresse, malgré tous les succez qu'il avoit eû dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui, & à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher. D'abord Idomenée embrassa Telemaque comme son propre fils; ensuite Telemaque se jetta au col de Mentor, & l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit: Je suis content de vous, vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont servi à vous connoître & à vous défier de vous-même: souvent on tire plus de fruits de ses fautes, que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur & inspirent une présomption dangereuse, les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la sagesse qu'il avoit perduë dans les bons succez. Ce qui vous reste à faire, c'est de loüer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous loüent; vous avez fait de grandes choses, mais avoüez la verité, ce n'est guéres vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venuës comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous? N'étiez-vous pas capable de les gâter & par vôtre promptitude & par vôtre imprudence? Ne sentiez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au dessus de vous-même pour faire par vous ce que vous avez fait?

Pendant qu'Idomenée parloit aux Cretois qui étoient revenus de la guerre, Telemaque écoutoit les sages conseils de Mentor; ensuite il regardoit de tous côtez avec étonnement, &disoit à Mentor: Voicy un changement dont je ne comprens pas la raison: est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par tout avant mon départ? Je ne vois plus ny or, ny argent, ny pierres précieuses, les habits sont simples, les bâtimens qu'on fait sont moins vastes & moins ornez, les Arts languissent, la Ville est devenuë une solitude.

Mentor luy répondit en soûriant: Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville? Oüi, répondit Telemaque, j'ai vû par tout le labourage en honneur & les champs défrichez. Lequel vaut mieux, ajoûta Mentor, ou une Ville superbe en or & en argent avec une campagne négligée & sterile, ou une campagne cultivée & fertile, avec une Ville médiocre & modeste dans ses mœurs? Une grande Ville pleine d'artisans occupez à amolir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un Royaume pauvre & mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, & dont tout le corps extenué & privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête; c'est le nombre du peuple, & l'abondance des alimens qui fait la

vraye force & la vraye richesse d'un Royaume. Idomenée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étenduë de son païs ; tout son païs n'est qu'une seule Ville. Salente n'en est que le centre, plus ces peuples se multiplient, plus il multiplient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication si douce & si paisible augmente plus son Royaume qu'une Conquête. On n'a rejetté de cette Ville que des Arts superflus, qui détournent les pauvres de l'attention pour les vrais besoins, & qui corrompent les riches en les jettant dans le faste & dans la molesse. Ainsi Idomenée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cét éclat ébloüissant cachoit une foiblesse & une misere qui eussent bien-tôt renversé son Empire. Maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement, ces hommes accoûtumez au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix, sont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains ; bientôt cét Etat que vous croyez déchû, sera le meilleur de l'Hesperie.

Souvenez-vous, ô Telemaque, qu'il y a deux chosespernicieusesdans le gouvernement des peuples, ausquelles on n'apporte presque jamais aucun remede ; la premiere est une autorité injuste & trop violente dans les Rois ;

la seconde est le Luxe, qui corrompt les mœurs.

Quand les Rois s'accoûtument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontez, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout ; mais à force de out pouvoir, ils sapent le fondement de leur tpuissance, ils n'ont plus de regle certaine,ny de maximes de gouvernement ; chacun à l'envi les flâte, ils n'ont plus de peuples, il ne leur reste que des esclaves : Qui leur dira la verité ? Qui donnera des bornes à ce torrent ? Tout cede, les sages fuyent, se cachent, & gemissent, il n'y a qu'une revolution soudaine & violente qui puisse ramener cette puissance dérobée dans son cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la moderer l'abat sans ressource : Rien ne menace tant d'une chûte funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin: semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout-à-coup si on ne le relâche. Idomenée étoit juste jusqu'au fond du cœur : Par cette autorité si flâteuse il avoit été renversé de son Trône, mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous ayent envoyez icy pour le desabuser de cette puissance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes : Encore a-t-il falu des especes de miracles pour luy ouvrir les yeux.

L'autre mal presque incurable, est le Lu-

xc. Comme la trop grande autorité empoisonne les Rois, le Luxe empoisonne toute une Nation; on dit que le Luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, sans amolir les riches par des rafinemens de volupté. Toute une Nation s'accoûtume à regarder comme des necessitez de la vie, les choses les plus superfluës: Ce sont tous les jours de nouvelles necessitez qu'on invente, & on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce Luxe s'appelle bon goût, perfection des Arts, & Politesse de la Nation. Ce vice qui en attire tant d'autres est loüé comme une vertu; il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du peuple, les proches Parens du Roy veulent imiter sa Magnificence: les Grands celle des Parens du Roi, les gens médiocres veulent égaler les Grands: car qui est-ce qui se fait justice? Les petits veulent passer pour médiocres, tout le monde fait plus qu'il ne peut, les uns par faste, & pour se prévaloir de leurs richesses, les autres par mauvaise honte, & pour cacher leur pauvreté; ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand desordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une Nation se ruïne, toutes les conditions

ſe confondent, la paſſion d'acquerir du bien pour ſoûtenir une vaine dépenſe, corrompt les ames les plus pures, il n'eſt plus queſtion que d'être riche, on emprunte, on trompe, on uſe de mille artifices indignes pour y parvenir : Mais qui remediera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une Nation, il faut lui donner de nouvelles loix: Qui le pourra entreprendre, ſi ce n'eſt un Roi, qui ſçache par l'exemple de ſa propre moderation, faire honte à tous ceux qui aiment une dépenſe faſtueuſe, & encourager les Sages, qui ſeront bien aiſes d'être autoriſez dans une honnête frugalité ?

Telemaque écoutant ce diſcours étoit comme un homme qui revient d'un profond ſommeil ; il ſentoit la verité de ces paroles, & elles ſe gravoient dans ſon cœur, comme un ſçavant Sculpteur imprime les traits qu'il veut ſur le marbre, enſorte qu'il luy donne de la tendreſſe, de la vie & du mouvement. Telemaque ne répondit rien, mais repaſſant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choſes qu'on avoit changées dans la Ville: Enſuite il diſoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idomenée le plus ſage de tous les Rois, je ne le connois plus, ny luy ny ſon Peuple : j'avouë même que ce que vous avez fait ici eſt infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter : Le hazard & la force ont beaucoup

de part au ſuccés de la Guerre : Ces ſuccez ſont toûjours funeſtes & odieux. Icy tout eſt l'ouvrage d'une Sageſſe celeſte, tout eſt doux tout eſt pur, tout eſt aimable, tout marque une autorité qui eſt au-deſſus de l'homme ? quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien? Qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en eſperer une ſolide, en ravageant la terre, & en répandant le ſang humain ! Mentor montra ſur ſon viſage une joye ſenſible de voir Telemaque ſi deſabuſé des Victoires, des Conquêtes, dans un âge où il étoit ſi naturel qu'il fût enyvré de la gloire dont il étoit environné.

Enſuite Mentor ajoûta : Il eſt vrai que tout ce que vous voyez icy eſt bon & loüable; mais ſçachez qu'on pourroit faire des choſes meilleures. Idomenée modere ſes paſſions & s'applique à moderer ſon Peuple, mais il ne laiſſe pas de faire encore bien des fautes, qui ſont les ſuites malheureuſes de ſes fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal ſemble encore les pourſuivre long-temps, il leur reſte de mauvaiſes habitudes, un naturel affoibli, des erreurs inveterées & des préventions preſque incurables : Heureux ceux qui ne ſe ſont jamais égarez, ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Telemaque, vous demanderont plus qu'à Idomenée, parce que vous avez

connu la verité dés vôtre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prosperité.

Idomenée, continuoit Mentor, est sage & éclairé, mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas assez le gros de ses affaires; l'habileté de celui qui est au-dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même: c'est une vanité grossiere que d'esperer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un Roi doit gouverner en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui: il ne faut pas qu'il fasse le détail, car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous luy: il doit seulement s'en faire rendre compte, & en sçavoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir & d'appliquer selon leurs talens les gens qu'il gouverne, de les discerner, de les corriger, de les moderer, de leur inspirer une bonne conduite. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est une jalousie pour les détails médiocres, qui consume le temps & la liberté d'esprit, necessaire pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre & reposé: il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expeditions d'affaires épineuses; un esprit épuisé par le détail, est comme la lie

du

du vin qui n'a plus de force ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toûjours déterminez par le present, sans étendre leurs vûës sur un avenir éloigné, ils sont toûjours entraînez par l'affaire du jour où ils sont, & cette affaire étant seule à les occuper, elle les frape trop : car on ne juge sainement des affaires, que quand on les compare toutes ensemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elle ayent de la suite & de la proportion. Manquer à suivre cette regle dans le gouvernement, c'est ressembler à un Musicien, qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux, & qui ne se mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en composer une Musique douce & touchante : C'est ressembler aussi à un Architecte, qui croit avoir tout fait, pourvû qu'il assemble de grandes colomnes, & beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre & à la proportion des ornemens de son édifice. Dans le temps qu'il fait un salon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable ; quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la court ni au portail : son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres ; cet ouvrage, loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte ; car il fait voir que cet ouvrier n'a pas sçû penser avec

aſſez d'étenduë pour concevoir à la fois le deſſein general de tout ſon ouvrage, c'eſt un caractere d'eſprit court & ſubalterne. Quand on eſt né avec ce genie borné au détail, on n'eſt propre qu'à executer ſous autrui : N'en doutez pas, ô mon cher Telemaque, le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la Muſique, & des juſtes proportions comme l'Architecture. Si vous voulez que je me ſerve encore de la comparaiſon de ces arts, je vous ferai entendre comme les hommes qui gouvernent par le détail ſont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choſes, quoiqu'il les chante parfaitement, n'eſt qu'un Chanteur. Celui qui conduit tout le Concert, & qui en régle à la fois toutes les parties, eſt le ſeul maître de Muſique; tout de même celui qui taille les Colomnes, ou qui éleve un côté d'un bâtiment, n'eſt qu'un Maſſon; mais celui qui a penſé tout l'édifice, & qui a toutes les proportions dans ſa tête, eſt le ſeul Architecte: ainſi le vrai genie qui conduit l'Etat, eſt celui qui ne faiſant rien, fait tout faire, qui penſe, qui invente, qui prévoit l'avenir, qui retourne dans le paſſé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui ſe roidit ſans ceſſe pour luter contre la fortune, comme un nageur contre un torrent de l'eau; qui eſt attentif nuit & jour pour ne laiſſer rien au hazard. Croyez-vous, Telemaque, qu'un grand

Peintre travaille assiduëment de puis le matin jusqu'au soir pour expedier pluspromptement ses ouvrages : Non, cette gêne & cette sujetion éteindroit tout le feu de son imagination, il ne travailleroit plus de genie, il faut que tout se fasse irrégulierement & par saillies, suivant que son goût le méne, & que son esprit l'excite : Croyez-vous qu'il passe son tems à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux? Non, c'est l'occupation de ses éleves. Il se reserve le soin de penser, il ne songe qu'à faire de traits hardis, qui donnent de la douceur, & de la noblesse, de la vie, de la passion à ses figures; il a dans la tête les pensées & les sentimens des Heros qu'il veut representer. Il se transporte dans les siécles & dans toutes les circonstances où ils ont été : A cette espece d'entousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Telemaque, qu'il faille moins d'élevation, de genie & d'effort de pensées pour faire un grand Roi, que pour faire un bon Peintre? Concluez donc que l'occupation d'un Roy doit être de penser & de choisir ceux qui travaillent.

Telemaque luy répondit : Il me semble que je comprens tout ce que vous me dites ; mais si les choses alloient ainsi, un Roy seroit souvent trompé, n'entrant point par luy-même dans le détail.

C'est vous-même qui vous trompez, repar-

tit Mentor ; ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance generale du gouvernement ; les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toûjours comme à tâton, c'est un hazard quand ils ne se trompent pas, ils ne sçavent pas même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoy ils doivent tendre ; ils ne sçavent que se défier, & se défient plûtôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flatent : au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui connoissent en hommes sçavans ce qu'ils doivent vouloir, & les moyens d'y parvenir, connoissent du moins en gros si les gens dont ils se servent sont des instrumens propres à leurs desseins, & s'ils entrent dans leurs vûës pour tendre au but qu'ils se proposent : d'ailleurs, comme ils ne se jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vûë le gros de l'ouvrage, & pour observer s'ils avancent vers la fin principale ; s'ils sont trompez, ils ne le sont du moins gueres dans l'essentiel : Ils sont outre cela au-dessus des petites jalousies, qui marquent un esprit borné & une ame basse ; ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires ; puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irresolution où jette la défiance, qu'on

ne perdroit à se laisser un peu tromper; on est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres, les grandes ne laissent pas que de se terminer, & c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine; il faut réprimer severement la tromperie quand on la découvre; mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être veritablement trompé.

Enfin Mentor dit à Telemaque: Les Dieux vous aiment, & vous préparent un regne plein de sagesse; tout ce que vous voyez ici, est fait moins pour la gloire d'Idomenée, que pour vôtre instruction; tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Itaque, si vous répondez par vos vertus à vôtre haute destinée. Il est temps que nous songions à partir d'icy. Idomenée tient un Vaisseau prêt pour nôtre retour. Ainsi Mentor, qui regloit tous les momens de la vie de Telemaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu, & pour lui faire acquerir de l'experience.

Aussi-tôt Telemaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe; mais mon cœur me feroit de con-

tinuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope fille d'Idomenée. Non, mon cher Mentor, ce n'est pas une passion aveugle comme celle dont vous m'avez gueri dans l'Isle de Calypso, j'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprés d'Eucharis, je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé, le tems & l'absence n'on pû l'effacer. Cette experience funeste m'apprend à me défier de moi-même; mais pour Antiope, ce que je sens n'a rien de semblable; ce n'est point amour passionné, c'est goût, c'est estime, c'est persuasion. Que je serois heureux si je passois ma vie avec elle! Si jamais les Dieux me rendent mon pere, & qu'ils me permettent de choisir une femme, Antiope sera mon épouse; ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laines & de broderie, son application à conduire toute la maison de son pere depuis que sa mere est morte, son mépris des vaines patures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté: quand Idomenée lui ordonne de mener les danses des jeunes Cretois au son des flûtes, on la prendroit pour la riante Venus accompagnée des Graces; quand il la mene avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ses Nymphes, elle seule ne

le ſçait pas, & tout le monde l'admire: quand elle entre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la Divinité qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vûë offrir des ſacrifices, & détourner la colere des Dieux, quand il a fallu expier quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage ? Enfin quand on la voit avec une troupe de filles tenant en ſa main une aiguille, on croit que c'eſt Minerve même qui a pris ſur la terre une forme humaine, & qui inſpire aux hommes les beaux arts; elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de ſa voix, lorſqu'elle chante toutes les merveilleuſes hiſtoires des Dieux; elle ſurpaſſe la plus exquiſe peinture par la délicateſſe de ſes broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle, il n'aura à craindre que de la perdre; & de lui ſurvivre: Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je ſuis prêt à partir, j'aimerai Antiope tant que je vivrai; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Itaque; ſi un autre la devoit poſſeder, je paſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe & amertume: mais enfin je la quitterai, quoique je ſçache que l'abſence peut me la faire perdre; je ne veux ni lui parler, ni parler à ſon pere de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous ſeul, juſqu'à ce qu'Ulyſſe re-

monté sur son Trône, m'ait declaré qu'il y consent; vous pouvez reconnoître par-là combien cet attachement est different de la passion dont vous m'avez vû aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Telemaque, je conviens de cette difference, Antiope est douce, simple, sage, ses mains ne méprisent point le travail, elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout, elle sçait se taire, elle agit de suite sans empressement; elle est à toute heure occupée, elle ne s'embarasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos; le bon ordre de la maison de son pere est sa gloire, elle en est plus ornée que de sa beauté : quoiqu'elle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font haïr toutes les femmes) elle s'est renduë aimable à toute la maison; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni legereté, ni humeur, comme dans les autres femmes; d'un seul regard elle se fait entendre, & on craint de lui déplaire; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut executer; elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage; le cœur de son pere se repose sur elle comme un voyageur abbatu par l'ardeur du Soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Telemaque, Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées;

ſon eſprit non plus que ſon corps ne ſe pare jamais de vains ornemens, ſon imagination, quoique vive, eſt retenuë par la diſcretion; elle ne parle que pour la neceſſité, & ſi elle ouvre la bouche, la douce perſuaſion & les graces naïves coulent de ſes lévres; dés qu'elle parle, tout le monde ſe taît, & elle en rougit, peu s'en faut qu'elle ne ſupprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle apperçoit qu'on l'écoute ſi attentivement, à peine l'avons-nous entendu parler. Vous ſouvenez-vous, ô Telemaque, d'un jour que ſon pere la fit venir, elle parut les yeux baiſſez couverte d'un grand voile, & elle ne parla que pour moderer la colere d'Idomenée, qui vouloit faire punir rigoureuſement un de ſes eſclaves; d'abord elle entra dans ſa peine, puis elle le calma, enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuſer ce malheureux; & ſans faire ſentir au Roy qu'il s'étoit emporté, elle lui inſpira des ſentimens de juſtice & de compaſſion. Thetis, quand elle flate le vieux Nerée, n'appaiſe pas avec plus de douceur les flots irritez. Ainſi Antiope, ſans prendre aucune autorité, & ſans ſe prévaloir de ſes charmes, maniera un jour le cœur de ſon époux, comme elle touche maintenant ſa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Telemaque, vôtre amour pour elle eſt juſte, les Dieux vous la deſtinent, vous l'aimez d'un amour raiſonnable, il faut atten-

dre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loüe de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens; mais sçachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejettez, & auroit cessé de vous estimer; elle ne se promettra jamais à personne, elle se laissera donner par son pere, elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui remplisse toute bienséance. Avez-vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins, & qu'elle baisse plus les yeux depuis vôtre retour ? Elle sçait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre, elle n'ignore ni vôtre naissance ni vos avantures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous: c'est ce qui la rend si modeste & si reservée. Allons, Telemaque, allons vers Itaque, il ne me reste plus qu'à vous faire trouver vôtre pere, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une femme digne de l'âge d'or, fût-elle bergere dans la froide Algide, au lieu qu'elle est fille d'un Roy de Salente, vous serez trop heureux de la posseder. Ces paroles enflammerent le cœur de Telemaque d'un desir impatient de s'en retourner à Itaque, & de presser Idoménée de le laisser partir.

Le Vaisseau étoit déja prêt, Mentor avoit eu soin de le faire préparer dés l'arrivée de Telemaque; mais Idomenée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle, lorsqu'il vit que

ſes deux hôtes, dont il avoit tiré tant de ſecours, alloient l'abandonner, il ſe renfermoit dans ſa maiſon, là il ſoulageoit ſon cœur, en pouſſant des gémiſſemens, & en verſant des larmes, il oublioit le beſoin de ſe nourrir, le ſommeil n'adouciſſoit point ſes plus cuiſantes peines; il ſe deſſéchoit, il ſe conſumoit par ſes inquietudes; ſemblable à un grand arbre qui couvre la terre de ſes rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliez où la ſéve coule pour ſa nourriture; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde ſe plaît à nourrir dans ſon ſein, que la hache du Laboureur n'a jamais frappé, ne laiſſe pas de languir ſans qu'on puiſſe découvrir la cauſe de ſon mal, il ſe flétrit, il ſe dépoüille de ſes feüilles qui ſont ſa gloire & ſes ornemens, & il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte, & des branches ſeches. Tel parut Idomenée dans ſa douleur. Telemaque attendri n'oſoit lui parler, il craignoit le jour du départ, il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il ſeroit demeuré longtemps dans cette incertitude, ſi Mentor ne lui eût dit: Je ſuis bien aiſe de vous voir ſi changé. Vous étiez né dur & hautain, ne vous laiſſant toucher que de vos incommoditez & de vos interêts; mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'experience de vos maux à compatir à ceux

des autres : Sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes : mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idomenée pour le faire consentir à nôtre départ, & je vous épargnerois l'embaras d'une conversation si fâcheuse ; mais je ne veux pas que la mauvaise honte ou la ferocité dominent vôtre cœur. Il faut que vous vous accoûtumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans necessité, il faut entrer dans leurs peines, quand on peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entierement.

C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Telemaque, que j'aimerois mieux qu'Idomenée apprît nôtre départ par vous que par moi. Mentor lui dit aussi-tôt : Vous vous trompez, mon cher Telemaque, vous êtes né comme les enfans des Rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obéïsse à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de resister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger ; mais c'est pour leur propre commodité : ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontens.

Les peines & les miséres des hommes ne les touchent point, pourvû qu'elles ne soient pas sous leurs yeux. S'ils en entendent parler, ce discours les importune & les attriste : Pour leur plaire, il faut toûjours leur dire que tout va bien, & pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leur joye. Faut-il reprendre, corriger quelqu'un, résister aux prétentions & aux passions injustes d'un homme importun, ils en donneront toûjours la commission à une autre personne, plûtôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occasions. Ils se laisseroient plûtôt arracher les graces les plus injustes, ils gâteroient leurs affaires les plus importantes, faute de sçavoir décider contre le sentiment de ceux ausquels ils ont à faire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir, on les presse, on les importune, on les accable, & on réussit en les accablant. D'abord on les flâte & on les encense pour s'insinuer ; mais dés qu'on est dans leur confiance, & qu'on est auprés d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mene loin, on leur impose le joug, ils en gémissent, ils veulent souvent le secoüer, mais ils le portent toute leur vie. Ils sont jaloux de ne paroître point gouvernez, & ils le sont toûjours, ils ne peuvent même se passer de l'être ; car ils sont semblables

à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun soûtien, rampent toûjours autour du tronc de quelque grand arbre. Je ne souffrirai point, ô Telemaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbecille pour le gouvernement; vous qui êtes si tendre pour parler à Idomenée, vous ne serez plus touché de ses maux, dés que vous serez sorti de Salente. Ce n'est point sa peine qui vous attendrit, c'est sa presence qui vous embarrasse. Allez parler à Idomenée, apprenez dans cette occasion à être tendre & ferme tout ensemble; montrez-lui vôtre douleur de le quitter; mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la necessité de vôtre départ.

Telemaque n'osoit plus ni resister à Mentor, ni aller trouver Idomenée. Il étoit honteux de sa crainte, & n'avoit pas le courage de la surmonter; il hesitoit, il faisoit deux pas, & revenoit incontinent pour alleguer à Mentor quelque nouvelle raison de differer; mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faisoit disparoître tous ses beaux pretextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en soûriant, ce vainqueur des Dauniens, ce liberateur de la grande Hesperie, ce fils du sage Ulysse, qui doit être aprés lui l'oracle de la Grece? Il n'ose dire à Idomenée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour voir son pere. O peuples d'Itaque! combien seriez-vous malheureux un jour, si vous aviez un Roy que la

mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands interêts à ses foiblesses sur les plus petites choses. Voyez, Telemaque, quelle difference il y a entre la valeur dans les combats & le courage dans les affaires. Vous n'avez point craint les armes d'Adraste, & vous craignez la tristesse d'Idomenée ; voilà ce qui deshonore les Princes qui ont fait les plus grandes actions. Aprés avoir paru des Héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes ou d'autres se soûtiennent avec vigueur.

Telemaque sentant la verité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écoûter lui-même ; mais à peine commence-t-il à paroître dans le lieu où Idomenée étoit assis, les yeux baissez, languissans & abbatus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre ; ils n'osoient se regarder, ils s'entendoient sans rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence, ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idomenée pressé d'un excés de douleur, s'écria : A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment ? Aprés m'avoir montré ma foiblesse, on m'abandonne. Hé bien, je vais retomber dans tous mes malheurs : Qu'on ne me parle plus de bien gouverner ; non, je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez-vous aller Telemaque ? Vôtre pere n'est plus, vous le cherchez inutilement, Itaque

eſt en proye à vos ennemis, ils vous feront perir ſi vous y retournez. Quelqu'un d'entr'eux aura épouſé vôtre mere: demeurez ici, regnez avec moi..... du moins laiſſez-moi Mentor, qui eſt toute ma reſſource. Parlez, répondez-moi, n'endurciſſez point vôtre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi! vous ne dites rien? Ah! je comprens bien, les Dieux me ſont cruels, je le ſens encore plus rigoureuſement qu'en Crete, lorſque je perçai mon propre fils.

Enfin Telemaque lui répondit d'une voix troublée & timide: Je ne ſuis point à moi, les Deſtinées me rappellent dans ma Patrie; Mentor qui a la ſageſſe des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir: Que voulez-vous que je faſſe? Renoncerai-je à mon Pere, à ma Mere, à ma Patrie, qui me doit être encore plus chere qu'eux; étant né pour être Roy, je ne ſuis pas deſtiné à une vie douce & tranquille, ni à ſuivre mes inclinations. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Itaque? N'eſt-ce pas ſur cette promeſſe que j'ai combattu pour vous contre Adraſte avec les Alliez? Il eſt temps que je ſonge à reparer mes malheurs domeſtiques. Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont auſſi donné Mentor au fils d'Ulyſſe pour lui faire remplir ſes deſtinées. Voulez vous que je perde Mentor aprés avoir perdu tout le reſte? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pere, ni mere, ni patrie aſſurée;

il

il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, & m'abandonner à moi même! Non, je mourrois plûtôt, arrachez-moi la vie, ce n'est rien, mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Telemaque parloit, sa voix devenoit plus forte, & sa timidité disparoissoit. Idomenée ne sçavoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit: Lors qu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards & par ses gestes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles: Ne vous affligez point, nous vous quittons, mais la Sagesse qui préside aux Conseils des Dieux, demeurera sur Vous; croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici pour sauver vôtre Royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philocles, que nous vous avons rendu, vous servira fidellement. La Crainte des Dieux, le goût de la Vertu, l'amour des Peuples, la Compassion pour les miserables, seront toûjours dans son cœur. Ecoutez-le, servez-vous de lui avec confiance & sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer, est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon Roy, que de cher-

cher les vrais amis qui lui faſſent remarquer ſes fautes. Pourvû que vous ayez ce courage, nôtre abſence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux ; mais ſi la jalouſie, qui ſe gliſſe comme un ſerpent, retrouve un chemin juſqu'à vôtre cœur pour vous mettre en défiance contre les conſeils deſintereſſez, vous êtes perdu : ne vous laiſſez point abatre à la douleur, mais efforcez-vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philocles tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager & pour n'abuſer jamais de vôtre confiance, je puis vous répondre de lui. Les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Telemaque : chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée, il eſt inutile de s'affliger : ſi jamais vous avez beſoin de mon ſecours, aprés que j'aurai rendu Telemaque à ſon pere & à ſon païs, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaiſir plus ſenſible ? Je ne cherche ni biens, ni autorité ſur la terre, je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la juſtice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié que vous m'avez témoignée ?

A ces mots Idomenée fut tout-à-coup changé, il ſentit ſon cœur appaiſé, il reſtoit ſeulement en lui une douleur douce & paiſible, c'étoit plûtôt une triſteſſe & un ſentiment tendre, qu'une vive douleur, le Courage, la Confiance, la Vertu, l'Eſperance du ſecours des Dieux commencerent à renaître au dedans de

lui. Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne se point décourager. Du moins souvenez vous d'Idomenée quand vous serez arrivé à Itaque, où vôtre sagesse vous comblera de prosperité. N'oubliez pas que Salente fut vôtre ouvrage, & que vous y avez laissé un Roi malheureux qui n'espere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de resister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes, (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vû en vous, & si vous n'êtes point une Divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles & ignorans,) allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux, je n'ose plus parler, pardonnez mes soûpirs : Allez, vivez, soyez heureux : il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possedé ici. O beaux Jours ! Trop heureux Jours ! Jours dont je n'ai pas connu assez le prix ! Jours trop rapidement écoulez ! vous ne reviendrez jamais, jamais mes yeux ne verront ce qu'ils voyent.

Mentor prit ce moment pour le départ, il embrassa Philocles, qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Telemaque voulut prendre Mentor par la main pour se tirer de celles

d'Idomenée ; mais Idomenée prenant le chemin du port, ſe mit entre Mentor & Telemaque, il les regardoit, il gemiſſoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucunes.

On entend des cris confus ſur le rivage couvert de Matelots, on tend les cordages, on leve les voiles, le vent favorable commence à les enfler; Telemaque & Mentor ont pris congé du Roi qui les accompagne juſqu'au port, & les ſuit des yeux : Cependant on leve les ancres, la terre ſemble s'enfuïr, & le Pilote experimenté apperçoit déja de loin la montagne de Lucate, dont la tête ſe cache dans un tourbillon de frimats glacez, & les monts Acrocerauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au Ciel, aprés avoir été ſi ſouvent écraſez par la foudre.

SOMMAIRE
DU SEIZIE'ME ET DERNIER LIVRE.

Mentor donne à Telemaque de nouvelles instructions pour le Gouvernement. Pendant leur entretien le calme les fait aborder dans une Isle, où Telemaque trouve un inconnu qui les évitoit. Il se trouble à la vûë de cet homme sans en sçavoir la raison; & lors que cet inconnu est rembarqué dans son Vaisseau & Telemaque dans le sien; Mentor lui apprend que c'étoit son pere Ulysse. Telemaque se plaint de la dureté de Mentor qui ne lui avoit pas fait connoître Ulysse. Dans ce moment Mentor se change & redevient Minerve. Telemaque surpris d'admiration se jette à ses pieds & lui rend graces. La Déesse lui donne des instructions pour la sagesse, la vertu & le respect pour les Dieux. Elle disparoît, & laisse Telemaque penetré de ses bontez. Il part sur le champ, aborde à Itaque, où il trouve son pere Ulysse chez le fidéle Eumenée.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

SEIZIE'ME ET DERNIER LIVRE.

PENDANT la navigation, Telêmaque diſoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées ; d'abord elles me paroiſſoient comme un ſonge, mais peu à peu elles ſe démêlent dans mon eſprit & s'y preſentent clairement : comme tous les objets paroiſſent ſombres le matin au premier lever de l'Aurore, & qu'enſuite ils ſemblent ſortir comme d'un chaos, quand la lumiere qui croît inſenſiblement, les diſtingue, & leur rend des couleurs naturelles. Je ſuis trés-perſuadé que le point eſſentiel du Gouvernement eſt de bien diſcerner les differens caractéres d'eſprits pour les choiſir & les appliquer ſelon leurs talens ; mais il me reſte à ſçavoir comment on peut ſe conduire en hommes,

Alors Mentor lui répondit : il faut étudier les hommes pour les connoître, il en faut voir & traiter avec eux. Ceux qui gouvernent doivent traiter avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment, mon cher Telemaque, avez-vous appris à Itaque à vous connoître en chevaux ? C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens experimentez : tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualitez des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui ayent long-temps étudié leurs caracteres, vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais Poëtes ? C'est la frequente lecture, & la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la Poësie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la Musique ? C'est la même application à observer les Musiciens. Comment peut-on esperer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas ? & comment les connoîtra-t-on, si l'on ne vit jamais avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir tous en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifferentes & preparées avec art,

il eſt queſtion de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les reſſources ſecretes qui y ſont, de les tâter de tous côtez, de ſonder leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par ſçavoir ce qu'ils doivent être, il faut ſçavoir ce que c'eſt que le vrai & ſolide merite, pour diſcerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas; il faut avoir des principes certains de Juſtice, de Raiſon & de Vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables & vertueux; il faut ſçavoir les maximes d'un bon & ſage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité: En un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il faut avoir une meſure fixe: pour juger, il faut avoir tout de même des principes conſtans auſquels tout ſe réduiſe: il faut ſçavoir préciſément quel eſt le but de la vie humaine, & quelle fin on doit ſe propoſer en gouvernant les hommes. Le but unique & eſſentiel eſt de ne vouloir jamais l'Autorité & la Grandeur pour ſoi, ce qui ne va qu'à ſatisfaire un orgüeil tyrannique, mais à ſe ſacrifier dans les peines infinies du Gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux: autrement on marche au hazard pendant toute la vie, on va comme un Navire en pleine mer, qui n'a point de Pilote, qui ne conſulte point les Aſtres, & à qui toutes les côtes voiſines

ſont

sont inconnuës, il ne peut faire que naufrage. Souvent les Princes, faute de sçavoir en quoi consiste la vraye vertu, ne sçavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes ; la vraye vertu a pour eux quelque chose d'âpre, d'austere & d'indépendant qui les effraye, ils se tournent vers la flaterie, dés-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincerité ni de vertu. Ils s'accoûtument bien-tôt à croire qu'il n'y en a point de vraye sur la terre : car les bons connoissent bien les méchans, mais les méchans ne connoissent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait : de tels Princes ne sçavent que se défier de tout le monde également, ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses ; ils craignent les hommes, ils fuyent la lumiere, ils n'osent paroître dans leur naturel ; quoiqu'ils ne veulent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être : car la curiosité maligne de leurs sujets penetre & devine tout, mais ils ne connoissent personne. Les gens interessez qui les obsedent sont ravis de les voir inaccessibles, de noircir par d'infames rapports, & d'éloigner tout ce qui pourroit leur ouvrir les yeux, ils passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche. En craignant sans cesse d'être trompez, ils le sont toûjours inévitablement, & meritent de l'être. Lorsqu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes

leurs passions & tous leurs préjugez, on est à la merci des rapporteurs, nation basse & maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plûtôt que de cesser de nuire, qui se joüe pour son interêt de la défiance & de l'indigne curiosité d'un Prince foible & ombrageux. Connoissez donc, ô mon cher Telemaque, connoissez les hommes. Examinez-les, faites parler les uns, & les autres, éprouvez-les peu à peu, ne vous livrez à aucun, profitez de vos experiences : lorsque vous aurez été trompé quelquefois dans vos jugemens, apprenez par-là à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal : les méchans sont trop profonds, pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens : ainsi vos erreurs passées vous instruiront tres-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance : car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture, ils aiment mieux de l'estime & de la confiance, que des trésors ; mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes : Tel eût toûjours été vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité & de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais Amis, d'une sagesse & d'une bonté constante, trouve bien-tôt

par eux d'autres personnes qui leur ressemblent pour remplir les places inferieures. Par les bons ausquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi même.

Mais faut-il, disoit Telemaque, se servir des Méchans quand ils sont habiles, comme je l'ay oüy dire tant de fois : On est souvent, répondit Mentor, dans la necessité de s'en servir. Dans une Nation agitée & en désordre, on trouve souvent des gens injustes & artificieux en autorité ; ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter, ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager ; il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scelerats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout soûlever, il faut bien s'en servir pour un temps ; mais il faut aussi avoir en vûë de les rendre un peu inutiles. Pour la vraye & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuser, & vous tenir ensuite malgré vous par vôtre secret, chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passageres. Traitez-les bien, engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fidéles ; car vous ne les tiendrez que par-là ; mais ne les mettez point dans vos déliberations les plus secrettes, ayez toûjours un ressort prêt pour les remuer à vôtre gré ; mais ne leur donnez jamais la clef de vôtre

cœur ni de vos affaires. Quand un Etat devient paisible, reglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes sûr, peu à peu les méchans dont vous étiez contraint de vous servir deviennent inutiles; alors il ne faut pas cesser de les bien traiter, car il n'est jamais permis d'être ingrat même pour les méchans; mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons, & tolerant en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité, il faut neanmoins reprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit faire. Aprés tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchans, & quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre neanmoins à le faire cesser. Un Prince sage, qui ne voudra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le temps à se passer des hommes corrompus & trompeurs, il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante; mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une Nation, il est necessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Telemaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor, l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage, chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, & qui deviendroient de grands hommes, si l'émula-

tion & l'esperance du succés les animoit au travail ? Combien y a-t-il d'hommes que la misere & l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime ? Si donc vous attachez les récompenses & les honneurs au genie & à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes ! mais combien en formerez-vous, en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers ! Vous exercerez les talens, vous éprouverez l'étenduë de l'esprit, & la sincerité de la vertu : Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux ; vous les aurez suivis toute vôtre vie, vous jugerez d'eux, non par leur parole, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi, ils aperçûrent un vaisseau Pheacien qui avoit relâché dans une petite Isle deserte & sauvage, bordée de rochers affreux ; en même temps les vents se tûrent, les doux Zephirs même semblerent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abbatuës ne pouvoient plus animer le vaisseau, l'effort des Rameurs déja fatiguez étoit inutile, il fallut aborder en cette Isle, qui étoit plûtôt un écueil qu'une Isle propre à être hâbitée par des hommes. En un autre temps moins calme, on n'auroit pû y aborder sans un grand peril. Les Pheaciens qui attendoient

le vent, ne paroiſſoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Telemaque s'avance vers eux ſur ces rivages eſcarpez. Le premier qu'il trouve, il lui demande s'il n'a point vû Ulyſſe Roy d'Itaque.

Celui auquel il s'étoit adreſſé par hazard n'étoit pas Pheacien : C'étoit un étranger inconnu, qui avoit un air majeſtueux, mais triſte & abbatu ; il paroiſſoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la queſtion de Telemaque ; mais enfin il lui répondit : Vous ne vous trompez pas, Ulyſſe a été reçû chez le Roy comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hoſpitalité ; mais il n'y eſt plus, & vous l'y cherchez inutilement, il eſt parti pour revoir Itaque, ſi les Dieux appaiſez ſouffrent enfin qu'il puiſſe jamais ſaluer ſes Dieux Penates.

A peine cet étranger eût prononcé triſtement ces paroles, qu'il ſe jetta dans un petit bois épais, qui étoit ſur le haut d'un rocher, d'où il regardoit triſtement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroiſſant affligé de ne pouvoir partir. Telemaque le regardoit fixement : Plus il le regardoit, plus il étoit émû & étonné. Cet inconnu, diſoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui eſt plein d'amertume ; je plains les malheureux depuis que je le ſuis, & je ſens que mon

cœur s'interesse pour cet homme, sans sçavoir pourquoi. Il m'a assez mal reçû, & je ne puis cesser neanmoins de souhaiter la fin de ses maux.

Mentor soûriant, répondit : Voilà à quoi servent les malheurs de la vie, ils rendent les Princes moderez & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prosperitez, ils se croyent des Dieux, ils veulent que les montagnes s'aplanissent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se joüer de la nature entiere. Quand ils entendent parler des souffrances, ils ne sçavent ce que c'est, c'est un songe pour eux, ils n'ont jamais vû la distance du bien & du mal ; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain : alors ils sentent qu'ils sont hommes, & qu'il faut ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Iraque, lorsque vous le verrez un jour souffrir ? Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un Berger, sera peut-être malheureux par vôtre ambition, ou par vôtre faste, ou par vôtre imprudence ; car les peuples ne souffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainſi, Telemaque étoit plongé dans la triſteſſe, & il lui répondit : Enfin ſi toutes ces choſes ſont vrayes, l'état d'un Roy eſt bien malheureux, il eſt l'eſclave de tous ceux auſquels il paroît commander, il n'eſt pas tant fait pour leur commander, qu'il eſt fait pour eux : il ſe doit tout entier à eux, il eſt chargé de tous leurs beſoins : il eſt l'homme de tout le peuple, & de chacun en particulier ; il faut qu'il s'accommode à leurs foibleſſes, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende ſages & heureux : l'autorité qu'il paroît avoir n'eſt pas la ſienne : Il ne peut rien faire ni pour ſa gloire ni pour ſon plaiſir ; ſon autorité eſt celle des Loix, il faut qu'il leur obéïſſe pour en donner l'exemple à ſes ſujets : à proprement parler, il n'eſt que le défenſeur des Loix pour les faire regner ; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir, il eſt l'homme le moins libre & le moins tranquille du Royaume.

Il eſt vrai, répondit Mentor, que le Roy n'eſt Roy que pour avoir ſoin de ſon peuple: comme un Berger de ſon troupeau, ou comme un pere de ſa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Telemaque, qu'il ſoit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de monde ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenſes, il repreſente les Dieux en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas aſ-

sez de gloire à faire garder les Loix? Celle de se mettre au-dessus des Loix est une gloire fausse, qui ne merite que de l'horreur & du mépris; s'il est méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne sçauroit trouver aucune paix dans ses passions & dans sa vanité; s'il est bon, il doit goûter le plus pur & le plus solide de tous les plaisirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompense.

Telemaque opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi! disoit il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans, qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire! Mentor lui répondit: Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, & ne laisser pas de leur faire du bien; il faut les servir moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent; le bien qu'on fait n'est jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent, & les récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toûjours des hommes vertueux qui sont touchez de vôtre vertu. La multitude même, quoique changeante, ne laisse pas de faire une espece de justice à la veritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puissans, riches, redoûtables par les armes, heureux par les plaisirs: cette gloire, cette

abondance les corrompt, ils n'en feront que plus méchans, & par consequent plus ingrats. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincerité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidelité, la moderation, le desinteressement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le veritable bien, qui est la vertu : si elle est solide, elle les attachera toûjours à celui qui la leur aura inspirée. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des Princes qui ne les ont jamais portez qu'à l'injustice, qu'à l'ambition, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi: le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Si au contraire il travailloit par ses exemples & par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus, ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux à se consoler.

Pendant cette conversation Telemaque retournoit souvent ses yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée, le vent soûlevoit les flots, qui venoient battre les rochers, & les blanchissoient de leur écume. Le vaisseau levoit déja ses voiles que le vent enfloit : on entendoit des cris confus sur le rivage, par l'ardeur des mariniers qui avoient impatience de partir. Cet inconnu à qui Telemaque

avoit parlé, avoit erré quelque temps dans le milieu de l'Isle, montant sur le sommet de tous les rochers, & considerant de là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Telemaque ne l'avoit point perdu de vûë, & il ne cessoit d'observer ses pas. Enfin cet homme voyant son vaisseau prêt, descendit de ces rochers escarpez avec autant de vîtesse & d'agilité qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noüé ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses fléches les cerfs & les sangliers; déja cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amere, & qui s'éloigne de la terre; une impression secrette de douleur saisit le cœur de Telemaque, il s'afflige sans sçavoir pourquoi; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer.

En même temps il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchez sur l'herbe, & profondement endormis; ils étoient las & abbatus. Le doux sommeil étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit étoient répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Telemaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Pheaciens avoient été si diligens pour profiter du vent favorable; mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Pheacien prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher

vers les Salentins pour les éveiller. Je ne ſçai quoi tient ſes yeux attachez vers ce vaiſſeau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles : il n'écoute pas même Mentor qui lui parle, il eſt tout hors de lui-même dans un transport ſemblable à celui des Menades lorſqu'elles tiennent le Thirſe en main, & qu'elles font retentir de leurs cris inſenſez les rives de l'Erebe & les montagnes de Rhodope.

Enfin il revient un peu de cette eſpece d'enchantement, ſes larmes recommencerent à couler de ſes yeux ; & alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Telemaque, de vous voir pleurer, la cauſe de vôtre douleur, qui vous eſt inconnuë, ne l'eſt pas à Mentor ; c'eſt la Nature qui parle, & qui ſe fait ſentir, c'eſt elle qui attendrit vôtre cœur. L'inconnu qui vous a donné un ſi vive émotion, eſt le grand Ulyſſe, il s'en va à Itaque, déja il eſt bien prés du port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-temps deſirez : vos yeux l'ont vû, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître ; bien-tôt vous le verrez, & vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais les Dieux ne pouvoient permettre vôtre reconnoiſſance hors d'Itaque. Son cœur n'a point été moins émû que le vôtre, il eſt trop ſage pour ſe découvrir dans un lieu où il pourroit être expoſé à des trahiſons & aux inſultes des cruels Amans de Penelope. Ulyſſe vôtre pere eſt le plus ſage de tous les hommes, ſon

cœur est comme un puits profond, on ne sçauroit y puiser son secret. Il aime la verité, & ne dit jamais rien qui la blesse, mais il ne la dit que pour le besoin; combien de fois a-t-il été ému en vous parlant? Combien de fois s'est il interrompu lui-même pour ne se point découvrir? Que n'a-t-il pas souffert en vous voyant? Voilà ce qui le rendoit triste & abbatu.

Pendant ce discours Telemaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes, les sanglots l'empêcherent même de répondre, enfin il s'écria: Helas! mon cher Mentor, je sentois bien dans cet inconnu je ne sçai quoi qui m'attiroit à lui, & qui ranimoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez? Pourquoi l'avez vous laissé partir sans lui parler, & sans faire semblant de le connoître: Quel est donc ce mystere? Serai-je toûjours malheureux? Les Dieux irritez veulent-ils me tenir comme Tantale alteré qu'une eau trompeuse amuse s'enfuyant de ses lévres avides? Ulysse, Ulysse, m'avez-vous échapé pour jamais? Peut-être ne le verrai-je plus. Peut-être que les Amans de Penelope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient? Au moins si je le suivois, je mourrois avec lui: O Ulysse! ô Ulysse! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je

tremble de peur que vous n'arriviez à Itaque avec un sort aussi injuste qu'Agamemnon à Micene. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'embrasserois, je serois déja avec lui dans le port d'Itaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en soûriant : C'est pour exercer vôtre patience que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce temps comme perdu, sçachez que c'est le plus utile de vôtre vie : car il vous exerce dans la plus necessaire de toutes les vertus de ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi & des autres : l'impatience, qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse. Celui qui ne sçait pas attendre & souffrir, est comme celui qui ne sçait pas se taire sur un secret, l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter quand il faut ses coursiers fougueux; ils n'obéïssent plus au frein, ils se précipitent, & l'homme foible, auquel ils échapent, est brisé dans sa chûte. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptez & farouches dans un abîme de malheurs : plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste, il n'attend rien, il ne se donne le temps de rien me-





ſurer, il force toutes choſes pour ſe contenter, il rompt les branches pour cueillir les fruits avant qu'ils ſoient murs, il briſe les portes plûtôt que d'attendre qu'on les lui ouvre; il veut moiſſonner quand le ſage Laboureur ſeme : tout ce qu'il fait à la hâte eſt malfait, & ne peut avoir de durée non plus que ſes deſirs volages. Tels ſont les projets inſenſez d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui ſe livre à ſes deſirs pour abuſer de ſa puiſſance. C'eſt pour vous apprendre à être patient, mon cher Telemaque, que les Dieux exercent tant vôtre patience. Les biens que vous eſperez ſe montrent à vous, & s'enfuyent comme un ſonge leger que le réveil fait diſparoître, pour vous apprendre que les choſes même qu'on croit tenir dans ſes mains, échapent dans l'inſtant. Les plus ſages leçons d'Ulyſſe ne vous ſeront pas auſſi utiles que ſa longue abſence, & les peines que vous ſouffrez en le cherchant.

Telemaque écoutoit ces paroles avec amertume, il regardoit la mer, & ne voyoit plus le vaiſſeau Pheacien, puis il reportoit ſes yeux baignez de larmes ſur Mentor, qui parloit; mais tout-à-coup il apperçut que le viſage de Mentor prenoit une nouvelle figure; les rides de ſon front s'effaçoient comme les ombres diſparoiſſent, quand l'Aurore de ſes doigts de roſes ouvre les portes de l'Orient, & enflâme tout l'horiſon; ſes yeux creux & au-

ſteres ſe changerent en des yeux bleux d'une douceur céleſte & pleins d'une flâme divine; ſa barbe griſe& negligée diſparut, des traits nobles & fiers, mêlez de douceur & de grace, ſe montrerent aux yeux de Telemaque ébloüi, il reconnut un viſage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement écloſe au Soleil; on y voyoit la blancheur des lys mêlée de roſes naiſſantes: ſur ce viſage fleuriſſoit une éternelle jeuneſſe, avec une majeſté ſimple & negligée, une odeur d'ambroiſie ſe répandoit de ſes cheveux flotans, ſes habits éclatoient comme les vives couleurs dont le Soleil en ſe levant peint les ſombres voûtes du Ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touchoit pas du pied à terre; elle couloit legerement dans l'air comme un oiſeau le fend de ſes aîles, elle tenoit de ſa puiſſante main une lance brillante, capable de faire trembler les Villes & les Nations les plus guerrieres; Mars même en auroit été effrayé; ſa voix étoit douce & moderée, mais forte & inſinuante; toutes ſes paroles étoient des traits de feu qui perçoient le cœur de Telemaque, & qui lui faiſoient reſſentir je ne ſçai quelle douleur délicieuſe; ſur ſon caſque paroiſſoit l'oiſeau triſte d'Athenes, & ſur ſa poitrine brilloit la redoutable Egide. A ces marques Telemaque reconnut Minerve.

O Déeſſe! dit-il, c'eſt donc vous-même qui

qui avez daignez conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son pere : Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua, ses lévres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impetuosité de sa bouche & du fond de son cœur. La Divinité presente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration, & qui par l'agitation penible de ses lévres, ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moy pour la derniere fois : Je n'ay instruit aucun mortel avec autant de soin que vous, je vous ay mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnuës, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme ; je vous ay montré par des experiences sensibles les vrayes & les fausses maximes par lesquelles on peut regner : vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs; car quel est l'homme qui peut gouverner sagement s'il n'a jamais souffert, & s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli comme vôtre pere les terres & les mers de vos tristes avantures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas ; il ne vous reste plus qu'un court & facile trajet jusqu'à Itaque, où il arrive dans ce moment; combattez avec

luy, & obéïssez-luy comme le moindre de ses sujets. Donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope, & vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse & la vertu. Lorsque vous regnerez, mettez toute vôtre joye à renouveller l'âge d'or, écoutez tout le monde, croyez peu de gens, gardez-vous bien de vous croire trop vous-même, craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé : aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est necessaire quand l'amour manque, mais il la faut toûjours employer à regret comme les remedes violens & dangereux. Considerez toûjours de loin toutes les suites de ce que vous voudrez entreprendre, prévoyez les plus terribles inconveniens, & sçachez que le vrai courage consiste à envisager tous les perils, & à les mépriser quand ils deviennent necessaires : celui qui ne veut pas les voir, n'a pas assez de courage pour en porter tranquillement la vûë : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul Sage & Magnanime : Fuyez la molesse, le faste, la profusion; mettez vôtre gloire dans la simplicité. Que vos vertus & vos bonnes actions soient les ornemens de vôtre personne & de vôtre Palais, qu'elles soient la garde qui vous environne, & que tout le

monde apprenne de vous en quoy consiste le vray bonheur. N'oubliez jamais que les Rois ne régnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples : les biens qu'ils font, s'étendent jusques dans les siecles les plus éloignez : les maux qu'ils font se multiplient de generation en generation, jusqu'à la posterité la plus reculée. Craignez les Dieux, ô Telemaque. Cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme : Avec elle vous viendront la Sagesse, la Justice, la Paix, la Joye, les purs Plaisirs, la vraye liberté, la douce Abondance, & la Gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse, mais ma Sagesse ne vous quittera point, pourvû que vous sentiez toûjours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous appreniez à marcher tout seul, je ne me suis separé de vous en Phenicie & en Salente que pour vous accoûtumer à être privé de cette douceur, comme on sévre les enfans lorsqu'il est tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eût achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur où elle disparut. Telemaque soûpirant, étonné & hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au Ciel ; puis il alla éveiller ses Compagnons, se hâta de partir, arriva à Itaque, & reconnut son pere chez le fidele Eumenée.

Fin du seiziéme & dernier Livre.

AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.

APrés les Avantures de Telemaque, on ne peut rien lire de plus tendre ni de mieux touché que celles d'Aristonoüs. Il semble que la nature elle-même ait dicté ces deux charmans ouvrages : Et comme le même esprit & la méme simplicité y régnent également par tout, on sera sans doute bien aise de les trouver joints ensemble, quoi qu'ils ne soient pas de la même main, comme plusieurs personnes de bon goût me l'ont assuré. On donne communément l'avantage à Telemaque, & il le faut avoüer, cet Ouvrage est incomparable. L'auteur d'Aristonoüs a pris l'idée, le stile & la morale du premier ; ainsi, s'il n'a pas la gloire de l'invention, il a du moins l'avantage d'avoir trouvé le secret d'imiter un homme qui paroissoit inimitable.

LES AVANTURES D'ARISTONOUS.

SOPHRONIME ayant perdu les biens de ſes Ancêtres par des naufrages & par d'autres malheurs, s'en conſoloit par ſa vertu dans l'Iſle de Delos. Là il chantoit ſur une Lyre d'or les merveilles du Dieu qu'on y adore, il cultivoit les Muſes dont il étoit aimé, il recherchoit curieuſement tous les ſecrets de la nature, le cours des Aſtres & des Cieux, l'ordre des élemens, la ſtructure de l'Univers qu'il meſuroit de ſon compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux; mais ſur tout il s'étudioit lui-même, & s'appliquoit à orner ſon ame par la vertu. Ainſi la fortune en voulant l'abâtre, l'avoit élevé à la veritable gloire, qui eſt celle de la ſageſſe.

Pendant qu'il vivoit heureux, ſans biens dans cette retraite, il apperçut un jour ſur le rivage de la mer un Vieillard venerable qui lui étoit inconnu, c'étoit un étranger qui venoit d'aborder dans l'Iſle. Ce Vieillard admiroit les bords de la mer, dans laquelle il ſçavoit que cette Iſle avoit été autrefois flotante. Il conſideroit cette côte où s'élevoient au-deſſus des ſables & des rochers des petites collines toûjours couvertes d'un

gazon naiſſant & fleuri. Il ne pouvoit aſſez regarder les fontaines pures & les ruiſſeaux rapides qui arroſoient cette délicieuſe campagne ; il s'avançoit vers les bocages ſacrez qui environnoient le Temple du Dieu. Il étoit étonné de voir cette verdure que les Aquilons n'oſent jamais ternir, & il conſideroit déja le Temple d'un marbre de Paros plus blanc que la neige, environné de hautes colomnes de jaſpe.

Sophronime n'étoit pas moint attentif à conſiderer ce Vieillard. Sa barbe blanche tomboit ſur ſa poitrine, ſon viſage ridé n'avoit rien de difforme, il étoit encore exempt des injures d'une vieilleſſe caduque, ſes yeux montroient une douce vivacité, ſa taille étoit haute & majeſtueuſe, mais un peu courbée, & un bâton d'yvoire le ſoûtenoit. O étranger, lui dit Sophronime, que cherchez-vous dans cette Iſle qui paroît vous être inconnuë ? ſi c'eſt le Temple du Dieu, vous le voyez de loin, & je m'offre de vous y conduite ; car je crains les Dieux, & j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on faſſe pour ſervir les étrangers. J'accepte, répondit le Vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté. Je prie les Dieux de récompenſer vôtre amour pour les étrangers ; allons vers le Temple. Dans le chemin il raconta à Sophronime le ſujet de ſon voyage. Je m'appelle, dit-il, Ariſtonoüs, natif de Clazomene

Ville d'Ionie, ſituée dans cette côte agréable qui s'avance dans la mer, & ſemble s'aller joindre à l'Iſle de Chio, fortunée patrie d'Homere. Je nâquis de pauvres parens, quoique Nobles. Mon pere nommé Polyſtrates, qui étoit déja chargé d'une nombreuſe famille, ne voulut point m'élever. Il me fit expoſer par un de ſes amis de Teos. Une vieille femme d'Eryſtre qui avoit du bien auprés du lieu où l'on m'expoſa, me nourrit de lait de Chévre dans ſa maiſon; mais comme elle avoit à peine dequoi vivre, dés que je fus en âge de ſervir, elle me vendit à un Marchand d'Eſclaves qui me mena dans la Lycie. Il me vendit à Patare à un homme riche & vertueux nommé Alcime. Cet Alcime eut ſoin de moi dans ma jeuneſſe; je lui parus docile, moderé, ſincere, affectionné, & appliqué à toutes les choſes honnêtes dont on vouloit m'inſtruire; il me dévoüa aux arts qu'Apollon favoriſe, il me fit apprendre la muſique, les exercices du corps, & ſur tout l'art de guérir les playes des hommes. J'acquis bien-tôt une aſſez grande réputation dans un art qui eſt ſi neceſſaire, & Apollon qui m'inſpira, me decouvroit des ſecrets merveilleux. Alcime qui m'aimoit de plus en plus, & qui étoit ravi de voir le ſuccés de ſes ſoins pour moi, m'affranchit & m'envoya à Polycrates tyran de Samos, qui dans ſon incroyable felicité craignoit toûjours que la fortune aprés l'avoir

si long-tems flâté, ne le trahît cruellement. Il aimoit la vie qui étoit pour lui pleine de délices, il craignoit de la perdre, & vouloit prévenir les moindres apparences de maux : ainsi il étoit toûjours environné des hommes les plus celebres dans la Medecine.

Polycrates fut ravi que je voulusse passer ma vie auprés de lui ; pour m'y attacher, il me donna de grandes richesses & me combla d'honneurs. Je demeurai long-tems à Samos, où je ne pouvois assez m'étonner de voir un homme que la fortune sembloit prendre plaisir à servir selon tous ses desirs. Il suffisoit qu'il entreprît une guerre; la victoire le suivoit de prés. Il n'avoit qu'à vouloir les choses les plus difficiles, elles se faisoient d'abord comme d'elles-mêmes. Ses richesses immenses se multiplioient tous les jours, tous ses ennemis étoient abatus à ses pieds, sa santé loin de diminuer, devenoit plus forte & plus égale. Il y avoit déja quarante ans que ce Tyran tranquile & heureux, tenoit la fortune comme enchaînée, sans qu'elle osât jamais se démentir en rien, ni lui causer le moindre mécompte dans tous ses desseins. Une prosperité si inoüie parmi les hommes, me faisoit peur pour lui, je l'aimois sincerement, & je ne pûs m'empêcher de lui découvrir ma crainte, elle fit impression dans son cœur ; car encore qu'il fût amolli par les délices ; & enorgueilli de sa puissance, il ne laissoit pas d'avoir

voir quelques ſentimens d'humanité, quand on le faiſoit reſſouvenir des Dieux & de l'inconſtance des choſes humaines. Il ſouffroit que je lui diſſe la verité, & fut ſi touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il réſolut d'interrompre le cours de ſes proſperitez par une perte qu'il voulut ſe préparer lui-même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme qui ne doive en ſa vie éprouver quelque diſgrace de la fortune: plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuſe; moy qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois en attendre des maux extrêmes, ſi je ne détourne ce qui ſemble me menacer. Je veux donc me hâter de détourner les trahiſons de cette fortune flateuſe. En diſant ces paroles, il tira de ſon doigt un Anneau qui étoit d'un tres-grand prix, & qu'il aimoit fort, il le jetta en ma préſence du haut d'une Tour dans la mer, & eſpera par cette perte d'avoir ſatisfait à la neceſſité de ſubir, au moins une fois en ſa vie, les rigueurs de la fortune; mais c'étoit un aveuglement cauſé par ſa proſperité. Les maux qu'on choiſit & qu'on ſe fait ſoi-même, ne ſont plus des maux, nous ne ſommes affligez que par les peines forcées & imprévûës dont les Dieux nous frappent. Polycrates ne ſçavoit pas que le vray moyen de prévenir la fortune, étoit de ſe détacher par ſageſſe & par moderation de tous les biens fragiles qu'elle

donne. La fortune à laquelle il voulut sacrifier son amour, n'accepta point le sacrifice ; & Polycrates malgré lui parut plus heureux que jamais ; un poisson avoit avalé l'Anneau, le poisson avoit été pris, porté chez Polycrates, préparé pour être servi à sa table, & l Anneau trouvé par un Cuisinier dans le ventre du poisson, fut rendu au Tyran, qui pâlit à la vûë d'une fortune si opiniâtre à le favoriser. Mais le tems s'approchoit où ses prosperitez devoient changer tout-à-coup en adversitez affreuses. Le grand Roy de Perse Darius fils d'Hystaspes, entreprit la guerre contre les Grecs. Il subjugua bien-tôt toutes les Colonies Grecques de la côte d'Asie, & des Isles voisines qui sont dans la mer Egée. Samos fut prise, le Tyran fut vaincu, & Boronte qui commandoit pour le grand Roy ayant fait dresser une haute Croix, y fit attacher le Tyran. Ainsi cet homme qui avoit joüi d'une si prodigieuse prosperité, & qui n'avoit pû éprouver des malheurs mêmes qu'il avoit cherchez, perit tout-à-coup par le plus cruel & le plus infame de tous les supplices. Ainsi rien ne menace tant les hommes de quelque grand malheur, qu'une trop grande prosperité.

Cette fortune qui se jouë cruellement des hommes les plus élevez, tire aussi de la poussiere ceux qui étoient les plus malheureux. Elle avoit précipité Polycrates du haut de sa

roüé, & elle m'avoit fait ſortir de la plus miſerable de toutes les conditions pour me donner de grands biens. Les Perſes ne me les ôterent point, au contraire ils firent grand cas de ma ſcience pour guérir les hommes, & de la moderation avec laquelle j'avois vécu pendant que j'étois en faveur auprés du Tyran. Ceux qui avoient abuſé de ſa confiance & de ſon autorité, furent punis de divers ſupplices. Comme je n'avois jamais fait de mal à perſonne, & que j'avois au contraire, fait tout le bien que j'avois pû faire, je demeurai le ſeul que les victorieux épargnerent, & qu'ils traiterent honorablement. Chacun s'en réjoüit: car j'étois aimé, & j'avois joüi de la proſperité ſans envie, parce que je n'avois jamais montré ni dureté, ni orgüeil, ni avidité, ni injuſtice. Je paſſai encore à Samos quelques années aſſez tranquillement; mais je ſentis enfin un violent deſir de revoir la Lycie, où j'avois paſſé ſi doucement mon enfance, j'eſperois y retrouver Alcime, qui m'avoit nourri, & qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce païs, j'appris qu'Alcime étoit mort aprés avoir perdu ſes biens & ſouffert avec beaucoup de conſtance les malheurs de ſa vieilleſſe; j'allai répandre des fleurs & des larmes ſur ſes cendres; je mis une inſcription honorable ſur ſon tombeau, & je demandai ce qu'étoient devenus ſes enfans. On me dit que le ſeul

qui étoit resté, nommé Orciloque, ne pouvant se resoudre à paroître sans biens dans sa patrie, où son pere avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué dans un Vaisseau étranger pour aller mener une vie obscure dans quelque Isle écartée de la mer. On ajoûta que cet Orciloque avoit fait naufrage peu de temps aprés vers l'Isle de Carpathie, & qu'ainsi il ne restoit plus rien de la famille de mon bienfaicteur Alcime. Aussi-tôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré, & les champs fertiles qu'il possedoit autour. J'étois bien aise de revoir ces lieux qui me rappelloient le doux souvenir d'un âge si agréable, & d'un si bon maître. Il me sembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premieres années où j'avois servi Alcime. A peine eusje acheté de ses créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomene. Mon pere Polystrates & ma mere Phidile étoient morts. J'avois plusieurs freres qui vivoient mal ensemble. Aussi-tôt que je fus arrivé à Clazomene, je me presentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvû de bien, en leur montrant les marques avec lesquelles vous sçavez qu'on a soin d'exposer les enfans. Ils furent étonnez de voir ainsi augmenter le nombre des heritiers de Polystrates qui devoient partager sa petite succession; ils voulurent même me contester ma naissance, & ils refuserent de me reconnoî-

tre devant les Juges. Alors pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentois à être comme un étranger pour eux, & je demandai qu'ils fussent aussi exclus à jamais d'être mes heritiers. Les Juges l'ordonnerent. Alors je montrai mes richesses que j'avois apportées dans mon vaisseau ; je leur découvris que j'étois cet Aristonoüs qui avoit acquis tant de trésors auprés de Polycrates de Samos, & que je ne m'étois jamais marié.

Mes freres se repentirent de m'avoir traité si injustement, & dans le desir de pouvoir être un jour mes heritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié. Leur division fut cause que les biens de nôtre pere furent vendus, je les achetai, & ils eurent la douleur de voir tout le bien de nôtre pere passer dans les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie; ainsi ils tomberent tous dans une affreuse pauvreté : mais aprés qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon naturel ; je leur pardonnai, je les reçûs dans ma maison, je leur donnai à chacun dequoy gagner du bien dans le commerce de la mer, je les réunis tous. Eux & leurs enfans demeurerent paisiblement chez moy. Je devins le pere commun de toutes ces differentes familles ; par leur union & par leur application au travail, ils amasserent bien-tôt des richesses considerables. Ce-

pendant la vieillesse, comme vous le voyez, est venuë fraper à ma porte, elle a blanchi mes cheveux & ridé mon visage, elle m'avertit que je ne joüirai pas long-tems d'une si parfaite prosperité. Avant de mourir j'ai voulu voir encore une fois cette terre qui m'est si chere, & qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon & sage sous la conduite du vertueux Alcime. En y repassant par mer, j'ai trouvé un Marchand des Isles Cyclades qui m'a assuré qu'il restoit encore à Delos un fils d'Orciloque qui imitoit la sagesse & la vertu de son grand pere Alcime. Aussi-tôt j'ai quitté la route de Lycie, & je me suis hâté de venir chercher sous les auspices d'Apollon dans son Isle, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tant, il me reste peu de temps à vivre; la Parque ennemie de ce doux repos que les Dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours; mais je serai content de mourir, pourvû que mes yeux, avant de se fermer à la lumiere, ayent vû le petit-fils de mon maître; parlez maintenant, ô vous qui habitez dans cette Isle avec lui, le connoissez-vous, pouvez-vous me dire où je le trouverai? Si vous me le faites voir, puissent les Dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans, jusques à la cinquiéme generation! puissent les Dieux conserver toute vo-

tre maison dans la paix & dans l'abondance pour fruit de vôtre vertu.

Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronime versoit des larmes mêlées de joye & de douleur, enfin il se jette sans pouvoir parler au cou de ce Vieillard, il l'embrasse, il le serre, & il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soûpirs.

Je suis, ô mon pere! celui que vous cherchez : vous voyez Sophronime petit-fils de vôtre ami Alcime; c'est moi, & je ne puis douter en vous écoutant, que les Dieux ne vous ayent envoyé ici pour adoucir mes maux; la reconnoissance qui sembloit perduë sur la terre, se trouve en vous seul.

J'avois oüi dire dans mon enfance, qu'un homme celebre & riche établi à Samos, avoit été nourri chez mon grand-pere; mais comme Orciloque mon pere, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai sçû ces choses que confusément; je n'ai osé aller à Samos dans l'incertitude, & j'ai mieux aimé demeurer dans cette Isle, me consolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richesses, & par le doux emploi de cultiver les Muses dans la maison sacrée d'Apollon. La sagesse qui accoûtume les hommes à se passer de peu, & à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronime se voyant arrivé au Temple, proposa à Ari-

ſtonoüs d'y faire ſa priere & ſes offrandes. Ils firent au Dieu un ſacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, & d'un taureau qui avoit un croiſſant ſur le front entre les deux cornes; enſuite ils chanterent des vers en l'honneur du Dieu qui éclaire l'Univers, qui regle les Saiſons, qui preſide aux Sciences, & qui anime le chœur des neuf Muſes.

Au ſortir du Temple, Sophronime & Ariſtonoüs paſſerent le reſte du jour à ſe raconter leurs avantures. Sophronime reçût chez lui le Vieillard avec la tendreſſe & le reſpect qu'il auroit témoigné à Alcime même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent enſemble, & firent voile vers la Lycie. Ariſtonoüs mena Sophronime dans une fertile campagne ſur les bords du Xante, fleuve dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chaſſe couvert de pouſſiere, a tant de fois plongé ſon corps, & lavé ſes beaux cheveux blonds. Ils trouverent le long de ce fleuve des peupliers & des ſaules dont la verdure tendre & naiſſante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiſeaux qui chantoient nuit & jour. Le fleuve tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit & d'écume, briſoit ſes flots dans un canal plein de petits cailloux. Toute la plaine étoit couverte de moiſſons dorées, les collines qui s'élevoient en amphitheatre étoient chargées de ſeps de vignes & d'arbres fruitiers. Là toute la nature étoit

riante & gratieuse, le Ciel étoit doux & serein, la terre toûjours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du Laboureur : En s'avançant le long du fleuve, Sophronime vit une maison simple & médiocre, mais d'une architecture agréable, avec des justes proportions ; il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni yvoire, ni meubles de pourpre ; tout y étoit propre & plein d'agrément & de commodité, sans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la Cour, & formoit un petit canal le long d'un tapis verd. Les jardins n'étoient point vastes, on y voyoit des fruits & des plantes utiles pour nourrir les hommes : aux deux côtez du jardin paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que la terre leur mere, & dont les rameaux épais faisoient une ombre impenetrable aux rayons du Soleil ; ils entrerent dans une sale, où ils firent un doux repas de mets que la nature fournissoit dans les jardins, & on n'y voyoit rien de ce que la délicatesse des hommes va acheter si loin & si cherement dans les Villes. C'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit soin de traire pendant qu'il étoit berger chez le Roy Admette, c'étoit du miel plus exquis que celui des Abeilles d'Hybla en Sicile, ou du Mont-Hymette dans l'Attique. Il y avoit des legumes du jardin & des fruits qu'on venoit

de cueillir ; un vin plus délicieux que le nectar, couloit des grands vases dans les coupes cizelées. Pendant ce repas frugal, mais doux & tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il pût sous divers prétextes pour cacher sa modestie; mais enfin comme Sophronime voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcime qu'il avoit si souvent servi dans la même table. Voilà, lui disoit-il, où ce sage Vieillard avoit accoûtumé de manger ; voilà où il conversoit avec ses amis ; voilà où il joüoit à divers jeux; voici où il se promenoit en lisant Hesiode ou Homere ; voici où il se reposoit la nuit. En répétant ces circonstances, son cœur s'attendrissoit, & les larmes couloient de ses yeux. Aprés le repas il mena Sophronime voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux, mugissans sur le bord du fleuve, puis ils apperçurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages, les méres bêlantes & pleines de lait, y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans : on voyoit par tout les ouvriers empressez qui aimoient le travail pour l'interêt de leur maître doux & humain, qui se faisoit aimer d'eux, & leur adoucissoit les peines de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronime cette maison, ces troupeaux, & ces terres

devenuës si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres, me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ay servi si long-temps Alcime. Joüissez en paix de ce qui étoit à lui ; vivez heureux, & préparez-vous de loin par vôtre vigilance, une fin plus douce que la sienne. En même-temps il lui fait une donation de ce bien avec toutes les solemnitez prescrites par les loix, & il déclare qu'il exclud de sa succession ses heritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcime son bien-facteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs, avant que de donner sa maison, il l'orne toute entiere de meubles neufs, simples & modestes à la verité, mais propres & agréables. Il remplit les greniers des riches presens de Cerés, & les celiers d'un vin de Chio, digne d'être servi par la main d'Hebé ou de Ganimede, à la table de Jupiter. Il y met aussi du vin Pramenien avec une abondante provision de miel d'Aymette & d'Hyble, & d'huile d'Attique, presque aussi douce que le miel même. Enfin il ajoûte d'innombrables toisons d'une laine fine & blanche comme la neige, riche dépoüille des tendres brebis qui paissent sur les montagnes d'Arcadie, & dans les gras pâturages de la Sicile

C'est dans cet état qu'il donne sa maison à Sophronime, il lui donne encore cinquante talens Euboïques, & reserve à ses parens les biens qu'il possede dans la Peninsule de Clazomene, aux environs de Smyrne, de Lebede, & de Colophon, qui étoient d'un tres-grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son Vaisseau pour retourner dans l'Ionie. Sophronime étonné & attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au Vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toûjours son pere, & le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bien-tôt chez lui par une heureuse navigation, aucun de ses parens n'ose se plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronime. J'ai laissé, leur disoit-il, par derniere volonté dans mon Testament, cet ordre, que tous mes biens seront vendus & distribuez aux pauvres d'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcime. Ce sage Vieillard vivoit en paix, & joüissoit des biens que les Dieux avoient accordé à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronime, & pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcime, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'Architecture & de la Sculpture. Il avoit ordonné que ses propres cendres aprés sa mort seroient portées dans le même tombeau, afin

qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année au Printems, Sophronime impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournez vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le Vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir de loin au travers des ondes ameres, ce Vaisseau qui lui étoit si cher, & dont la venuë lui étoit infiniment plus douce que toutes les graces de la nature renaissante au Printemps, aprés les rigueurs de l'affreux Hyver.

Une année il ne voyoit point venir comme les autres ce Vaisseau tant desiré, il soûpiroit amerement ; la tristesse & la crainte étoient peintes sur son visage, le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux. Nul mets exquis ne lui sembloit doux, il étoit inquiet, allarmé du moindre bruit, toûjours tourné vers le port, il demandoit à tout moment si on n'avoit point vû quelque Vaisseau v venu d'Ionie. Il en vit un, mais helas ! Aristonoüs n'y étoit pas, il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent.

Amphicles ancien ami du mort, à peu prés du même âge, fidele executeur de ses dernieres volontez, apportoit tristement cette urne. Quand il aborda Sophronime, la parole leur manqua à tous deux, & ils ne s'exprimoient que par leurs sanglots. Sophronime ayant baisé l'urne, & l'ayant arrosée de

ſes larmes, parla ainſi : O cher Vieillard! vous avez fait le bonheur de ma vie, & vous me cauſez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs ; je ne vous verrai plus, la mort me ſeroit douce pour vous voir & pour vous ſuivre dans les champs Elizées, où vôtre ombre joüit de la bien-heureuſe paix que les Dieux juſtes reſervent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la juſtice, la pieté & la reconnoiſſance ſur la terre. Vous avez montré dans un ſiécle de fer, la bonté & l'innocence de l'âge d'or. Les Dieux avant de vous couronner dans le ſéjour des juſtes, vous ont accordé ici bas une vieilleſſe heureuſe, agréable & longue. Mais helas ! ce qui devroit toûjours durer n'eſt jamais aſſez long. Je ne ſens plus aucun plaiſir à joüir de vos dons, puiſque je ſuis réduit à en joüir ſans vous. O chere ombre ! quand eſt-ce que je vous ſuivrai ? précieuſes cendres, ſi vous pouvez ſentir encore quelque choſe, vous reſſentirez ſans doute le plaiſir d'être mêlées à celles d'Alcime, les miennes s'y mêleront auſſi un jour. En attendant, toute ma conſolation ſera de conſerver les reſtes de ce que j'ay le plus aimé. O Ariſtonoüs, non, vous ne mourrez point, & vous vivrez toûjours dans le fond de mon cœur. O ! plûtôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme ſi aimable qui m'a tant aimé, & qui aimoit tant la vertu, à qui je dois tout. Aprés

ces paroles entrecoupées de profonds soûpirs, Sophronime mit l'Urne dans le tombeau d'Alcime. Il immola plusieurs victimes dont le sang inonda les Autels de gazon qui environnoient le tombeau ; il répandit des libations abondantes de vin & de lait, il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, & il s'éleva un nuage odoriferent au milieu des airs. Sophronime établit à jamais pour toutes les années dans la même saison des jeux funebres en l'honneur d'Alcime & d'Aristonoüs. On y venoit de l'Acharie, heureuse & fertile contrée ; des bords enchantez du Nicandre, qui se jouë par tant de détours, & qui semble quitter à regret le païs qu'il arrose ; des rives toûjours vertes du Layre, des bords du Pactole, qui roule dans ses flots un sable doré, de la Pamphilie que Cerés, Pomone & Flore ornent à l'envi, enfin des vastes plaines de la Cilicie arrosées comme un jardin par les torrens qui tombent du Mont-Taurus, toûjours couvert de neiges. Pendant cette Fête si solemnelle, les jeunes garçons & les jeunes filles, vêtuës de robes traînantes de lin, plus blanches que les lys, chantoient des Hymnes en la loüange d'Alcime & d'Aristonoüs ; car on ne pouvoit loüer l'un sans loüer l'autre, & séparer deux hommes si étroitement unis, même aprés leur mort.

Ce qu'il y a eu de plus merveilleux, c'est que le premier jour pendant que Sophronime

faisoit des libations de vin & de lait, un myrthe d'une verdure & d'une odeur exquise, nâquit au milieu du tombeau, & éleva tout-à-coup sa tête touffuë pour couvrir les deux urnes de ses rameaux & de son ombre. Chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avoit été changé par les Dieux en un arbre si beau. Sophronime prit soin de l'arroser lui même & de l'honorer comme une Divinité. Cet arbre loin de vieillir, se renouvelle de dix ans en dix ans, & les Dieux ont voulu faire voir par cette merveille, que la vertu, qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

DIALO-

DIALOGUE I.

DENYS, PITHAS, DAMON.

DENYS.

O Dieux! qu'eſt-ce qui ſe preſente à mes yeux? C'eſt Pithas qui arrive ; oüi, c'eſt Pithas lui-même. Je ne l'aurois jamais crû ? Ah ! c'eſt lui, il vient pour mourir, & pour dégager ſon ami.

PITHAS.

Oüi, c'eſt moi : je n'étois parti que pour payer aux Dieux ce que je leur avois voüé, regler mes affaires domeſtiques ſelon la juſtice, & dire adieu à mes enfans, pour mourir avec plus de tranquillité.

DENYS.

Mais pourquoi reviens-tu ? quoi donc, ne crains-tu point la mort ? viens-tu la chercher comme un deſeſperé, un furieux !

PITHAS.

Je viens la ſouffrir, quoique je ne l'aye pas meritée ; car je ne puis me reſoudre à laiſſer mourir Damon à ma place.

DENYS.

Tu l'aime donc plus que toy-même ?

PITHAS.

Non, je l'aime comme moi : mais je trouve que je dois perir plûtôt que lui, puiſque c'eſt moi que tu as eu intention de faire mourir : il ne

seroit pas juste qu'il souffrît pour me délivrer de la mort & du supplice que tu m'as préparé.

DENYS.

Mais tu prétens ne meriter pas plus la mort que lui.

PITHAS.

Il est vray, nous sommes tous deux également innocens, & il n'est pas plus juste de me faire mourir que lui.

DENYS.

Pourquoi dis-tu donc qu'il ne seroit pas juste qu'il mourût au lieu de toy ?

PITHAS.

Il est également injuste à toy de faire mourir Damon, ou bien de me faire mourir; mais Pithas seroit injuste s'il laissoit souffrir à Damon une mort que le Tyran n'a preparé qu'à Pithas.

DENYS.

Tu ne viens donc au jour marqué que pour sauver la vie à ton ami en perdant la tienne.

PITHAS.

Je viens à ton égard souffrir une injustice qui est ordinaire aux Tyrans & à l'égard de Damon faire une action de justice en le retirant d'un peril où il s'étoit mis par generosité pour moi,

DENYS.

Et toy, Damon, ne croyois tu pas, dis la verité, que Pithas ne reviendroit point, & que tu payerois pour lui ?

DAMON.

Je ne sçavois que trop que Pithas revien-

droit ponctuellement, & qu'il craindroit bien plus de manquer à sa parole que de perdre la vie : Plût aux Dieux que ses proches & ses amis l'eussent retenu malgré lui, maintenant il seroit la consolation des gens de bien, & j'aurois celle de mourir pour lui.

DENYS.

Quoy ! la vie te déplaît-elle ?

DAMON.

Oüi, elle me déplaît quand je vois un Tyran.

DENYS.

Hé bien; tu ne le verras plus, je vais te faire mourir tout à l'heure.

PITHAS.

Excuse le transport d'un homme qui regrette son ami prêt à mourir, mais souviens-toy que c'est moy seul que tu as destiné à la mort. Je viens la souffrir pour dégager mon ami, ne me refuse pas cette consolation dans ma derniere heure.

DENYS.

Je ne puis souffrir deux hommes qui méprisent la vie & ma puissance.

DAMON.

Tu ne peux donc souffrir la vertu.

DENYS.

Non, je ne puis souffrir cette vertu fiere & dédaigneuse qui méprise la vie, qui ne craint aucun supplice, qui est insensible aux richesses & aux plaisirs.

DAMON.

Du moins tu vois qu'elle n'eſt point inſenſible à l'honneur, à la juſtice & à l'amitié.

DENYS.

Cà qu'on mene Pithas au ſupplice, nous verrons ſi Damon continuëra à mépriſer mon pouvoir.

DAMON.

Pithas en revenant ſe ſoûmettre à tes ordres, a merité de toi que tu le laiſſes vivre, & moi en me livrant pour lui à ton indignation, je t'ai irrité, contente moi, fais-moi mourir.

PITHAS.

Non, non, Denys, ſouviens-toi que je ſuis le ſeul qui t'a déplû. Damon n'a pû.....

DENYS.

Helas ! que vois-je ? où ſuis-je ? que je ſuis malheureux & digne de l'être ! non, je n'ai rien connu juſqu'ici; j'ai paſſé ma vie dans les tenebres & dans l'égarement, toute ma puiſſance m'eſt inutile pour me faire aimer ; je ne puis pas me vanter d'avoir acquis depuis plus de trente ans de tyrannie un ſeul ami dans toute la terre : ces deux hommes dans une condition privée s'aiment tendrement, ſe confient l'un à l'autre ſans reſerve, ſont heureux en s'aimant, & veulent mourir l'un pour l'autre.

PITHAS.

Comment auriez-vous des amis, vous qui n'avez jamais aimé perſonne ? Si vous aviez aimé les hommes, ils vous aimeroient : vous

les avez craints, ils vous craignent, ils vous haïssent.

DENYS.

Damon, Pithas, daignez me recevoir entre vous deux pour être le troisiéme ami d'une si parfaite societé, je vous laisse vivre & je vous comblerai de biens.

DAMON.

Nous n'avons pas besoin de tes biens, & pour ton amitié, nous ne pouvons l'accepter que quand tu seras bon & juste.

DIALOGUE II.

RADAMANTE, CATON *le Censeur*, & SCIPION *l'Affriquain.*

R. QUI es-tu donc, vieux Romain ? dis-moy ton nom, tu as la physionomie assez mauvaise, un visage dur & rebarbatif ; tu as l'air d'un vilain rousseau, du moins je crois que tu l'as été pendant ta jeunesse, tu avois, si je ne me trompe, plus de cent ans quand tu es mort.

C. Point, je n'en avois que quatre-vingt-dix, & j'ai trouvé ma vie bien courte ; car j'aimois fort à vivre, & je me portois à merveille. Je m'appelle Caton : n'as-tu point oüi parler de moi, de ma sagesse, de mon courage contre les méchans ?

R. Ho, je te connois sans peine sur le portrait qu'on m'avoit fait de toy : le voilà tout juste, cet homme toûjours prêt à se vanter & à mordre les autres ; mais j'ai un procés à regler entre lui & le grand Scipion l'Affriquain qui vainquit Annibal. Hola, Scipion, hâtez-vous de venir, voici Caton qui arrive : enfin je prétens juger tout à l'heure vôtre vieille querelle : çà que chacun défende sa cause.

S. Pour moi j'ai à me plaindre de la jalousie maligne de Caton, elle étoit indigne de sa haute réputation : il se joignit à Fabius Maximus, & ne fut son ami que pour m'attaquer ; ils étoient tous deux timides dans leur politique. D'ailleurs Fabius ne sçavoit que sa vieille méthode de temporiser à la guerre, d'éviter les batailles, de camper sur les rives, & d'attendre que les ennemis se consumassent d'eux-mêmes. Caton qui aimoit par pedanterie les vieilles gens, s'attacha à Fabius, & fut jaloux de moy, parce que j'étois jeune & hardi ; mais la principale cause de son entêtement fut son avarice : il vouloit qu'on fit la guerre avec épargne, comme il plantoit ses choux & ses oignons : pour moy je voulois qu'on fit vivement la guerre pour la finir bien-tôt, & avec avantage ; qu'on regardât, non ce qu'il en coûteroit, mais les actions que je ferois. Le pauvre Caton étoit désolé, il vouloit toûjours gouverner la Republique comme sa petite chaumiere, & remporter des victoires à juste

prix ; il ne voyoit pas que le dessein de Fabius ne pouvoit réussir. Jamais il n'auroit chassé Annibal d'Italie. Annibal étoit assez habile pour y subsister toûjours aux dépens du païs, & pour conserver des alliez. Il auroit même toûjours fait venir des troupes d'Affrique par mer ; si Neron n'eût défait Asdrubal avant qu'il pût se joindre à son frere, tout étoit perdu, Fabius le temporiseur eût été mal dans ses affaires : cependant Rome pressée de si prés par un tel ennemi, auroit succombé à la longue ; mais Caton ne voyoit point cette necessité de faire une puissante diversion pour transporter à Carthage la guerre qu'Annibal avoit sçû porter jusques à Rome : je demande donc réparation de tous les torts que Caton a eus contre moy, & des persecutions qu'il a faites à ma famille.

C. Et moi je demande récompense d'avoir soûtenu la justice, & le bien public contre ton frere Lucius, qui étoit un brigand ; laissons-là cette guerre d'Affrique où tu fus plus heureux que sage. Venons au fait. N'est-ce pas une chose indigne que tu ayes arraché à la Republique un commandement d'armée pour ton frere qui en étoit incapable ? Tu promis de le suivre & de servir sous lui. Tu étois son Pedagogue dans cette guerre contre Antiochus, ton frere fit toutes sortes d'injustice & de concussions, tu fermois les yeux pour ne les pas voir, la passion fraternelle t'avoit aveuglé.

S. Mais quoy ! cette guerre ne finit-elle pas glorieusement ? Le grand Antiochus fut défait, chassé & répoussé des côtes d'Asie, c'est le dernier ennemi qui ait pû nous disputer la suprême puissance, aprés lui tous les Royaumes venoient tomber les uns aprés les autres aux pieds des Romains.

C. Il est vrai qu'Antiochus pouvoit bien les embarasser, s'il eût crû les conseils d'Annibal : mais il ne fit que s'amuser, que se deshonorer par d'infames plaisirs. Il épousa dans sa vieillesse une joune Grecque. Philopemen, soit alors que s'il eût été Prêteur des Ahaïens, il eût voulu sans peine défaire toute l'armée d'Antiochus, en la surprenant dans les cabarets, ton frere & toy, Scipion, vous n'eûtes pas grand peine à vaincre des ennemis qui s'étoient déja ainsi vaincus eux-mêmes par leur mollesse.

S. La puissance d'Antiochus étoit pourtant formidable.

C. Mais revenons à nôtre affaire : Lucius ton frere n'a-t-il pas enlevé, pillé, ravagé ? oserois-tu dire qu'il a gouverné en homme de bien ?

S. Aprés ma mort, tu as eu la dureté de le condamner à une amende, & de le vouloir faire prendre par des Licteurs.

C. Il le meritoit, & toy qui avois ...

S, Pour moy, je pris mon parti avec courage quand je vis que le peuple se tournoit contre moy, au lieu de répondre à l'accusation

tion, je dis, allons au Capitole remercier les Dieux de ce qu'en un jour semblable à celuy-cy, je vainquis Annibal & les Cartaginois, aprés quoy je ne m'exposay plus à la fortune. Je me retiray à l'Entermun loin d'une patrie ingrate, dans une solitude tranquille, & respecté de tous les honnêtes gens, où j'attendis la mort en Philosophe. Voilà ce que Caton le Censeur implacable me contraignit de faire; voilà dequoi je demande justice.

C. Tu me reproches ce qui fait ma gloire. Je n'ai épargné personne pour la justice, j'ai fait trembler tous les plus illustres Romains. Je voyois combien les mœurs se corrompoient tous les jours par le faste & par les délices. Par exemple, peut-on me refuser d'immortelles loüanges pour avoir chassé du Senat Lucius-Quintus qui avoit été Consul, & qui étoit frere de Titus-Flaminius, vainqueur de Philippe de Macedoine, qui eut la cruauté de faire tuer un homme devant un jeune garçon qu'il aimoit, pour contenter la curiosité de cet enfant par un si horrible spectacle.

S. J'avouë que cette action est juste, & que tu as souvent puni le crime: mais tu étois trop ardent contre tout le monde, & quand tu avois fait une bonne action, tu t'en vantois trop grossierement: Te souviens-tu d'avoir dit une fois, que Rome te devoit plus que tu ne devois à Rome? Ces paroles sont ridicules dans la bouche d'un homme grave.

R. Que réponds-tu, Caton, à ce qu'il te reproche ?

C. Que j'ai en effet ſoûtenu la Republique contre la moleſſe & le faſte des femmes qui en corrompoient les mœurs: Que j'ai tenu les Grands dans la crainte des Loix, que j'ai pratiqué moi-même ce que j'ai enſeigné aux autres, & que la Republique ne m'a pas ſoûtenu de même contre les gens qui n'étoient mes ennemis qu'à cauſe que je les avois attaquez pour l'interêt de la patrie. Comme mon bien de campagne étoit dans le voiſinage de celui de Manius Curius, je me propoſai dés ma jeuneſſe d'imiter ce grand homme pour la ſimplicité des mœurs, pendant que d'un autre côté je me propoſois Demoſthene pour mon modéle d'éloquence. On m'appelloit même le Demoſthene latin: on me voyoit tous les jours marchant nud avec mes eſclaves pour aller labourer la terre; mais ne croyez pas que cette application à l'agriculture & à l'éloquence me détournât de l'art militaire; dés l'âge de dix-ſept ans je me montrai intrepide dans les guerres contre Annibal, bien-tôt mon corps fut tout couvert de cicatrices. Quand je fus envoyé Préteur en Sardaigne, je rejettai le luxe que tous les autres Préteurs avoient introduit avant moi. Je ne ſongeai qu'à ſoulager le peuple, qu'à maintenir le bon ordre, qu'à rejetter tous les preſens. Ayant été fait Conſul, je gagnai en Eſpagne au deçà du Bœtis une bataille contre les Barbares: aprés cette victoire je pris plus de

Villes en Eſpagne que je n'y demeurai de jours.

S. Autre vanterie inſupportable; mais nous la connoiſſons déja : car tu l'as ſouvent faite, & pluſieurs morts venus ici depuis vingt ans me l'avoient racontée pour me réjoüir; mais, mon pauvre Caton, ce n'eſt pas devant moi qu'il faut parler ainſi, je connois l'Eſpagne & tes belles conquêtes.

C. Il eſt certain que quatre cens Villes ſe rendirent en même temps, & tu n'en as jamais tant fait.

S. Carthage ſeule vaut mieux que tes quatre cens Villages.

C. Mais que diras-tu de ce que je fis ſous Manius-Avilius, pour aller au travers des précipices ſurprendre Antiochus dans les montagnes, entre la Macedoine & la Theſſalie ?

S. J'approuve cette action, & il ſeroit injuſte de lui refuſer des loüanges; on t'en doit auſſi pour avoir reprimé les mauvaiſes mœurs. Mais on ne te peut excuſer ſur ton avarice ſordide.

C. Tu parles ainſi, parce que c'eſt toi qui as accoûtumé les ſoldats à vivre delicieuſement; mais il faut ſe repreſenter que je me ſuis vû dans une Republique qui ſe corrompoit tous les jours : les dépenſes y augmentoient ſans meſure, on y achetoit un poiſſon plus cher qu'un bœuf. Quand j'entrai dans les affaires publiques, il eſt vrai que les choſes qui étoient au plus bas prix me paroiſſoient encore trop cheres, quand elles étoient inutiles : je diſois aux Ro-

mains, à quoi vous sert de gouverner les nations, si vos femmes vaines & corrompuës vous gouvernent? Avois-je tort de parler ainsi? on vivoit sans pudeur, chacun se ruïnoit & vivoit avec toute sorte de bassesse & de mauvaise foy pour avoir dequoi soûtenir ses folles dépenses. J'étois Censeur, j'avois acquis de l'autorité par ma vieillesse, & par ma vertu, pouvois-je me taire?

S. Mais pourquoy être encore Délateur universel à quatre-vingt dix ans? c'est un beau métier à cet âge.

C. C'est le metier d'un homme qui n'a rien perdu de sa vigueur ni de son zéle pour la République, & qui se sacrifie pour l'amour d'elle à la haine des Grands, qui veulent être impunément dans le désordre.

S. Mais tu as été accusé aussi souvent que tu as accusé les autres; il me semble que tu l'as été jusqu'à soixante & dix foix, & jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans.

C. Il est vrai, & je m'en glorifie, il n'étoit pas possible que les méchans ne fissent pas des calomnies & une guerre continuelle à un homme qui ne leur a jamais pardonné.

S. Ce ne fut pas sans peine que tu te défendis contre les dernieres accusations.

C. Je l'avouë, faut-il s'en étonner? il est bien mal-aisé de rendre compte de toute sa vie devant des hommes d'un autre siécle que celui où l'on a vécu; j'étois un pauvre vieil-

ſard expoſé aux inſultes de la jeuneſſe, qui croyoit que je radotois, & qui comptoit pour des fables ce que j'avois fait autrefois : quand je les leur racontois, ils ne faiſoient que baailler & que ſe mocquer de moi, comme d'un homme qui ſe loüoit ſans ceſſe.

S. Ils n'avoient pas grand tort : mais enfin pourquoi aimois-tu tant à reprendre les autres ? tu étois comme un chien qui aboye contre tous les paſſans.

C. J'ai trouvé toute ma vie que j'apprenois beaucoup plus des foux que des ſages; les ſages ne le ſont qu'à demi, & ne donnent que de foibles leçons; mais les foux ſont bien plus foux, il n'y a qu'à les voir pour ſçavoir comment il ne faut pas faire.

S. J'en conviens, mais toi qui étois ſi ſage, pourquoi étois-tu d'abord ſi ennemi des Grecs, & dans la ſuite pourquoi pris-tu tant de peine dans ta vieilleſſe pour apprendre leur langue ?

C. C'eſt que je croyois que les Grecs nous communiqueroient bien plus leurs arts que leur ſageſſe, & leurs mœurs diſſoluës que leurs ſciences. Je n'aimois point tous ces joüeurs d'inſtrumens, ces Muſiciens, ces Poëtes, ces Peintres, ces Sculpteurs, tout cela ne ſert qu'à la curioſité & à une vie volupteuſe : je trouvois qu'il faloit mieux garder nôtre ſimplicité ruſtique, nôtre vie pauvre & laborieuſe dans l'agriculture : être plus groſſier & mieux vivre, moins diſcourir ſur la vertu, & la pratiquer davantage.

S. Pourquoi donc appris-tu le Grec !

C. A la fin je me laiſſai enchanter par les Syrenes comme les autres, je prêtai l'oreille aux Muſes Grecques; mais je crains bien que tous les petits Sophiſtes Grecs qui viennent affamez à Rome pour faire fortune, acheveront de corrompre les mœurs Romaines.

S. Ce n'eſt pas ſans ſujet que tu le crains; mais tu aurois dû craindre de corrompre les mœurs Romaines par ton avarice.

C. Moi avare! j'étois bon ménager, je ne voulois laiſſer rien perdre, je ne dépenſois que trop.

R. O, voilà le langage de l'avarice, qui croit toûjours être prodigue.

S. N'eſt-il pas honteux que tu n'ayes abandonné l'agriculture que pour te jetter dans l'avarice la plus infame. Tu ne trouvois pas ſur tes vieux jours, à ce que j'ai oüi dire, que les terres & les troupeaux apportaſſent aſſez de revenu, tu devins uſurier? eſt-ce-là le métier d'un Cenſeur qui veut reformer la Ville? qu'as-tu à répondre?

R. Tu n'oſes parler; & je vois bien que tu es coupable. Voici une cauſe aſſez difficile à juger, il faut, mon pauvre Caton, te punir & te récompenſer tout enſemble, tu m'embarraſſe fort. Voici ma déciſion. Je ſuis touché de tes vertus & de tes grandes actions pour la Republique; mais auſſi quelle apparence de mettre un uſurier dans les Champs Elizées? Ce ſeroit un trop grand ſcandale, tu demeureras donc, s'il te plaît, à la porte; mais ta conſo-

lation sera d'empêcher les autres d'y entrer; tu contrôleras tous ceux qui se presenteront, tu seras Censeur ici bas comme tu l'étois à Rome, tu auras pour menus plaisirs toutes les vertus du genre humain à critiquer: je te livre Lucius-Scipion & Lucius-Quintus, & tous les autres, pour répandre sur eux ta bile, tu pourras même l'exercer sur tous les autres morts qui viendront en foule de tout l'Univers, Citoyens Romains, grands Capitaines, Rois barbares, Tyrans des Nations, tous seront soûmis à ton chagrin & à ta satyre. Mais prends garde à Lucius-Scipion: car je l'établis pour te censurer à son tour impitoyablement. Tiens, voilà de l'argent pour en prêter à tous les morts qui n'en auront point dans la bourse pour passer dans la barque de Caron: Si tu prêtes à quelqu'un à usure, Lucius ne manquera pas de m'en avertir, & je te punirai comme le plus infame voleur.

DIALOGUE III.

Le Cardinal de Richelieu, & le Cardinal Mazarin.

R. HE! vous voilà, Seigneur Jules, on dit que vous avez gouverné la France aprés moi, comment avez-vous fait? Avez-vous achevé de réünir toute l'Europe contre la Maison d'Autriche? Avez-vous renversé le

parti Huguenot que j'avois affoibli ? Enfin avez-vous achevé d'abaiſſer les Grands ?

M. Vous aviez commencé tout cela, mais j'ai bien eu d'autres choſes à démêler, il m'a falu ſoûtenir une Régence orageuſe.

R. Le Roy inappliqué & jaloux du Miniſtre même qui le ſert, donne bien plus d'embarras dans le cabinet, que la foibleſſe & la confuſion d'une Régence. Vous aviez une Reine aſſez ferme, & ſous laquelle on pouvoit plus facilement mener les affaires, que ſous un Roy épineux, qui étoit toûjours aigri contre moy par quelque favori naiſſant. Un tel Prince ne gouverne ni ne laiſſe gouverner : il faut le ſervir malgré luy, & on ne le fait qu'en s'expoſant chaque jour à perir : ma vie a été malheureuſe par celuy de qui je tenois toute mon autorité : vous ſçavez que de tous les Rois qui traverſerent le ſiége de la Rochelle, le Roy mon maître fut celuy qui me donna plus de peine : je n'ay pas laiſſé de donner le coup mortel au parti Huguenot, qui avoit tant de places de ſûreté, & tant de Chefs redoutables ; j'ay porté la Guerre juſques dans le ſein de la Maiſon d'Autriche ; on n'oubliera jamais la révolte de la Catalogne, le ſecret impenetrable avec lequel le Portugal s'eſt préparé à ſecoüer le joug injuſte des Eſpagnols ; la Hollande ſoûtenuë par nôtre Alliance, par une longue Guerre contre la même Puiſſance ; tous les Alliez du Nord, de l'Empire & de l'I-

talie, attachez à moi personnellement comme à un homme incapable de leur manquer; enfin au dedans de l'Etat les Grands rangez à leur devoir, je les avois trouvez intraitables, se faisant honneur de cabaler sans cesse contre tous ceux à qui le Roy confioit toute son autorité; & ne croyant devoir obeïr au Roy même qu'autant qu'il les engageoit en flatant leur ambition, & en leur donnant par leur gouvernement un pouvoir sans bornes.

M. Pour moi, j'étois un étranger, tout étoit contre moy, je n'avois de ressource que dans mon industrie : j'ai commencé par m'insinuer dans l'esprit de la Reine; j'ay sçû écartes les gens qui avoient sa confiance, je me suis défendu contre les cabales des Courtisans, contre le Parlement déchaîné, contre un parti animé par un Cardinal audacieux & jaloux de ma fortune; enfin contre un Prince qui se couvroit tous les ans de nouveaux lauriers, & qui n'employoit la réputation de ses Victoires, qu'à me perdre avec plus d'autorité. J'ay dissipé tant d'ennemis; deux fois chassé du Royaume, j'y suis rentré deux fois triomphant : pendant mon absence même, c'étoit moi qui gouvernoit l'Etat. J'ay poussé jusqu'à Rome le Cardinal de Rets. J'ai réduit le Prince de Condé à se sauver en Flandres. Enfin, j'ai conclu une Paix glorieuse, & j'ay laissé en mourant un jeune Roi en état de donner la loi à toute l'Europe.

Tout cela s'eſt fait par mon genie fertile en expediens, par la ſoupleſſe dans mes négociations, & par l'art que j'avois de tenir toûjours les hommes dans quelque nouvelle eſperance ; remarquez que je n'ai pas répandu une ſeule goutte de ſang.

R. Vous n'aviez garde d'en répandre, car vous étiez trop foible & trop timide.

M. Timide ! Eh ! n'ai-je pas fait mettre les trois Princes à Vincennes? Monſieur le Prince eut tout le tems de s'ennuyer dans ſa priſon.

R. Je parie que vous n'oſiez le retenir en priſon, ni le délivrer, & que vôtre embarras fut la cauſe de la longueur de ſa priſon. Mais venons au fait. Pour moi j'ai répandu du ſang, il l'a falu pour abaiſſer l'orgueil des Grands toûjours prêts à ſe ſoûlever : il n'eſt pas étonnant qu'un homme qui a laiſſé tous les Courtiſans & tous les Officiers d'armée, reprendre leur ancienne hauteur, n'ait fait mourir perſonne dans un Gouvernement ſi foible.

M. Un Gouvernement n'eſt point foible quand il méne ſes affaires au but par ſoupleſſe ſans cruauté. Il vaut mieux être Renard, que Lion ou Tygre.

R. Ce n'eſt point cruauté que punir des coupables, dont le mauvais exemple en produiroit l'impunité, attirant ſans ceſſe des Guerres civiles; elle eût aneanti l'autorité du Roi, eût miné l'Etat, & coûté le ſang de je ne ſçai combien de milliers d'hommes; au lieu que j'ai rétabli la

paix & l'autorité, en sacrifiant un petit nombre de têtes coupables. D'ailleurs je n'ai jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'Etat.

M. Mais vous pensiez être l'Etat en personne ; vous supposiez qu'on ne pouvoit être bon François sans être à vos gages.

R. Avez-vous épargné le premier Prince du Sang, quand vous l'avez vû contraire à vos interêts? pour être bien à la Cour ne faloit-il pas être Mazarin ? Je n'ai jamais poussé plus loin que vous les soupçons & la défiance; nous servions tous deux l'Etat, & en le servant nous voulions tout gouverner. Vous tâchiez de vaincre vos ennemis par la ruse & par un lâche artifice. Pour moi j'ai abatu les miens à force ouverte, j'ai crû de bonne foi qu'ils ne tâchoient à me perdre que pour jetter encore une fois la France dans des calamitez & dans la confusion d'où je venois de la tirer avec tant de peine. Mais enfin j'ai tenu ma parole, j'ai été ami & ennemi de bonne foi, j'ai soûtenu l'autorité de mon Maître avec courage & dignité, il n'a tenu qu'à ceux que j'ai poussez à bout, d'être comblez de graces, j'ai fait toutes sortes d'avances vers eux. J'ai aimé, j'ai cherché le merite dés que je l'ai reconnu. Je voulois seulement qu'ils ne traversassent pas mon Gouvernement, que je croyois necessaire au Gouvernement de la France: s'ils eussent voulu servir leur Roi selon leurs talens sous mes ordres, ils eussent été mes amis.

M. Dites plûtôt vos Valets; des Valets bien

payez à la verité ; mais il faloit s'accommoder d'un Maître jaloux, imperieux, implacable sur tout ce qui blessoit sa jalousie.

R. Hé bien ! quand j'aurois été trop jaloux & trop imperieux, c'est un grand défaut, il est vrai ; mais combien avois-je de qualitez qui marquent un genie étendu & une ame élevée. Pour vous, Seigneur Jules, vous n'avez montré que de la finesse & de l'avarice ; vous avez bien fait pis aux François que de répandre leur sang, vous avez corrompu le fond de leurs mœurs, vous avez rendu la probité gauloise & ridicule. Je n'avois réprimé que l'insolence des Grands, vous avez abattu leur courage, dégradé la Noblesse, confondu toutes les conditions, rendu toutes les graces venales ; vous craigniez le merite ; on ne s'insinuoit auprés de vous qu'en montrant un caractere d'esprit bas, souple, & capable de mauvaises intrigues : vous n'aviez jamais eu la vraye connoissance des hommes ; vous ne pouviez rien croire que le mal, & tout le reste n'étoit pour vous qu'une belle fable : il ne vous falloit que des esprits fourbes, qui trompassent ceux avec qui vous aviez besoin de négocier, ou des trafiquans qui vous fissent argent de tout ; aussi vôtre nom demeure avili & odieux : au contraire, on m'assure que le mien croît tous les jours en gloire dans la Nation Françoise.

M. Vous aviez les inclinations plus nobles que moi, un peu plus de hauteur & de fierté ; mais vous aviez je ne ſçai quoi de vain & de fou. Pour moi j'ay évité cette grandeur de travers comme une vanité ridicule ; toûjours des Poëtes, des Orateurs, des Comediens : vous étiez vous-même Orateur, Poëte, rival de Corneille ; vous faiſiez des Livres de dévotion, ſans être dévot ; faire le Galant, exceller en tout genre ; vous avaliez l'encens de tous les Auteurs. Y a-t-il en Sorbonne, une porte, un panneau de vître, où vous n'ayez fait mettre vos armes ?

R. Vôtre ſatyre eſt aſſez piquante, mais elle n'eſt pas ſans fondement. Je vois bien que la bonne gloire devroit faire fuïr certains honneurs que la groſſiere vanité cherche, & qu'on ſe deshonore à force de vouloir être trop honoré : mais enfin, j'aimois les lettres, j'ai excité l'émulation pour les rétablir ; pour vous, vous n'avez jamais eu aucune attention à l'Egliſe, ni aux lettres, ni aux arts, ni à la vertu : faut-il s'étonner qu'une conduite ſi odieuſe ait ſoulevé tous les Grands de l'Etat & tous les honnêtes gens contre un étranger ?

M. Vous ne parlez que de vôtre magnanimité chimerique ; mais pour bien gouverner un Etat, il n'eſt queſtion ni de generoſité, ni de bonne foy, ni de bonté de cœur ; il eſt queſtion d'un eſprit fécond en expe-

diens, qui ſoit impenetrable dans ſes deſſeins, qui ne donne rien à ſes paſſions ; mais tout à l'interêt, qui ne s'épuiſe jamais en reſſources pour vaincre les difficultez.

R. La vraie habileté conſiſte à n'avoir jamais beſoin de tromper, & à réüſſir toûjours par des moyens honnêtes ; ce n'eſt que par foibleſſe & faute de connoître le droit chemin, qu'on prend des ſentiers détournez, & qu'on a recours à la ruſe. La vraye habileté conſiſte à ne s'occuper point de tant d'expediens, mais à choiſir d'abord par une vûë nette & préciſe celui qui eſt le meilleur, en le comparant aux autres ; cette fertilité d'expediens vient moins d'étenduë & de force de genie, que de défaut de force & de juſteſſe pour ſçavoir choiſir. La vraye habileté conſiſte à comprendre, qu'à la longue la plus grande de toutes les reſſources dans les affaires, eſt la reputation univerſelle de probité : vous êtes toûjours en danger, quand vous ne pouvez mettre dans vos interêts que des dupes ou des fripons ; mais quand on compte ſur vôtre probité, les bons & les méchans même ſe fient à vous, vos ennemis vous craignent bien, & vos amis vous aiment. De même, pour vous, avec tous vos perſonnages de Prothée, vous n'avez ſçû vous faire ni aimer ni eſtimer, ni craindre : j'avouë que vous êtiez un grand Comedien, mais vous n'étiez pas un grand homme.

M. Vous parlez de moi comme ſi j'avois

été un homme ſans cœur ; j'ai montré en Eſpagne que je ne craignois point la mort : on l'a encore vû dans les perils où j'ai été expoſé pendant les guerres civiles de France. Pour vous on ſçavoit que vous aviez peur de vôtre ombre, & que vous penſiez toûjours voir ſous vôtre lit quelque aſſaſſin prêt à vous poignarder : mais il faut croire que vous n'aviez des terreurs paniques que dans certaines heures.

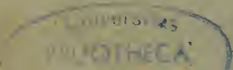
R. Tournez-moi en ridicule tant qu'il vous plaira, pour moi je vous ferai toûjours juſtice ſur vos qualitez. Vous ne manquiez pas de valeur à la guerre, mais vous manquiez de courage, de fermeté & de grandeur dans les affaires. Vous n'êtiez ſouple que par foibleſſe, & faute d'avoir dans l'eſprit des principes fixes, vous n'oſiez reſiſter en face : c'eſt ce qui vous faiſoit promettre trop facilement, & éluder enſuite vos paroles, par cent défaites captieuſes: ces défaites étoient pourtant groſſieres & inutiles ; elles ne vous mettoient à couvert qu'à cauſe que vous aviez l'autorité ; & un honnête homme auroit mieux aimé que vous lui euſſiez dit nettement : j'ai eu tort de vous promettre, & je me vois dans l'impuiſſance d'executer ce que je vous ai promis, que d'éprouver vos manquemens de paroles, & des pantalonades, pour vous joüer des malheureux. C'eſt peu que d'être brave dans un combat, ſi on eſt foible dans la converſation. Beaucoup de Princes capables de mourir avec gloire ſe

ſont deshonorez comme les derniers des hommes par leur moleſſe dans leurs affaires journalieres.

M. Il eſt bien aiſé de parler ainſi ; mais quand on a tant de gens à contenter, on les amuſe comme l'on peut : on n'a pas aſſez de graces pour en donner à tous ; chacun d'eux eſt bien loin de ſe faire juſtice ; n'ayant pas autre choſe à leur donner, il faut bien au moins leur laiſſer de vaines eſperances.

R. Je conviens qu'il faut laiſſer eſperer beaucoup de gens, ce n'eſt pas les tromper : car chacun en ſon rang peut trouver ſa récompenſe, & s'avancer même en certaines occaſions au delà de ce qu'on auroit crû : pour les eſperances diſproportionnées & ridicules, s'ils les prennent, tant pis pour eux, ce n'eſt pas vous qui les trompez, ils ſe trompent eux-mêmes, & ne peuvent s'en prendre qu'à leur propre folie : mais leur donner dans la chambre des eſperances, dont vous riez dans le cabinet, c'eſt ce qui eſt indigne d'un honnête homme, & pernicieux à la réputation des affaires. Pour moi j'ai ſoûtenu & agrandi l'autorité du Roy, ſans recourir à de ſi miſerables moyens. Le fait eſt convaincant, & vous diſputez contre un homme qui eſt un exemple déciſif contre vos maximes.

FIN.



2.

